

# BISU

Études japonaises

---

*Dossier*

## 1914-1918, une guerre mondiale ?

### *La perspective japonaise*

coordonné par Nicolas MOLLARD et Arnaud NANTA

---

*Varia* | **Nicolas MOLLARD** – De l'économie rurale à l'ethnographie. Le journal de l'*Expédition dans les îles du Sud* (1894) de Sasamori Gisuke | **MISAWA Mamie** – La réception du cinéma à Taiwan sous domination coloniale japonaise. Une « assimilation par confrontation »

*Traduction* | **Akira TAMBA** – *Shiramine*. Drame musical en trois actes et douze scènes

---

Livres à lire

---

53

2016

# EBISU

## 53

2016

*Directeurs de la publication* : Christophe MARQUET, Cécile SAKAI

*Comité de rédaction* : Sylvie BEAUD, Jean-Michel BUTEL, Christophe MARQUET, Nicolas MOLLARD, Arnaud NANTA, Laurent NESPOULOUS, Rémi SCOCCIMARRO

*Rédacteur en chef* : Nicolas MOLLARD

*Secrétaire de rédaction* : Sylvie BEAUD

*Comité scientifique* : Natacha AVELINE (CNRS), Patrick BELLEVAIRE (CNRS), Augustin BERQUE (EHESS), Robert BOYER (CEPREMAP), Laurence CAILLET (U. Paris Ouest), William CLARENCE-SMITH (U. de Londres), Florian COULMAS (IN-EAST), Alain DELISSEN (EHESS), Nicolas FIÉVÉ (EPHE), Harald FUESS (U. de Heidelberg), Carol GLUCK (U. de Columbia), Jacques GRAVEREAU (HEC), HIROTA Isao (U. Teikyō), Annick HORIUCHI (U. Paris-Diderot), ISHIDA Hidetaka (U. de Tokyo), Jacques JAUSSAUD (U. de Pau), Paul JOBIN (U. Paris-Diderot), KAWADA Junzō (U. de Kanagawa), MIURA Nobutaka (U. Chūō), Jacqueline PIGEOT (U. Paris-Diderot), Karoline POSTEL-VINAY (CERI), Massimo RAVERI (U. Ca'Foscari), Jean-François SABOURET (CNRS), Éric SEIZELET (U. Paris-Diderot), Pierre SOUYRI (U. de Genève), Bernard THOMANN (Inalco), Yves TIBERGHEN (U. British Columbia), Elisabeth WEINBERG DE TOUCHET (U. Lille I), Pierre-Étienne WILL (Collège de France), Claudio ZANIER (U. de Pise)

*Relecture et traduction en japonais* : MIKASA Maki, NAKAJIMA Miki

*Relecture et traduction en anglais* : Karen GRIMWADE

*Mise en pages* : Sylvie BEAUD

*Éditeur et propriétaire du titre* : Bureau français de la Maison franco-japonaise © 3-9-25, Ebisu, Shibuya-ku, Tokyo 150-0013, Japon © Tél : (03) 5421-7641 © Fax : (03) 5421-7651 © E-mail : [ebisu@mjf.gr.jp](mailto:ebisu@mjf.gr.jp) © Site web : <http://ebisu.revues.org>



Revue soutenue par  
l'Institut des Sciences Humaines  
et Sociales du CNRS

La revue *Ebisu*, fondée à la Maison franco-japonaise en 1993, publie des textes en langue française dans le domaine des études japonaises. Elle est classée B par l'AERES depuis 2008.

#### *En ligne*

Depuis 2014, les nouveaux numéros d'*Ebisu* sont en accès libre dès parution sur Revues.org : <http://ebisu.revues.org>. Retrouvez les anciens numéros d'*Ebisu* sur le portail Persée : [www.persee.fr/web/revues/home/prescript/revue/ebisu](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/revue/ebisu).

#### *Soumission des articles*

Voir les instructions aux auteurs sur le site web : <http://ebisu.revues.org/1057>.

#### *Indexations, référencements*

AERES, Bibliography of Asian Studies, Ebsco Academic Search, International Political Science Abstract, *Le Monde diplomatique*, Réseau Asie.

#### *Avertissement*

Les articles sont publiés sous la responsabilité scientifique de leurs auteurs après évaluation anonyme par des experts extérieurs que nous remercions pour leur collaboration.

#### *Note sur les transcriptions*

La transcription du japonais en *rōmaji* adoptée dans *Ebisu* suit le système Hepburn modifié. Les voyelles longues sont indiquées par un macron.

Les mots d'origine japonaise tombés dans l'usage courant en français (c'est-à-dire les mots répertoriés dans les dictionnaires de langue française généraux et dont la signification est sans équivoque pour tout locuteur français non japonisant) sont orthographiés comme des mots français lorsqu'ils apparaissent dans une phrase française (on écrira ainsi : des judokas, Tokyo, saké, etc.).



# Sommaire

## DOSSIER

### 1914-1918, une guerre mondiale ?

#### La perspective japonaise

##### Introduction

Nicolas MOLLARD & Arnaud NANTA ..... 7

##### La Première Guerre mondiale dans l'histoire de l'Asie orientale : un regard japonais

YAMAMURO Shin.ichi ..... 13

##### Le Japon pendant la Première Guerre mondiale : fonctionnement de l'État et politique extérieure

Michel Vié ..... 53

##### À l'aube d'un siècle Pacifique : les États-Unis et le Japon durant la Première Guerre mondiale

Frederick R. DICKINSON ..... 77

##### Les émeutes du riz de 1918 : le grand tournant

Pierre-François SOUYRI ..... 101

##### La presse japonaise pendant la Première Guerre mondiale : reportages de guerre et débats sur le journalisme

NAKAYAMA Hiroaki ..... 129

## Varia

De l'économie rurale à l'ethnographie : le journal de l' <i>Expédition dans les îles du Sud</i> (1894) de Sasamori Gisuke Nicolas MOLLARD .....	157
La réception du cinéma à Taiwan sous domination coloniale japonaise : une « assimilation par confrontation » MISAWA Mamie .....	203

## Traduction

<i>Shiramine</i> : drame musical en trois actes et douze scènes Akira TAMBA .....	239
--	-----

## Livres à lire

Comptes rendus .....	273
Recensions .....	313
Ouvrages reçus .....	315

Résumés 要旨 Abstracts .....	319
----------------------------	-----



# Dossier

1914-1918, une guerre mondiale ?

La perspective japonaise



## Introduction

L'histoire de la Première Guerre mondiale ne revêt pas le même sens dans le monde européen et dans le monde est-asiatique. C'est en Europe qu'eurent lieu les affrontements, dans leur quasi-totalité. C'est aussi en Europe que se trouvaient les principaux belligérants et les enjeux primordiaux. Dans la dynamique du conflit, l'Asie orientale ne joua qu'un rôle secondaire, d'autant qu'une importante partie de la région (Indochine, Philippines, Corée, Taiwan, Micronésie) était sous le joug colonial des grandes puissances. La situation de la jeune République de Chine, semi-colonisée et en voie de fractionnement, n'était guère meilleure. Hormis le Japon et la Russie, la région ne comptait pas de véritables « acteurs de l'histoire ». En outre, les deux pays étant alliés et combattant tous deux du côté de la France et du Royaume-Uni, il n'y eut guère d'engagements dans la zone Asie-Pacifique en dehors des promptes victoires japonaises sur les positions allemandes. Aussi l'Asie orientale a-t-elle été peu considérée par les historiens. Au mieux a-t-on étudié les effets du conflit sur les populations asiatiques ou, dans le cas du Japon, mesuré sa participation directe.

Du point de vue européen, celle-ci se limite à une série d'actions désormais bien connues : entrée en guerre rapide aux côtés des Britanniques et des Français, mainmise sur les possessions allemandes en Chine et dans le Pacifique, missions de la Croix-Rouge japonaise en Europe, prêts financiers aux Alliés, livraisons de matériel de guerre, envoi de navires en Méditerranée pour combattre les sous-marins allemands, intervention militaire en Sibérie pour contrer l'instauration du régime bolchevique.

Au Japon-même, la « grande guerre européenne » (*Ōshū taisen* 歐洲大戰), pour reprendre une formule de l'époque, a longtemps été reléguée au statut d'épiphénomène de l'histoire nationale. Depuis le milieu des années 2000 toutefois, elle suscite un nouvel intérêt. Les chercheurs ont notamment analysé l'influence du conflit sur les hommes politiques japonais ou le haut-commandement militaire<sup>1</sup>. Ils n'en sont pas moins restés cantonnés à une vision européen-centrée, ou du moins à une approche de l'histoire japonaise qui serait avant tout déterminée par les événements européens, une histoire qui plus est considérée au prisme des combats. Or, l'enjeu n'est pas tant d'entreprendre à propos de l'Asie orientale des études similaires à celles portant sur l'espace européen – où domine un intérêt pour le conflit et ses traumatismes –, que de se replacer au cœur de l'Asie en ouvrant la perspective aux questions politiques, sociales et culturelles. Une telle démarche permet de dépasser la simple « histoire d'un conflit », fut-il mondial, pour faire l'histoire de la période dans la région Asie-Pacifique.

À l'approche de la commémoration du centenaire, outre les traductions et les synthèses concernant l'Europe, des travaux renouvelant des questions classiques mais toujours essentielles pour l'Asie ont vu le jour au Japon, par exemple à propos des tensions sino-japonaises<sup>2</sup> ou de l'histoire politique japonaise entre 1914 et 1918<sup>3</sup>. Et, surtout, de réels efforts pluridisciplinaires ont été déployés en vue de décentrer la recherche à la fois par rapport à l'Europe et au fait militaire. Yamamuro Shin.ichi, l'un des meilleurs spécialistes de l'État de Mandchourie (Mandchoukouo) et du Japon d'avant 1945, a ainsi constitué à partir de 2006 un groupe de travail

1. On peut citer l'ouvrage récent sur ce thème, dirigé par la Société pour l'histoire militaire : Gunjishi kenkyūkai 軍事史研究会 (dir.), *Daichiji sekai taisen to sono eikyō* 第一次世界大戦とその影響 (Les répercussions de la Première Guerre mondiale au Japon), Tokyo, Kinseisha 錦正社, 2015 ; ou en amont : Kurosawa Fumitaka 黒沢文貴, *Taisenkan-ki no Nihon rikugun* 大戦間期の日本陸軍 (L'armée japonaise durant l'entre-deux-guerres), Tokyo, Misuzu shobō みすず書房, 2000.

2. Notamment l'importante étude : Naraoka Sōchi 奈良岡聡智, *Taika nijūikka-jō yōkyū to wa nani datta no ka* 対華二十一カ条要求とは何だったのか (Que furent les Vingt-et-une demandes à la Chine ?), Nagoya, Nagoya daigaku shuppankai 名古屋大学出版会, 2015.

3. Par exemple la synthèse : Yamamuro Shin.ichi 山室信一, *Fukugō sensō to sōryokusen no dansō*. *Nihon ni totte no daichiji sekai taisen* 複合戦争と総力戦の断層—日本にとっての第一次世界大戦 (Aspects de la guerre complexe et de la guerre totale. La Première Guerre mondiale pour le Japon), Tokyo, Jinbun shoin 人文書院, 2011.

à l'Institute for Research in Humanities de l'université de Kyoto, afin d'étudier de manière compréhensive les questions politiques et culturelles en Europe, aux États-Unis et en Asie orientale et méridionale durant la Première Guerre mondiale. En 2014, les résultats de ces recherches ont été réunis en quatre volumes, dans le but de présenter « une réflexion sur le caractère mondial du conflit, avec une attention particulière accordée à l'expérience de la Grande Guerre pour l'Asie et pour le monde colonial<sup>4</sup> ». L'ambition totalisante de cette synthèse sans précédent dépasse de loin celle de la trilogie dirigée par Jay Winter qui paraissait au même moment<sup>5</sup>. Mais ces travaux de Yamamuro ne sont guère connus en dehors du Japon<sup>6</sup>, et la somme de Winter n'intègre qu'accessoirement le point de vue asiatique. L'écart entre les deux historiographies reste à combler.

C'est avec cet objectif que le présent dossier se propose d'éclairer quelques-uns des enjeux politiques et stratégiques, mais aussi sociaux, économiques ou intellectuels de la Première Guerre mondiale saisie comme un événement de portée globale pour l'Asie orientale. Il a été conçu suite au débat organisé en 2014 à la Maison franco-japonaise entre l'historien Stéphane Audoin-Rouzeau et le philosophe Takahashi Tetsuya<sup>7</sup>. Nous avons tenu à accueillir, outre les contributions de chercheurs français, les travaux des principaux spécialistes, américain et japonais, dont les articles ont été traduits.

Dans l'article de tête, Yamamuro Shin.ichi analyse les discours d'époque pour restituer les multiples manières dont la Première Guerre mondiale fut

---

4. *Gendai no kiten. Daiichiji sekai taisen* 現代の起点 第一次世界大戦 (Le point de départ de l'époque contemporaine. La Première Guerre mondiale), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, 4 vol., 2014. On cite ici le texte de présentation de la série.

5. L'ouvrage est paru simultanément en anglais et dans sa traduction française : Jay Winter (ed.), *The Cambridge History of the First World War*, 3 vol., Cambridge, Cambridge University Press, 2014. ; Jay Winter (dir.), *La Première Guerre mondiale*, 3 vol., Paris, Fayard, 2013-2014.

6. Il existe plusieurs traductions sur d'autres sujets, notamment en anglais : *Manchuria Under Japanese Dominion*, trad. Joshua A. Fogel, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2006.

7. « La commémoration des morts à la guerre en France et au Japon », Maison franco-japonaise, 1<sup>er</sup> octobre 2014 (<https://www.youtube.com/watch?v=nVxdbeb8NLY> ; dernière consultation le 29 nov. 2016).

perçue au Japon, en Chine et en Corée colonisée, ainsi que les différentes conclusions qui furent tirées de ce flagrant échec du modèle occidental de civilisation. S'ouvrirent alors à ces peuples différentes options pour la reconstruction d'un nouvel ordre mondial (renaissance nationale, démocratie à l'américaine, communisme soviétique), dans lequel les penseurs et décideurs asiatiques voulaient avoir leur mot à dire. Car telle est bien la thèse de ce travail : remettre en cause l'idée que la modernité en Asie serait née du choc avec l'impérialisme occidental au XIX<sup>e</sup> siècle ou que la chute du Japon impérial marquerait l'avènement de l'époque contemporaine. Ce serait plutôt autour de la Première Guerre mondiale que se situe le point de basculement dans une nouvelle ère, où l'Asie orientale devient son propre sujet en cherchant à participer à la construction d'un monde véritablement globalisé, fait de représentations multipolaires et non plus d'une projection euro-péo-centrée.

Michel Vié, en spécialiste de l'histoire politique et militaire, examine trois aspects du rôle du Japon dans la Première Guerre mondiale : les motivations de son entrée en guerre, les tentatives pour étendre sa mainmise sur la Chine et ses réactions face à la belligérance des États-Unis et à la révolution russe. En analysant en détail les mécanismes de l'État japonais entre le début de l'ère Taishō (1912) et la conférence de Washington (1921), il montre comment les cabinets successifs ont adapté leurs politiques extérieures parfois contradictoires à l'évolution du conflit et s'interroge sur leurs objectifs stratégiques.

On ne pouvait envisager ce numéro sans donner la parole à Frederick R. Dickinson, considéré outre-Atlantique comme le spécialiste de la Première Guerre mondiale au Japon<sup>8</sup>. Il revient ici sur la relation bilatérale entre le Japon et les États-Unis, qui émergèrent comme les grands gagnants du conflit en ayant acquis une stature politique et économique sans précédent. Son ambition est de nuancer l'historiographie dominante qui a longtemps surévalué les tensions dans cette relation, parce qu'elle cherchait surtout à expliquer les enchaînements qui allaient fatalement aboutir à la

---

8. Frederick R. Dickinson, *War and National Reinvention. Japan in the Great War, 1914-1919*, Cambridge and London, Harvard University Asia Center, 1999 ; *World War I and the Triumph of a New Japan, 1919-1930*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

confrontation armée de 1941. Sans nier la réalité de ces tensions, Dickinson focalise son attention sur l'interdépendance croissante des deux économies et les nouvelles synergies qui formeront, après 1918, la base d'un nouvel ordre mondial en déplaçant le centre de gravité géopolitique vers la région Asie-Pacifique.

Pierre-François Souyri se penche sur un aspect relevant *a priori* davantage de la politique intérieure : les émeutes qui suivirent la flambée du prix du riz en 1918. Mais le caractère domestique de l'événement n'est pas sans lien avec les conséquences de la guerre sur le Japon. Souyri resitue ainsi la chronologie des désordres dans le contexte de tensions grandissantes liées au formidable essor de l'activité industrielle durant la Première Guerre mondiale et à une montée de l'agitation sociale au lendemain de la révolution russe. Au-delà de débordements plus ou moins spontanés qui rappellent les jacqueries de l'ancien régime, ces émeutes sont en réalité le fait d'un mouvement social issu d'une crise du capitalisme moderne, qui préfigure les aspirations socialistes des années 1920.

Le texte de Nakayama Hiroaki apporte enfin un éclairage sur un aspect méconnu du conflit dans l'historiographie du Japon : sa médiatisation. La grande presse s'était développée depuis presque un demi-siècle déjà et avait tissé des liens avec les agences internationales. À l'ère d'une information mondialisée, elle joua un rôle central dans les mutations de la conscience du monde (celles-là mêmes que décrit Yamamuro) en nourrissant un sentiment de proximité avec les enjeux d'un conflit éloigné. L'approche originale de Nakayama, à la croisée de l'histoire des médias et de la critique littéraire, réussit le pari de faire à la fois la lumière sur les envoyés spéciaux japonais dépêchés en Europe dès le début du conflit et le lien avec un style journalistique et littéraire qui mêle l'approche subjective au goût du sensationnel. De ce singulier mélange naquirent des reportages de terrain sérialisés qui eurent la faveur du grand public et contribuèrent à façonner une certaine image d'une « guerre juste » menée au nom de la civilisation.

D'autres problématiques importantes de la période 14-18 n'ont pu être traitées dans ce numéro. La question coloniale en particulier. L'historien de la région Asie-Pacifique se doit d'étudier l'intégralité de la mosaïque coloniale en regard de l'histoire des métropoles. Dans le cas du Japon, rappelons-le, son territoire couvrait, au seuil de la guerre : Taiwan, la Corée, le Liaodong et le Sud de Sakhaline. On ne peut limiter le champ

d'investigation à la seule métropole. C'est par exemple durant la guerre que se firent jour à Taiwan des revendications en faveur de l'élargissement des droits (qui conduisirent après-guerre à une demande de transformation en dominion) ou que débuta le grand projet urbanistique qui allait faire de Séoul le grand Keijō colonial de l'entre-deux-guerres<sup>9</sup>. Ces événements participent tout autant de la transformation du monde durant cette période.

La Première Guerre mondiale représenta un bouleversement d'une ampleur inédite, qui toucha pleinement l'Asie orientale, pour des raisons intrinsèques à la guerre elle-même, mais aussi en relation avec les diverses dynamiques inhérentes aux modernités nationales et à la logique des droits individuels qui en dérive. Ces dynamiques s'étaient peu à peu imposées au sein des milieux intellectuels et militants au Japon, en Chine et en Corée depuis le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles furent souvent bien moins liées au fait militaire que cela avait pu être le cas sur les terrains européens. D'où la nécessité de remettre en avant une région qui avait été soustraite à la réflexion sur 14-18 parce que l'on estimait que, pour cette période, ce qui n'était pas combat ne faisait pas histoire.

L'articulation de ces différents plans – global, macro-régional, national ou colonial – reste un défi redoutable pour l'historien soucieux de décloisonner le monde. Mais l'aperçu des problématiques présentées dans ce numéro aura au moins le mérite de suggérer que la période 14-18 correspond à un tournant majeur pour l'Asie orientale dans son interaction avec le monde contemporain – pour peu que l'on prenne de la distance avec la chronologie des engagements militaires.

*Nicolas Mollard et Arnaud Nanta*

---

9. Voir par exemple : Wakabayashi Masahiro 若林正丈, *Taiwan kōnichī undō-shi kenkyū* 台湾抗日運動史研究 (Histoire des mouvements de résistance à Taiwan), éd. augmentée, Tokyo, Kenbun shuppan 研文出版, 2003 ; Mizuno Naoki 水野直樹 *et al.*, « "Keijō toshi kōsō-zu" ni kansuru kenkyū » 「京城都市構想図」に関する研究 (Étude du Plan d'urbanisme de Keijō), *Nihon kenchiku gakkai keikaku-kei ronbunshū* 日本建築学会計画系論文集 (Journal of Architecture, Planning and Environmental Engineering), Nihon kenchiku gakkai 日本建築学会 (Société japonaise d'architecture), 2013, vol. 78 (687), p. 1179-1186.

# La Première Guerre mondiale dans l'histoire de l'Asie orientale

Un regard japonais

YAMAMURO Shin.ichi 山室信一\*

## Introduction : le « siècle des guerres et des révolutions » en Asie orientale

2014 est l'année du centenaire du déclenchement de la Première Guerre mondiale<sup>1</sup>. Pourquoi débattre de cette guerre au Japon aujourd'hui ? Signalons d'abord une difficulté : pour les spécialistes occidentaux de la Première Guerre mondiale, la façon dont le Japon a participé au conflit et les expériences qu'il en a retirées sont des questions largement occultées dans leurs pays. La Première Guerre mondiale n'attire en outre guère

---

1. Cet article est la traduction du texte d'une intervention de l'auteur dans un colloque organisé à l'université de Kyoto les 12 et 13 janvier 2014 (Yamamuro 2014). Ce texte lui-même se fonde sur un rapport rédigé dans le cadre du *workshop* « Reconsidérer la Première Guerre mondiale au Japon cent ans après » (*Daiichiji sekai taisen saikō. Hyakunengo no Nihon de kangaeru* 第一次世界大戦再考 一〇〇年後の日本で考える). De nombreuses études ont été publiées à propos de la Première Guerre mondiale dans les pays occidentaux durant l'année 2014, mais celles-ci n'ont généralement concerné que les principaux pays belligérants – c'est-à-dire occidentaux –, et n'ont accordé que peu d'attention aux pays asiatiques. Les travaux effectués pendant sept ans à l'Institut de recherche en sciences humaines de l'université de Kyoto ont été publiés en quatre volumes aux éditions Iwanami (Yamamuro *et al.* 2014). (NdT)

---

\* Université de Kyoto.

l'intérêt des Japonais eux-mêmes. En se fondant sur cette prémisse, le présent article traitera de la façon dont le monde non occidental appréhende le sens historique et actuel de la Première Guerre mondiale, tout en répondant aux questions nées de discussions menées avec des chercheurs européens et américains.

Cette problématique est également étroitement liée aux interrogations que nous avons aujourd'hui quant à la complexité avec laquelle le xx<sup>e</sup> siècle – « siècle des guerres et des révolutions » – est apparu en Asie orientale, et avec laquelle l'Asie s'est insérée dans le monde globalisé. Dans l'histoire des idées, l'impact le plus fort de la Première Guerre mondiale sur les sociétés extra-européennes a sans doute été la remise en question des conceptions du monde et de la civilisation fondées sur des visions occidentales jusqu'alors dominantes. Il n'est guère aisé de démontrer un basculement en matière de perceptions de l'espace. Cependant, comme le soulignait Nishida Kitarō 西田幾多郎, les Japonais commencèrent à percevoir le monde de manière concrète grâce à la Première Guerre mondiale, alors que, jusqu'à ce conflit, ils ne l'avaient appréhendé que sous la forme d'idées. Ce fait n'est d'ailleurs pas propre au Japon, puisqu'il a touché également d'autres sociétés d'Asie.

Pourtant, si l'on prête attention à l'Asie orientale en tant qu'espace politique, il est impossible de soutenir que la Première Guerre mondiale aurait, à elle seule, marqué un tournant de la conscience mondiale. En effet, le « siècle des guerres et des révolutions » est apparu en Asie orientale dans un contexte historique qui lui est propre. Cela est évident si l'on se rappelle que la première guerre sino-japonaise (1894-1895) a éclaté il y a cent-vingt ans et la guerre russo-japonaise (1904-1905), il y a cent-dix ans. En Asie orientale, ces couches temporelles de cent-vingt et cent-dix ans se superposent aux cent ans qui nous séparent de la Première Guerre mondiale. Ces différentes strates d'expériences en font un espace historique original.

Il ne s'agit pas ici de prétendre qu'il serait judicieux de découper le temps historique en fonction des conflits majeurs. Nul ne peut soutenir que les tournants de l'histoire ne surviennent qu'au moment des guerres. Cependant, il est indéniable que les problèmes que l'on ne perçoit pas en temps de paix deviennent perceptibles dans les situations critiques que sont les conflits armés, et qu'un regard rétrospectif pousse alors souvent les populations à réclamer un nouvel ordre et un nouveau mode de vie. Par exemple, l'ordre diplomatique traditionnel chinois fondé sur la relation binaire Chine / étranger, pays suzerain / pays vassal, en vigueur en Asie

orientale pendant plus de deux mille ans, arriva à un tournant en raison de la première guerre sino-japonaise. Pour la Chine des Qing, la défaite mit en évidence les limites du Mouvement d'auto-renforcement (*Yangwu yundong* 洋務運動) qui avait introduit de manière limitée la culture mécanique occidentale. Les partisans de l'impératrice douairière Cixi 慈禧 avaient, lors du coup d'État de 1898, écrasé le Mouvement de réforme législative des Cent jours (*Bianfa weixin yundong* 變法維新運動). Ce mouvement, mené par Kang Youwei 康有為 et Liang Qichao 梁啟超, avait pour objectif de réformer drastiquement le système politique chinois en s'inspirant du système constitutionnel du Japon de Meiji. Les partisans de Cixi en arrivèrent néanmoins eux aussi à encourager les réformes politiques après l'échec de la révolte des Boxers de 1900, en cherchant à faire passer la Chine du système diplomatique traditionnel inégalitaire et centré sur l'empereur, au système diplomatique occidental fondé sur le respect du droit international et sur des relations égalitaires entre États souverains.

Cependant, le mouvement révolutionnaire centré sur l'Alliance pour la Chine (Tongmenghui 同盟會) de Sun Yatsen 孫逸仙, qui considérait que la monarchie constitutionnelle dominée par la dynastie mandchoue et modelée sur le système constitutionnel de Meiji avait été inapte à protéger le pays de la colonisation occidentale, lança une révolution en 1911 en brandissant le projet d'une république dans laquelle le peuple serait souverain ; il proclama l'année suivante l'établissement de la République de Chine. Le changement de régime par le truchement de révolutions avait ainsi déjà commencé en Asie orientale avant que les empires russe, allemand, austro-hongrois et ottoman ne périssent à l'issue de la Première Guerre mondiale.

Ce n'était qu'un début. En Chine, où la construction de l'État-nation avait été interrompue en raison de la mise en coupe réglée du pays par les cliques militaires issues de la révolution de 1911, une insurrection se déclencha dans les années 1920 contre ces cliques et contre l'impérialisme étranger. Il fallut toutefois attendre 1949 – c'est-à-dire la victoire du Parti communiste chinois sur le Guomindang après de longues années marquées par une succession de périodes de collaboration et d'affrontement sur fond de lutte contre l'ennemi commun japonais – pour voir enfin l'État-nation instauré. Celui-ci devait envoyer une armée de volontaires soutenir la Corée du Nord dans sa lutte contre les États-Unis lors de la guerre de Corée en 1950. En bref, ces guerres et ces révolutions incessantes perdurèrent en Chine jusqu'au milieu du xx<sup>e</sup> siècle.

Quant au Japon, il entra en guerre une fois par décennie, de la première guerre sino-japonaise (1894-95) à la défaite de 1945. En outre, des guerres d'indépendance éclatèrent aux quatre coins de l'Asie après la Première Guerre mondiale – de la guerre d'indépendance afghane de 1919 jusqu'aux conflits qui eurent lieu entre la Seconde Guerre mondiale et la fin de la guerre froide – provoquant des luttes acharnées et incessantes (en Corée ou au Vietnam par exemple).

Bien entendu, ce n'est pas parce que le théâtre de ces conflits se situait en Asie que ceux-ci étaient sans lien avec les pays occidentaux. Les guerres d'indépendance furent menées contre les puissances coloniales occidentales. Même dans le cas de la guerre russo-japonaise, le Japon dut, pour une grande part, sa victoire aux soutiens du Royaume-Uni et des États-Unis qui désiraient étendre leurs intérêts dans le Nord-Est de la Chine. Mais il s'agissait d'une guerre entre une « nation blanche » et une « nation de couleur » et, comme le signala l'historien Hans Kohn, la victoire du Japon « provoqua une révolution dans la pensée politique des peuples d'Asie et d'Afrique comme aucun autre événement auparavant ». Ainsi, « le choc se propagea aux quatre coins de l'Asie, dissipant le mythe multi-centenaire de la toute-puissance occidentale, et inaugurant un nouveau chapitre de l'histoire mondiale<sup>2</sup> ». La guerre russo-japonaise a suscité un sentiment d'appartenance à un espace asiatique commun, et elle peut être considérée comme le tout premier conflit mondial au sens où elle a provoqué un bouleversement de la perception du monde dès avant l'éclatement de la Première Guerre mondiale.

Il est également impossible d'ignorer le rôle joué par les États-Unis dans ce changement de perception du monde en Asie. Si le xx<sup>e</sup> siècle a parfois été qualifié de « siècle américain », leur présence s'est affirmée en Asie orientale, là encore, dès avant la Première Guerre mondiale. En 1898, ils annexèrent les Philippines, ce qui fit d'eux une puissance asiatique, c'est-à-dire un voisin voué à influencer sur le sort du Japon (qui possédait alors Taiwan) et de la Chine. C'est notamment pour cette raison que les Japonais s'empresèrent de qualifier la guerre qui avait éclaté en août 1914 de « grande guerre mondiale » (*sekai daisensō* 世界大戦争) et nourrirent l'idée qu'une guerre

---

2. Kohn (1932 : 192-193). À propos des réactions en chaîne provoquées par la guerre russo-japonaise, voir aussi Yamamuro (2005).

nippo-américaine pourrait survenir dans l'avenir. Ainsi, la Première Guerre mondiale a pu aussi être perçue à ses débuts comme un prélude à un conflit nippo-américain (Yamamuro 2011a).

Le Japon devint toutefois l'allié des États-Unis dans cette période. Mais la méfiance et l'opposition entre les deux pays s'intensifièrent tandis que l'archipel étendait ses intérêts en Chine. Ce fut le cas notamment à partir des Vingt-et-une demandes (*Taika nijūikka-jō yōkyū* 對華二十一力条要求), qui constituèrent l'une des raisons du rapprochement sino-américain dans la période précédant la Seconde Guerre mondiale<sup>3</sup>. Si l'on tenta de mettre en place une diplomatie de concertation dans le cadre du système de Washington<sup>4</sup>, l'année 2014 correspond néanmoins aussi au quatre-vingt-dixième anniversaire de la Loi d'exclusion des immigrés japonais (*Hainichi imin-bō* 排日移民法)<sup>5</sup>. La marche vers la guerre pour les deux pays ne se fit donc pas en ligne droite.

L'influence des États-Unis, en raison de leur essor économique et culturel après la Première Guerre mondiale, s'accrût au Japon et en Asie orientale où l'on vit apparaître une tendance à appeler « américanisme » et à considérer comme « moderne » le mode de vie représenté par des logements à l'occidentale et l'électro-ménager. Ce terme d'« américanisme » allait revêtir une grande diversité de significations, tant du point de vue de la politique

---

3. Le 18 janvier 1915, le gouvernement japonais d'Ōkuma Shigenobu 大隈重信 impose au gouvernement chinois de Yuan Shikai 袁世凱 les Vingt-et-une demandes assorties d'un ultimatum : il s'agit d'une mise en tutelle de la Chine. Cette dernière, isolée, y souscrit à l'exclusion de la 5<sup>e</sup> demande, qui stipule l'acceptation de conseillers japonais au sein du gouvernement chinois. Ces demandes provoquent une détérioration très grave de l'image du Japon parmi la population chinoise et conduisent au Mouvement du 4 mai, premier mouvement nationaliste de masse en Chine. En français, voir Michel Vié, *Le Japon et le monde au xx<sup>e</sup> siècle*, Paris, Masson, 1995, p. 97-99. (NdT)

4. Il s'agit du système instauré par le traité des Neuf Puissances de 1922, pendant pour l'Asie orientale et l'Océanie du système mis en place lors de la conférence de paix de Paris de 1919. Sur le Japon et le système de Washington, voir Michel Vié, *ibid.*, chap. 6 ; sur la conférence de Washington et les relations internationales, voir Jean-Baptiste Duroselle, *Histoire des relations internationales de 1919 à 1945*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 103-104. (NdT)

5. Il s'agit de la loi migratoire de 1924, connue sous le nom de Johnson-Reed Act. En réalité, elle visait tout autant l'immigration venant de l'Europe du Sud et de l'Est. Voir Aristide R. Zolberg, *A Nation by Design: Immigration Policy in the Fashioning of America*, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 2008, chap. 8. (NdT)

étrangère américaine, qu'en opposition au fascisme allemand ou au bolchevisme soviétique. Il véhiculait un sens encore différent au Japon, en Chine ou en Corée, ce qui reflète la variété des regards portés sur les États-Unis en Asie orientale.

## 1. La modernité en Asie orientale et les deux faces de l'Occident

Quelles significations revêt l'étude de la Première Guerre mondiale au Japon, dès lors que nous avons précisé la multiplicité des strates temporelles et la diversité des espaces ?

Nos recherches, commencées en 2006, se sont poursuivies dans le cadre du projet collectif « Recherche globale sur la Première Guerre mondiale ». Il ne s'agissait pas d'un projet portant de façon exclusive sur le Japon ou l'Asie orientale. L'objectif principal consistait à définir ce qu'était la Première Guerre mondiale et quelles étaient ses répercussions sur le monde d'aujourd'hui, à la fois d'un point de vue temporel (le *xxi*<sup>e</sup> siècle) et spatial (le Japon aux marges de l'Asie). En somme, il s'agissait de réfléchir au sens de notre existence actuelle à partir d'un examen de la Première Guerre mondiale, depuis un point de vue extérieur à l'Europe. Nous avons adopté trois axes thématiques – mondialité, totalité et contemporanéité (actualité) – afin que des spécialistes d'aires géographiques et de disciplines diverses puissent partager une approche commune du conflit et ainsi œuvrer de concert (Yamamuro *et al.* 2014).

Je vais montrer les liens entre ces trois axes en analysant les courants de pensée qui sont apparus à l'époque du conflit en Asie orientale, au Japon en particulier. Tout d'abord, la mondialisation induite par ce conflit ne s'est pas limitée à la mobilisation, depuis les quatre coins du globe, de soldats, de travailleurs et de ressources. L'ensemble a fonctionné comme un seul et unique corps, de manière simultanée ; ce processus d'unification s'est accéléré à cause du déclenchement d'une guerre mondialisée. Si nous limitons notre propos à l'Asie, il ne fait aucun doute que l'attitude adoptée vis-à-vis de la Première Guerre mondiale dépendait de la situation qui prévalait au sein de chaque pays. Ainsi, tandis que le Japon ou le Siam purent décider d'entrer en guerre de leur propre chef en tant qu'États souverains, d'autres pays comme l'Inde, l'Indonésie ou les Philippines furent contraints d'y

participer par la puissance coloniale qui fit appel à leurs forces. Le cas de la Chine est encore différent : prise dans l'instabilité politique provoquée par la révolution, elle aborda le conflit en se déclarant neutre, mais fut accusée à y participer en raison de ses relations avec les États-Unis et le Japon. Par ailleurs, des travailleurs chinois (*coolies*) se rendirent en Europe ou en Sibérie dans le cadre de contrats individuels. La Première Guerre mondiale, en procédant au nivellement du monde, a aussi eu pour effet de révéler la coexistence de ces situations hétérogènes.

On considère que l'époque moderne pour le monde non occidental – et donc pour l'Asie – a été inaugurée par sa rencontre avec l'Occident et par son intégration au sein du système des relations internationales. La vision classique consiste à la faire commencer à la première guerre de l'opium (1839-1842) pour la Chine, et à l'arrivée de Perry (1853) et au traité de Shimoda (1854) pour le Japon. Cette perception de l'histoire est partagée en Corée. Il existe cependant une autre vision selon laquelle il existerait un mouvement interne vers la modernité dans chacun de ces pays et il n'y aurait donc aucune nécessité à relier la modernité à leur rencontre avec l'Occident. Il faut d'ailleurs mentionner l'existence en Chine d'une thèse affirmant que la civilisation occidentale aurait trouvé son origine dans ce pays même.

Le problème fondamental est que toutes ces théories prennent la modernité et l'Asie comme axes temporel et spatial, sans tenir compte du fait que ces concepts ont été forgés en Occident. Comme l'a souligné le sinologue Takeuchi Yoshimi 竹内好, il faut bien comprendre que cette approche amène à estimer que « l'Europe a forgé le concept de modernité de manière autonome, l'a imposé par la force, et a changé la face du monde en le modelant à son image » (Takeuchi 1971 : 16). En effet, même dans le cas où l'on saisisait la modernité en tant que phénomène indigène, les critères employés pour la jauger n'en resteraient pas moins européens.

En outre, la modernité occidentale est apparue dans le monde non occidental sous deux aspects contradictoires. Le premier est celui d'un maître qui, en vertu de son excellence technologique, était dépositaire de la mission d'éclairer et de civiliser le monde. À ce titre, la modernité a été acclamée pour l'esprit de liberté et d'égalité qu'elle véhiculait, ainsi que pour son système politique démocratique et constitutionnaliste. Le second est celui, barbare, d'un envahisseur qui, fort de sa suprématie économique et militaire, a imposé sa domination en s'emparant sans vergogne de nouveaux territoires et en multipliant les exactions.

En 1906, après la guerre russo-japonaise, Okakura Tenshin 岡倉天心 souligna dans *The Book of Tea* l'ambivalence et les contradictions de la civilisation occidentale : « [L'Occidental moyen] s'était habitué à considérer le Japon comme une contrée barbare tant qu'il se consacrait aux arts délicats de la paix ; il le tient aujourd'hui pour un pays civilisé depuis qu'il massacre allègrement sur les champs de bataille de Mandchourie » (Okakura 1996). Mais c'est surtout la Première Guerre mondiale qui, en opposant entre elles les nations civilisées d'Europe, a révélé l'ambivalence faite de culture et de barbarie caractérisant ces pays.

## 2. La « guerre pour la civilisation » et la guerre germano-japonaise

Un article publié au Japon au moment du déclenchement des hostilités montre comment les peuples qualifiés de « primitifs » ou de « non civilisés » ont observé d'un œil moqueur les tueries perpétrées en pure perte entre pays dits civilisés (« Sekai sensō za no sajiki yori » 2014). Il révèle ainsi toute l'importance du regard porté par le monde non occidental sur la Première Guerre mondiale. En Europe, on n'imaginait pas que le conflit, qui était alors légitimé en tant que « guerre pour la civilisation » ou « guerre pour la paix », pouvait être perçu comme une boucherie barbare.

La découverte par le monde non occidental des contradictions de la civilisation occidentale, civilisation qu'il avait jusqu'alors eu pour ambition d'assimiler, marquait un tournant. Elle allait conduire à une prise de conscience des particularités des cultures nationales. L'ouvrage d'Endō Kichisaburō 遠藤吉三郎, *Le déclin de la civilisation européenne* (1914), avance ainsi l'hypothèse d'un effondrement de la civilisation européenne en raison de l'essor des États-Unis et des bouleversements affectant la société russe. Cet ouvrage précède la publication par Spengler de son *Déclin de l'Occident* (1918).

Justifier la guerre en tant que « guerre pour la civilisation » ou « guerre pour la paix » n'est cependant pas propre à l'Europe de la Première Guerre mondiale. La critique selon laquelle la civilisation décline du fait de la guerre aurait également pu être adressée au Japon. Fukuzawa Yukichi 福澤諭吉, justifiant la première guerre sino-japonaise (1894-1895) par le rejet, par la Chine des Qing, de la civilisation occidentale et par son repli sur la

pensée chinoise, avait alors écrit : « Même si l'on raconte que cette guerre oppose le Japon à la Chine, la vérité est que son fondement se trouve dans un affrontement entre les promoteurs et les pourfendeurs de l'ouverture culturelle et qu'il ne s'agit en aucun cas d'une guerre opposant les deux pays » (Fukuzawa 1962 : 491). Parallèlement, l'éditorialiste Kuga Katsunan 陸羯南 avait justifié le conflit en ces termes : « L'objectif ultime de notre armée impériale consiste à soumettre la Chine barbare afin de guider l'Orient vers le progrès » (Kuga 1970 : 567). Ainsi considéra-t-on au Japon que le conflit opposait la civilisation à la barbarie. Dans le cas de la guerre russo-japonaise (1904-1905), les deux belligérants étaient des monarchies, mais de type différent : un État constitutionnel, le Japon, faisait face à un État despotique, la Russie. La guerre fut donc présentée comme opposant un système constitutionnel à une tyrannie, et comme visant à convertir la seconde au premier. Il est vrai que l'issue du conflit eut pour résultat, notamment en Chine et dans l'empire ottoman, de donner la légitimité nécessaire aux mouvements révolutionnaires promoteurs d'un système constitutionnel, parce qu'elle démontrait que seul ce système permettait d'obtenir le consentement de la nation, et rendait ainsi possible, par la conscription et la mobilisation de la population, la victoire en cas de guerre.

Par ailleurs, le Japon se posa aussi en protecteur de la paix en Orient (*Tōyō* 東洋), en Extrême-Orient (*Kyōkutō* 極東) et en Asie orientale (*Tōa* 東亞) lors de la première guerre sino-japonaise, de la guerre russo-japonaise, de la Première Guerre mondiale, ainsi que lorsque l'empereur déclara la guerre au Royaume-Uni et aux États-Unis en 1941. Remarquons que l'étendue géographique couverte par ces trois termes s'est accrue au fur et à mesure que la sphère d'influence japonaise s'est étendue. Si cette zone et les relations de pouvoir qui y régnaient pouvaient évoluer en cas de conflit, l'ensemble était défini par le fait d'être sous contrôle japonais. En résumé, le Japon, en tant que pays ayant assimilé les apports de la civilisation occidentale, a pu proclamer lui aussi la « guerre pour la civilisation » ou la « guerre pour la paix » afin de légitimer les conflits extérieurs dans lesquels il s'était engagé.

Ainsi, Uchimura Kanzō 内村鑑三 qualifia la première guerre sino-japonaise de « guerre juste » destinée à donner un avertissement à une Chine bornée. L'objectif du Japon était l'édification d'une paix éternelle fondée sur une réforme de l'Asie orientale à laquelle la Chine se devait de collaborer (Uchimura 1982 : 112). J'aimerais attirer l'attention du lecteur sur ce

qu'écrivit Uchimura en réfléchissant au dénouement de ce conflit et à celui de la guerre russo-japonaise :

La guerre est menée pour elle-même ; il n'existe aucun exemple dans le passé de guerre pour la paix. La première guerre sino-japonaise eut lieu au nom de la paix en Orient. Cependant, elle en a engendré une autre de plus grande ampleur, la guerre russo-japonaise. Cette dernière fut, elle aussi, conduite au nom de la paix en Orient. Je pense toutefois qu'elle en engendrera encore une autre de bien plus grande ampleur, toujours pour la paix en Orient. La guerre est un monstre insatiable.

(Uchimura 1981 : 404)

Quand on se rappelle que la Première Guerre mondiale était supposée être la « der des der » et que, loin de mettre fin aux conflits, elle a engendré une nouvelle guerre mondiale, on comprend que ce monstre insatiable n'est autre que l'ambition effrénée de l'homme. La prophétie d'Uchimura se réalisa en outre aussi bien en Europe qu'au Japon.

Les ravages causés par la Première Guerre mondiale furent connus au Japon, notamment au travers de photos de bâtiments détruits. Les Japonais restèrent perplexes face à l'absurdité des tueries de masse perpétrées entre des pays de culture chrétienne, alors que la Bible prescrivait « tu ne tueras pas ton prochain » (Ex. XX 13) ou « aimez vos ennemis » (Mt. V 44). Tandis qu'émergeait un discours selon lequel le christianisme renaîtrait comme religion authentique à l'issue du conflit, on se référait à l'enseignement selon lequel « nul n'a plus grand amour que celui-ci : donner sa vie pour ses amis » (Jn. XV 13). Le doyen de l'université Aoyama-Gakuin<sup>6</sup>, Takagi Mizutarō 高木壬太郎, soutint que cette guerre avait été causée par une civilisation anti-chrétienne fondée sur des valeurs matérialistes et individualistes ; il plaçait ses espoirs dans l'essor d'un humanisme spirituel et universaliste qui supplanterait, à l'issue du conflit, cette civilisation militariste et matérialiste (Takagi 1914). On fit remarquer par ailleurs que des pays de culture chrétienne s'adonnaient à la guerre, c'est-à-dire à des actes barbares, tournant le dos à la civilisation pour mieux obéir à leur souverain ou à leur régime politique. La responsabilité de l'empereur d'Allemagne dans le déclenchement de la guerre fut notamment mise en cause.

---

6. Université protestante (méthodiste) de Tokyo. (NdT)

Le penseur Ukita Kazutami 浮田和民 jugea, à propos du déclenchement de la guerre, que le kaiser avait commis une erreur en imaginant que les alliés se soumettraient sans grande difficulté. Il le considérait comme un acteur aventureux des relations internationales, empli de morgue, comme un souverain chrétien peu soucieux des valeurs humaines et qui s'était montré particulièrement irresponsable en décidant ainsi du destin de soixante-cinq millions de personnes (Ukita 1914). L'écrivain et critique Uchida Roan 内田魯庵 condamna le peuple allemand pour son « esprit borné et exclusif » ainsi que pour son « agressivité », et lui reprocha de menacer la paix à cause de sa « sauvagerie ignorante de l'humilité propre à la civilisation » ou encore de « dissimuler une sauvagerie répugnante sous le masque de la civilisation ». Il critiqua surtout l'empereur Guillaume II en expliquant que « la guerre est l'échec du kaiser et non celui du peuple allemand », que celle-ci « n'est menée ni pour le bien de la civilisation allemande, ni pour celui de son peuple », et qu'il y avait de l'ironie à le voir, lui qui avait tant crié contre le péril jaune, devenir à son tour un « péril allemand » pour le monde (Uchida 1914). Il faut mentionner qu'il existait, derrière l'argument du péril jaune, l'idée que le Japon était entré dans la Première Guerre mondiale pour se venger de l'Allemagne qui avait pris la tête de la Triple Intervention<sup>7</sup>.

On fit également observer que, face aux démocraties britannique et française qui respectaient le droit international, l'Allemagne et l'Autriche étaient deux États militaristes et despotiques qui avaient bafoué ce même droit en violant les frontières d'un État neutre, la Belgique, et en y commettant des atrocités. Le destin des deux puissances mineures qu'étaient la Belgique et le Japon s'était alors superposé, ce qui donna lieu à des initiatives hors de la

---

7. Encore appelée « intervention tripartite », en japonais *sangoku kanshō* 三国干涉, elle est le fait de l'Allemagne, de la Russie et de la France, et a pour objet de limiter les avantages obtenus par le Japon à l'issue de la première guerre sino-japonaise. Plus que de protéger la Chine, il s'agissait pour l'Allemagne et la France de satisfaire la Russie, dont elles se disputaient les faveurs. Voir Peter Duus, *The Abacus and the Sword. The Japanese Penetration of Korea, 1895-1910*, Berkeley – Los Angeles, University of California Press, 1995, p. 96-97 ; Iikura Akira, « The Yellow Peril and its influence of Japanese-German relations », in Christian W. Spang, Rolf-Harald Wippich (ed.), *Japanese-German Relations, 1895-1945: War, Diplomacy and Public Opinion*, Londres, Routledge, 2008, p. 81-84. (NdT)

sphère publique pour venir en aide à la Belgique, notamment des collectes d'argent<sup>8</sup>.

Le Japon avait jusqu'alors pris l'Allemagne pour modèle dans plusieurs domaines importants : l'organisation de l'armée de terre, le droit constitutionnel et les disciplines scientifiques. Les atteintes portées à la suprématie allemande ont ainsi pu être ressenties par certains comme une remise en cause de leur raison d'être et par conséquent faire naître chez eux le secret espoir de voir l'Allemagne triompher. Le fait que la mémoire de la Première Guerre mondiale soit souvent associée au Japon à la première exécution de la 9<sup>e</sup> symphonie de Beethoven, ou à l'introduction des *baumkuchen*<sup>9</sup> et des saucisses par les prisonniers de guerre allemands n'est pas sans lien avec le faible sentiment d'hostilité de la population japonaise à l'égard de l'Allemagne.

Par ailleurs, la volonté de parvenir à l'indépendance grâce à la défaite du Japon face à l'Allemagne se renforça en Corée. Les Coréens résidant aux États-Unis collectèrent par exemple des fonds qu'ils remirent au consul d'Allemagne à New York pour payer les dépenses de guerre allemandes. Mais leurs vœux ne furent pas exaucés.

### 3. Les multiples perceptions de la Première Guerre mondiale

La Première Guerre mondiale fut avant tout perçue en Asie orientale comme une tuerie de masse. Il était inévitable qu'elle y fut considérée comme un affrontement de puissances impérialistes désireuses de posséder davantage de colonies. Du point de vue des socialistes, une guerre mondiale ne pouvait être éludée, tant qu'on n'abolissait pas le système capitaliste lui-même : ceux-ci soutenaient en effet que l'économie capitaliste nécessitait des colonies et que, pour cette même raison, elle provoquait des conflits aux quatre coins du monde. La Première Guerre mondiale était une conséquence logique de ce système. Kōtoku Shūsui 幸徳秋水 alerta l'opinion

---

8. Voir aussi, dans ce numéro, l'article de Nakayama Hiroaki qui relate l'affaire du sabre japonais offert au roi de Belgique. (NdR)

9. Gâteau d'origine allemande très apprécié jusqu'à ce jour au Japon. En Allemagne, il s'agit d'une spécialité régionale peu connue dans l'ensemble du pays. (NdT)

sur l'inéluctabilité d'une guerre entre puissances impériales nationalistes et militaristes (Kōtoku 1901). Les socialistes étaient parvenus à cette position, suite à la polémique qui avait eu lieu entre Tolstoï et la Société pour le peuple (Heiminsha 平民社)<sup>10</sup> cofondée par Kōtoku Shūsui. Nakano Seigō 中野正剛, pourtant opposé au socialisme, considérait lui aussi la Première Guerre mondiale comme un conflit entre États nationalistes et impérialistes. Quant à Konoe Fumimaro 近衛文麿, qui devint Premier ministre en 1937, il la voyait comme une lutte opposant les puissances impérialistes installées – le Royaume-Uni, la France et les États-Unis – à celles émergentes telle que l'Allemagne. Il soutenait aussi que le Japon, en tant que puissance émergente, devait réclamer l'abrogation de l'impérialisme économique et des traitements discriminatoires de la « race blanche » envers la « race jaune ». Pour Nakano et Konoe, cette guerre n'était rien d'autre qu'un affrontement provoqué par les appétits égoïstes de la « race blanche » et par les impérialismes économique et nationaliste. Il fallait par conséquent se préparer à une guerre raciale pour résister aux puissances occidentales qui ne manqueraient pas d'agresser de nouveau l'Asie et l'Afrique sitôt le conflit terminé.

L'idée inverse selon laquelle la guerre reculait du fait même de l'expansion du capitalisme dans le monde avait néanmoins aussi gagné le Japon dès avant la Première Guerre mondiale. L'ouvrage de Jan Gotlib Bloch *La guerre future, aux points de vue technique, économique et politique* (1897) fut traduit sous le titre *La guerre future et l'économie*. L'auteur y écrivait : « Il est certain que la paix armée succombera, soit du fait de l'accroissement graduel des dépenses militaires, soit brusquement à cause d'une guerre. Quoi qu'il en soit, elle périra, et cela provoquera de très grandes perturbations dans l'ordre social » (Bloch 1904 : 400). On pressentait ainsi que l'augmentation des dépenses militaires allait déstabiliser l'ordre social. Et l'on savait au Japon que le tsar Nicolas II de Russie, averti de ce danger et inquiet face à une possible révolution, avait appelé à la première conférence pour la paix, tenue à La Haye en 1907.

Le livre de Norman Angell intitulé *The Great Illusion* (1910) fut traduit par Abe Isoo 安部磯雄 en 1912 (Angell 1912). La thèse centrale était

---

10. Société fondée par les penseurs socialistes Kōtoku Shūsui et Sakai Toshihiko 堺利彦 en 1903. Subissant la répression des autorités, elle fut dissoute en 1907. (NdT)

qu'une guerre entre grandes puissances ne pourrait empêcher des pertes économiques, en raison de l'interdépendance croissante des économies. Le journaliste et économiste Ishibashi Tanzan 石橋湛山, en accord avec les positions de Bloch et d'Angell, s'opposa à l'entrée du Japon dans la Première Guerre mondiale. Les objections de Bloch et d'Angell furent néanmoins tournées en ridicule une fois que la guerre eût éclaté. Plus tard, Ishibashi reconnut l'erreur de pronostic. Mais il ajouta que la thèse de l'impossibilité de la guerre n'était pas complètement fautive puisque le conflit avait engendré des révolutions et continuait de causer d'énormes dommages chez les anciens belligérants (Ishibashi 1972 : 24). Il attira aussi l'attention sur la capacité à mener une guerre longue, en prenant en considération la flexibilité surprenante de la population qui avait permis à celle-ci de supporter des conditions qu'elle aurait difficilement acceptées en temps de paix. C'est cette capacité d'endurance de la machine militaire qui constituerait la clé de la victoire, toute la difficulté étant de connaître avec précision ses limites. Ishibashi tirait les leçons de la Première Guerre mondiale et de la seconde guerre sino-japonaise (1937-1945) pendant laquelle les limites de cette endurance avaient été très rapidement atteintes en raison de ce qu'il craignait le plus : l'enlèvement.

Une autre position soutint alors qu'il serait possible d'empêcher la guerre par l'action des travailleurs, unis par-delà les frontières grâce à la mondialisation des marchés capitalistes. La Deuxième Internationale bénéficia de beaucoup d'attention pour cette raison. Mais la conversion des travailleurs européens au soutien à la guerre au moment du déclenchement du conflit, sous prétexte de maintenir la paix à l'intérieur des frontières ou au nom de l'union sacrée, suscita le désespoir des socialistes japonais, d'autant plus que ceux-ci étaient entrés dans une période sombre depuis l'affaire de lèse-majesté de 1910 et la répression qui avait suivi. Ceci explique l'incapacité du mouvement pacifiste à mener des actions importantes au Japon, contrairement à ce qui avait été le cas lors de la guerre russo-japonaise.

Les Japonais étaient bien sûr informés de la volonté de refondation de la Deuxième Internationale, notamment par le mouvement de Zimmerwald, avec des objectifs pacifistes et en refusant tout fusionnement. Abe Isoo continuait de prêcher le refus de la guerre et considérait qu'elle n'était que source de malheurs pour les travailleurs. La société Baibunsha 賣文社, fondée entre autres par Sakai Toshihiko, vendait quant à elle des « cartes postales de personnalités illustres de la guerre » représentant un triptyque

composé de Jean Jaurès – assassiné en raison de ses positions pacifistes –, de Karl Liebknecht et de Rosa Luxemburg – qui avaient continué de s’opposer à la guerre au sein du Parti social-démocrate allemand. Elle publia également un article illustré avec leurs photos dans la revue *Shinshakai* 新社會 (numéro de septembre 1915) intitulé « Les opposants à la guerre » (« Hisenshugi-sha » 非戰主義者).

Ces positions critiques furent néanmoins confrontées à d’autres, favorables à la guerre et soutenant au contraire que la conjoncture économique s’était améliorée à compter de l’automne 1915. Comme l’illustre cet article de 1916, de plus en plus de voix souhaitant la prolongation du conflit se faisaient alors entendre :

Cette grande guerre en Europe constitue une occasion unique pour nous. Pensant d’abord qu’elle allait rapidement se terminer, les entrepreneurs n’ont su un temps vers où se tourner, mais à mesure qu’elle se prolonge, elle suscite des opportunités économiques qui nous parviennent les unes après les autres par mer et par terre. Aujourd’hui, ceux qui espèrent que le conflit dure sont nombreux ; l’activité du monde des affaires apporte du baume aux cœurs fatigués et les remplit de détermination.

(« Kantōgen... » 1916)

Ainsi les opinions sur la Première Guerre mondiale ont-elles énormément varié. Mais la nature du conflit a elle aussi changé avec l’entrée en guerre des États-Unis. Le président Wilson avait pour objectif d’établir des principes universels de paix et de justice à opposer aux puissances égoïstes et despotiques, et il déclara qu’il protégerait la démocratie mondiale. Au Japon, ce discours entra en résonance avec la pensée démocratique, qui gagnait en vigueur après la crise politique de l’ère Taishō. Proclamer une « guerre de la démocratie contre l’autocratie », ou une « guerre de la démocratie contre le militarisme », eut plus d’impact sur les esprits que l’idée d’une guerre « pour la civilisation » ou « pour la paix ».

On vit se banaliser un type de discours selon lequel la cause de la Première Guerre mondiale était à rechercher dans un affrontement entre, d’une part, « une logique de l’État qui s’appuyait sur l’ultra-étatisme, l’impérialisme, le nationalisme, l’aristocratie et la bureaucratie » et, d’autre part, « une politique fondée sur les droits des citoyens, la démocratie, et la pensée et la culture populaires » : « sans l’ombre d’un doute, cette grande guerre nous a fait croire que l’humanité entière verrait le triomphe de la fraternité

universelle, du pacifisme, de la démilitarisation, en somme d'une fraternité démocratique » (Hoashi 1921 : 93-94)<sup>11</sup>.

Ce discours était partagé dans la Corée colonisée, où le principe d'auto-détermination des peuples énoncé dans les quatorze points du président Wilson au mois de janvier 1918 suscita beaucoup d'espoirs. Le Parti des jeunes de la nouvelle Corée (Sin Han ch'öngnyön dang 新韓青年黨), créé à Shanghai au mois d'août 1918 par Yö Unhyöng 呂運亨 et Kim Kyusik 金奎植, envoya ce dernier à la conférence de paix de Paris pour remettre une demande d'indépendance. Cette demande fut ignorée. Mais les étudiants coréens à Tokyo fondèrent un mouvement pour l'indépendance immédiatement après l'armistice. Le 8 février 1919, ils organisèrent une réunion du YMCA coréen dans le quartier étudiant de Kanda, à Tokyo, en même temps qu'ils envoyaient par la poste, au gouvernement japonais et aux représentations étrangères, une déclaration d'indépendance et une demande d'autorisation pour un appel à une convention nationale. Quelque six cents personnes participèrent à ce rassemblement au cours duquel cette première déclaration d'indépendance et le texte de la résolution rédigés par un étudiant de l'université Waseda, Yi Kwangsu 李光洙, furent adoptés au nom du Groupe des jeunes pour l'indépendance de la Corée (Chosön ch'öngnyön dongnip dan 朝鮮青年獨立團). Le 1<sup>er</sup> mars, une lecture de deux textes fut donnée à Séoul : une nouvelle déclaration d'indépendance écrite par Ch'oe Namsön 崔南善 et les trois engagements qui la terminent rédigés par Han Yong'un 韓龍雲. Le mouvement du 1<sup>er</sup> mars qui s'en suivit rassembla au moins deux millions de participants et sa répression entraîna la mort de quelque 7 500 Coréens.

La Déclaration affirmait qu'« au nom du principe de l'égalité entre tous les hommes », « les peuples possèdent [pour l'éternité] le droit légitime de vivre par leurs propres moyens », que le mouvement d'indépendance était « un mouvement légitime, dans le cours de l'époque, du droit à la coexistence de tous les êtres humains ». Grâce à l'armistice qui mit fin à la Première Guerre mondiale, « un nouveau monde s'est révélé à nos yeux. L'époque où la force prévalait a fait place au règne de l'humanité. L'esprit d'humanité

---

11. Hoashi affirmait que le monde deviendrait démocratique à la condition que le mondialisme respecte l'individualité des peuples, et que l'homme nouveau serait le fruit d'une reconstruction religieuse, éducative et raciale.

qui, depuis les temps anciens, a été forgé et longuement entretenu dans le monde entier, a pu enfin diffuser la lumière d'une nouvelle civilisation sur l'histoire du genre humain » (Pak 1976 : 91-92). La conscience que l'histoire mondiale connaissait alors un tournant majeur a ainsi pu se manifester, ce que traduisent dans ce document des expressions comme « retour du bonheur dans le monde » et « reconstruction du monde ».

L'idée selon laquelle la Première Guerre mondiale était un combat entre la noble cause (*kōri* 公理) des alliés et la raison du plus fort (*kyōken* 強權) imposée par le camp de l'Allemagne se répandit également en Chine, dont elle légitima l'entrée en guerre<sup>12</sup>. On y considéra aussi que la victoire des alliés et le succès de la révolution russe démontraient la supériorité de la démocratie face au despotisme et au militarisme. La Chine, malgré les désordres politiques issus de la révolution de 1911, avait vu progresser sa production nationale suite à la diminution des pressions occidentales durant la Première Guerre mondiale. Toutefois, le Japon avait profité de cette faiblesse politique pour prendre à l'Allemagne ses droits dans la péninsule du Shandong et imposer à la République de Chine les Vingt-et-une demandes de 1915. Il devint dès lors le principal ennemi aux yeux des Chinois.

À l'université de Pékin, Chen Duxiu 陳獨秀 et ceux qui l'entouraient considéraient qu'il était plus urgent d'œuvrer à l'éveil de la conscience nationale et à l'affirmation des individus, afin de surmonter la crise liée à l'effondrement de l'État, plutôt que de mettre en œuvre une réforme de la politique et de l'économie. En 1915, ils fondèrent la *Revue de la jeunesse* (*Qingnian zazhi* 青年雜誌, renommée *Nouvelle jeunesse*, *Xin qingnian* 新青年, l'année suivante) afin de promouvoir une rénovation culturelle. Ils défendaient l'idée que l'amélioration des technologies était indispensable au développement de l'État et du peuple, la base en étant la démocratie. Les slogans les plus récurrents au sein du mouvement étaient « étudiez la science et la démocratie » et « débarrassons-nous du confucianisme ». Ce sentiment d'avoir tout à apprendre de l'Occident venait du fait que les

---

12. Sun Yatsen, opposé à l'entrée en guerre de son pays, soutint dans *La question de la survie de la Chine* (*Zhongguo cunwang wenti* 中國存亡問題, 1917), qu'aucun des deux camps ne pouvait se prévaloir d'une noble cause et qu'il fallait « maintenir une neutralité stricte ».

dirigeants de ce mouvement ressentait la double nécessité d'éliminer les traditions morales fondées sur le confucianisme et les superstitions ayant survécu à la révolution de 1911, et de parvenir à l'édification d'individus indépendants. À cette fin, s'inspirant du manifeste écrit par Hu Shi 胡適 en 1917 en faveur d'une réforme de la littérature, ce mouvement s'attela à remplacer la langue classique – dont l'ancienne élite avait le monopole – par une langue s'appuyant sur une nouvelle littérature nationale et fondée sur le chinois vernaculaire (*baihua* 白話). Il s'agissait également de développer un enseignement national par le biais de manuels écrits en langue courante. Soutenant ces propositions, Lu Xun 魯迅 publia sa nouvelle *La véritable histoire de Ah Q* (*A Q zhengzhuan* 阿Q正傳) dans une langue populaire qu'il avait adaptée à l'écrit, tout en se référant notamment aux grammaires des langues occidentales et du japonais. Mais cette « révolution littéraire » se limita à ce stade à la publication de revues et d'ouvrages, sans parvenir à influencer la langue orale.

Le mouvement pour une nouvelle culture prônait l'accomplissement de deux révolutions : celle de la pensée et celle des lettres. Mais l'élimination de la vieille culture et de l'ancien ordre moral, symbolisés par le confucianisme, pour élaborer une culture progressiste et humaniste était inséparable d'une position anti-impérialiste et anti-féodale. Au moment où le mouvement prenait son essor, la Chine se vit refuser la rétrocession de la péninsule du Shandong, alors qu'elle faisait pourtant partie du camp des vainqueurs. La noble cause de la Chine ainsi foulée au pied, le mouvement nationaliste anti-japonais du 4 mai 1919 s'étendit à l'ensemble du pays. Les requêtes enjoignant le gouvernement de ne pas signer le traité de Versailles et de limoger les fonctionnaires pro-japonais furent acceptées, mais le problème posé par les Vingt-et-une demandes resta sans réponse. Ce n'est qu'en 1922, à l'issue de la conférence de Washington, que le Japon accepta d'évacuer la péninsule du Shandong.

Le groupe de Chen Duxiu, trahi dans ses espérances à la conférence de Paris, nourrit de la méfiance à l'égard des démocraties bourgeoises occidentales et se tourna vers la démocratie prolétarienne soviétique. Le marxisme fut considéré comme la pensée incarnant le mieux la science et le peuple. Selon la pensée marxiste, la classe capitaliste occidentale était la source même de la guerre et de l'impérialisme : le seul remède à ces maux consistait à faire en sorte que la classe prolétarienne, organisée au niveau mondial, abolisse l'État. Selon ce point de vue, la Première Guerre mondiale

n'était donc rien d'autre qu'un affrontement entre puissances impérialistes et non la victoire de la noble cause sur la raison du plus fort. Et si les puissances alliées l'avaient formellement emporté, il ne faisait cependant guère de doute qu'elles allaient subir un jour le même sort que l'empire allemand. C'est en suivant cette logique que le groupe constitué autour de Li Dazhao 李大釗, qui considérait la Première Guerre mondiale et la révolution russe comme des victoires des bolcheviques et du petit peuple, dédia, en mai 1919, un numéro spécial de *Nouvelle jeunesse* au marxisme. Cette dynamique allait jouer un rôle notable dans la formation du Parti communiste chinois en 1921.

#### **4. Le choix d'un modèle de « civilisation » et le chemin pris par le monde d'après-guerre**

Après le conflit, Corée et Chine placèrent un temps de grandes espérances dans un changement du monde. Le phénomène fut identique en Inde et en Indochine qui avaient envoyé de nombreux soldats et travailleurs sur les théâtres de guerre. Cependant, la déception fut grande lorsque le droit à l'auto-détermination des peuples, qui nourrissait tous les espoirs, ne fut pas reconnu. La supériorité de la culture matérielle occidentale – qui avait rendu la guerre possible par la mobilisation de toute sa puissance technologique – sur celle de l'Asie était une évidence. Il ne faisait guère de doute non plus que la démocratie avait plus imprégné l'Occident que les sociétés asiatiques. Pourtant, c'étaient bien cette culture matérielle et le soutien des populations qui avaient rendu possibles les tueries de masse et le ravage des territoires.

Quelle attitude convenait-il d'adopter dans ce monde bouleversé par la Première Guerre mondiale ? En Asie, il s'agissait de choisir une forme de civilisation alternative à celle de l'Europe déclinante : soit une refondation des civilisations orientales – à la manière de ce qui se passait en Chine et en Inde –, soit l'adoption de nouveaux modèles tels que ceux incarnés par les États-Unis et l'Union soviétique. Tandis qu'au sein du mouvement pour la nouvelle culture, Hu Shi portait son attention sur la puissance émergente américaine, Chen Duxiu et Li Dazhao considéraient quant à eux que l'URSS montrait la voie à suivre, car elle représentait une « troisième civilisation » dépassant l'opposition entre Orient et Occident.

Alors que cette quête avançait, Liang Qichao écrivit un ouvrage relatant les observations qu'il avait faites pendant son séjour d'environ un an en Europe, juste aux lendemains de la guerre (Liang Qichao 1999). Il s'y montrait convaincu de la renaissance européenne car, expliquait-il, le fait même que les Européens tenaient des discours sur le déclin de leur civilisation témoignait de leur volonté de surmonter la crise. Il tirait deux enseignements du conflit. Premièrement, la victoire du Royaume-Uni, des États-Unis et de la France sur le militarisme allemand démontrait l'importance de la notion d'individualité, que défendaient ces pays. Deuxièmement, la croyance aveugle dans la toute-puissance de la science avait causé les horreurs du conflit. De là, Liang insistait sur la nécessité pour les Chinois d'étudier leur propre culture nationale à la lumière des méthodes de la science occidentale et de cultiver le respect de l'individualité. Il s'agissait pour lui de contribuer à l'édification d'une civilisation véritablement universelle alliant culture chinoise et culture scientifique occidentale. En effet, « le but premier de l'existence humaine consiste à apporter sa contribution à l'humanité entière », et, soulignait-il, la Chine serait capable en tant qu'État de « remplir ses obligations vis-à-vis de la civilisation mondiale ».

Liang Qichao préconisait, afin de remplir cette mission, de rejeter la croyance européenne dans la toute-puissance de la science. Ce débat fut repris par ceux qui, rassemblés autour de Gu Hongming 辜鴻銘, étaient partisans de la culture orientale. Rejetant le matérialisme exclusif de la civilisation occidentale, ils s'opposèrent aux partisans de l'occidentalisation totale. Du Yaquan 杜亞泉, qui estimait possible de conserver la culture chinoise en propre, développa deux critiques sévères. La première était que les tueries sans précédent de la Première Guerre mondiale révélaient des problèmes inhérents à la civilisation occidentale et ses effets délétères. La seconde était que l'introduction de la culture occidentale en Chine avait privé les gens de tout support spirituel, les précipitant dans une forme de nihilisme qui les poussait à vouloir résoudre leurs difficultés par des moyens militaires ou financiers. Selon lui, l'établissement de relations de coexistence avec les autres sociétés n'était pas à l'origine des progrès de la culture occidentale, qui s'était bien plutôt fondée sur une volonté effrénée de satisfaire les désirs individuels. Ceci avait donné naissance à un monde où chacun luttait pour sa survie selon la loi du plus fort et causé la Première Guerre mondiale. Afin de sauvegarder la Chine et le monde, il fallait donc revivifier la civilisation chinoise qui accordait toute son importance à l'idée de coexistence

au sein de la société et rendait ainsi possible le gouvernement des cœurs. Il s'agissait en quelque sorte de créer une communauté capable de s'autogérer en se fondant sur les enseignements et la morale confucéenne transmis sans discontinuité depuis le temps des ducs de Zhou et de Confucius, dans l'Antiquité<sup>13</sup>.

Face à ces positions, des intellectuels comme Liang Qichao soutinrent que le confucianisme était le principal frein à la formation d'individus autonomes et qu'il convenait donc d'adopter la civilisation occidentale. Mais lui et son groupe avaient compris après la conférence de paix de Paris qu'il était impossible d'accorder une totale confiance à l'Occident. C'est ainsi qu'ils placèrent leurs espoirs dans les modèles de la démocratie américaine, telle que décrite par John Dewey, et dans le socialisme soviétique, afin de surmonter les obstacles posés par l'individualisme et la loi du plus fort. De la même manière, d'autres réfléchissaient à ce qu'était la civilisation orientale afin de la dépasser par des moyens concrets. Par exemple, Liang Shuming 梁漱溟, spécialiste de philosophie indienne à l'université de Pékin, appelait à un retour vers l'Orient et soutint, dans *Les cultures d'Orient et d'Occident et leurs philosophies* (1921), que Liang Qichao se trompait en prétendant que seule une différence de stade séparait les deux ensembles culturels. Pour lui, les différences étaient de nature : seules les cultures chinoise et indienne seraient à même de se préserver des dégâts causés par la culture occidentale. Liang Shuming s'attela à la restauration de villages et participa au Mouvement pour la fondation de communautés rurales (*Xiangcun jianshe yundong* 鄉村建設運動) dans la région du Shandong afin de mettre en œuvre ses idées.

La controverse opposant « orientalistes » et « occidentalistes » prit à partir de 1922 la forme d'une polémique sur le thème « science et philosophie de la vie », et opposa les tenants de la pensée taoïste autour de Zhang

---

13. On se reportera, à propos de ce débat, à Chen Song (1985). La position de Du Yaquan est exposée dans les textes suivants : « Jing de wenming yu dong de wenming » 静的文明與動的文明 (Civilisations immobiles et civilisations en mouvement), « Zhanhou dongxi wenming zhi tiaohé » 戰後東西文明之調和 (Concilier les civilisations d'Occident et d'Orient après-guerre), et « Miluan zhi xiandai renxin » 迷亂之現代人心 (Le sentiment des hommes de notre époque confuse), compilés dans ce même ouvrage. Concernant la controverse sur la « conception de la Science et de l'Homme », voir Wang Mengzou (1923).

Junmai 張君勱 – qui combattaient l'idée d'une science toute-puissante – et ceux du groupe pro-scientifique de Ding Wenjiang 丁文江. Le camp taoïste jugeait que la Première Guerre mondiale avait été causée par la civilisation européenne et qu'il était impossible de résoudre tous les problèmes par le recours à la science. À l'inverse, le groupe pro-scientifique affirmait qu'il était erroné d'opposer culture européenne matérialiste et culture chinoise spirituelle : quand bien même la culture européenne viendrait à s'effondrer, il faudrait en chercher la cause non dans la science mais dans la survenue du conflit mondial.

Cette série de controverses ne pouvait trouver de conclusion, mais elle amorça un nouveau développement au sein de la pensée confucianiste. Le « néoconfucianisme moderne » hérita de cet état d'esprit et accepta les apports de la pensée occidentale moderne concernant la démocratie et la science, ainsi que la philosophie de Kant et de Russell : il « chercha, tout en les adaptant, une façon réaliste de les mettre en œuvre dans la société, la politique et la culture chinoises » (Li Zehou 2008 : 280 ; voir aussi Shimada 1987). Xiong Shili 熊十力, un proche de Liang Shuming, publia son *Nouveau traité de la doctrine du tout-est-conscience* (*Xin weishi lun* 新唯識論) en 1932, dans lequel il tentait réunir la philosophie bouddhiste du *Yogācāra* et le *Yi Jing* confucéen tout en s'inspirant de Russell et de Bergson. Feng Youlan 馮友蘭 publia la même année un ouvrage dans lequel il réinterprétait le néoconfucianisme de l'école de Zhu Xi tout en se référant à la philosophie anglo-américaine. Le néoconfucianisme moderne s'ancrait dans la pensée des époques Song et Ming, tout en tirant parti de la pensée bouddhiste comme de la philosophie de Bergson ou de Whitehead. S'éloignant de tout sectarisme, il visait à forger une identité au sein de laquelle civilisations occidentale et chinoise trouveraient un terrain d'entente.

Xiong Shili est qualifié de néoconfucéen moderne. Mais les critères pour distinguer « moderne » (*kindai* 近代) de « contemporain » (*gendai* 現代) ne sont pas clairs. Le mouvement du 4 mai 1919 ouvre l'époque contemporaine pour l'histoire de la Chine. En revanche, au Japon, l'histoire contemporaine commence officiellement en 1945 avec la défaite : comme pour l'époque moderne, la césure est déterminée par une rupture au sein des relations internationales. Cependant, si l'on entend le terme de « contemporain » au sens d'appartenance à une même époque que les faits rapportés, il était déjà employé au Japon dans les années 1900 dans un ouvrage comme *Conditions politiques des gouvernements constitutionnels*

*contemporains en Europe* (*Ōshū gendai rikken seikyō ippan* 歐洲現代立憲政況一斑, 1908) d'Onodera Kiheiji 小野寺喜平次, ou dans une revue comme *La peinture occidentale contemporaine* (*Gendai no yōga* 現代の洋畫) fondée en 1918. Les périodisations ne vont donc pas sans poser problème.

Cette question est étroitement liée à notre hypothèse de faire de la Première Guerre mondiale le point de départ de l'époque contemporaine. Bien que ce soit une idée communément admise, le terme « moderne » dans l'usage occidental ne renvoie pas au même type de rupture entre « moderne » et « contemporain » que dans les pays est-asiatiques, où « moderne » désigne souvent le choc avec l'impérialisme occidental au XIX<sup>e</sup> siècle, et « contemporain » la chute du Japon impérial... Or, comme nous l'avons noté plus haut, si l'ouvrage d'Angell a été traduit au Japon sous le titre « la guerre contemporaine », c'est parce que le mot « contemporain » était alors utilisé avec la conscience qu'un tournant fondamental était en train de s'amorcer. En d'autres termes, l'époque moderne, qui a commencé en Asie orientale par la rencontre avec l'Occident, ne serait-elle pas entrée dans une nouvelle phase historique avec les changements qui ont affecté l'Europe aux alentours de la Première Guerre mondiale ? Et l'intuition de ce changement n'aurait-elle pas été exprimée précisément par le recours, à l'époque, au terme « contemporain » ? Telle est l'hypothèse émise par notre équipe de recherche. En quoi consiste cette approche propre à l'Asie orientale, et en quoi diffère-t-elle de la perception européenne ? Ces questions nous ont conduits à réfléchir au sens des termes « mondialité », « totalité » et « contemporanéité (actualité) ».

## 5. La nature totale de la « rénovation » et l'origine de l'époque contemporaine

Il convient maintenant de définir la nature des bouleversements provoqués par la Première Guerre mondiale, ainsi que de comprendre la façon dont on tenta alors d'y faire face.

Le choc créé par la Première Guerre mondiale en Asie orientale provient de l'articulation entre progrès de l'industrie et de la science et guerre barbare ayant débouché sur des tueries de masse. Il résulte aussi de l'idée d'une guerre totale faisant un usage extensif d'armes nouvelles : avions, sous-marins, chars d'assaut ou gaz de combat. L'issue d'un conflit n'était

plus déterminée par la puissance militaire respective des belligérants, mais par leur capacité à mobiliser toutes les forces du pays – à commencer par ses ressources naturelles et sa puissance économique – et à mettre en valeur les compétences individuelles au sein de la population. En outre, il était indispensable de répondre aux revendications d'extension des droits politiques des citoyens dans un État plus unifié, afin de mobiliser la population – notamment les ouvriers et les femmes – et de rendre possible la production en masse de l'armement dans le cadre d'une guerre de longue durée.

Une autre question, inverse, se posa de manière pressante : comment mettre en place, aux niveaux national et international, un système qui empêcherait une nouvelle guerre mondiale causant la mort de millions de personnes ?

En Asie orientale, les mouvements visant à répondre à ces questions sont apparus sous la forme d'actions de rénovation à différents niveaux : mondial, régional, étatique, social, et jusque dans le mode de vie des personnes. La rénovation de l'être humain lui-même était posée comme fondement des cinq autres. Loin de se poser uniquement au Japon, cette question s'inscrivait dans la continuité des courants de pensée et des mouvements rénovateurs qui se développaient en Asie orientale. Les relations qui existaient alors entre ces organisations et ces courants de pensée, relativement au monde, à la totalité ou à la contemporanéité (actualité), apparaissent dès lors qu'on adopte une vision d'ensemble de la situation.

Par exemple, ceux qui demandaient la reconstruction de l'État avaient pour objectif d'en faire un système efficace de défense nationale, apte à mener une guerre totale. Kita Ikki 北一輝 écrivit ses *Grands principes pour une proposition de réforme de l'État* (*Kokka kaizō-an genri taikō* 國家改造案原理大綱) en 1919 dans un Shanghai galvanisé par le mouvement du 4 mai. Il s'agissait d'un plan qui prévoyait la reconstruction de l'État selon une idéologie étatiste et socialiste, qui comportait aussi l'idée d'élimination de la classe sociale dominante par le recours à la loi martiale – une prérogative impériale. De plus, selon ce projet, le Japon devait libérer l'Asie de l'invasion anglo-américaine en établissant une Ligue asiatique qui lui assurerait son hégémonie outre-mer, de la Sibérie orientale jusqu'à l'Australie. La reconstruction de l'Asie se ferait sous la direction d'un Japon se préparant à une guerre totale en prenant le contrôle des ressources naturelles de l'ensemble de la région.

Bien entendu, le mouvement pour la reconstruction de l'État reposait sur différentes idéologies : le socialisme étatique, qui rejetait le système capitaliste et prônait la mise en place d'une économie dirigée par l'État ; l'agrarianisme, qui rejetait l'industrialisation et l'urbanisation, réclamant la mise en place d'une société fondée sur les communautés rurales ; et une idéologie nationaliste qui rejetait le système socio-économique fondé sur les valeurs occidentales. Ainsi, l'État pouvait prendre diverses formes. Ces réflexions jaillirent soudainement parce que la Première Guerre mondiale avait fait comprendre qu'il était possible de changer aisément le système étatique tel qu'il avait été conçu jusque-là en Europe. D'un autre point de vue, cela signifiait que les régimes en place couraient le risque d'être renversés, comme l'avait prouvé le succès des révolutions en Russie et en Allemagne contre le système impérial. Au Japon, la loi sur le maintien de l'ordre public de 1925 fut mise en place pour sanctionner les organisations et les actions qui visaient à modifier le régime politique ou qui réfutaient la propriété privée.

À l'opposé, la réflexion sur la rénovation de l'ordre mondial recherchait un système international qui permettrait d'empêcher un nouveau conflit de cet ordre. Yoshino Sakuzō 吉野作造 écrivit au sujet de la conférence de paix de Paris : « Cette rénovation mondiale doit avoir pour but de garantir la paix pour l'éternité. Ainsi, ce problème n'est d'ores et déjà plus l'apanage des Occidentaux : il concerne l'humanité tout entière » (1995 [1918] : 373). Yoshino soutenait que tous les pays, quelle que fût leur puissance, devaient avoir le même droit à la parole : le Japon devait donc prendre une part active à ce débat. Il émit également l'idée d'une démocratie mondiale, afin que tous les États puissent discuter sur un pied d'égalité. Yoshino considérait que cette question était liée au développement de la démocratie sur le plan intérieur, et que – puisque la guerre avait été causée par le despotisme et le militarisme – l'exercice de la démocratie aux niveaux national et international était la condition préalable à la paix mondiale.

Au Japon, une réforme de la diplomatie fut réclamée comme partie du projet de rénovation de l'ordre mondial, car on avait compris que les forces diplomatiques pourraient reconfigurer le monde et que le Japon serait amené à jouer un rôle important au sein de la Société des Nations. Lors de la conférence de Paris, la délégation japonaise avait perdu la bataille de la propagande face aux jeunes diplomates chinois réunis autour de Wellington Koo, diplômé de l'université Columbia et représentant du gouvernement

de Pékin aux États-Unis. Les jeunes diplomates qui accompagnaient la délégation japonaise, Arita Hachirō 有田八郎 et Shigemitsu Mamoru 重光葵, éprouvèrent un très fort sentiment de crise du fait de l'incapacité de leur groupe à prendre la parole de manière résolue. Ils élaborèrent alors immédiatement une proposition de réforme du ministère des Affaires étrangères. À leur retour au Japon, ils fondèrent la Société pour la réforme (Kakushin dōshi-kai 革新同志會) qui proposait d'agrandir le ministère, d'améliorer la formation des cadres et d'ouvrir le recrutement. Ce mouvement fut institué officiellement quand la Société d'enquête sur les institutions diplomatiques (Seido torishirabe-kai 制度取調會) lui succéda. Ijūin Hikokichi 伊集院彦吉, plénipotentiaire à la conférence de Paris, réclama la formation d'un bureau pour l'analyse des informations collectées au Japon et à l'étranger, ainsi que le renforcement des activités de propagande. Il obtint satisfaction quand le bureau de l'information du ministère des Affaires étrangères fut institué en 1921.

Les journalistes qui avaient couvert la conférence de Paris, tels Nakano Seigō 中野正剛 ou Baba Tsunego 馬場恒吾, constituèrent une Ligue pour la réforme (Kaizō dōmei 改造同盟). Ils plaidaient en faveur d'une série de changements afin que le Japon puisse participer à cette rénovation mondiale. Plus concrètement, il fallait, selon eux, d'abord garantir un certain niveau de vie au peuple pour, ensuite, faire porter la voix du Japon dans le monde. Ils réclamaient à cette fin une réforme en onze points, dont l'organisation d'élections au suffrage universel, la fin de la diplomatie gérée par les bureaucrates, la mise en place d'institutions politiques démocratiques, la reconnaissance officielle des syndicats, la garantie au peuple d'un certain niveau de vie, ou encore la rénovation des partis politiques existants (« Kaizō dōmei sengen » 1919).

La Ligue pour la réforme soutenait qu'il fallait « abattre les restes des quelques tyrannies qui subsistaient et bâtir des institutions politiques qui soutiendraient les aspirations et les responsabilités du peuple », afin de s'assurer des « moyens nécessaires pour diriger l'ardeur populaire vers l'extérieur et diffuser la justice dans le monde ». Ainsi, l'introduction du suffrage universel constituait une condition nécessaire pour moderniser le monde. Yoshino Sakuzō, défenseur d'une rénovation mondiale par la démocratie,

demandait semblablement l'organisation d'élections au suffrage universel qu'il considérait comme « la première étape de la rénovation sociale<sup>14</sup> ».

Yoshino considérait que la réforme du mode de vie était indispensable pour faire progresser la reconstruction sociale. En 1920, Yoshino, Arishima Takeo 有島武郎 et Morimoto Kōkichi 森本厚吉 fondèrent à cette fin la Société d'étude de la vie culturelle (Bunka seikatsu kenkyūkai 文化生活研究會). Celle-ci publia la revue mensuelle *Bunka seikatsu* (Vie culturelle). Selon Morimoto, qui était son principal responsable, l'objectif de la revue était de « transformer les individus et la vie sociale afin de les adapter à la nouvelle époque » et de « bâtir une nouvelle culture fondée sur la justice et sur l'humanité ». À cet effet, la société devait effectuer des « recherches sur la réalité de la société contemporaine<sup>15</sup> ». Morimoto établit une fondation en 1922 – la Société pour la diffusion de la culture (Bunka fukyū-kai 文化普及會) – dont il précisa les objectifs comme suit : « Le sens fondamental de la réforme sociale est de délivrer le peuple de ses vieilles habitudes, ainsi que de faire en sorte que la majorité puisse profiter d'un niveau de vie élevé grâce à une rationalisation des modes de vie ». Moriyama considéra – en s'appuyant sur des recherches scientifiques, notamment dans le domaine de l'économie de la consommation dont il était spécialiste – que la culture contemporaine, dominée jusque-là par les hommes, était dans une impasse et que les femmes devaient nécessairement prendre part à sa reconstruction.

Il fit la promotion des arts ménagers afin que les femmes puissent concilier efficacement vie familiale et activités sociales et, en 1927, fonda l'Institut supérieur pour l'éducation des jeunes filles (Joshi bunka kōtō gakuin 女子文化高等學院). L'institut fut rebaptisé, en 1928, École spécialisée d'économie pour les jeunes filles (Joshi keizai senmon gakkō 女子經濟專門學校). Nitobe Inazō 新渡戸稲造 en fut le premier directeur. Morimoto bâtit le premier immeuble composé d'« appartements culturels » au Japon, qui visait à organiser la vie de façon rationnelle via le recours à la force mécanique. On y trouvait ascenseurs, eau chaude, toilettes munies de chasses d'eau, salles de bain à l'occidentale, une chambre pour les invités, une cafétéria, une salle commune pour tous les résidents. C'est là que commença l'ère contemporaine en matière de style de vie résidentiel.

---

14. *Chūō Kōron*, numéro du mois de décembre 1919.

15. *Bunka seikatsu*, premier numéro, juin 1921.

Le mouvement pour la réforme de la vie quotidienne mené par le groupe de Morimoto était issu de la société civile et était lié à la reconstruction sociale. Un mouvement gouvernemental pour la réforme de la vie quotidienne débuta en parallèle, en 1917, sous l'égide du ministère de l'Intérieur. Il se poursuivit avec « l'Exposition pour l'amélioration des modes de vie » (*Seikatsu kaizen tenrankai* 生活改善展覽會) organisée par le ministère de l'Éducation en 1919, puis avec la création en 1920, au sein de son bureau des Affaires sociales, d'une Alliance pour l'amélioration des modes de vie (*Seikatsu kaizen dōmei* 生活改善同盟), qui publia un bulletin du même nom (*Seikatsu kaizen* 生活改善)<sup>16</sup>. Il s'agissait d'améliorer et de rationaliser tous les aspects de l'existence, depuis la courtoisie en société jusqu'aux questions d'habillement, d'alimentation et de logement afin de transformer les consciences individuelles, mais avec pour objectif ultime l'accroissement de l'efficacité productive.

La rénovation sociale progressa également au travers de l'action volontaire des femmes. Selon l'Association des femmes nouvelles (*Shin-fujin kyōkai* 新婦人協會), fondée en 1919, celles-ci devaient collaborer avec les hommes au sein du mouvement de rénovation sociale de l'après-guerre afin que mères et enfants puissent obtenir de nouveaux droits (Hiratsuka 1920). En 1922, fut lancée *Josei Kaizō* 女性改造, l'édition féminine du magazine *Kaizō* 改造 (Rénovation) fondé en 1919.

Dans les pays occidentaux, on a fait remarquer que la Première Guerre mondiale avait provoqué la chute du système patriarcal et que les femmes, jusqu'alors confinées au cercle familial, avaient été à l'origine de valeurs libératrices qui les autorisaient désormais à assurer des tâches masculines (Gilbert & Gubar 1989). Les femmes d'Asie orientale n'avaient été directement mobilisées ni sur le front ni à l'arrière, si bien qu'il est difficile de juger si la guerre a été à l'origine ou non de bouleversements comparables. Cependant, on constate que des femmes d'Asie orientale adoptèrent un style de vie similaire à celui de leurs homologues que l'on appelait « garçonnnes » en France, *flappers* aux États-Unis, ou encore *neue Frauen* en Allemagne. Elles étaient surnommées *moga* モガ (pour *modern girl*) au Japon et pareillement *modŏn gŏl* 모던걸 en Corée, *jindai xiaojie* 近代小姐 à Pékin, *modeng*

---

16. Sur cette question, voir Anne Gossot, « Choix de textes de la Réforme de la vie quotidienne au début des années 1920 », *Ebisu*, 39, 2008 : 133-177. (NdT)

*xiaojie* 摩登小姐 à Shanghai, ou encore *heimao* 黑貓 (chatte noire) à Taiwan. Ce phénomène se diffusa à travers les films d'Hollywood et les revues illustrées. Cette culture de masse, à laquelle il faut encore ajouter les disques de jazz, connut une diffusion mondiale et simultanée à l'issue de la Première Guerre mondiale.

Au Japon, le mouvement d'émancipation des femmes prit de l'ampleur grâce à la création de la revue *Seitō* 青鞜 (Les bas bleus)<sup>17</sup> en 1911 et à la traduction des œuvres d'Ellen Key – *Amour et vertu*, *Le siècle de l'enfant*, *Le mouvement féministe*, *Guerre, paix et avenir*. En Chine, des revendications pour les droits des femmes furent avancées dès avant la révolution de 1911 ; lors du mouvement du 4 mai 1919, des ligues de femmes se formèrent en divers lieux. On vit également se créer des Groupes féminins d'entraide pour l'instruction ouvrière (*Nüzi gongdu buzhu tuan* 女子工讀互助團), qui devaient constituer le fondement de l'indépendance et de l'émancipation sociale féminine. Les idées d'Ibsen et d'Ellen Key exercèrent là aussi, comme au Japon, une influence notable. La première directrice générale du YMCA japonais, Kawai Michi 河井道, tira la leçon suivante de la Première Guerre mondiale : « Il est hors de question de mépriser le sort de nos filles. Nous devons absolument exiger l'éradication totale des actes de guerre, non seulement en raison de leur parfaite inutilité, mais également en raison de l'influence pernicieuse qu'ils exercent sur la société, sur la famille et sur l'individu » (Kawai 1914). En 1921, Kawai, Inoue Hide 井上秀 et Gauntlett Tsuneko ガントレット恒子 fondèrent le premier groupe pacifiste féminin du Japon : l'Association féminine pour la paix (Josei heiwa dantai 女性平和團體). Cette association fut reconnue comme la branche japonaise de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté (WILPF) à l'occasion de la visite au Japon de Jane Adams, la « mère de la paix », et elle poursuivit longuement des coopérations internationales. Le mouvement de reconstruction mené par les femmes a pu ainsi, malgré toutes sortes de préjugés et de pressions, accomplir des progrès notables.

---

17. Voir *Ebisu*, 48 (2012), dossier « Naissance d'une revue féministe au Japon : *Seitō* (1911-1916) ». (NdT)

## Conclusion : la réaction en chaîne des idées sur la « rénovation » dans un environnement « mondialisé »

Dès la Première Guerre mondiale, le Japon a cherché la voie d'une reconstruction, à commencer par la société et par les modes de vie. Ce mouvement s'est ensuite étendu au système international. Il ne s'agissait pas d'un phénomène isolé. La théorie présentée par Bertrand Russell dans ses *Principles of Social Reconstruction* (1916), qui a nourri maints débats en Asie orientale à propos de la rénovation, fut transmise au Japon par de nombreuses traductions effectuées dans un court laps de temps<sup>18</sup>. Une traduction en coréen fut même publiée dans une revue de la péninsule.

Parce qu'il avait refusé d'être mobilisé, Russell fut exclu de l'université de Cambridge puis incarcéré. Il considérait impossible de parvenir à la paix sans une transformation préalable de la société et du peuple, qui faisait preuve de fanatisme en soutenant l'effort de guerre. Dans ses recherches sur la façon de mener la rénovation sociale, Russell fut ainsi amené à critiquer sévèrement les institutions sociales et la civilisation européenne, en ce qu'elles avaient conduit à des tueries de masse au travers d'une manipulation de la science et de la démocratie.

La pensée de Russell, articulée autour du pacifisme et d'une critique de la civilisation, rencontra de puissants échos en Asie orientale où l'on cherchait de nouvelles visions de l'homme et du monde. C'est particulièrement vrai dans le cas de la Chine, où Russell avait vu la possibilité d'émergence d'une nouvelle civilisation. Il y séjourna durant dix mois à partir d'octobre 1920, et y donna des conférences qui suscitèrent de nombreuses réactions, positives comme négatives. Mais un grand nombre de ses ouvrages avaient été traduits dès 1919, c'est-à-dire avant sa venue, à commencer par *Principles of Social Reconstruction*. Selon Russell, il existait « un espoir de bâtir en Europe

---

18. On peut citer les traductions suivantes : par Takahashi Gorō 高橋五郎, *Shakai kaizō no genri* 社會改造の原理 (Principes de la reconstruction sociale), Bunshidō 文志堂, 1919 ; par Matsumoto Gorō 松本梧朗, *Shakai kaizō no genri* 社會改造の理 (Principes de la reconstruction sociale), Nihon hyōron sha 日本評論社, 1919 ; par Ukita Kazutami 浮田和民, *Shakai kaizō no risō to jissai* 社會改造の理想と實際 (Idéal et réalité de la reconstruction sociale), Dai Nippon bunmei kyōkai jimusho 大日本文明協会事務所, 1920 ; par Murofuchi Takanobu 室伏高信, *Shakai kaizō no genri* 社會改造の原理 (Principes de la reconstruction sociale), Tōkasha 冬夏社, 1921.

des institutions politiques qui éloigneraient les hommes du recours à la guerre [...] espoir qui ne pourrait advenir que grâce à une rénovation fondamentale de la vie économique et sociale<sup>19</sup> ». L'on pourrait ainsi parvenir à la paix en changeant le monde et la société selon des principes cohérents, mais à condition de transformer au préalable l'homme par l'éducation. En Asie orientale, cependant, les exigences de rénovation ne se limitèrent pas à des discours, mais débouchèrent sur un mouvement social.

En Corée, la déclaration d'indépendance issue du mouvement du 1<sup>er</sup> mars 1919 expliquait qu'il fallait « se tenir prêt à profiter du moment fatidique pour se mettre en marche ». Ce courant de pensée gagna en force dans les années 1920, lorsque le gouvernement général de Corée passa d'une politique militaire à une politique culturelle. On fonda, dans le sillage de ce mouvement, des journaux comme le *Dong-A Ilbo* 東亞日報 (Quotidien de l'Asie orientale) et le *Chosun Ilbo* 朝鮮日報 (Quotidien de la Corée), et plus de deux cents revues. Ces publications accordaient une place centrale à la question de la réforme et à celle du changement de perception sur le monde, dans des articles intitulés par exemple « Le basculement de la culture mondiale<sup>20</sup> » ou « La rénovation mondiale et la question du travail<sup>21</sup> ».

Marx, Kropotkine, Russell, Tolstoï, Morris, Carpenter, Ibsen et Ellen Key furent présentés dans le livre co-écrit par Ikuta Chōkō 生田長江 et Honma Hisao 本間久雄, *Huit grands penseurs de la rénovation sociale* (1920), tandis que leurs œuvres étaient traduites en grand nombre. Certaines furent également traduites en coréen. En 1919, la *Collection sur la rénovation sociale* (*Shakai kaizō sōsho* 社會改造叢書) fut publiée par trois éditeurs différents, Waseda daigaku shuppan 早稲田大學出版, Fukoku Shuppan 富國出版 et Seikyōsha 政教社 : elle traitait, entre autres, de la question de la race, de

---

19. « [...] *the hope of seeing such political institutions established in Europe as shall make men averse to war – a hope which I firmly believe to be realizable, though not without a great and fundamental reconstruction of economic and social life.* » (Russell 1916 : 10)

20. « Segye munmyōng ūi idong » 世界文明의 移動, *Hyōndae* 現代 (L'époque contemporaine), n° 1, janvier 1920.

21. « Segye kaejo wa nodong munjae » 世界改造의 勞働問題, *Kongje* 共濟 (Mutualisme), n° 1, septembre 1920.

celle du travail et des femmes, ainsi que du suffrage universel, de la Société des Nations ou encore des groupes extrémistes<sup>22</sup>.

Au Japon, les deux revues qui représentaient le mieux la tonalité du débat de l'après Première Guerre mondiale étaient *Kaizō* (Rénovation) et *Kaihō* 解放 (Émancipation). En Chine, c'était la revue *Jiefang yu gaizao* 解放與改造 (Émancipation et rénovation), abrégée ultérieurement en *Jiefang*. Dans l'article de tête de son premier numéro (mai 1919), intitulé « Débat sur la troisième civilisation<sup>23</sup> », Zhang Dongsun 張東蓀 – auteur ayant étudié au Japon – défendit la supériorité des idées de Russell pour parvenir à une « rénovation complète du monde » ; tandis que Li Dazhao insistait sur la « rénovation de l'âme » dans un article intitulé « Ma vision du marxisme<sup>24</sup> », en s'appuyant sur l'idée d'émancipation développée par Kawakami Hajime 川上肇. Par ailleurs, la *Revue de la jeunesse*, déjà évoquée, déclara que sa « mission était de réformer intellectuellement la jeunesse et de la guider vers une plus grande maîtrise d'elle-même<sup>25</sup> ». Ces publications chinoises devançaient l'ouvrage de Miyajima Shinzaburō 宮島新三郎 et Aida Ryūtarō 相田隆太郎 intitulé *Douze leçons pour une pensée renouvelée* (Miyajima & Aida 1922).

Bien évidemment, le problème ne consiste pas à déterminer les relations d'antériorité. Il faut, plutôt, situer l'ensemble de ces événements dans un cadre transnational, dans la mesure où la problématique centrale est celle de la rénovation du monde et de l'Asie. Notons aussi que ce débat entraîna une

---

22. Les critiques à l'encontre de ces débats sur la rénovation sociale ne manquèrent pas. Par exemple, Arishima Takeo, instigateur du mouvement pour la vie culturelle, revint en ces termes sur la question : « Les prolétaires (la quatrième classe sociale) ont commencé à comprendre que la reconstruction de la vie des gens ne pourrait être accomplie qu'au travers d'une pratique ancrée dans la vie elle-même. Ils se sont rendus compte que les savants et les penseurs étaient parfaitement incompétents en matière de modes de vie ou de pratiques, et qu'il fallait donc rechercher la solution en eux-mêmes » ; ou encore « Les prolétaires n'ont pas besoin de penseurs comme Kropotkine ou Marx » (1922). Concernant le Mouvement pour la « rénovation du mode de vie » (*Saenghwal kaesin* 生活改新), qui se développa en Corée dans les années 1920, et le Mouvement pour une vie nouvelle (*Xin shenghuo yundong* 新生活運動) dans les années 1930 en Chine, voir Yamamuro (2011b).

23. « Di san wenming lun » 第三文明論.

24. « Wo de makesi zhuyi guan » 我的馬克思主義觀.

25. Vol. 1 (1), septembre 1915.

réaction en chaîne au sein des idées, précisément en raison de son caractère mondial. Les particularités de chaque société observée peuvent être mises en évidence en recherchant les points sur lesquels le débat a porté ici ou là.

Il est néanmoins indispensable de savoir ce que signifie le mot « monde » quand on parle de « mondialité », afin de ne pas réduire le problème à une simple analyse des discours. Car le monde qu'appréhendent et imaginent les gens n'est pas la Terre au sens physique du terme. Heidegger fit sur ce point la remarque suivante: « Le Monde en tant qu'image conçue ne devient pas, de médiéval, moderne ; mais le Monde comme tel devient image conçue, voilà ce qui caractérise et distingue le règne des Temps Modernes » (Heidegger 1972 : 69-104, trad. fr. 1962 : 118). Cette affirmation de Heidegger est complexe. J'en retiendrai surtout ceci : le fait que le monde soit visible sous la forme d'une image signifie qu'il ne se réduit pas à la simple expression de la nature ou de la création divine, mais qu'il se constitue en tant que système préalablement à l'être humain comme sujet et qu'il sert ainsi de base à l'humanisation du monde. Autrement dit, l'être humain doit au préalable s'instituer en tant que sujet pour, ensuite, pouvoir prendre conscience du monde en tant que système.

Appliquée à l'Asie orientale, cette idée signifie que la région devait tout d'abord se libérer de la vision du monde apportée par l'Europe. Il va sans dire que la modernisation n'est pas un simple processus d'occidentalisation<sup>26</sup>. Selon l'idée de Takeuchi Yoshimi, que nous avons mentionnée plus haut, on peut considérer l'époque moderne comme celle qui a vu l'Europe remodeler le monde à son image, et l'époque contemporaine comme celle qui a vu s'élaborer une représentation dans laquelle le monde non-européen devenait son propre sujet. « Mondialité » et « contemporanéité » forment ici un ensemble indissociable. Cette redéfinition de la représentation du monde constitue à mon avis l'essence même de l'époque contemporaine, et je suis convaincu qu'elle est apparue avec la Première Guerre mondiale. En ce sens, ce conflit constitue bien un sujet important pour l'histoire de la pensée.

Une telle dynamique ainsi établie aux quatre coins de la planète, cet élan a donné naissance à autant de représentations du monde et d'oppositions

---

26. Voir à ce propos Pierre-François Souyri, *Moderne sans être occidental. Aux origines du Japon d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard (NRF), 2016. (NdT)

entre elles. L'être humain, alors qu'il devait en être le sujet, s'est finalement vu contraint par elles. Les oppositions entre les visions politiques du monde produites par le capitalisme, par le socialisme, puis par le Tiers-monde, se sont poursuivies depuis la Première Guerre mondiale jusqu'à aujourd'hui, en conservant ces deux dimensions de contemporanéité et de contrainte du sujet.

Ces changements de représentations ne se sont évidemment pas limités au monde extra-européen. Si l'on considère que le monde contemporain est né à partir des sentiments de désespoir et de perte qui ont pu être ressentis vis-à-vis de la modernité, alors il faudra sans nul doute prendre en compte la « crise de l'esprit » évoquée par Paul Valéry. On peut même considérer que le monde contemporain s'est constitué comme tel au moment où a eu lieu le passage depuis le « monde européen » vers le « monde entier ».

Un certain nombre d'œuvres nous permettent de discerner ce tournant. Tel par exemple l'ouvrage historique dans lequel H. G. Wells adopte une perspective d'évolution pluraliste, selon laquelle l'humanité ne serait pas composée d'une seule espèce. Sa perspective s'éloigne ainsi de la vision de l'histoire mondiale à sens unique qui prévalait jusqu'alors et selon laquelle la civilisation occidentale avait conquis le monde<sup>27</sup>. On retrouve cette même perspective chez Arnold Toynbee qui écrivit *A Study of History* selon une perspective où les civilisations évoluent à travers le défi et l'adaptation<sup>28</sup>. On retrouve la même perception chez les ethnologues de l'École de Vienne, Wilhelm Schmidt et Wilhelm Koppers, qui développèrent la théorie des « aires culturelles » (*Kulturkreis*), ainsi que chez le tenant du pluralisme étatique, Harold Laski, qui écrivit : « Nous ne sommes pas dans l'univers, mais dans un multi-univers ».

Le monde est-il unique parce que pluriel ? Ou bien le monde est-il monde parce qu'il est unique ? Tentant de répondre à cette question, Nishida Kitarō exprima ses doutes quant au postulat de l'existence *a priori* de ce qui est appelé « culture orientale » et « culture occidentale ». Il posa, en se fondant sur la méthodologie de l'histoire de l'art d'Aloïs Riegl, que les différentes cultures et histoires « ne doivent pas être comparées à leur point

---

27. *The Outline of History*, 1919-1920. (NdT)

28. On peut se référer à la traduction de Jacques Potin et Pierre Buisseret parue en 1996 aux éditions Payot sous le titre *L'Histoire*. (NdT)

d'arrivée, mais doivent être saisies dans leur essence après avoir examiné leurs évolutions respectives » (1966 : 403). Et de préciser qu'« on ne pourra pas penser une culture mondiale où Orient et Occident ne feraient qu'un, tant qu'on ne les saisira pas à partir d'un fondement plus profond » (*ibid.* : 406). Nishida avançait aussi, à propos des relations entre la nation, l'État et le monde, que l'État se constituait comme tel quand une « société ethnique » – c'est-à-dire pour lui une société raciale fondée par un groupe humain biologique né d'un espace historique et naturel – s'organisait selon un mode rationnel. Ce processus de rationalisation se réalise par la souveraineté. Puis, une fois que les oppositions violentes entre sociétés ethniques sont surmontées, et que l'on prend conscience de l'existence parallèle de différents processus historiques mondiaux, la souveraineté rend alors possible l'émergence du sujet, qui assume la « formation d'une identité particulière dans le monde ». Nishida expliquait qu'individus et États, au sein desquels pouvoir et éthique sont liés, permettent le processus de formation de notre identité au sein du monde, par cette action de la souveraineté et par « la fusion absolument contradictoire d'une unité totale et d'une pluralité faite de particularités » (1965 : 332).

On ne peut faire l'impasse, quand on tente d'éclaircir le problème de la mondialité, sur ses relations avec la culture, la nation, l'État ou la souveraineté. La contemporanéité doit, quant à elle, nous interroger sur la nature de la mondialisation à l'œuvre aujourd'hui, afin de déterminer si celle-ci est bien située dans le prolongement de la modernité, ou bien si elle marque la fin de la période contemporaine, ou encore un retour à une sorte de pré-modernité. Autrement dit : vivons-nous dans un monde moderne, post-moderne, ou encore trans-moderne ? Dans les termes de Jürgen Habermas : la modernité dans son ensemble est-elle un projet inachevé, qui doit sans cesse être poursuivi ? Telles sont les questions que nous a léguées le xx<sup>e</sup> siècle.

*Traduit et annoté par Franck Michelin*

## Bibliographie

**ANGELL Norman 1912**

*Gendai sensō ron. Heiryoku to kokuri no kankei* 現代戦争論—兵力と國利の關係 (Réflexions sur la guerre contemporaine. Les relations entre puissance militaire et intérêts nationaux), Tokyo, Hakubunkan 博文館, [traduction de *The Great Illusion* (1910), par Abe Isoo 安部磯雄].

**ARISHIMA Takeo 有島武郎 1922**

« Sengen hitotsu » 宣言一つ (Une déclaration), *Kaizō* 改造, 4 (1), janvier.

**BLOCH Jan Gotlib ジュアン・ド・ブロッホ 1904**

*Kinji no sensō to keizai* 近時の戦争と經濟 (La guerre future et l'économie), Tokyo, Minyūsha 民友社.

**CHEN Song 陳崧 (dir.) 1985**

*Wu Si qianhou dongxi wenhua wenti lunzhan wenxuan* 五四前后东西文化问题文选 (Sélection de textes relatifs au débat sur les cultures d'Occident et d'Orient autour du mouvement du 4 mai 1919), Beijing, Zhongguo shehui kexue chubanshe 中国社会科学出版社.

**ENDŌ Kichizaburō 遠藤吉三郎 1914**

*Ōshū bunmei no botsuraku* 歐洲文明の没落 (Le déclin de la civilisation européenne), Tokyo, Toyamabō 冨山房.

**FUKUZAWA Yukichi 福澤諭吉 1962**

« Nisshin no sensō wa bun.ya no sensō nari » 日清の戦争は文野の戦争なり (La guerre sino-japonaise comme guerre entre civilisation et barbarie), *Fukuzawa*

*Yukichi zenshū* 福澤諭吉全集, t. 14, Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**GILBERT Sandra M. &**

**GUBAR Susan 1989**

*No Man's Land: The Place of the Woman Writer in the Twentieth Century*, vol. 2, New Haven, Yale University Press.

**HEIDEGGER Martin 1972**

« Die Zeit des Weltbildes » [1938], *Holzwege*, 5, Aufl., Vittorio Klostermann. Trad. française par W. Brokmeier, « L'époque des conceptions du monde », *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, 1962.

**HIRATSUKA Raichō 平塚雷鳥 1920**

« Shakai kaizō ni tai suru fujin no shimei : Josei dōmei sōkan no ji ni kaete » 社會改造に對する婦人の使命—「女性同盟」創刊の辭に代へて (La mission des femmes vis-à-vis de la reconstruction sociale. Mot d'introduction à l'occasion de l'inauguration de *Josei dōmei*), 1, octobre.

**HOASHI Riichirō 帆足理一郎 1921**

*Shakai to shinjin* 社會と新人 (La société et l'homme nouveau), Tokyo, Rakuyōdō 洛陽堂.

**IKUTA Chōkō 生田長江 &**

**HONMA Hisao 本間久雄 1920**

*Shakai kaizō no hachi dai shisōka* 社會改造の八大思想家 (Huit grands penseurs de la reconstruction sociale), Tokyo, Tōkyōdō Shoten 東京堂書店.

**ISHIBASHI Tanzan 石橋湛山 1972**

« Taisenryoku ni wa gendo ari » 耐戰力には限度あり (Les limites de l'endurance)

des forces armées), *Ishibashi Tanzan zenshū* 石橋湛山全集, 11, Tōyō keizai shinpō-sha 東京経済新報社.

« **Kaizō dōmei sengen** » 改造同盟宣言 (Déclaration de la Ligue pour la réforme) 1919  
*Tōkyō nichinichi shinbun* 東京日日新聞, 20 août 1919.

« **Kantōgen : Taishō ishin no haru** » 卷頭言 大正維新の春 1916  
(Préface : le printemps de la reconstruction de l'ère Taishō),  
*Daiyamondo* ダイヤモンド, janvier 1916.

**KAWAI Michi** 河井道 1914  
« *Byōin to sensō* » 病院と戦争 (L'hôpital et la guerre), *Joshi seinen kai* 女子青年界 (Le monde des jeunes filles et des jeunes gens), septembre.

**KOHN Hans** ハンス・コーン 1932  
*Ajia minzoku undō* アジア民族運動 (Les mouvements nationaux en Asie), traduction d'Abe Jūrō 阿部十郎, Tokyo, Dōjinsha 同人社, [éd. or. : *Geschichte der nationalen Bewegung im Orient*, K. Vowinckel, 1928].

**KŌTOKU Shūsui** 幸徳秋水 1901  
*Teikokushugi. Nijū seiki no kaibutsu* 帝國主義一廿世紀之怪物 (L'impérialisme, le spectre du xx<sup>e</sup> siècle), Tokyo, Keiseisha shoten 警醒社書店, [trad. française par Christine Lévy, Paris, CNRS éditions, 2008].

**KUGA Katsunan** 陸羯南 1970  
« *Seiban no ōshi* » 征蠻の王師 (L'armée impériale pour la soumission des

barbares), *Kuga Katsunan zenshū* 陸羯南全集, t. 4, Tokyo, Misuzu Shobō みすず書房.

**LI Zehou** 李泽厚 2008  
*Zhongguo xiandai sixiang shi lun* 中国现代思想史论 (Histoire de la pensée en Chine durant la période contemporaine), Beijing, Shenghuo Dushu Xinzhi sanlian shudian 生活·读书·新知三联书店.

**LIANG Qichao** 梁啓超 1999  
« *Ouyou xinying lu* » 歐遊心影錄 (Souvenirs d'un voyage en Europe), *Liang Qichao quanshu* 梁啓超全集 (Œuvres complètes de Liang Qichao), vol. 10, Beijing chubanshe 北京出版社.

**LIANG Shuming** 梁漱溟 1921  
*Dongxi wenhua ji qi zhexue* 東西文化及其哲學 (Les cultures d'Orient et d'Occident et leurs philosophies), [s.l.n.é], [trad. française par Luo Shenyi, révisée et préfacée par Léon Vandermeersch, Paris, You Feng, 2011].

**MIYAJIMA Shinzaburō** 宮島新三郎 & **AIDA Ryūtārō** 相田隆太郎 1922  
*Kaizō shisō jūni kō* 改造思想十二講 (Douze leçons sur la pensée reconstruite), Tokyo, Shinchōsha 新潮社.

**NISHIDA Kitarō** 西田幾多郎 1965  
« *Zushikiteki setsume* » 図式的説明 (Explications schématiques), *Nishida Kitarō zenshū* 西田幾多郎全集 (Œuvres complètes de Nishida Kitarō), t. 9, Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**NISHIDA Kitarō 1966**

« Nihon bunka no mondai » 日本文化の問題 (Les problèmes posés par la culture japonaise), *Nishida Kitarō zenshū* 西田幾多郎全集 (Œuvres complètes de Nishida Kitarō), t. 14, Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**OKAKURA Kakuzō [Tenshin] 1996**

*Le livre du thé*, trad. Corinne Atlan et Zéno Bianu, Arles, Philippe Picquier.

**PAK Kyōngsik 朴慶植 1976**

*Chōsen san.ichi dokuritsu undō* 朝鮮三一独立運動 (Le soulèvement du 1<sup>er</sup> mars en Corée), Tokyo, Heibonsha 平凡社.

**RUSSELL Bertrand 1916**

*Principles of Social Reconstruction*, London, George Allen and Unwin.

**« Sekai sensō za no sajiki yori » 2014**

世界戦争座の棧敷より (Un balcon pour regarder la guerre mondiale), *Taisen shashin gahō* 大戦写真画報 (La Grande Guerre en photos), 1 (1), Toyamabō 富山房, 16 octobre 2014.

**SHIMADA Kenji 島田虔次 1987**

*Shinjuka tetsugaku ni tsuite : Yū Jūriki no tetsugaku* 新儒家哲学について一熊十力の哲学 (La philosophie néo-confucianiste moderne : la philosophie de Xiong Shili), Tokyo, Dōhōsha shuppan 同朋舎出版.

**SPENGLER Oswald 1918**

*Der Untergang des Abendlandes* (Le déclin de l'Occident), Braumüller, 1918 (1<sup>re</sup> partie) et C. H. Beck, 1922 (2<sup>e</sup> partie).

**TAKAGI Mizutarō 高木壬太郎 1914**

« Ōshū senran to kirisuto-kyō » 歐洲戦亂と基督教 (La guerre européenne et le christianisme), *Nihon oyobi Nihonjin* 日本及日本人 (Le Japon et les Japonais), n° 1, novembre.

**TAKEUCHI Yoshimi 竹内好 1971**

« Kindaika no sentaku. Nihon-gata to Chūgoku-gata » 近代化の選択—日本型と中国型 (Le choix de la modernisation. Les modèles japonais et chinois), *Nihon no shōrai* 日本の将来 (L'avenir du Japon), 1 (mai 1971), Ushio Shuppansha 潮出版社.

**UCHIDA Roan 内田魯庵 1914**

« German Peril (shosai dayori) » German Peril (書齋だより), *Taiyō* 太陽, 20 (12), octobre.

**UCHIMURA Kanzō 内村鑑三 1981**

« Nichiro sensō yori yo ga ukeshi riei » 日露戦争より余が受けし利益 (Les gains que nous retirerons de la guerre russo-japonaise), *Uchimura Kanzō zenshū* 内村鑑三全集 (Œuvres complètes d'Uchimura Kanzō), t. 13, Tokyo, Iwanami Shoten 岩波書店.

**UCHIMURA Kanzō 1982**

« Nisshin sensō no gi » 日清戦争の義 (La vertu de la première guerre sino-japonaise), *Uchimura Kanzō zenshū* 内村鑑三全集 (Œuvres complètes d'Uchimura Kanzō) t. 3, Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**UKITA Kazutami 浮田和民 1914**

« Sekai no heiwa o kōran seru Doitsu kōtei » 世界の平和を攪乱せる獨逸皇帝 (L'empereur d'Allemagne qui a troublé

la paix mondiale), *Taiyō* 太陽, 20 (11), septembre.

**WANG Mengzou** 汪孟鄒 (dir.) 1923  
*Kexue yu rensheng guan* 科學與人生觀  
(De la conception de la science et de l'homme), Shanghai, Yadong tushuguan 亞東圖書館.

**YAMAMURO Shin.ichi** 山室信一 2005  
*Nichiro Sensō no seiki : rensa shiten kara miru Nihon to sekai* 日露戦争の世紀一連鎖  
視点から見る日本と世界 (Le siècle de la guerre russo-japonaise : une vision connectée du Japon et du monde), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**YAMAMURO Shin.ichi** 2011a  
*Fukugō sensō to sōryokusen no dansō : Nihon ni totte no daiichiji sekai taisen* 複合戦争と総力戦の断層—日本にとっての第一次世界大戦, Tokyo, Jinbun shoin 人文書院.

**YAMAMURO Shin.ichi** 2011b  
« Shin-chitsujo no mosaku » 新秩序の模索 (La recherche d'un ordre nouveau), in Wada Haruki 和田春樹 *et. al.*, *Higashi Ajia kingendai tsūshi* 東アジア近現代通史 (Histoire de l'Asie orientale moderne et contemporaine), vol. 5, Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, p. 4-41.

**YAMAMURO Shin.ichi** 2014  
« Higashi-Ajia-shi ni okeru daiichi sekai taisen. Nihon kara no manazashi » 東アジア史における第一次世界大戦—日本からの眼差し (La Première Guerre mondiale dans l'histoire de l'Asie orientale : un regard japonais), *Shisō* 思想, 1086/10 : 7-32.

**YAMAMURO Shin.ichi** 山室信一, **OKADA Akeo** 岡田暁生, **KOSEKI Takashi** 小関隆 & **FUJIHARA Tatsushi** 藤原辰史 (dir.) 2014  
*Gendai no kigen. Daiichiji sekai taisen* 現代の起点—第一次世界大戦 (Le point de départ de l'époque contemporaine. La Première Guerre mondiale), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, 4 vol.

**YOSHINO Sakuzō** 吉野作造 1995 [1918]  
« Nanzo susunde sekai kaizō no mondai ni san.yo sezarū » 何ぞ進んで世界改造の問題に参与せざる (Pourquoi ne nous impliquons-nous pas pleinement dans la question de la reconstruction du monde ?), *Chūō Kōron* 中央公論 [décembre 1918], *Yoshino Sakuzō senshū* 吉野作造選集 (Œuvres choisies de Yoshino Sakuzō), t. 5, Tokyo, Iwanami Shoten 岩波書店: 373.



# Le Japon pendant la Première Guerre mondiale

## Fonctionnement de l'État et politique extérieure

Michel VIÉ\*

Appelée en son temps « Grande Guerre » ou encore familièrement, parce qu'on la croyait unique, « la der des der », la Première Guerre mondiale rendit en réalité impossible, là où elle s'était déroulée, le retour d'une paix durable après 1918. Consécutive à la destruction des Empires ottoman et austro-hongrois, ainsi qu'au recul sur ses marges de l'Empire russe, cette situation s'est maintenue dans les Balkans, la mer Noire, le Moyen-Orient, jusqu'à nos jours (Soutou 2015 : 356).

Tout au contraire, l'Extrême-Orient – plus largement l'Asie des Moussons – ne fut touché qu'indirectement par le conflit mondial. Malgré des bouleversements prolongés, la Chine, après la révolution de 1911, et la Russie, depuis 1917, ne cessèrent d'être de très grands États et purent, quelles qu'aient été leurs options idéologiques successives, reconstituer, plus tard, leur puissance militaire. L'Inde, sortie de son statut colonial depuis 1947, fut également en mesure d'accéder à ce statut international. Le Japon, quant à lui, avait commencé à faire partie du concert des puissances dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Protégée des modes de fonctionnement et des valeurs qui dominaient l'Europe, l'Asie (sauf dans sa partie occidentale) apparaît comme une juxtaposition d'empires au sens non colonial du terme. Si le voisinage entre grands États engendre des tensions sécuritaires, les effets en sont mieux maîtrisés que dans de plus petits États-nations,

---

\* Professeur émérite, INALCO.

doublément déficitaires en sécurité des frontières et en stabilité interne. Les Balkans avant 1914, l'Europe centrale après le traité de Versailles ou le Moyen-Orient et le Sud méditerranéen après la décolonisation, sont de bons exemples de cette fragilité (Clark 2013).

C'est en prenant pour toile de fond la problématique de cette tension géopolitique que le présent article se propose d'examiner trois cas d'« incursion » du Japon sur le terrain de la Première Guerre mondiale : son entrée dans cette guerre en août 1914 ; ses interventions en Chine de 1915 à 1917 ; ses réactions aux fractures survenues en 1917 et 1918 en Asie du Nord-Est.

## I. Le fonctionnement étatique du Japon entre 1912 et 1919

Nous entendons ici par « Japon », non la question de l'opinion publique façonnée par les médias (identité nationale, etc.), mais celle d'un fonctionnement étatique. Celui-ci comprend une morale fondatrice de l'État d'une part, un mécanisme de pouvoir d'autre part, qu'il nous faut déconstruire pour commencer.

Pendant presque cinq ans, jusqu'au traité de Versailles, le Japon s'intègre dans la guerre. Il serait cependant plus conforme à la réalité de dire qu'il s'y juxtapose. À son tour, le 14 août 1917, la Chine accède au statut de belligérant, avec des vues assez semblables à celles du Japon : exploiter ce conflit si lointain et si proche (par la colonisation), afin de ne pas le subir.

### La morale de l'État

La cartographie des buts de guerre de l'Entente en 1916, incluse dans *La grande illusion* de Georges-Henri Soutou (Soutou 2015 : 100, 114), révèle une étonnante fureur de destruction, dont on pourrait certes trouver l'équivalent ailleurs si l'on reconstituait ce que furent les empires centraux. Or, on ne trouve rien de semblable au Japon. La violence extrême au plan international surgit d'une recherche de l'universel qui a toujours été en Europe une constante des croyances religieuses ou laïques. Pour le Japon, en revanche, chaque État est – et demeure – un cas particulier et localisé.

C'est ce sens que l'on pourrait donner à l'article 1 de la Constitution promulguée en 1889 par l'empereur Meiji (Siemes 1968 : 42-49). Son texte

affirme que les souverains du Japon ont toujours appartenu à une seule et unique dynastie (littéralement « dix mille générations, une lignée », *bansei ikkei* 万世一系) et qu'il en serait de même dans l'avenir. C'est bien la notion d'éternité qui constitue la première des morales de l'État japonais. Celle-ci contient plus qu'une règle de droit constitutionnel. Elle pose les principes d'une cosmogonie autochtone, ainsi que d'un enracinement et d'une ethnicité des Japonais. Ce particularisme essentiel ne conduit pas inévitablement à une confrontation avec l'étranger. Tout au plus à un contraste. Le Japon comme collectivité ne nécessite pas d'« espérances investies dans l'avenir » (Gauchet 1998), ni de messianismes, ni d'idéalisation du progrès.

Cette vision du monde est porteuse de conséquences importantes pour la tranche d'histoire ici considérée, que l'on peut rapidement souligner comme suit.

1) Dans la Constitution de Meiji, de 1889, la liberté religieuse est garantie par l'article 28. Ce serait une erreur de croire qu'il s'agit là d'une influence de l'Occident : le Japon a toujours reposé sur un pluralisme religieux (Mori 1976). L'explication à cette situation est à chercher dans la coexistence, depuis la haute Antiquité, de deux sortes de sacralités : celle, fondée sur les cultes de la nature, de l'État, auquel elle apporte l'éternité, et celles qui donnent un complément existentiel à la société, le bouddhisme et le confucianisme. C'est la spécialité sacrée de l'État, c'est-à-dire du Japon lui-même, qui permet de ranger la modernisation de Meiji dans l'ordre des moyens de réussite, sans la situer dans celui des valeurs transcendantes. D'où la rapidité exceptionnelle de son succès.

2) L'« éternité » de la dynastie a pour effet de cantonner un souverain régnant dans le rôle de gardien passif de l'État. C'est ce qu'avait prévu le conseiller juridique allemand Hermann Roesler (Siemes 1968). Il en résulte une séparation entre le Palais et le gouvernement plus stricte que dans les monarchies constitutionnelles d'Europe. On ne saurait toutefois en déduire l'inutilité de l'institution, d'une part parce que son non-pouvoir ne découle pas d'une limitation juridique mais de sa vocation essentielle, à savoir l'unanimité de l'État-nation et, d'autre part, parce que la légitimité dont le souverain est porteur reste inséparable de sa présence physique. Plus que les valeurs abstraites qui facilitent les schismes, cette donnée concrète est efficace pour limiter l'éventualité d'une guerre civile ou d'un coup d'État.

3) Enfin, en relation directe avec notre sujet, le Japon n'aura influencé ni le commencement ni la fin de la guerre mondiale. N'ayant aucune relation

existentielle avec l'événement, il n'eut besoin ni d'une mobilisation générale, ni d'une censure, ni d'une union sacrée, ni même d'un dictateur légal comme la France de Clemenceau. On ne peut donc imaginer que le Japon ait pu partager les passions de l'Europe en guerre. À la conférence de paix de Paris, sa délégation reste muette sur ce qui ne concerne pas l'Extrême-Orient (Oka 1992 : 93-115, 102 ; Soutou 2015 : 300), par prudence parfois, par indifférence certainement, ou par défiance envers, non le jeu des intérêts, mais le présupposé idéologique du futur traité.

La morale de l'État au Japon s'inscrit dans un « présent éternel » et vise le consensus.

### Le mécanisme du pouvoir

L'organe central du pouvoir au Japon est le *naikaku* 内閣, créé en décembre 1885. Au sens strict, il est le gouvernement : composé d'un Premier ministre et d'un nombre restreint de chefs de départements ministériels, choisis par ce dernier jusqu'à un certain point. L'harmonisation de l'équipe, en revanche, va rarement de soi. Un *naikaku* est fragile (sauf pendant les moments d'union sacrée, contre la Chine puis contre la Russie). Entre 1875 et 1940, en 55 ans, on a pu en compter 40, que l'on désigne soit par le nom du Premier ministre, soit par leur numéro d'ordre à partir des débuts de l'institution. Le personnel politique dans lequel sont recrutés les ministres est en revanche beaucoup moins instable.

Pendant le conflit mondial, trois gouvernements sont en fonction : le 17<sup>e</sup>, d'Ōkuma Shigenobu 大隈重信 (1838-1922), depuis avril 1914, trois mois avant la crise de juillet en Europe ; le 18<sup>e</sup>, de Terauchi Masatake 寺内正毅 (1852-1919) depuis octobre 1916 ; enfin, le 19<sup>e</sup>, de Hara Takashi 原敬 (1856-1921), à partir du 29 septembre 1918, un mois environ avant les armistices. Celui-ci prend fin trois ans plus tard, le 4 novembre 1921, avec l'assassinat de Hara. Pour notre analyse, on s'attachera principalement aux cas d'interactions entre la stabilité politique interne et la participation à la Grande Guerre.

Le Premier ministre est un lien nécessaire entre deux instances pluralistes autonomes, dont il est lui-même partiellement dépendant. D'un côté, les conseillers impériaux ayant le statut de *genrō* 元老 – cinq en 1914, dont trois anciens Premiers ministres – l'ont nommé. Il doit continuer de les consulter officiellement. D'un autre côté, le budget est soumis au vote du

Parlement, dans lequel la Chambre basse est composée d'élus normalement rattachés à un parti politique. Contre ces derniers, le Premier ministre dispose d'une arme redoutée : la dissolution, qui lui permet ensuite d'organiser une élection générale. Entre 1890 et 1908, sur dix élections, six avaient été causées par une dissolution.

Il n'y a jamais de crise de régime. On perçoit une instabilité qui déborde largement les conflits entre gouvernements et Parlement. Elle s'exprime aussi bien par la rivalité entre les partis politiques que par une solidarité douteuse entre les ministres. Pendant la première décennie de la Constitution (1890-1900), les problèmes ont été résolus surtout par des arrangements momentanés. Cependant, pour échapper à ce fonctionnement chaotique, en 1900, Itō Hirobumi 伊藤博文 (1841-1909), le premier des *genrō*, crée le Rikken Seiyūkai 立憲政友会 (Parti des amis de la Constitution). Il a en vue l'acquisition d'une base parlementaire, si possible majoritaire, grâce à une situation de parti dominant et à une fidélisation des électeurs. Les dissolutions de la Chambre des députés deviendraient inutiles, la cohésion interne des gouvernements plus forte. L'encadrement est fourni par les notables ruraux et les corps de fonctionnaires. Des députés deviennent ministres. Tous les gouvernements ne sont pas formés par ce Seiyūkai (abrégé de Rikken Seiyūkai) mais aucun n'a recours à une dissolution entre 1905 et 1914. Aux élections de 1908 et de 1912, le parti devient majoritaire sous la direction surtout de Hara Takashi. Une conjonction intéressée, mais libre, s'esquisse ainsi, sans qu'on puisse l'interpréter comme une union sacrée, entre sommets de l'État, ministres, Parlement et électeurs. C'est la première fois qu'un tel phénomène se produit.

Ce processus s'interrompt en décembre 1912, au tout début de l'ère Taishō. Il ne reprend ensuite qu'en septembre 1918, lorsque Hara devient Premier ministre. La Première Guerre mondiale (1914-1919) se trouve presque complètement incluse entre ces deux dates, et bien comprendre la chronologie des événements qui s'y déroulent est essentiel.

Quand, le 16 avril 1914, Ōkuma forme son gouvernement, l'éventualité d'une guerre mondiale n'est même pas envisageable. Depuis un an et demi, une crise politique interne s'est installée. Elle ne procède pas d'un conflit idéologique ou social de longue durée, mais d'une rivalité budgétaire récente entre Armée et Marine (Kitaoka 1978 : 126, 143), dont le total des demandes excède les capacités financières du Japon (Vié 1995 : 41-44, 112). Les *genrō* expliquent par la surpuissance du Seiyūkai l'impossibilité

de trouver une solution à ce problème militaire (Najita 2013 : 90-98). Ils offrent à Ōkuma le pouvoir (y compris le droit de dissolution), parce qu'ils le connaissent comme un ennemi déclaré du parti majoritaire. Ils attendent de lui une victoire électorale et un changement de majorité. Le projet est réalisé en plusieurs temps : tout d'abord par le recrutement de ministres dans le Dōshikai 同志会, parti rival créé en janvier 1913 et resté minoritaire ; puis par la dissolution de la Chambre basse, le 25 décembre 1914 ; et, enfin, par les élections générales (les 12<sup>e</sup>) du 15 mars 1915. Elles donnent 153 élus au Dōshikai et font chuter le Seiyūkai de 209 à 108. La possibilité de se créer une majorité, pour un pouvoir en place associé à un grand parti, est confirmée.

L'alliance entre les *genrō* et Ōkuma, minée de l'intérieur, ne peut aboutir qu'à une opposition insurmontable (Najita 2013 : 188-193). Dès octobre 1914, la personnalité autoritaire de Katō Takaaki 加藤高明 (1860-1926) avait amorcé le conflit. Comme chef du Dōshikai, il est utile. Comme ministre des Affaires étrangères, en revanche, il se rend odieux à Inoue Kaoru 井上馨 (1836-1915) et à Yamagata Aritomo 山縣有朋 (1838-1922), qu'il refuse d'informer et qui en retour exigent sa démission. Le plus grave, cependant, survient plus tard, après les élections de mars 1915. Ōkuma sait fort bien que la séquence dissolution/élection, qui a conforté son pouvoir, peut être réemployée en sens contraire, par un Premier ministre différent – l'électorat japonais étant un invariant. En 1916, Ōkuma a 78 ans. Il cherche à choisir lui-même son successeur, ce qui revient à une négation du rôle des *genrō*. Après des mois de négociations trompeuses, pendant lesquelles il a essayé d'imposer Katō, et avant de démissionner lui-même, il perd la partie au Palais impérial, le 4 octobre 1916. Malgré l'essai d'un quasi-coup d'État civil, il se heurte aux *genrō* qui choisissent Terauchi Masatake, récemment promu maréchal.

Le nouveau gouvernement, en fonction le 9 octobre, est déclaré à la fois « transcendantal » (*chōzetsu naikaku* 超絶内閣, c'est-à-dire hors des partis) et d'« union nationale » (*kyōkoku itchi naikaku* 挙国一致内閣). En réalité, le Kenseikai 憲政会 (Dōshikai élargi) de Katō refusant cette vision unitaire, une entente avec Hara est inévitable, au moins en coulisse. La séquence dissolution / élection est réemployée. Le 20 avril 1917, le Seiyūkai reprend la première place (165 sièges contre 121). Un système bipartisan, sans majorité absolue mais avec un ordre d'importance inversable, est reproduit. Terauchi, cependant, ne renonce pas à son projet d'union nationale. Le

5 juin 1917, il crée le Comité temporaire de recherches sur la politique extérieure (Rinji gaikō chōsa iinkai 臨時外交調査委員会), esquissé antérieurement mais sans réussite, où il invite les chefs des partis parlementaires, qu'ils soient en accord ou en opposition avec le gouvernement.

Katō refuse d'y prendre part et conteste la légalité de cette institution. Hara Takashi, ainsi qu'Inukai Tsuyoshi 犬養毅 (1855-1932), chef du Kokumintō 国民党 (créé en 1910), y participe activement. Il y joue un rôle décisif, forme indirecte d'entrée dans le gouvernement. Une harmonie disparue depuis 1912 tente de se reconstituer.

Hara succède à Terauchi « en continuité » mais dans les faits sur un socle plus large. Les trois *genrō* l'ont choisi, non parce qu'il est le président du Seiyūkai, mais « malgré » cela : en fait, à titre personnel. Il bénéficie du soutien de la Chambre des pairs, du Comité temporaire de recherches sur la politique extérieure, des deux ministres militaires et d'une majorité relative à la Chambre basse. Le 10 mai 1920, après une dissolution non nécessaire, son parti obtiendra 60 % des sièges. Le Kenseikai sera réduit à 24 %.

Entre 1914 et 1919, le gouvernement d'Ōkuma est le plus conflictuel, le plus centré sur un combat pour le pouvoir. C'est pourtant dans ce même moment que le Japon dispose de la plus grande latitude afin de façonner son environnement asiatique. Terauchi et Hara sont à leur tour beaucoup plus consensuels, mais ils doivent prendre des décisions plus risquées, dans un contexte directement influencé par la guerre mondiale.

En quatre ans, et en une suite de situations contrastées, le Japon passe de l'avenir d'une guerre à exploiter, au danger d'une guerre subie.

## II. L'entrée du Japon dans la guerre (23 août 1914)

En comparant les expressions « entrer en guerre » et « entrer dans la guerre », on perçoit une distance sémantique qui sépare l'action des premiers belligérants<sup>1</sup> et celle des États neutres. Ces derniers ont à choisir leur position : rester hors du conflit ou y participer. La guerre étant une réalité déjà environnante, eux-mêmes n'ayant pas été attaqués, leur choix reste

---

1. Russie, France, Royaume-Uni, Allemagne, Autriche-Hongrie et, en outre, Belgique et Serbie.

libre et peut être objet de négociations. Il faut donc comparer le Japon à l'Empire ottoman, à l'Italie, à la Bulgarie et à la Roumanie qui, de 1914 à 1916, viennent se joindre les uns aux empires centraux, les autres à l'Entente (Yamamuro 2011)<sup>2</sup>. L'originalité du Japon apparaît clairement sur trois points : 1) par une volonté quasi immédiate (le 7 août) de s'associer au Royaume-Uni ; 2) par les réticences des futurs alliés (en particulier britanniques) ainsi que des neutres (entre autres, la Chine) devant cette décision prise en l'absence donc de négociations préalables à l'entrée dans la guerre ; 3) par le caractère extrêmement limité de l'action militaire qui en résulte. Le Japon a imposé son intervention là où aucun autre État ne la demandait. Néanmoins, celle-ci suffit à balayer, en trois mois, la présence allemande en Extrême-Orient Pacifique.

Ces données, produites par l'histoire diplomatique, ne sont contradictoires qu'en apparence. Le contraste entre les théâtres d'opérations le prouve. Sur le sol africain, ne s'affrontent que des armées coloniales et les combats durent des années, parfois encore en 1918. Tandis qu'en Extrême-Orient, le Japon est déjà, depuis 1905, une puissance militaire de premier ordre sur terre et sur mer. Les forces allemandes ne sont que dérisoires par comparaison. Si les deux croiseurs cuirassés de l'amiral comte Maximilian von Spee (1861-1914) semblent redoutables vus dans leur port d'attache de Qingdao, c'est surtout parce que l'amirauté britannique ne maintient plus de navires de rang égal à Hong Kong. À Londres, cette situation est bien connue (Hata 1972 : 114). Or, le Japon, pour entrer en guerre, n'a nul besoin de procéder à une mobilisation générale.

C'est précisément parce qu'à Londres l'amirauté sait qu'il n'en coûtera rien au Japon qu'elle lui demande son aide contre les croiseurs allemands. Cela n'implique *a priori* rien qui ressemble à une entrée dans la guerre. C'est alors que le gouvernement de Tokyo répond pourtant par une déclaration de guerre à l'Allemagne, parce qu'une simple opération de surveillance ou d'escorte peut toujours entraîner un combat, et que la belligérance, en droit international, doit précéder l'ouverture des hostilités.

---

2. Entrent dans la guerre : la Turquie, le 2 novembre 1914 ; l'Italie, en mai 1915 ; la Bulgarie, en octobre 1915 ; la Roumanie, en août 1916. Au sujet des négociations, voir Soutou (2015 : 78-83).

Ainsi s'établit, dès août 1914, un malentendu dans l'alliance anglo-japonaise. Commencée en 1902, celle-ci n'avait jamais connu d'application concrète. Il s'agit en l'occurrence surtout d'un assaut de ruses. L'amirauté britannique eut sans doute l'espoir de contrôler, voire de diriger, l'aide navale demandée au Japon. Ce dernier, s'affirmant comme État souverain en guerre, décida de choisir lui-même les modalités d'emploi de l'aide accordée. La différence est surtout dans le principe, puisque le Japon n'avait nullement l'intention de participer à la guerre au loin par des combats. Il en résulte tout de même une conséquence d'ordre territorial. Par une entrée en guerre différée de dix jours, la flotte japonaise a laissé l'escadre allemande s'échapper et se lancer dans une traversée du Pacifique. Elle la poursuit sans jamais la rattraper, et s'empare sans combat des archipels allemands de Micronésie (Mariannes et Carolines).

Tout ceci est-il suffisant pour affirmer que le seul motif de l'entrée du Japon dans la guerre fut le rêve d'annexer les territoires coloniaux allemands situés dans sa mouvance géopolitique ? Il convient d'abord d'éclaircir la question de la perception que le Japon pouvait avoir de la guerre.

Dès que la paralysie générale de l'Europe fut connue, Inoue Kaoru, l'un des *genrō*, spécialisé aussi dans la finance et la politique étrangère, déclara que de tels événements étaient pour le Japon un « secours du Ciel » *ten.yū* 天佑 (Usui 1972). Les projets auxquels il se référait semblent avoir été dans la dépendance des deux visions *a priori* possibles sur la durée de la guerre : une très longue, une autre très courte. Dans le premier cas, le succès du Japon serait économique. La disparition de ses concurrents commerciaux lui permettrait de rembourser ses dettes, mais aussi de mettre fin à la rivalité budgétaire permanente entre son Armée et sa Marine. Ce succès serait parfaitement compatible avec une politique de neutralité.

Dans le second cas, une guerre mondiale courte ne pouvait être « rentable » que sur le plan politique, en exigeant une action vigoureuse en direction de la Chine. Sur le temps court, obtenir une efficacité diplomatique supérieure semblait plus aisé dans le cadre d'une alliance avec l'Entente que par la conservation d'un statut neutre. Ici apparaît clairement l'avantage d'une déclaration de guerre à l'Allemagne.

La conviction que le conflit serait bref, la volonté de l'exploiter politiquement, l'absence d'interactions en Extrême-Orient, l'importance reconnue à la Chine comme acteur d'avenir, expliquent à elles seules par leur conjonction l'empressement du gouvernement japonais à saisir l'occasion

de la guerre, moins de trois jours après que le roi George V l'eut déclarée au nom de l'Empire britannique à l'Allemagne.

### III. Les essais de domination en Chine (1915-1917)

Pour le Japon, belligérant libéré d'obligations guerrières, l'année 1915 est la plus favorable du conflit mondial. L'ouverture de nouveaux fronts (turc, italien, bulgare) n'a rien apporté de concret. N'ayant pas su lui-même exploiter depuis 1911 la guerre civile chinoise, le gouvernement japonais se trouve brusquement devant la durée inattendue de la guerre européenne.

Cependant la liberté d'action du Japon reste soumise à des contraintes sévères. Il doit respecter les privilèges acquis par les Occidentaux, à l'exception de ceux de l'Allemagne. Surtout, il doit choisir entre deux conceptions de la Chine : celle d'un État centralisé, représenté par un pouvoir unique à Pékin ; celle d'un État éclaté permettant, dans des conditions géopolitiques particulières, des alliances et des politiques différentes.

Depuis 1911, le Japon demeure indécis. Les adversaires de Yuan Shikai 袁世凱 (1859-1916) considèrent en 1913 l'insularité japonaise comme une base arrière où ils sont bien accueillis (Jansen 1970 : 154). Toutefois, le Japon, en 1912, avait été admis, ainsi que la Russie, dans un « consortium bancaire » qui proposait une aide collective des puissances coloniales, afin de réorganiser l'État chinois. Le consortium ayant disparu du fait de la guerre en Europe, le Japon seul reste actif, mais sans capitaux à offrir. Il ne peut donc désormais agir sur Yuan Shikai que par un diktat. Le 18 janvier 1915, il fait présenter par son ambassadeur à Pékin une liste de vingt-et-une demandes (*taika ni jū ikka jō yōkyū* 對華二十一ヶ条要求). On peut les considérer comme la première des quatre phases de la politique du Japon en Chine pendant la guerre mondiale.

#### Première phase : les Vingt-et-une demandes du Japon à la Chine

Ce document est resté célèbre à la fois pour son contenu et pour la manière dont il fut conçu et reçu au Japon et à l'étranger (Usui 1972, Kitaoka 1978 & 1985, Naraoka 2015). Les demandes sont réparties en groupes. Les quatre premiers, soit quatorze demandes, ne mentionnent que des privilèges coloniaux concrets, strictement localisés, certains déjà

obtenus (donc à confirmer), d'autres en cours d'obtention (ainsi dans la province du Shandong qui vient d'être conquise sur les forces allemandes). On peut y voir un même modèle de colonisation transféré d'un territoire à un autre. La voie ferrée créée par les Allemands de Qingdao à Jinan, sur 200 kilomètres, est vue par les Japonais comme un Mantetsu 滿鉄 (Chemins de fer du Sud-manchourien) de l'avenir, réplique du succès contre la Russie en 1905. Par mesure complémentaire d'harmonisation, le bail de 25 ans, appliqué en 1898 à Port Arthur, est prolongé jusqu'à 99 ans, durée initiale du bail concédé à l'Allemagne en 1898 à Jiaozhou au Shandong.

Ces questions territoriales ne vont pas causer de profondes divergences. Elles respectent comme principe (de « droit » colonial international) le dogme de la « porte ouverte » (*monko kaihō* 門戶開放) en Chine. Les exigences du cinquième groupe, en revanche, vont bien plus loin que les privilèges localisés. Appliquées à la police, l'armée et l'administration chinoises, elles contiennent en puissance l'établissement d'un protectorat. Elles visent la mise à l'écart des autres colonisateurs, dont des alliés du Japon.

Les cinq groupes de demandes forment un tout rédigé après l'avis de spécialistes, mais sous l'impulsion de Katō Takaaki, alors ministre des Affaires étrangères du gouvernement Ōkuma. Anglophile, libéral et impérialiste, celui-ci est plus orienté vers l'expansion que ne l'avait été l'armée elle-même. Sa diplomatie a besoin du secret, lequel est exigé aussi de Yuan Shikai, à Pékin. Or, ce dernier, afin d'obtenir des secours, divulgue les Vingt-et-une demandes. De Londres, ne viennent que des conseils de prudence. Des États-Unis, William Jennings Bryan (1860-1925) n'envoie que deux notes à Tokyo (Hackett 1971 : 288-290). Au Japon, en revanche, la réaction contre Katō est très vigoureuse. Il a contre lui les *genrō* – déjà ses adversaires – qu'il n'avait pas informés, le gouverneur de la Corée, Terauchi Masatake, ainsi que Gotō Shinpei 後藤新平 (1857-1929), le directeur du Mantetsu. Tous estiment que Katō a causé une dégradation de la position du Japon dans le monde (Usui 1972 : 89-93). La crise dans le système de pouvoir polycéphale japonais atteint son paroxysme lorsque Katō, la Chine ne s'inclinant pas, songe à employer la force militaire. Il pourrait en résulter le paradoxe d'une guerre particulière asiatique, juxtaposée à la guerre « mondiale » européenne, le Japon ayant une part dans les deux. Le 4 mai 1915, dans une réunion des *genrō* et du gouvernement, l'affrontement entre Katō et Yamagata est d'une rare violence. Rien ne peut être décidé. Mais le cinquième groupe des demandes est retiré parce que trop risqué au point de

vue international. Yuan Shikai s'incline devant un ultimatum « allégé ». Katō démissionne au mois d'août. C'est pourtant cet homme autoritaire et impérialiste qui, dix ans plus tard, deviendra le principal Premier ministre du régime appelé depuis la « démocratie de l'ère Taishō ».

### **Seconde phase : le gouvernement Ōkuma à l'automne 1915**

Katō avait souhaité une Chine centralisée, afin de plaire aux impérialismes marchands, et soumise, afin d'accroître la capacité militaire du Japon. À ce dernier, les Vingt-et-une demandes n'avaient rien apporté, faute d'une reconnaissance internationale. La deuxième politique du gouvernement Ōkuma fait rebondir le conflit en automne 1915.

Cette fois-ci, le déclencheur de la crise est à Pékin, où Yuan Shikai tente de restaurer à son profit l'institution impériale millénaire (Kitaoka 1978 : 162, 196 ; Young 1983). Mais le problème ne se limite pas à l'idéologie et à la politique interne de la Chine. Il concerne le Japon à deux niveaux distincts. Pour obtenir le soutien des puissances coloniales, Yuan Shikai double son projet monarchique d'une volonté affichée d'entrer dans la guerre contre l'Allemagne, attitude bien reçue, surtout à Londres. Existe aussi une interaction permanente de voisinage, séparée du niveau diplomatique, entre les révolutionnaires chinois souvent réfugiés au Japon et des Japonais résidant en Chine où ils deviennent « activistes ». Ōkuma fait échouer les projets de Yuan Shikai en provoquant l'opposition des puissances européennes. Par ce simple fait, il affaiblit l'unité de la Chine, tout en continuant d'être hostile au pouvoir central de Pékin.

### **Troisième phase : échec du maintien en place des traités**

La dernière politique d'Ōkuma ne produit que du vide. Elle est négative, parce que réduite au soutien à toutes les forces centrifuges à l'œuvre en Chine, quelle que soit leur localisation et sans *a priori* idéologique. Le Japon, en mars 1916, reconnaît la qualité de belligérant aux combattants de la guerre civile chinoise. Or, sans pouvoir central, les traités signés sont nuls. N'est-ce pas là, finalement, le sort menaçant, le domaine réservé qu'espérait le Japon en août 1914 ? Ōkuma aggrave l'échec de Katō. L'un et l'autre sont, on l'a vu, écartés du pouvoir en octobre 1916, lors de la nomination de Terauchi comme Premier ministre.

### Quatrième phase : reconnaissance d'un État-nation chinois

Après la chute d'Ōkuma, une quatrième politique est imaginée. Yuan Shikai est mort (juin 1916) et Duan Qirui 段祺瑞 (1865-1936) installé à Pékin comme Premier ministre et chef militaire en Chine du Nord. Un changement conceptuel est proposé par Matsukata Masayoshi 松方正義 (1835-1924), approuvé par Yamagata, puis par Terauchi, le nouveau Premier ministre. Il consiste à reconnaître la Chine comme un État (*kokka* 国家) et comme une nation (*kokumin* 国民), au lieu de la réduire à un territoire et à son potentiel de richesse. Il s'éloigne donc des jugements contenus implicitement dans la doctrine de la « porte ouverte ». Katō, en 1915, pensait renforcer la position du Japon par un affaiblissement continu de la Chine et, indirectement, de la colonisation étrangère. Terauchi fait le pari d'une Chine redevenue forte militairement autant qu'économiquement, grâce à l'aide reçue du Japon. Celui-ci, par son succès économique, après deux ans de guerre mondiale, peut entraîner la Chine dans son sillage. Les mots-clés de cette politique sont « assistance » (*enjo* 援助) et « coopération » (*teikei* 提携).

Quoiqu'il soit fortement pensé et élaboré, ce changement politique ne peut être appliqué. Le conflit européen, du fait même de sa durée, entre dans une phase de mondialisation accrue (dont la guerre sous-marine allemande n'est qu'un aspect). Il ne permet plus au Japon de considérer l'ensemble de la Chine comme son domaine réservé, ni même comme le facteur décisif de son avenir.

## IV. Les nouvelles fractures du Nord-Est asiatique

Ce concept géopolitique n'eut qu'une importance réduite dans l'ensemble de la Première Guerre mondiale. Nulle bataille majeure n'y fut livrée. L'année 1917 voit se matérialiser l'intervention américaine (rupture avec l'Allemagne le 3 février, « entrée » dans la guerre le 2 avril), puis la révolution bolchevique en Russie (octobre et novembre). Ces deux événements, de portée mondiale si l'on considère leur avenir, ne furent décisifs, à court terme, que par leurs effets sur les deux lignes de front capitales depuis août 1914 : en Europe franco-anglaise à l'ouest et russe à l'est, de part et d'autre de l'Allemagne. Dans la quasi-totalité des États en guerre,

la question centrale était la victoire ou la défaite : elle était toujours euro-centrée. Tout autre était la vision du Japon.

En 1916, quand le conflit mondial entame sa troisième année, deux innovations apparaissent chez les dirigeants de Tokyo. D'une part, plus que des batailles, ils se préoccupent d'une hypothétique, mais inévitable, conférence de paix, qui « un jour » devrait légitimer les changements produits dans le monde. Là, il leur faudrait pouvoir compter sur leurs alliés. D'autre part, ils commencent à décaler vers l'Asie du Nord-Est, notamment la Mandchourie, un intérêt qu'ils n'accordaient qu'à la Chine proprement dite depuis deux ans.

Le 3 juillet 1916 est signée, à Petrograd, une alliance russo-japonaise (4<sup>e</sup> Accords russo-japonais, Daiyonji Nichi-Ro kyōyaku 第四次日露協約) distincte à la fois de l'alliance anglo-japonaise, renouvelée en 1912, et de la solidarité de fait des trois États de l'Entente contre l'Allemagne. Dans l'immédiat, le Japon accepte de ravitailler en armes et en munitions l'armée russe, ce qui implique l'utilisation du transsibérien, seule voie d'accès à la Russie occidentale à partir de l'Asie orientale.

L'alliance russo-japonaise est à usages multiples, quoique toujours liés à l'Asie du Nord-Est. Elle est à la fois du présent et de l'avenir. Dans le passé, des accords, conclus en 1910 puis en 1912 entre les deux puissances, étaient orientés contre « l'impérialisme du dollar » et adaptés à l'effondrement de l'État en Chine (Vié 2011 : 77). En janvier 1917, cette dernière question redevient d'actualité. À Tokyo, le gouvernement Terauchi, rejetant la politique de son prédécesseur Ōkuma, opte pour une Chine forte, centralisée, aidée par le Japon. Mais il ne parvient ni à harmoniser l'action sur le continent de ses agents – diplomates, officiers, hommes d'affaires (globalement ceux qu'on appelle les *tairiku rōnin* 大陸浪人) – ni à trouver à Pékin, en la personne de Duan Qirui, un interlocuteur capable de réunifier la Chine entière. L'alliance russe n'en est donc que plus nécessaire.

L'intensification du conflit dans le monde semble, en 1916, avoir momentanément favorisé le Japon. La Russie demande des fournitures de guerre. L'amirauté britannique demande un secours contre les sous-marins allemands. Puis surviennent des événements inattendus sur lesquels le Japon n'a que peu de prise, mais dont il doit subir les conséquences dans son environnement.

## Les États-Unis « dans la guerre »

Suite à l'offensive sous-marine allemande, le Japon se trouve être l'allié de fait des États-Unis. Ce statut n'a rien de très original. Il est même caractéristique de la Première Guerre mondiale, dans laquelle une alliance ne dépend pas *a priori* d'une communauté de buts, si ce n'est l'intention de gagner. Sa raison d'être est soit d'éviter un isolement diplomatique dangereux, soit de s'assurer un butin territorial. Les raisons idéologiques ont été inventées ensuite, *a posteriori* (« la guerre du droit », voir Soutou 2015 : 77, 134).

Toutefois, les États-Unis et le Japon n'entrent pas complètement dans ce modèle. Ces deux États n'ont pas renoncé, parallèlement à leur alliance de fait, à une large autonomie de leur politique extérieure. Le Japon pense l'obtenir par un contrôle de la neutralité de la Chine, conçue donc comme un domaine réservé ; les États-Unis en s'attachant à des principes universels (Soutou 2015 : 86).

Or, la doctrine de la « porte ouverte » en Chine est l'un de ces principes, exprimé en termes diplomatiques, selon lesquels alors que les deux puissances non européennes maintiennent également une marginalité hors de la guerre, sur le terrain, en Chine, elles se trouvent en antagonisme absolu. Il s'agit donc de vérifier si le statut d'alliés de fait conduit à une atténuation ou, au contraire, à une aggravation de la tension entre les deux puissances. Selon les moments, la réponse diffère, quoique les États-Unis se soient toujours affirmés planétaires, contrastant avec un Japon limité à l'Extrême-Orient.

Tandis qu'à Tokyo, Terauchi, chef d'un gouvernement d'union nationale, tente d'harmoniser sa politique extérieure et d'obtenir une majorité parlementaire par la treizième élection générale, à Pékin, Paul Samuel Reinsch (1869-1923), ambassadeur des États-Unis, offre à la Chine un projet concurrent (Coox & Conroy 1978) : déclarer la guerre à l'Allemagne, devenir elle-même un État allié de fait et envoyer une délégation à la future conférence de paix. Donc se libérer de la tutelle japonaise. En réalité, c'est bien là le seul but visé.

Ce projet peut doublement intéresser la Chine, parce qu'elle est, en 1917, à la fois en proie à une guerre civile et traversée par un nationalisme dressé contre les traités inégaux ou leur éventuelle aggravation. Cette situation est somme toute assez proche de ce qu'avait connu le Japon pendant sa guerre civile dite de Boshin (*Boshin sensō* 戊辰戦争, 1868-1869). L'archipel

avait toutefois un potentiel d'unification très supérieur. Dans la Chine de 1917, en revanche, les diverses autorités ne sont préoccupées par une participation à la guerre mondiale que dans la mesure où elles craignent – ou espèrent, selon les cas –, une mise à leur disposition d'armes, de munitions et d'argent, d'où que ces moyens d'actions puissent provenir. La guerre extérieure est alors un facteur aggravant de la guerre civile déjà ancienne.

Le « projet Reinsch » est accepté par Duan Qirui à Pékin où il est, quoique contesté, le vrai successeur de Yuan Shikai (Nathan 1983). Mais le projet échoue finalement pour deux raisons également significatives. D'une part, le gouvernement de Washington refuse une opération de financement trop ouvertement anti-japonaise. Le statut d'allié de fait contre l'Allemagne et l'engagement massif en Europe du président Woodrow Wilson (1856-1924) contribuent à cette position. D'autre part, il était difficile de faire coïncider la pensée du Premier ministre chinois exactement avec celle de l'ambassadeur américain. Pour le premier, ne compte que sa survie dans la guerre civile. Suite à la défaillance des États-Unis, il doit accepter l'aide du Japon et devenir son associé. De là, trois conséquences notoires :

1) la Chine déclare la guerre à l'Allemagne le 14 août 1917, réalisant ainsi son intégration officielle dans l'alliance qui inclut déjà le Japon et les États-Unis. Contrairement à son opposition antérieure à une entrée de la Chine dans la guerre, en décembre 1915, le Japon accorde maintenant son soutien ;

2) le Japon concède une aide financière massive sous la forme de plusieurs prêts successifs (dits « prêts Nishihara » *Nishihara shakkan* 西原借款<sup>3</sup>), au motif d'une participation de la Chine à la guerre mondiale (Coox & Conroy 1978 : 48, Vié 1995 : 100, Yamamuro 2011). Cette situation peut aussi conduire à une aide militaire plus directe, par exemple l'envoi d'officiers japonais dans les écoles militaires chinoises comme instructeurs ;

3) les points de vue du Japon et des États-Unis sur la Chine se rapprochent, prenant la forme d'un échange de notes entre Ishii Kikujirō 石井菊次郎 (1866-1945), ambassadeur spécial à Washington, et Robert Lansing (1864-1928), le secrétaire d'État, le 2 novembre 1917. La doctrine de la « porte ouverte » y est confirmée. La proximité géographique crée un droit

---

3. Les prêts sont attribués aux négociations de l'homme d'affaires et politicien Nishihara Kamezō 西原亀三 (1873-1954).

spécial pour le Japon, sans toutefois que sa nature, commerciale ou politique, ne soit précisée. Les problèmes du Nord-Est asiatique évoluent dès lors à partir de cette base, sous les effets de la révolution russe. C'est celle-ci qui conduit le Japon à une militarisation de sa politique continentale.

### Les révolutions russes

Après la chute du tsarisme, en octobre-novembre 1917, se forme un gouvernement bolchevique qui provoque (de l'armistice du 15 décembre à la paix de Brest-Litovsk signée le 3 mars 1918) l'extinction en Europe du front oriental. Vus de l'étranger, ces événements sont tout d'abord moins idéologiques que militaires. Ils ouvrent la possibilité d'une victoire allemande contre la France et la Grande-Bretagne.

Mais la question est fondamentalement d'ordre géographique. L'espace concerné est immense, formé de la très longue frontière entre la Chine et la Russie. Les régions desservies de plus ou moins loin par le Transsibérien sont, en outre, à fort potentiel d'instabilité politique, comme la Mongolie par exemple. Pour sa part, le tronçon ferroviaire appelé « Chemin de Fer de l'Est Chinois » (CFEC) est un montage d'une grande complexité institutionnelle : une souveraineté chinoise sur la Mandchourie, une propriété et une administration russes à titre quasi permanent.

Le couloir sibérien pourrait être utilisé dans les deux sens par des armées. En Europe, le futur maréchal Ferdinand Foch (1851-1929) y voit des forces en partie japonaises dirigées vers l'Oural pour reconstruire le front contre l'Allemagne. En sens inverse, en 1918, le Japon peut craindre l'attaque d'une armée allemande renforcée par les forces russes bolcheviques. L'imaginaire géographique efface alors les difficultés idéologiques ou matérielles. D'autres affrontements sont moins imaginaires : la guerre civile russe se propage. Des forces chinoises pénètrent dans des régions frontalières, afin d'en prendre le contrôle pendant l'affaiblissement de la Russie. Il ne s'agit pas de guerres au sens que le mot a pris en Europe depuis 1914. Mais les événements sont suffisants pour inquiéter le Japon, qui répond différemment selon les lieux en tenant compte du droit international.

Dans la partie chinoise du Nord-Est asiatique, il décide de maintenir les prêts, base de son association avec Duan Qirui. Toutefois, il en attend des contreparties qui se révèlent franchement politiques. Parmi les treize prêts accordés, pour un total de 2,8 milliards de yens, quatre sont destinés

à la construction de voies ferrées liées au Mantsetu, donc à la colonisation japonaise. D'autres financeraient des achats d'armes, destinés à une nouvelle armée chinoise (de trois divisions et quatre brigades), instruite par des officiers japonais et capable de vaincre les « seigneurs de la guerre » dans les provinces. Finalement, prenant prétexte de troubles à la frontière Nord de la Mandchourie, le Japon impose au gouvernement de Pékin, par l'échange de notes du 25 mars 1918 (confirmé les 16 et 17 mai), un accord de défense contre un ennemi commun (Accord sino-japonais de défense coopérative, *Nikka kyōdōbōei kyōtei* 日華共同防衛協定). Celui-ci, sans mention d'aide financière, autorise l'armée japonaise à s'installer dans les provinces de la Mandchourie et à contrôler le CFEC.

En territoire russe, l'action du Japon se limite à l'envoi de deux navires de guerre dans le port de Vladivostok, non pour commencer une opération d'envergure, mais afin de s'installer avant l'arrivée annoncée en avril d'un croiseur britannique. Séparément l'armée japonaise a déjà un plan visant à créer un « État tampon ». Le but est de séparer radicalement le Japon de toute frontière commune avec la Russie. Serait-ce possible sans guerre prolongée ?

La simple occupation de troupes en Chine peut s'accommoder de décisions locales. En revanche, un envoi de troupes en Sibérie (expédition de Sibérie, *Shiberia shuppei* シベリア出兵), prologue possible à une vraie guerre, est traité au sommet de l'État. Au printemps 1918, le problème y provoque de graves divisions. Dans le Comité temporaire de recherches sur la politique extérieure, Hara, président du Seiyūkai, est opposé à l'ouverture d'hostilités. Dans le gouvernement, Motono Ichirō 本野一朗 (1862-1918) et Gotō Shinpei, les deux ministres successifs des Affaires étrangères, y sont favorables : ils croient en une défaite des bolcheviques. L'état-major général de l'Armée, co-dirigé par Uehara Yūsaku 上原勇作 (1856-1933) et Tanaka Giichi 田中義一 (1864-1929), souhaite appliquer ses plans en Transbaïkalie, en utilisant le CFEC. Yamagata Aritomo, seul militaire des trois *genrō* encore en vie, ne veut pas d'une guerre. Il décide d'attendre un « accord avec les grandes puissances » (*rekkoku kyōchō* 列国協調), en fait surtout avec les États-Unis (Hackett 1971 : 329, Itō & Akita 1985 : 95-113). Le 5 juillet 1918, ceux-ci proposent une action commune. Après l'acceptation de Tokyo, le problème de l'expédition en Sibérie devient celui d'une comparaison des effectifs engagés sur le terrain : 7 000 hommes pour le contingent américain, dix fois plus pour les Japonais (70 000 hommes),

masse nécessaire si le projet d'un « État tampon » est maintenu. Cependant, le freinage, au Japon même, se poursuit. Le 29 septembre, Hara devient Premier ministre grâce à Yamagata. Ensemble, ils désignent Tanaka comme ministre de l'Armée. Cette nomination prouve qu'un changement de fonction peut conduire à un changement de pensée. Désormais la question de Sibérie vue du Japon est à résoudre en tant que problème interne à l'Armée, coïncidant avec la fin de la Première Guerre mondiale (Hosoya 2005). Tanaka, solidaire de Hara et de Yamagata, se prononce donc contre l'expédition et débute son mandat par une réduction des effectifs engagés.

La militarisation n'est pas la guerre. Or, pour trancher la question, il faut un gouvernement fort. Hara, en accord avec Yamagata, décide de renoncer à la Sibérie, puis à l'Asie du Nord-Est, en concentrant sur la Mandchourie les intérêts du Japon. Pourquoi ? Une explication simple est impossible. Il peut toutefois être d'emblée souligné que celle d'un choix « moralement correct », entre pacifisme et militarisme, est clairement irrecevable. Hara n'a, en effet, jamais ignoré la nécessité de consolider la défense nationale. Il l'a en revanche localisée autrement.

Le Japon, s'il veut moderniser sa flotte, n'a pas les moyens de soutenir une deuxième guerre contre la Russie sur terre. Hara accepte le projet d'une escadre de huit cuirassés et une autre de huit croiseurs de bataille (« flotte 8/8 », *hachi hachi kantai* 八八艦隊) (Maison franco-japonaise 2002 : 836-837), tirant les enseignements de la bataille navale du Jutland. Sa politique consiste à faire basculer les préoccupations sécuritaires du Japon vers le Pacifique. De façon symétrique, les États-Unis projettent aussi leur puissance navale vers le Pacifique. Il en résulte la conférence ouverte à Washington le 12 novembre 1921, vrai point final de la Première Guerre mondiale pour le Japon.

## Conclusion : guerre victorieuse, exploitée ou subie ?

À la conférence de paix de Paris en 1919, le Japon est tenu pour l'une des cinq puissances principales. Ni les neutres, ni les vaincus, ni ceux qui ont disparu, comme la Russie, n'y figurent. Les puissances principales, États-Unis, Grande-Bretagne, France, Italie, Japon, sont donc aussi mondiales. Essayons de comprendre la genèse de ce classement, qui débute en août 1914. Et d'en mesurer la réalité en 1919.

Dès le début, dans le cadre d'une guerre déjà de tendance mondiale, et que la vraisemblance économique annonce devoir être courte, le Japon dispose de plusieurs statuts internationaux. Pour la Grande-Bretagne, il est presque un allié de longue date. Sa contribution militaire est réduite, ce que précisément souhaitent les autorités de Londres. Pour la Russie, le Japon est un ancien ennemi mortel devenu progressivement coopératif. Ce voisinage est apaisé : au rythme d'un accord tous les deux ou trois ans (1907, 1910, 1912), à cause des géopolitiques changeantes de l'Asie du Nord-Est. Pour la Chine, le problème posé par le Japon est géographique. Or, cet héritage de toujours a pris un double visage. Le Japon est un colonisateur redoutable. Il est aussi un modèle de décolonisation incomparable, à opposer au colonialisme occidental constamment renaissant.

Le Japon, en jouant de ces statuts, de la durée et de la distance, pratique plusieurs types de guerre ou d'exploitation de la guerre :

1) au début, une guerre courte (moins de trois mois) lui permet de conquérir des territoires au détriment de l'Allemagne ;

2) il se conduit ensuite, en 1915 et 1916, comme un pays neutre. Il exploite un marché mondial bouleversé par une guerre qui se prolonge. Ne participant plus lui-même aux dépenses causées par les combats, de pays débiteur, il devient créateur. Il diversifie son industrie et vend à ses alliés (mais pas exclusivement) des produits fabriqués ;

3) enfin, dans une durée intermédiaire, du début de 1915 jusqu'en mars 1916, il essaie de faire reconnaître, discrètement puis ouvertement, son rôle de tuteur de la Chine, État neutre et indépendant.

Cette troisième politique se heurte à des difficultés inattendues et aboutit à un échec. Lorsque Ōkuma décide de soutenir, par un statut de combattant, les ennemis de Yuan Shikai, il prend parti pour une Chine éclatée, impropre à être un véritable partenaire en Extrême-Orient. Il reconnaît donc implicitement son échec.

Il se produit ainsi un déphasage entre les trois politiques du Japon dans la guerre mondiale. Son empire colonial s'est accru – tout au moins l'espère-t-il. Son économie est devenue florissante. La Chine en revanche lui échappe.

Néanmoins, un réajustement reste possible. Le gouvernement Terauchi s'y emploie dès janvier 1917. Le Japon a désormais des moyens de financement, qu'il offre à la Chine à des conditions moins autoritaires. C'est le point de départ de la politique des « prêts Nishihara ». Leur date tardive (août 1917 - septembre 1918) prouve que des difficultés nouvelles ont été

rencontrées. L'association formée avec Duan Qirui, pouvoir prépondérant à Pékin, n'a pas tout résolu. Fin 1918, rien n'est stable dans le voisinage continental du Japon. De ce fait, les relations internationales y sont entrées, quels que soient les acteurs, dans une phase à caractère militaire affirmé. Ce qui veut dire que la situation est exactement le contraire de celle qui avait été idéalisée par les dirigeants japonais, lorsqu'ils avaient imaginé, en août 1914, entrer dans la guerre mondiale.

Si l'on tente d'expliquer un bouleversement d'une telle ampleur, les facteurs idéologiques paraissent moins pertinents que les situations concrètes. Trois d'entre elles ont été mentionnées dans leur ordre chronologique : l'impossible unité politique de la Chine, l'intervention des États-Unis et les prolongements de la révolution bolchevique. Il faut les compléter en soulignant le rôle des interférences entre les politiques successives et contradictoires, pratiquées par un même État. C'est le cas du Japon, comme des États-Unis, de la fin 1916 à 1919.

Le choix de Terauchi sur la Chine ne parvient pas à se substituer complètement aux directions contraires d'Ōkuma. Sur le terrain, leurs politiques coexistent en dosages variés selon les lieux. Plus tard, lorsque le front oriental en Europe s'effondre, la politique d'association à Pékin avec Duan Qirui n'est appliquée que depuis quelques mois. Elle va se poursuivre sur sa lancée, tandis qu'une autre stratégie doit être improvisée face à l'incertitude qui affecte la souveraineté russe. Le Japon entreprend ainsi deux politiques géographiquement imbriquées l'une dans l'autre, quoique nécessairement distinctes. Chacune garde ensuite ses modalités et sa vitesse. Les interventions militaires du Japon sont plus précoces en Chine qu'en Russie. Mais comment les États étrangers n'y verraient-ils pas un tout ?

S'agissant des États-Unis, on constate que si les projets de Reinsch sont rejetés par Wilson et Lansing, jamais il n'en résulte, à Washington, une franche acceptation des idées sécuritaires du Japon.

Un constat s'impose : plus les situations sont compliquées sur le continent, plus le système de décision japonais, au niveau le plus élevé, se fragmente. Les divergences y dépassent de beaucoup en durée celle qu'avait illustré, le 4 mai 1915, le face-à-face des *genrō* et du tandem gouvernemental Ōkuma / Katō. Cependant le Japon n'étant nullement engagé dans une guerre totale, un recours aux moyens militaires entraîne aussi des hésitations.

En 1919, une interrogation sur le bilan final de la guerre mondiale pour le Japon ne peut être ignorée et concerne un cercle plus large que le gouvernement. L'armée et la marine japonaises sont-elles encore au niveau des grandes puissances victorieuses ? Sur terre, l'outil militaire ne connaît ni les chars d'assaut ni la synchronisation des armes. Il n'y a pas réellement d'aviation de combat. Pour la flotte, il a été tenu compte des enseignements du Jutland : les nouveaux cuirassés mis en construction en 1917 et 1918, le *Nagato* et le *Mutsu*, révèlent des progrès concernant le blindage, la vitesse et l'artillerie. Mais pour la guerre sous-marine, il reste beaucoup à apprendre : à ce sujet des navires allemands seront livrés au titre de réparations. Plus original encore, le problème de l'approvisionnement en temps de guerre a été renouvelé par l'expérience : certains s'interrogent sur le rôle du blocus dans la défaite allemande. Peu de temps après, la question du choix d'un combustible pour les navires de guerre commence à apparaître. Dès 1918, l'amirauté britannique veut remplacer le charbon par le pétrole qui est beaucoup plus rare. En décembre 1918, elle se fait remettre indirectement par Clemenceau (incompétent ou atlantiste naïf ? Voir Soutou 2015 : 343-344) le contrôle de la région de Mossoul (question de Mossoul).

La sécurité est toujours un idéal inchangé pour le Japon. Ce qui le conduit à une comparaison entre les résultats qu'il pensait avoir obtenus en septembre 1905 lors du traité de Portsmouth et la réalité perçue à partir de 1919. À son affaiblissement ressenti, il faut joindre celui de toutes les puissances européennes détentrices d'empires coloniaux, victorieuses ou non. C'est l'Europe presque entière, elle aussi, qui est en déclin. Hara, Premier ministre de septembre 1918 à novembre 1921, note que seuls les États-Unis et la Grande-Bretagne sont des puissances mondiales, quoique le Japon s'y ajoute comme gardien de l'ordre en Extrême-Orient (Hosoya 2010 : 6, Vié 1995 : 123). En février 1922, le traité naval de Washington fixe les quotas de cuirassés pour les cinq grandes flottes restantes. Le Japon s'y trouve au 3<sup>e</sup> rang, très au-dessus de la France et de l'Italie.

Il reste que les États-Unis et le nouveau régime venu remplacer celui des tsars en Russie ont fortement aggravé, par leur influence idéologique ou matérielle, l'échec que le Japon a subi pour le contrôle de la Chine durant la Première Guerre mondiale.

## Bibliographie

**CLARK Christopher M. 2013**

*Les Somnambules. Été 1914 : comment l'Europe a marché vers la Guerre*, trad. Marie-Anne de Béru, Paris, Flammarion, [éd. or. *The Sleepwalkers: how Europe went to war in 1914*, London, Allan Lane, 2012].

**COOX Alvin**

**& CONROY Hilary (eds.) 1978**

*China and Japan. Search for Balance since World War I*, Santa Barbara, ABC Clío.

**GAUCHET Marcel 1998**

« Qu'est-ce que l'intégrisme? », *L'Histoire*, 224 : 32.

**HACKETT Roger 1971**

*Yamagata Aritomo in the Rise of Modern Japan (1838-1922)*, Cambridge, Harvard University Press.

**HATA Ikuhiko 秦郁彦 1972**

*Taiheiyō kokusai kankei-shi 1900-1935* 太平洋国際関係史 (Histoire des relations internationales dans le Pacifique), Tokyo, Fukumura Shuppan 福村出版.

**HOSOYA Chihiro 細谷千博 2005 [1955]**

*Shiberia shuppei no shiteki kenkyū* シベリア出兵の史的研究 (Étude historique de l'expédition de Sibérie), Iwanami gendai bunko 岩波現代文庫, Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**HOSOYA Chihiro 2010 [1982]**

« Britain and the U.S in Japan's View of the International System 1919-1937 », in

Ian Nish (dir.), *Anglo-Japanese Alienation 1919-1952*, Cambridge, Cambridge University Press : 3-27.

**ITÔ Takashi 伊藤隆**

**& AKITA George アキタ・ジョージ 1985**

« Yamaga Aritomo to jinshu sensōron » 山県有朋と人種戦争論 (Yamagata Aritomo et l'idée de « guerre des races »), *Nihongaikō no kiki ninshiki* 日本外交の危機認識 (La perception et la gestion des crises dans la politique étrangère japonaise), Tokyo, Yamakawa shuppansha 山川出版社 : 95-113.

**JANSEN Marius B. 1970 [1954]**

*The Japanese and Sun Yat-Sen*, Stanford, Stanford University Press, [Cambridge, Harvard University Press].

**KITAOKA Shin.ichi 北岡伸一 1978**

*Nihon rikugun no tairiku seisaku 1906-1918* 日本陸軍の大陸政策 1906-1918 (L'armée japonaise et ses choix continentaux), Tokyo, Tōkyō daigaku shuppankai 東京大学出版会.

**KITAOKA Shin.ichi 1985**

« Nijūikka-jō saikō » 二十一カ条再考 (Repenser les Vingt-et-une demandes), in Kindai Nihon kenkyūkai 近代日本研究会 (éd.), *Nihon gaikō no kiki ninshiki* 日本外交の危機認識 (La perception et la gestion des crises dans la politique étrangère japonaise), Tokyo, Yamakawa shuppansha 山川出版社.

**Maison franco-japonaise 2002**

*Dictionnaire historique du Japon*, Paris, Maisonneuve & Larose.

**MORI Arimasa 1976**

« Le Shintō, religion naturelle des Japonais », in René Sieffert (dir.), *Encyclopédie permanente du Japon*, Paris, Publications Orientalistes de France, août-septembre 1976.

**NAJITA Tetsuo 2013 [1967]**

*Hara Kei in the Politics of Compromise 1905-1915*, Cambridge, Harvard University Press.

**NARAOKA Sōchi 奈良岡聰智 2015**

*Taika nijūikka-jō yōkyū to wa nan datta no ka 対華二十一カ条要求とは何だったのか* (Que furent les Vingt-et-une demandes à la Chine ?), Nagoya, Nagoya daigaku shuppankai 名古屋大学出版会.

**NATHAN Andrew J. 1983**

« A Constitutional Republic: the Peking Government, 1916-1928 », in John K. Fairbank (ed.), *The Cambridge History of China*, vol. 12, Cambridge, Cambridge University Press : 256-283.

**OKA Yoshitake 岡義武 1992 [1969]**

*Tenkanki no Taishō 1914-1924 転換期の大正 1914年～1924年* (Taishō, époque charnière 1914-1924), Tokyo, Tōkyō daigaku shuppankai 東京大学出版会.

**SIEMES Johannes 1968**

*Hermann Roesler and the Making of the Meiji State: an Examination of his Background and his Influence on the Founders of Modern Japan*, Berlin, Duncker & Humblot.

**SOUTOU Georges-Henri 2015**

*La grande illusion. Quand la France perdait la paix, 1911-1920*, Paris, Éditions Tallandier.

**USUI Katsumi 臼井勝美 1972**

*Nihon to Chūgoku. Taishōjidai 日本と中国—大正時代* (Le Japon et la Chine. L'époque Taishō), Tokyo, Hara shobō 原書房.

**VIÉ Michel 1995**

*Le Japon et le monde au xx<sup>e</sup> siècle*, Paris, Masson.

**VIÉ Michel 2011**

« La Mandchourie et la "Question d'Extrême-Orient", 1880-1910 », *Cipango. Cahiers d'études japonaises*, 18 : 19-78.

**YAMAMURO Shin.ichi 山室信一 2011**

*Fukugō sensō to sōryoku-sen no dansō. Nihon ni totte no daiichiji seikai taisen 複合戦争と総力戦の断層—日本にとっての第一次世界大戦* (Aspects de la guerre complexe et de la guerre totale. La Première Guerre mondiale pour le Japon), Tokyo, Jinbun shoin 人文書院.

**YOUNG Ernest P. 1983**

« Politics in the aftermath of revolution: the era of Yuan Shih-k'ai, 1912-1916 », in John K. Fairbank (ed.), *The Cambridge history of China*, vol. 12, Cambridge, Cambridge University Press : 208-255.

# À l'aube d'un siècle Pacifique

## Les États-Unis et le Japon durant la Première Guerre mondiale

Frederick R. DICKINSON\*

« Le chemin parcouru par le Japon ces cinquante dernières années n'a pas d'égal dans l'histoire du monde. Le Japon a joué un rôle extraordinairement utile pour la cause alliée dans cette guerre pour la civilisation. »  
Theodore Roosevelt, 30 novembre 1919<sup>1</sup>

Les chercheurs qui ont étudié la Première Guerre mondiale ont souvent tenté de dégager les causes qui expliqueraient la Seconde Guerre mondiale. L'étude classique de Fritz Fischer sur l'Allemagne durant la Grande Guerre fit trembler le monde académique précisément parce qu'il y démontrait que les objectifs de guerre allemands de 1914 agissaient encore en 1939 (Fischer 1961). Même si les chercheurs japonais ont tardé à considérer cette catastrophe inaugurale qu'est la Première Guerre mondiale comme un des tournants décisifs du xx<sup>e</sup> siècle, des études récentes en langue japonaise ont à leur tour exploré de telles causes, se faisant l'écho des préoccupations occidentales d'après-1945. Yamamuro Shin.ichi a décrit la Grande Guerre comme une « ligne de fracture » entre le monde du xix<sup>e</sup> siècle et

---

1. Theodore Roosevelt, « What the Japanese stood for in the World War », *New York Times*, 30 nov. 1919, réimprimé dans Roosevelt (1920). L'accès à ce document a été rendu possible grâce à la bibliothèque de la faculté de droit de l'université de Kyoto.

---

\* University of Pennsylvania.

une nouvelle ère de guerre totale (Yamamuro 2011)<sup>2</sup>. Les historiens des relations entre les États-Unis et le Japon ont longtemps élevé cette guerre au rang de référence pour la considérer comme un tournant dans l'évolution d'un rapport bilatéral relativement amical vers une ère de ténèbres et, en définitive, vers la guerre<sup>3</sup>.

En effet, le récit canonique des liens entre les États-Unis et le Japon au début du xx<sup>e</sup> siècle met en évidence des tensions latentes remontant au moins à la guerre russo-japonaise. Le président américain Theodore Roosevelt est fréquemment cité pour avoir affirmé à Kaneko Kentarō 金子堅太郎 (1853-1942), son ancien camarade à Harvard, que la victoire japonaise contre la flotte russe de la Baltique durant la bataille de Tsushima en mai 1905 fut « le plus grand prodige auquel le monde ait assisté » (Okamoto 1970 : 119). Mais ces propos célébrant le succès japonais sont fréquemment nuancés par une déclaration antérieure d'un Roosevelt affirmant sur un ton moqueur : « Je suis parfaitement conscient que s'ils [les Japonais] gagnent [la guerre russo-japonaise], cela signifiera peut-être une lutte future entre eux et nous » (Esthus 1967 : 43). En effet, seulement deux ans après la guerre, Roosevelt déploya la Grande flotte blanche dans les eaux japonaises, en réponse à une légère pointe d'agressivité détectée dans les communications japonaises (Griswold 1938 : 127). Au même moment, la présence grandissante de ressortissants japonais en Californie donna naissance à une série de mesures locales et nationales en vue de restreindre ce flux migratoire, débutant en 1906 avec la décision du conseil local de l'éducation d'interdire l'accès aux écoles publiques de San Francisco à 93 étudiants nippo-américains et coréano-américains<sup>4</sup>. Avant 1909, la nouvelle

---

2. De la même façon, Naraoka Sōchi a récemment ressuscité la vieille idée selon laquelle les Vingt-et-une demandes de 1915 marquèrent le début d'un antagonisme sino-japonais qui mènera finalement à une guerre d'envergure en 1937 (Naraoka 2015). J'avais déjà remis en question le lien entre les Vingt-et-une demandes et l'expansion japonaise durant les années 1930 dans Dickinson (1999).

3. Voir l'étude classique de Griswold (1938 : chap. 5), et plus récemment, Kawamura (2000). Pour une exception notable, voir Kane (2010).

4. Cet événement fut suivi de l'entente amiable par laquelle le Japon accepta de restreindre l'émigration vers les États-Unis (*Gentleman's Agreement* de 1907). En 1913, la Loi de l'État de Californie sur l'accession à la propriété immobilière pour les étrangers (*California's Alien Land Law*) interdit aux « étrangers n'ayant pas droit à la citoyenneté » de posséder des terres agricoles ou des baux à long terme sur ces mêmes terres. Cette

administration d'Howard Taft tenta de mettre un frein à la croissance de la puissance japonaise à proximité de l'archipel. Même si, en définitive, une grande force de résistance contrecarra ce projet, la stratégie adoptée par Taft pour « neutraliser » l'expansion économique et politique japonaise en Mandchourie représentait la rivalité géopolitique croissante entre les États-Unis et le Japon en Asie (LaFeber 1997 : chap. 3).

## La Première Guerre mondiale entre les États-Unis et le Japon

À la lumière de ces épisodes de rivalité, le déclenchement de la guerre en août 1914 créa naturellement de nouvelles opportunités pour une compétition trans-pacifique. Mais contrairement à la question de l'immigration en Californie ou au projet de neutralisation en Mandchourie, les tensions entre les États-Unis et le Japon durant la Grande Guerre étaient moins fondées sur des griefs concrets que sur de vagues angoisses concernant de profondes transformations géopolitiques. Entre 1914 et 1918, les États-Unis comme le Japon avaient d'autres préoccupations plus immédiates que celles de se lancer dans des négociations au sujet des relations bilatérales.

Le récit canonique des liens entre les États-Unis et le Japon durant la Première Guerre mondiale met l'accent sur la tension provoquée par l'expansion du pouvoir japonais en Chine (les Vingt-et-une demandes, les prêts américains à la Chine et l'accord Lansing-Ishii), sur l'ampleur surprenante de la participation japonaise à l'expédition de Sibérie en 1918, ainsi que sur l'agitation liée à la proposition d'introduire le principe d'« égalité des races » et aux revendications de Tokyo sur la province chinoise du Shandong pendant la conférence de paix à Paris en 1919<sup>5</sup>. Selon la vision

---

loi visait les citoyens japonais (ainsi que les citoyens chinois, indiens et coréens). Sur ce conflit, ainsi que sur son legs durant l'entre-deux-guerres, voir Hirobe (2001).

5. Sur les Vingt-et-une demandes, voir Griswold (1938) et Takahara (2006b : chap. 1). Sur les prêts américains, voir Israel (1971 : chap. 5). Sur l'accord Lansing-Ishii, voir Beers (1962) et Takahara (1997). Takahara attribue à cet accord le mérite d'avoir amélioré les relations entre les États-Unis et le Japon. Sur l'expédition de Sibérie, voir Morley (1957), Takahara (2006a) et Richard (2013). Il est intéressant de constater que tandis que Richard explique la présence prolongée des États-Unis en Sibérie (une année et demie après l'armistice) par une peur de l'expansion japonaise, il soutient que Wilson,

classique des relations entre les États-Unis et l'Asie orientale, « l'antagonisme larvé entre les Japonais et les Américains atteignit un point culminant durant la Première Guerre mondiale » (Iriye 1992 : 131).

Sans nier la réalité de ces tensions bilatérales, il est nécessaire de noter que ce récit est particulièrement utile pour expliquer rétroactivement Pearl Harbor. Cependant, plus la distance chronologique avec la Seconde Guerre mondiale est grande, plus il nous faut admettre que les relations entre les États-Unis et le Japon ne représentaient pas l'essentiel des préoccupations des décideurs de part et d'autre entre 1914 et 1918. Au contraire, le déclenchement de la Première Guerre mondiale montre que Tokyo et Washington avaient des centres d'intérêts fortement divergents. D'un côté, durant son premier mandat (1913-17), la plus grande partie des efforts au niveau géopolitique du président américain Woodrow Wilson visèrent non seulement à maintenir les États-Unis hors de la Première Guerre mondiale mais également à conclure un accord en Europe (Kennedy 2009). De l'autre, le cabinet japonais décida d'entrer en guerre contre l'Allemagne le 8 août 1914, seulement quatre jours après la déclaration de guerre officielle de son allié, la Grande-Bretagne (Dickinson 2003).

Il y eut, dès le déclenchement des hostilités, un grand nombre de voix qui s'élevèrent des deux côtés de l'océan Pacifique, anticipant les conséquences défavorables de ce conflit sur les relations entre les États-Unis et le Japon. Dans un mémorandum daté du mois d'août 1914 et destiné au Cabinet, le maréchal Yamagata Aritomo 山縣有朋 (1838-1922) commenta l'ascension rapide des États-Unis au rang de puissance mondiale ainsi que ses intérêts grandissants en Asie. Les États-Unis avaient montré une résistance des plus acharnées à la progression japonaise en Mandchourie du Sud, tandis que l'attention européenne se déplaçait vers l'Europe durant la guerre, accentuant ainsi la puissance potentielle des États-Unis en Chine. Selon Yamagata, non seulement la guerre n'aurait aucun effet négatif sur ce simple spectateur, mais celui-ci pourrait également s'emparer d'un

---

au commencement de cette expédition, se préoccupait plutôt de la Grande-Bretagne et de la France que du Japon. Sur le principe d'« égalité des races », voir Shimazu (1998). Sur le Shandong, voir Fifield (1965), Nishida (2002) et Elleman (2002). Il faut remarquer qu'Elleman avance – contre la doxa – l'argument selon lequel Wilson, à Paris, négocia avec succès un compromis entre le Japon et la Chine sur le Shandong.

« monopole sur la récompense » que serait la Chine<sup>6</sup>. Au même moment, face à de nombreuses récriminations dans la presse américaine, le premier ministre japonais Ōkuma Shigenobu 大隈重信 (1838-1922) se sentit contraint, le jour suivant la déclaration de guerre, de clarifier ses intentions dans un télégramme envoyé au *New York Independent*. Intitulée « *Message to the American people* », cette déclaration garantissait aux lecteurs que « le Japon n'a aucune intention cachée, aucun désir de sécuriser de nouveaux territoires [et] n'envisage pas de priver la Chine ou tout autre peuple de ce qu'ils possèdent actuellement<sup>7</sup> ».

## L'effort de guerre allié et le Japon

Même si le Japon agit rapidement lorsqu'il déclara la guerre à l'Allemagne – cette action visant à saisir l'opportunité d'étendre considérablement son autorité sur la région Asie-Pacifique – il contribua de manière décisive à l'effort de guerre allié jusqu'en 1918. Déjà en septembre 1914, deux forces opérationnelles de la Marine impériale repoussèrent les navires de l'escadre allemande d'Extrême-Orient hors du Pacifique Sud, assurant au Japon non seulement l'augmentation de son pouvoir en Micronésie allemande (les îles Marshall, Mariannes et Carolines), mais permettant également le déploiement d'une présence australienne, néo-zélandaise et britannique dans les possessions allemandes de Nouvelle-Guinée et de Samoa<sup>8</sup>. L'assaut victorieux contre la forteresse allemande de Qingdao en Chine en novembre 1914, mené par 29 000 soldats japonais et 2 800 soldats des troupes impériales britanniques, allait faire du Japon et de la Grande-Bretagne les deux plus importants acteurs politiques et économiques en Chine durant les années 1930<sup>9</sup>.

---

6. Yamagata Aritomo, « Mon avis sur la politique en Chine » (*Shina iken* 支那意見), in Ōyama (1966 : 345).

7. Cité dans Elleman (2002 : 12).

8. Après la guerre, tous ces anciens territoires furent partagés entre le Japon, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et la Grande-Bretagne et furent considérés comme des mandats de classe C par la Société des Nations nouvellement constituée.

9. Ces effectifs sont issus de Eguchi (1989 : 20).

L'affrontement entre le Japon et l'Allemagne en Asie se termina en novembre 1914. Mais son effort de guerre auprès des Alliés se poursuivit jusqu'en 1918. Une flotte composée de quatre navires de combat appartenant à la 1<sup>re</sup> escadre japonaise protégea les routes de navigation dans l'océan Pacifique à partir de septembre 1914<sup>10</sup>. Durant le printemps 1915, une autre flotte de trois navires se joignit au groupe de combat de la Marine royale britannique patrouillant la côte ouest américaine, du canal de Panama jusqu'au Canada<sup>11</sup>. Entre 1914 et 1918, des navires de la 3<sup>e</sup> flotte japonaise escortèrent des troupes australiennes et néo-zélandaises de l'océan Pacifique vers Aden en mer d'Arabie, en passant par l'océan Indien. En février 1915, des marins japonais se joignirent à des marins britanniques et français pour mettre fin à une révolte de soldats indiens à Singapour<sup>12</sup>. Suite à plusieurs attaques contre des vaisseaux marchands japonais, trois divisions de contre-torpilleurs japonais et un cuirassé participèrent aux côtés des Alliés à l'affrontement contre des sous-marins allemands en mer Méditerranée en février 1917<sup>13</sup>.

Là où la puissance militaire japonaise n'était pas directement impliquée, une aide substantielle était acheminée. Plusieurs unités de la Croix-Rouge japonaise opérèrent dans les capitales alliées durant la guerre (Araki 2014). Le trafic maritime japonais dans les eaux européennes entre 1914 et 1918 s'éleva à 200 000 tonnes (Togo 1918 : 373). En avril 1917, 311 vaisseaux japonais furent affrétés par des étrangers pour contribuer au commerce de guerre en général<sup>14</sup>. Durant la guerre, des navires japonais affrétés transportèrent 100 000 tonnes de charbon et de ravitaillements entre la Grande-Bretagne et la France (Togo 1918 : 373). De plus, le Japon fournit du cuivre et des devises (dont 640 millions de yens en prêts) aux alliés qui en

---

10. Hashiguchi Jihei, « Japan's Share in the Naval Operations of the Great War », Japan Dept. of the Navy, 8 déc. 1918, p. 4 (*WDGS/WDSS*, Folder: 003011-026-0568).

11. *Ibid.*, p. 5.

12. *Ibid.*, p. 3.

13. Lettre d'Edwin Denby, secrétaire à la Marine, au secrétaire d'État américain, 23 septembre 1921 (*SKHP*, Box 255, « Japan: War Costs and Contributions » file).

14. « Shipping and Shipbuilding Industry of Japan », 19 mars 1918, p. 8 (*WDGS/WDSS*, Folder: 003011-026-0568-0001).

avaient grand besoin<sup>15</sup>. À la Russie furent vendus 600 000 fusils et transférés trois cuirassés japonais<sup>16</sup>. Pour la France, le Japon construisit douze contre-torpilleurs, livrés directement en mer Méditerranée<sup>17</sup>.

## L'effort de guerre américain et le Japon

Les contemporains américains reconnurent clairement la valeur des contributions japonaises à la guerre. En 1918, Payson Jackson Treat, professeur d'histoire à l'université de Stanford, déclara que sans l'aide militaire et financière japonaise, « l'effondrement de la Russie se serait produit bien avant ». Dans une plus sombre perspective, il ajouta que si le Japon avait pris la décision de rejoindre les Empires centraux, la « Russie aurait eu à mobiliser une grande armée en Extrême-Orient, les populations des colonies britanniques n'auraient sans doute pas osé quitter leurs propres territoires, et le contrôle sur le commerce dans le Pacifique aurait échappé aux Alliés » (Treat 1918 : 7). Theodore Roosevelt reconnut également que sans la présence militaire japonaise en Asie-Pacifique « il est probable qu'en ce moment une force américano-britannique assiègerait Kiao-Chao [Jiaozhou] et que notre commerce souffrirait des raids allemands dans le Pacifique » (Roosevelt 1920 : 24). Les planificateurs militaires américains furent à tel point sensibles à l'importance décisive de l'aide japonaise que la Marine américaine déclara en juillet 1918 qu'il était « de nécessité vitale » d'obtenir l'aide des cuirassés japonais pour protéger les transports de troupes américaines lors de la traversée de l'océan Atlantique<sup>18</sup>.

---

15. Lieutenant-colonel K. F. Baldwin, bureau du Chef d'état-major, département de la Guerre, division du Renseignement militaire, « A Brief Account of Japan's Part in the World War », 16 sept. 1921, p. 6 (SKHP, Box 255, « Japan: War Costs and Contributions »). Si nous incluons les prêts à la Chine, nous atteignons la somme approximative d'un milliard de yens. Entre 1916 et 1918, le Japon prêta à la Chine 280 millions de yens, provenant de sources publiques et privées (Asher 2002 : 73).

16. Ces cuirassés avaient été capturés lors de la guerre russo-japonaise : le *Sagami* (le nom original étant *Peresvet*), le *Tango* (*Poltava*), et le *Soya* (*Varyag*) ; voir Roosevelt (1920 : 25). L'information sur les fusils est tirée du compte rendu de K. F. Baldwin, p. 6 (voir note 15).

17. Compte rendu de Hashiguchi Jihei, p. 1 (voir note 10).

18. Lettre d'Edwin Denby (voir note 13).

Toutefois, il y eut une conséquence encore plus vitale sur le long terme pour les États-Unis et leurs nouvelles relations bilatérales avec le Japon : l'interdépendance économique. Après la guerre, leurs deux économies émergèrent comme les principales bénéficiaires de la déflagration européenne. En fait, la Grande Guerre provoqua une transformation économique majeure dans ces deux pays. D'un côté, elle marqua pour le Japon la transition d'une économie agraire vers une économie industrielle (Hayami & Kojima 2004 : 226-33). De l'autre, les États-Unis devinrent, après la guerre, le principal centre de la production industrielle, de la finance et du commerce mondial, surpassant ainsi l'Europe de l'Ouest (Frieden 2007 : 132). Ces changements spectaculaires au niveau économique des deux côtés du Pacifique soulevèrent nécessairement de nouvelles interrogations sur un possible renouvellement des tensions bilatérales. Les récits canoniques des relations entre les États-Unis et le Japon ont accentué ces préoccupations. Suetake Yoshiya a mis en évidence une vague de commentaires au Japon à partir de 1917, définissant l'après-guerre comme une nouvelle ère de conflit économique (Suetake 1998).

Mais, durant la guerre, la dépendance des États-Unis envers la robuste économie japonaise atteignit un niveau remarquable. En conservant leur neutralité jusqu'en avril 1917, les États-Unis, comme nous l'avons constaté, comptèrent sur les marines japonaise et britannique pour maintenir la sécurité des zones côtières américaines dans l'océan Pacifique. Considérant l'énorme profit potentiel du commerce atlantique, les États-Unis devinrent également et immédiatement redevables au Japon dans toute la région Pacifique. À la recherche de profits du côté atlantique, toutes les principales compagnies maritimes américaines s'y déplacèrent peu après le déclenchement des hostilités. Les compagnies japonaises en étaient venues à contrôler, en 1917, plus de 55 % du transport de marchandises dans le Pacifique, tandis que les compagnies américaines n'en contrôlaient que 2 % (Safford 1970 : 440). Une bonne partie de ce commerce fut consacrée à maintenir les moyens de subsistance du Japon. Mais les cargos japonais transportèrent également des céréales, de l'Australie et de l'Amérique du Sud vers l'Europe. De plus, le commerce direct avec les États-Unis dépassa les 333 millions de dollars durant l'année fiscale prenant fin en juin 1917, les exportations japonaises vers les États-Unis correspondant à la plus grande partie de ce montant (203 millions de dollars ; Togo 1918 : 375).

Ces incroyables prouesses commerciales japonaises furent rendues possibles par une énorme augmentation de la production navale. Entre le déclenchement de la guerre et l'été 1917, les 29 constructeurs japonais produisirent l'équivalent de 600 000 tonnes de navires (Togo 1918 : 373). Une grande quantité de tôles d'acier, de tôles de chaudronnerie, de barres d'acier et d'autres matériaux produits dans les fonderies américaines furent nécessaires pour leur construction<sup>19</sup>. De son côté, le Japon devint un important fournisseur de produits industriels finis pour les États-Unis. Malgré leur formidable industrie de construction navale, les États-Unis signèrent un contrat avec le Japon afin d'affréter l'équivalent de 150 000 tonnes de navires pour les utiliser, en Atlantique, dans le commerce de guerre. Au même moment, une entente fut conclue pour l'achat de 45 navires de charge japonais (Safford 1970 : 448-449). Deux mois plus tard, l'attaché de la Marine américaine négocia un achat de platine à Tokyo, pour une valeur de 100 000 yens<sup>20</sup>. Dès juin 1917, le capitaine William V. Pratt prit note d'une nouvelle attitude de collaboration entre les États-Unis et le Japon qui, affirma-t-il, réduisait le risque d'hostilités entre les deux nations<sup>21</sup>.

Pratt venait tout juste de reconnaître ce nouvel esprit de coopération bilatérale quand, en juillet 1917, les États-Unis déclarèrent un embargo sur les ventes d'acier au Japon, ce qui souleva un tollé à Tokyo. Comme l'a noté Jeffrey Safford, cet embargo déclencha immédiatement une mission diplomatique japonaise de haut niveau aux États-Unis, dont le résultat fut l'accord Lansing-Ishii en novembre 1917<sup>22</sup>. Conjointement à la réaction de Washington aux prêts consentis par des consortiums à la Chine, aux Vingt-et-une demandes et à l'afflux de troupes japonaises en Mandchourie

---

19. En juin 1917, le Japon avait déjà commandé aux États-Unis 208 000 tonnes de tôles d'acier, 5 200 tonnes de tôles de chaudronnerie, 4 200 tonnes de barres d'acier et 120 000 tonnes d'autres matériaux en acier (« Shipping and Shipbuilding Industry of Japan », p. 3 ; voir note 14).

20. Télégramme du major K. F. Baldwin (Tokyo) au département de la Guerre, 22 mai 1918, p. 1 (*WDGS/WDSS*, Folder: 003011-001-0002).

21. Williams (1996 : 23). Pratt était membre de l'état-major de l'amiral William S. Benson, chef des opérations navales américaines.

22. Le troisième assistant au secrétaire d'État, Breckinridge Long, qui accueillit Ishii à San Francisco, fit parvenir un télégramme au département d'État expliquant que l'acier était un sujet d'importance capitale pour la délégation japonaise (Safford 1970 : 443).

et en Sibérie durant l'expédition homonyme, cet embargo a été décrit comme une tentative de « limiter les ambitions de l'Empire japonais dans le Pacifique pendant les années de guerre » (Safford 1970 : 439).

Mais au moment même où la formidable expansion maritime du Japon en temps de guerre préoccupait sérieusement Washington, des voix en nombre égal, sinon plus grand, insistaient sur l'importance de s'assurer l'appui du transport maritime japonais en vue du nouvel effort de guerre américain. Le président du Comité administratif pour le contrôle des exportations, Vance McCormick, informa le vicomte Ishii Kikujirō 石井菊次郎 (1866-1945) en novembre 1917 que les États-Unis avaient l'intention d'obtenir le soutien du transport maritime japonais en usant de leur puissance économique si nécessaire. L'acier américain ne serait livré au Japon qu'en échange d'un envoi immédiat de navires aux États-Unis (Safford 1970 : 445). Loin d'être une tentative d'endiguement, l'embargo américain sur l'acier, qui se poursuivit pendant un an jusqu'en juillet 1918, visait à obtenir du Japon le plus grand soutien possible de son transport maritime. Ce fut, en d'autres mots, un autre signe de la nouvelle et considérable dépendance des États-Unis envers ses échanges commerciaux avec le Japon. Commentant la nouvelle entente de mars 1918 pour la location et l'achat de navires japonais, le capitaine K. F. Baldwin, attaché militaire américain à Tokyo, remarqua avec satisfaction que « les Japonais se sont montrés tout à fait disposés à aider les alliés et, dans cette optique, de vrais sacrifices ont été consentis par le gouvernement et par les usines<sup>23</sup> ».

## L'héritage global de la Première Guerre mondiale au plan économique

Malgré la surreprésentation, dans l'historiographie, de l'aspect conflictuel des relations entre les États-Unis et le Japon durant la Première Guerre mondiale, ce passé d'interdépendance économique en temps de guerre forma, après 1918, la base d'une nouvelle relation bilatérale sans précédent qui eut pour principale conséquence de déplacer le centre de gravité de

---

23. K. F. Baldwin, « Political Condition of Japan to Date », 9 avril 1918, p. 2 (WDGS/WDSS, Folder: 003011-001-0002).

l'économie globale. Malgré le bref embargo américain sur l'acier, le Japon doubla sa production de navires en 1918 par rapport à l'année précédente (Safford 1970 : 451). Les exportations de textiles japonais avaient presque triplé en 1919, tandis qu'en prenant pour point de départ l'année 1914, la valeur de toutes les marchandises expédiées à l'étranger avait plus que triplé<sup>24</sup>. Entre 1914 et 1919, la valeur totale des exportations japonaises avait presque quadruplé<sup>25</sup>.

À l'échelle globale, ce développement remarquable de l'économie japonaise durant la guerre eut une conséquence des plus importantes : celle de propulser le commerce dans la région Asie-Pacifique à un tout nouveau rang au niveau mondial. La puissance économique florissante du Japon fut accompagnée par un déclin analogue de l'importance de l'économie européenne en Asie. Les exportations japonaises vers la Chine atteignirent 334 millions de yens en 1922, dépassant largement ses exportations vers la France (79 millions de yens) et la Grande-Bretagne (54 millions de yens) (Matsudaira 1925 : 409). Entre 1910 et 1920, le nombre de broches à coton en Chine appartenant à des Japonais bondit de 55 296 à 801 662, dépassant largement les 256 284 broches possédées par des intérêts occidentaux après la guerre (McClain 2002 : 396).

La proportion du commerce international dominée par les États-Unis et le Japon, à ce moment, était un phénomène encore plus frappant. Jusqu'en 1914, le Japon avait dû compter sur la Grande-Bretagne pour obtenir la plus grande partie de sa machinerie et de ses marchandises. Entre 1914 et 1939 par contre, l'Oncle Sam prit la première place parmi ses fournisseurs<sup>26</sup>. Dès 1918, l'attaché militaire américain à Tokyo observa que « les Britanniques sentent que la situation favorable, au niveau commercial, des États-Unis au Japon et la confiance accordée par les Japonais aux

---

24. De 372,7 millions à 1,099 milliard de yens, et de 571,7 millions à 1,886 milliard de yens, respectivement (Ohkawa & Shinohara 1979 : 316, tableau A26).

25. De 768 millions à 2,896 milliards de yens (Ohkawa & Shinohara 1979 : 334, tableau A31).

26. Beasley (1987 : 127, 211, tableaux 3 et 9, respectivement). Le Japon importait des États-Unis du fer, de l'acier, des moteurs, d'autres types de machineries, du pétrole, du coton et d'autres matières premières.

États-Unis, tendent à placer l'influence britannique au second rang<sup>27</sup> ». En 1922, le Japon importa des marchandises des États-Unis pour une valeur de 218,4 millions de dollars, soit presque 30 millions de plus que ce qui fut importé par la Chine, les Philippines, les Indes orientales néerlandaises, l'Indochine française, l'Inde britannique et le Siam réunis<sup>28</sup>.

Pour ce qui est des exportations, les États-Unis dépassèrent leurs concurrents durant les années 1890 grâce à l'achat de soie japonaise (Beasley 1987 : 127). Mais la part des États-Unis dans les exportations japonaises avait grimpé en 1922 à 733 millions de yens, surpassant de 266 millions de yens la valeur des exportations japonaises en Chine, en France et en Grande-Bretagne réunies<sup>29</sup>. Tandis que le volume total du commerce japonais avec les États-Unis dépassait 333 millions de dollars en 1917, ce chiffre avait presque doublé en 1924, atteignant 600 millions, situant le Japon devant la France et l'Allemagne, et seulement derrière la Grande-Bretagne et le Canada, dans le commerce étranger américain (Matsudaira 1925 : 408).

## L'héritage global de la Première Guerre mondiale au plan politique

Si la Grande Guerre a forgé de solides liens économiques entre les États-Unis et le Japon, elle créa également de nouvelles synergies politiques liant ces deux nations comme jamais auparavant. Tout comme le plus important partenaire économique externe du Japon ne fut plus la Grande-Bretagne mais bien les États-Unis, le même phénomène se produisit dans la sphère politique. Malgré le rôle majeur qu'avaient eu les États-Unis durant les années 1850 pour favoriser l'intégration du Japon dans le monde moderne<sup>30</sup>,

---

27. Lieutenant-colonel K. F. Baldwin, « British Efforts in Japan », 9 déc. 1918, p. 1 (*WDGS/WDSS*, Folder: 003011-001-0002).

28. La valeur combinée des marchandises importées par ces territoires asiatiques s'élevait à 190,8 millions de dollars en 1922 (Matsudaira 1925 : 408).

29. Pour cette année, les exportations japonaises vers la Chine s'élevaient à 334 millions de yens tandis qu'elles étaient de 79 millions de yens pour la France et de 54 millions de yens pour la Grande-Bretagne (Matsudaira 1925 : 409).

30. Avec la guerre de l'Opium (1840-1841), la Grande-Bretagne et la France prirent les devants en introduisant un système dynamique de commerce extérieur avec la Chine.

la Grande-Bretagne possédait une puissance militaire et économique supérieure qui lui assurait une autorité économique et politique incontestée sur le Japon de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Tout comme les fondateurs du Japon moderne dépendirent du financement et des ingénieurs britanniques dans la construction d'un État moderne, ils construisirent une monarchie constitutionnelle et un système parlementaire rappelant le succès politique britannique<sup>31</sup>. Même les plus farouches partisans d'une réforme politique au Japon – bien que considérés par les fondateurs du Japon moderne comme une épine dans le pied – se tournaient vers Londres comme source principale d'inspiration. Leur objectif premier, au début du XX<sup>e</sup> siècle, était moins d'en arriver à une « démocratie » à l'américaine que de perfectionner un « gouvernement constitutionnel » de type britannique<sup>32</sup>.

Toutefois, dès que les États-Unis prirent part à la Première Guerre mondiale, leur pouvoir politique à l'échelle globale apparut clairement. En janvier 1916, dans un appel décisif à la « réalisation » d'un gouvernement constitutionnel, Yoshino Sakuzō 吉野作造 (1878-1933), professeur à l'université impériale de Tokyo, soutint que le système politique idéal devait refléter une structure reposant sur le bipartisme, structure rencontrée en Grande-Bretagne comme aux États-Unis (Yoshino 1916a). Au même moment, l'« individualisme » (*kojinshugi* 個人主義) britannique et français demeurait au centre de ses préoccupations, comme la meilleure source d'inspiration pour le futur du Japon (Yoshino 1916b : 13). Toutefois, l'entrée en guerre des États-Unis en avril 1917 le poussa à se détourner totalement de ce point de référence. Il reconnut que la belligérance américaine ferait en sorte que l'opinion publique américaine « aurait un poids substantiel » dans tout accord, une fois la guerre terminée. Mais il fut authentiquement inspiré par la vision d'une nouvelle culture mondiale proposée par le président Woodrow Wilson. Cette culture, selon la description de Yoshino, avait pour principe le respect des droits des plus petites nations, pour objectif la paix

---

En revanche, les États-Unis jouèrent ce rôle auprès du Japon avec l'arrivée du commodore Perry dans la baie d'Uraga en 1853.

31. Sur l'importance politique de la Grande-Bretagne pour le Japon du XIX<sup>e</sup> siècle, voir Itō (1999) et Takii (2014).

32. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les mouvements de réforme les plus puissants au Japon sont connus sous les noms de premier (1913) et second (1924) mouvement pour la protection d'un gouvernement constitutionnel (*Kensei yōgo undō* 憲政擁護運動).

grâce à une association internationale rassemblant les États, et visait l'éradication de l'autocratie militaire (*gunkokushugi-teki sensei seiji* 軍国主義の専制政治) ainsi que la libre circulation maritime. Les idées de Wilson, proclama Yoshino peu après la déclaration publique du président américain devant le Congrès, « auront une influence importante sur le progrès de la civilisation après la guerre » (Yoshino 1917 : 95). Le président du parti Seiyūkai 政友会, Hara Takashi 原敬 (1856-1921), nota dans son journal intime que les « affaires internationales changeront complètement » avec la belligérance américaine<sup>33</sup>.

Si cette entrée en guerre constitua un indice de l'énorme influence potentielle des États-Unis sur la politique internationale, la fin de la guerre en fut la confirmation. Les historiens ont souvent présenté le XIX<sup>e</sup> siècle comme une ère de changement durant laquelle le Japon passa d'une société féodale à un État moderne d'une grande puissance économique (Gordon 2014 : 93). Tandis que les spécialistes du Japon ne mentionnent généralement pas une transformation semblable après la Première Guerre mondiale, cette première guerre totale de l'histoire eut un effet similaire à celui de l'émergence de l'impérialisme moderne au XIX<sup>e</sup> siècle au Japon. Tout comme l'arrivée du commodore américain Matthew Perry en 1853 souleva un débat de grande envergure sur la « régénération » (*ishin* 維新) nationale japonaise, les décideurs et experts de Tokyo se saisirent de la destruction du centre de la civilisation mondiale (l'Europe) au début du XX<sup>e</sup> siècle comme d'une opportunité pour une autre transformation intégrale<sup>34</sup>. Comme le remarque Hara Takashi en juin 1917, « pour la première fois en cinquante ans depuis la restauration [de Meiji], le temps d'un renouvellement national (*kokka sasshin* 国家刷新) est arrivé<sup>35</sup> ». Le magazine bi-hebdomadaire *Nihon oyobi Nihonjin* 日本及日本人 (*Japon et Japonais*) signalait en septembre 1919 que « le mot d'ordre actuel est de tout réformer (*kaizō* 改造) » (« Renshi hekichō » 1919 : 102).

---

33. Hara (1981, vol. 4 : 291), entrée du 2 juin 1917.

34. Parmi les historiens japonais, Kurosawa Fumitaka est un cas peu commun car il a longtemps souligné les parallèles entre le choc de l'arrivée du commodore Perry dans la baie d'Uruga en 1853 et celui de la Première Guerre mondiale, en particulier pour l'institution militaire japonaise (Kurosawa 2000 et 2013).

35. Hara (1981, vol. 4 : 291), entrée du 2 juin 1917.

Si donc, au Japon, le mot-clé était devenu « réforme » en 1919, le modèle principal de cette réforme fut les États-Unis. Par son irrésistible pouvoir politique, militaire et économique, la Grande-Bretagne avait été la référence première du Japon au XIX<sup>e</sup> siècle. De même, le rôle décisif des États-Unis pour la victoire dans la Première Guerre mondiale propulsa Washington au premier plan dans la vie nationale japonaise. Dès mai 1918, l'attaché militaire américain à Tokyo affirmait : « Les Japonais commencent à réaliser que nous sommes “partout” en guerre et que nous gagnerons<sup>36</sup> ». Tandis que les responsables politiques américains avaient sévèrement critiqué les efforts allemands de propagande au Japon durant la guerre<sup>37</sup>, en 1919 « chaque journal au Japon imprime tous les jours environ deux colonnes d'informations américaines adoptant un point de vue américain », comme le fit observer le pédagogue John Dewey, durant une tournée à travers le pays peu après l'armistice (Dewey 1982 [1919] : 150). Cette attitude très positive envers les États-Unis ne durera pas. Mais à partir de 1919 et jusqu'en 1931, les décideurs et experts japonais façonnèrent consciemment une nouvelle trajectoire nationale en suivant ce qu'ils considéraient comme le modèle le plus puissant de ce monde d'après-guerre : la solution de Woodrow Wilson pour la démocratie, l'internationalisme et le contrôle des armes<sup>38</sup>.

Considérant l'implosion, durant la guerre, des quatre belligérants principaux ayant un régime autocratique, le populaire mensuel japonais *Chūō kōron* 中央公論 notait en 1918 que « le mouvement de la pensée mondiale a fait remarquablement progresser le pouvoir des partis politiques » (« Hara naikaku o mukau » 1918 : 1). En effet, alors que le père de la Constitution japonaise moderne, Itō Hirobumi 伊藤博文 (1841-1909), n'avait pas envisagé au départ que les partis politiques seraient au centre du régime politique japonais, le suffrage universel masculin fut introduit au Japon en 1925 tandis qu'une série de cabinets formés par des partis politiques furent au pouvoir entre 1924 et 1932. Comme Saitō Takao 齋藤隆夫 (1870-1949), député du parti Kenseikai 憲政会, le nota durant le débat sur le suffrage

---

36. Capitaine K. F. Baldwin, « American News in Japan », 23 mai 1918 (WDGS/WDSS, Folder: 003011-001-0002).

37. K. F. Baldwin, « Propaganda in Japan », 4 mars 1918 (WDGS/WDSS, Folder: 003011-001-0002).

38. Pour une étude complète sur cette entreprise, voir Dickinson (2013).

universel masculin, « il existe des exemples de [dirigeants] détruisant des pays par leur mépris des droits et des libertés du peuple. Mais il n'existe aucun exemple de [dirigeant] détruisant un pays par son respect des droits du peuple et par le fait qu'il lui accorde la liberté<sup>39</sup> ».

Au début du xx<sup>e</sup> siècle, le Japon impérial rejoignit les grandes puissances dans une compétition acharnée pour les territoires coloniaux. En 1919, cette compétition en était arrivé à être considérée comme une cause majeure dans le déclenchement des guerres. En tant que membre éminent de la délégation japonaise à la conférence de paix de Paris, le prince Konoe Fumimaro 近衛文磨 (1891-1945) remarqua en juin 1919 que la notion d'autodétermination soutenue par Woodrow Wilson avait acquis une place essentielle dans les débats et que l'idée d'une association au sein de laquelle les États coopéreraient, une Société des Nations, contribuerait à faire en sorte que le nom du président américain « brille éternellement dans l'histoire de l'humanité<sup>40</sup> ». Entre 1919 et 1931, le Japon participa avec enthousiasme à un nombre remarquable de conventions internationales – le traité de Versailles, le pacte de la Société des Nations, le traité naval de Washington, le traité des Neuf Puissances, le traité des Quatre Puissances, le pacte Briand-Kellogg, le traité naval de Londres – qui constituèrent ce que les contemporains décrivirent comme une nouvelle ère de « diplomatie de conférence » (« Kaigi gaikō no ryūkō » 1922 : 112).

Comme l'expansion coloniale, la course effrénée aux armements d'avant 1914 fut perçue par les réformateurs d'après-guerre comme une des causes majeures du conflit. D'après l'orateur du parti Kenseikai, Ozaki Yukio 尾崎行雄 (1858-1954), la tentative d'avant-guerre de maintenir une stabilité grâce à la puissance des armes n'entraîna qu'un « malheur inimaginable » (*sōzō dekinai hodo no sanjō* 想像できないほどの惨状 ; Ozaki 1921 : 5). Parmi les conventions internationales d'importance signées par le Japon dans l'entre-deux-guerres se trouve une série d'accords initiés par une invitation américaine à des pourparlers sur le désarmement, à Washington. Les

---

39. Ozaki Yukio, « Kokumin tanen no shukubō yōyaku mukuiraru » 国民多年の宿望ようやく向くいらる (Les souhaits de longue date de la Nation enfin réalisés), *Yomiuri shinbun* 読売新聞, 3 mars 1925 ; réimprimé dans Nakajima (1978, vol. 13 : p. 95).

40. Konoe (1981 : 36-37). Ce passage est daté de juin 1919 dans un volume initialement publié en 1920.

échanges qu'entretenirent les Japonais avec les Américains et les Britanniques à Washington (1921-22), à Genève (1927) et à Londres (1930) réduisirent drastiquement la place des armes dans la vie japonaise. Tokyo renonça à son programme de construction de dix navires capitaux pour la Marine impériale (Evans & Peattie 1997 : 197) et renonça également à quatre divisions de l'Armée impériale. De plus, les cabinets successifs constitués par des partis politiques réduiront les dépenses militaires de 65,4 % du budget national en 1922 à seulement 30,4 % en 1932 (Nakamura 1983 : 39).

Outre l'intégration sans précédent de l'économie japonaise avec celle des États-Unis, cette nouvelle inclination politique envers Washington fut décrite aux États-Unis comme l'aube d'un temps nouveau. Même avant l'armistice, le lieutenant-colonel K. F. Baldwin, l'attaché militaire américain au Japon, nota que Woodrow Wilson y bénéficiait d'une couverture médiatique « des plus favorables ». « Les Japonais, déclara Baldwin d'un air approbateur, semblent promouvoir une paix juste et durable<sup>41</sup> ». Avec la fin des hostilités, Baldwin salua avec enthousiasme les remarquables commémorations de l'armistice au Japon :

Après la grande victoire, une véritable célébration a eu lieu à Tokyo. Des milliers de porte-drapeaux ont visité chaque ambassade et légation ainsi que le Palais durant le jour, tandis que des dizaines de milliers de porteurs de lanternes ont fait de même la nuit. Le 21, je suis demeuré debout pendant près de six heures à l'ambassade américaine, examinant les foules qui marchaient en colonne par quatre paradant avec des drapeaux, des lanternes, des chars et des pancartes en tout genre sur lesquels on célébrait la victoire et on humiliait le kaiser. Yokohoma ainsi que d'autres villes suivront. Le maire de Tokyo a reçu deux mille cinq cents invités – des visites diplomatiques, mais pas seulement – et, devant une foule de quatre-vingt mille personnes, a exprimé ses félicitations à tous pour cette formidable victoire<sup>42</sup>.

Le nouveau sentiment de bonne entente entre le Japon et les États-Unis – que la guerre fit émerger – fut d'une importance particulière aux yeux de l'attaché militaire américain. Il observa que « les orateurs les plus éminents, tout comme la presse, font l'éloge des États-Unis en particulier ».

---

41. K. F. Baldwin, « Japanese Peace Terms », 4 nov. 1918, p. 2 (*WDGS/WDSS*, Folder: 003011-001-0002).

42. K. F. Baldwin, « Japanese reception of the signing of the Armistice, Political », 27 nov. 1918, p. 1 (*WDGS/WDSS*, Folder: 003011-001-0002).

Ces éloges étaient fondés, à son avis, sur deux affinités bilatérales, nouvelles et fondamentales. D'un côté, les deux nations avaient maintenant des liens économiques robustes. « Il y a sans aucun doute, affirma Baldwin, un désir d'amitié plus étroite avec les États-Unis parmi les classes commerçantes ». De l'autre, le lieutenant-colonel mit l'accent sur de nouveaux intérêts politiques communs. « La presse et les orateurs publics s'intéressent vivement à l'idée d'une Société des Nations<sup>43</sup> ». Comme John Dewey l'affirma quelques mois plus tard : « Le fait le plus impressionnant est que cette guerre a porté à la faction militariste et bureaucratique le coup le plus dur qu'elle ait jamais subi... La cause du libéralisme au Japon a fait un bond majeur en avant » (Dewey 1982 [1919] : 153-154).

## Conclusion

L'histoire des tensions entre les États-Unis et le Japon, dont le point culminant fut Pearl Harbor, a fortement marqué l'analyse des relations nippo-américaines durant la Première Guerre mondiale. Les années 1914-1918 marquèrent une ère d'expansion mutuelle, aux niveaux économique et géopolitique, produisant naturellement des tensions bilatérales. Mais dans notre hâte d'expliquer le chemin menant vers la guerre du Pacifique, nous avons négligé d'importantes synergies économiques et politiques qui, non seulement inaugurèrent une nouvelle relation bilatérale, mais formèrent également les bases d'un *xx<sup>e</sup>* siècle radicalement différent<sup>44</sup>.

Le saisisant repli sur soi de la puissance européenne durant la Première Guerre mondiale ouvrit la voie à de nouveaux liens économiques entre les États-Unis et le Japon, garantissant une croissance significative de leurs économies. La participation active du Japon à la paix conduite par les États-Unis après 1918 eut pour conséquence d'ajouter, en fin de compte, une base structurelle cruciale pour une coopération politique bilatérale durant

---

43. *Ibid.*, p. 1-2.

44. Ce n'est que récemment que les historiens japonais ont commencé à considérer que cette guerre était non seulement aux fondements d'une ère de guerre totale, mais également d'un nouveau siècle et, plus largement, du Japon actuel. Voir Inoue (2014) et Yamamuro (2014).

les années 1920. Si nous choisissons 1941 comme point final d'un récit portant sur les relations entre les États-Unis et le Japon, notre attention se tourne naturellement en direction des très nombreux problèmes soulevés par l'ascension respective de ces deux puissances durant la Première Guerre mondiale. Si, en revanche, nous projetons notre regard au-delà de ce désastreux milieu du xx<sup>e</sup> siècle, il nous faut admettre que les années 1914 à 1918 ont apporté des changements fondamentaux dont le rôle fut moins de provoquer la guerre suivante que d'inaugurer un siècle nouveau. La nouvelle interdépendance économique et politique entre les États-Unis et le Japon durant la Grande Guerre et l'entre-deux-guerres est cruciale, non pas parce qu'elle mena inexorablement vers une autre guerre totale, mais parce qu'elle produisit un changement du centre de gravité géopolitique, de l'Europe vers la région Asie-Pacifique – un changement qui définit de plus en plus le monde d'aujourd'hui.

*Traduit par Jean-Philippe Miller-Tremblay*

## Bibliographie

### *Sources archivistiques*

WDGS/WDSS

*Records of the War Department General and Special Staffs* (Record Group 165): Military Intelligence Division Files, Japan, National Archives, Washington D.C.

SKHP

*Stanley K. Hornbeck Papers*, Hoover Institution on War, Revolution, and Peace, Stanford.

### *Sources publiées*

**ARAKI Eiko** 荒木英子 2014

*Naichingēru no matsueitachi* : « kango » kara yominaosau daiichiji sekai taisen ナイチンゲールの末裔たち : 〈看護〉から読みなおす第一次世界大戦 (Les descendants de Nightingale : la Grande Guerre reconsidérée du point de vue des infirmières), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**ASHER David L.** 2002

*Convergence and its Costs: The Failure of Japanese Economic Reform and the Breakdown of the Washington System, 1918-1932*, thèse de doctorat, University of Oxford.

**BEASLEY William G.** 1987

*Japanese Imperialism 1894-1945*, Oxford, Clarendon Press.

**BEERS Burton F.** 1962

*Vain Endeavor: Robert Lansing's Attempt*

*to End the American-Japanese Rivalry*, Durham, NC, Duke University Press.

**DEWEY John** 1982 [1919]

« Japan and America », in Jo Ann Boydson (ed.), *The Middle Works of John Dewey, 1899-1924*, vol. 11, Carbondale, Southern Illinois University Press: 150-155.

**DICKINSON Frederick R.** 1999

*War and National Reinvention: Japan in the Great War, 1914-1919*, Cambridge, Harvard University Asia Center.

**DICKINSON Frederick R.** 2003

« Japan », in Richard F. Hamilton & Holger H. Herwig (eds.), *The Origins of World War I*, Cambridge, Cambridge University Press : 300-36.

**DICKINSON Frederick R.**, 2013

*World War I and the Triumph of a New Japan, 1919-1930*, Cambridge, Cambridge University Press.

**EGUCHI Keiichi** 江口圭一 1989

*Futatsu no taisen* 二つの大戦 (Les deux Grandes Guerres), Tokyo, Shōgakukan 小学館.

**ELLEMAN Bruce A.** 2002

*Wilson and China: A Revised History of the Shandong Question*, Armonk, NY, M.E. Sharpe.

**ESTHUS Raymond A.** 1967

*Theodore Roosevelt and Japan*, Seattle, University of Washington Press.

**EVANS David C.**

**& PEATTIE Mark R. 1997**

*Kaigun: Strategy, Tactics, and Technology in the Imperial Japanese Navy, 1887–1941*, Annapolis, Naval Institute Press.

**FIFIELD Russell H. 1965**

*Woodrow Wilson and the Far East: The Diplomacy of the Shantung Question*, Hamden, CT, Archon Books.

**FISCHER Fritz 1961**

*Griff nach der Weltmacht. Die Kriegszielpolitik des kaiserlichen Deutschland 1914-1918*, Düsseldorf, Droste Verlag.

**FRIEDEN Jeffrey A. 2007**

*Global Capitalism: Its Fall and Rise in the Twentieth Century*, New York, W. W. Norton & Company.

**GORDON Andrew 2014**

*A Modern History of Japan: From Tokugawa Times to the Present*, 3<sup>e</sup> éd., New York, Oxford University Press.

**GRISWOLD A. Whitney 1938**

*The Far Eastern Policy of the United States*, New York, Harcourt, Brace and Co.

**HARA Keiichirō 原敬一郎 (éd.) 1981**

*Hara Takashi nikki 原敬日記* (Journal de Hara Takashi), 6 vol., Tokyo, Fukumura shuppan 福村出版.

**« Hara naikaku o mukau » 1918**

原内閣を向かう (L'arrivée du gouvernement Hara), *Chūō kōron* 中央公論, 33 (10).

**HAYAMI Akira 速水融**

**& KOJIMA Miyoko 小嶋美代子 2004**

*Taishō demogurafi. Rekishi jinkōgaku de mita hazama no jidai 大正デモグラフィー 歴史人口学でみた狭間の時代* (La démographie Taishō : une époque intermédiaire considérée du point de vue de la démographie historique), Tokyo, Bunshun shinsho 文春新書.

**HIROBE Izumi 2001**

*Japanese Pride, American Prejudice: Modifying the Exclusion Clause of the 1924 Immigration Act*, Stanford, Stanford University Press.

**INOUE Toshikazu 井上寿一 2014**

*Daiichiji sekai taisen to Nihon 第一次世界大戦と日本* (Le Japon et la Première Guerre mondiale), Tokyo, Kōdansha 講談社.

**IRIYE Akira 1992**

*Across the Pacific: An Inner History of American-East Asian Relations*, rev. ed., Chicago, Imprint Publications.

**ISRAEL Jerry 1971**

*Progressivism and the Open Door: America and China, 1905-1921*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press.

**ITŌ Yukio 伊藤之雄 1999**

*Rikken kokka no kakuritsu to Itō Hirobumi 立憲国家の確立と伊藤博文* (Itō Hirobumi et la construction d'un État constitutionnel), Tokyo, Yoshikawa kōbunkan 吉川弘文館.

« **Kaigi gaikō no ryūkō** » 1922  
 会議外交の流行 (La vogue de la  
 diplomatie de conférence), *Kokusai  
 chishiki* 国際知識, 2 (11).

**KANE Robert G. 2010**  
 « Race and Representation: Japan and  
 the Limits of a Wilsonian Democratic  
 Peace », *White House Studies*, 10 (4).

**KAWAMURA Noriko 2000**  
*Turbulence in the Pacific: Japanese–U.S.  
 Relations during World War I*, Westport,  
 Praeger.

**KENNEDY Ross A. 2009**  
*The Will to Believe: Woodrow Wilson,  
 World War I, and America's Strategy for  
 Peace and Security*, Kent, Kent State  
 University Press.

**KONOE Fumimaro** 近衛文麿  
**1981 [1920]**  
*Sengo Ōbei kenbunroku* 戦後欧米見聞録  
 (Observations sur l'Europe et les États-  
 Unis d'après-guerre), Tokyo,  
 Chūō kōronsha 中央公論社.

**KUROSAWA Fumitaka** 黒沢文貴 **2000**  
*Taisenkanki no Nihon rikugun* 大戦間期の  
 日本陸軍 (L'Armée japonaise durant  
 l'entre-deux-guerres), Tokyo, Misuzu  
 shobō みすず書房.

**KUROSAWA Fumitaka 2013**  
*Futatsu no « kaikoku » to Nihon* 二つの  
 「開国」と日本 (Les deux ouvertures  
 du Japon), Tokyo, Tokyo daigaku  
 shuppankai 東京大学出版会.

**LaFEBER Walter 1997**  
*The Clash: U.S.-Japan Relations  
 Throughout History*, New York,  
 W. W. Norton.

**McCLAIN James L. 2002**  
*Japan. A Modern History*, New York,  
 W. W. Norton.

**MATSUDAIRA Tsuneo 1925**  
 « Some Principles of Japanese Foreign  
 Policy », *Advocate of Peace through  
 Justice*, 87 (7).

**MORLEY James W. 1957**  
*The Japanese Thrust into Siberia*,  
 New York, Columbia University Press.

**NAKAJIMA Kenzō** 中島健蔵 (éd.) **1978**  
*Shinbun shūroku Taishōshi* 新聞集録  
 大正史 (L'histoire de Taishō par les  
 sources journalistiques), 15 vol.,  
 Tokyo, Taishō shuppan 大正出版.

**NAKAMURA Takafusa 1983**  
*Economic Growth in Prewar Japan*,  
 trad. Robert A. Feldman, New Haven,  
 Yale University Press.  
 [éd. or. *Senzenki Nihon keizai seichō no  
 bunseki* 戦前期日本経済成長の分析, Tokyo,  
 Iwanami shoten, 1971].

**NARAOKA Sōchi** 奈良岡聡智 **2015**  
*Taika nijūikka-jō yōkyū to wa nan datta  
 no ka. Dai-ichiji sekai taissen to Nitchū  
 tairitsu no genten* 対華二十一カ条要求とは  
 何だったのか—第一次世界大戦と日中  
 対立の原点 (Que furent les Vingt-et-une  
 demandes à la Chine ? À l'origine de la  
 confrontation sino-japonaise durant la  
 Première Guerre mondiale), Nagoya,

Nagoya daigaku shuppankai 名古屋  
大学出版会.

**NISHIDA Toshihiro** 西田敏宏 2002

« Washinton taisei to Shidehara gaikō »  
ワシントン体制と幣原外交 (La politique  
extérieure de Shidehara et le système  
de Washington), in Itō Yukio 伊藤之雄 &  
Kawada Minoru 川田稔 (éd.), *Nijū seiki  
Nichi-Bei kankei to Higashi Ajia* 20世紀  
日米関係と東アジア (Les relations  
nippon-américaines et l'Asie orientale au  
xx<sup>e</sup> siècle), Tokyo, Fūbōsha 風媒社.

**OHKAWA Kazushi**

& **SHINOHARA Miyohei** (dir.) 1979  
*Patterns of Japanese Economic  
Development: A Quantitative Appraisal*,  
New Haven, Yale University Press.

**OKAMOTO Shumpei** 1970

*The Japanese Oligarchy & the Russo-  
Japanese War*, New York, Columbia  
University Press.

**ŌYAMA Azusa** 大山梓 (éd.) 1966

*Yamagata Aritomo ikensho* 山県有朋  
意見書, Tokyo, Hara shobō 原書房.

**OZAKI Yukio** 尾崎行雄 1921

« Kokka no sonbō to kokusai renmei »  
国家の存亡と国際連盟 (Survie de l'État et  
S.D.N.), *Kokusai renmei* 国際連盟, 1 (2).

« Renshi hekichō » 1919

簾視壁聴 (Propos obtenus en secret),  
*Nihon oyobi Nihonjin* 日本及日本人,  
no. 765, 15 sept.

**RICHARD Carl J.** 2013

*When the United States Invaded Russia:*

*Woodrow Wilson's Siberian Disaster*,  
Lanham (Maryland), Rowman &  
Littlefield.

**SAFFORD Jeffrey J.** 1970

« Experiment in Containment: The  
United States Steel Embargo and Japan,  
1917-1918 », *Pacific Historical Review*,  
39 (4).

**ROOSEVELT Theodore** 1920

*What the Japanese Stood for in the  
World War*, éd. bilingue, introduction de  
Shibusawa Eiichi, s.l.

**SHIMAZU Naoko** 1998

*Japan, Race and Equality: The Racial  
Equality Proposal of 1919*, London,  
Routledge.

**SUETAKE Yoshiya** 季武嘉也 1998

*Taishōki no seiji kōzō* 大正期の政治構造  
(La structure politique de l'ère Taishō),  
Tokyo, Yoshikawa kōbunkan 吉川弘文館.

**TAKAHARA Shusuke** 高原秀介 1997

« Uiruson seiken to "Ishii-Ranshingu  
kyōtei" no seiritsu » ウイルソン政権と  
「石井・ランシング協定」の成立 (Le  
gouvernement Wilson et l'accord  
Lansing-Ishii), *Kōbe hōgaku zasshi* 神戸  
法学雑誌, 47 (3).

**TAKAHARA Shusuke** 2006a

« Uddorō Uiruson seiken to Shiberia  
shuppei seisaku no henyō » ウッドロー  
・ウイルソン政権とシベリア出兵政策の変容  
(Le gouvernement de Woodrow  
Wilson et l'évolution des plans relatifs  
à l'expédition de Sibérie), in Iida Shūji  
飯田収治 (éd.), *Seiyō sekai no rekishizō o*

*motomete* 西洋世界の歴史像を求めて (Quelle histoire pour le monde occidental ?), Nishinomiya, Kansai gakuin daigaku shuppankai 関西学院大学出版会.

**TAKAHARA Shusuke 2006b**

*Uiruson gaikō to Nihon. Risō to genjitsu no aida 1913-1921* ウィルソン外交と日本—理想と現実の間 1913-1921 (La politique extérieure de Wilson et le Japon. Entre idéal et réalité), Tokyo, Sōbunsha 創文社.

**TAKII Kazuhiro 2014**

*Ito Hirobumi: Japan's First Prime Minister and Father of the Meiji Constitution*, trad. Takechi Manabu, London, Routledge, [éd. or. *Itō Hirobumi: Chi no seijika* 伊藤博文 : 知の政治家, Tokyo, Chūō kōron shinsha, 2010].

**TOGO M. 1918**

« Japan and Ships », *The North American Review*, 207 (748).

**TREAT Payson Jackson 1918**

« Japan, America and the Great War », *A League of Nations*, 1 (8).

**WILLIAMS William J. 1996**

« Josephus Daniels and the U.S. Navy's Shipbuilding Program During World War I », *The Journal of Military History*, 60 (1).

**YAMAMURO Shin.ichi 山室信一 2011**

*Fukugō sensō to sōryokusen no dansō. Nihon ni totte no daiichiji sekai taisen* 複合戦争と総力戦の断層—日本にとっての第一次世界大戦 (Aspects de la guerre complexe et de la guerre totale. La Première

Guerre mondiale pour le Japon), Tokyo, Jinbun shoin 人文書院.

**YAMAMURO Shin.ichi, OKADA Akeo 岡田暁生, KOSEKI Takashi 小関隆 & FUJIHARA Tatsushi 藤原辰史 (dir.) 2014**

*Gendai no kigen. Daiichiji sekai taisen* 現代の起点—第一次世界大戦 (La Première Guerre mondiale. L'origine de l'époque contemporaine), 4 vol., Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**YOSHINO Sakuzō 吉野作造 1916a**

« Kensei no hongī o toite, sono yūshū no bi o sumasu no michi o ronzu » 憲政の本義を説いて其有終の美を済すの道を論ず (Comment parachever la mise en œuvre du gouvernement constitutionnel en discutant de sa véritable signification), *Chūō kōron* 中央公論, 31 (1) : 17-114.

**YOSHINO Sakuzō 1916b**

« Seishinkai no Taishō ishin » 精神界の大正維新 (La restauration Taishō dans la sphère de l'esprit), *Chūō kōron* 中央公論, 31 (1).

**YOSHINO Sakuzō 1917**

[ss le pseudonyme de Kosen Gakujiin

古川学人]

« Beikoku sansen no bunmeiteki igi » 米国防戦の文明的異議 (Objection d'ordre civilisationnel à l'entrée en guerre des États-Unis), *Chūō kōron* 中央公論, 32 (5).

# Les émeutes du riz de 1918

## Le grand tournant

Pierre-François SOUYRI\*

Les « émeutes du riz » qui touchèrent le pays durant l'été 1918 sont sans doute le plus grand soulèvement populaire qu'ait connu le Japon au cours de son histoire. Le mouvement concerna 38 villes, 153 bourgs et 77 villages, selon des rapports sans doute sous évalués, entraînant environ 700 000 personnes, peut-être plus encore, dans des manifestations et des cortèges de rue dont certains tournèrent à l'affrontement avec la police ou l'armée<sup>1</sup>. Ces émeutes sonnèrent comme un coup de tonnerre dans un pays où l'agitation politique et sociale était non pas inexistante mais somme toute mesurée. Elles furent très vite comprises comme un mouvement de nature ambiguë, à la fois une révolte du type de celles qui avaient éclaté sous l'ancien régime Tokugawa et dans les premières années Meiji<sup>2</sup>, un *ikki* 一揆, et dans ce cas, le plus important mais aussi – on le sait aujourd'hui – le dernier d'entre eux. On y vit aussi un mouvement de colère populaire, alliant aux anciens modes de protestation des revendications touchant aux conditions d'existence, de travail et aux salaires. Quoi qu'il en soit, les contemporains constatèrent que les émeutes du riz apparaissaient comme un tournant dans l'histoire politique et sociale du Japon au début du xx<sup>e</sup> siècle, déclenchant

- 
1. Inoue & Watanabe (1962 : 496).
  2. Sur les *ikki*, voir Katsumata (2011 [1982]).

---

\* Université de Genève.

dans leur foulée une vague de protestations, notamment dans la classe ouvrière, le tout dans un contexte international de montée de l'agitation sociale au lendemain de la révolution russe.

La répression qui frappa au Japon le mouvement socialiste et plus généralement le mouvement ouvrier à partir de 1907<sup>3</sup>, puis la vague d'arrestations de 1910 suivie d'exécutions en janvier 1911 dans le cadre de l'affaire du complot de lèse-majesté (*taigyaku jiken* 大逆事件)<sup>4</sup>, désorganisèrent, voire décapitèrent, un mouvement social naissant. Le jeune poète Ishikawa Takuboku 石川啄木 (1886-1912) évoqua alors en une formule qui devint célèbre une « période de repli », « une période bloquée »<sup>5</sup>. Outre la répression proprement dite et la surveillance policière incessante, la crainte d'être mêlé de près ou de loin à un complot contre l'empereur éloignait les sympathisants de la cause socialiste, isolant encore un peu plus les militants. Cet isolement fut d'ailleurs aggravé par la scission des partis socialistes européens qui, presque tous, rallièrent la cause nationale pendant la Première Guerre mondiale. Entre 1910-1911 et 1917-1918, le mouvement socialiste d'un côté, et le mouvement ouvrier syndical de l'autre, connurent ce qui au Japon est qualifié d'« ère d'hiver » ou de « période d'hibernation » (*fuuyu no jidai* 冬の時代). La tendance générale était au repli. Les rares militants étaient arrêtés pour simple distribution de tracts et la démoralisation les gagnait<sup>6</sup>.

Pourtant, l'agitation continua dans les années 1913-1918. Mais il s'agissait d'une agitation politique qui touchait plutôt les nouvelles couches moyennes urbaines, avec le développement d'un mouvement en faveur du

---

3. À la suite des mouvements de grève qui atteignirent un nombre record en 1907, la police procéda à des arrestations dans les milieux ouvriers et syndicalistes.

4. À partir du printemps 1910, des rafles policières aboutirent à plus d'une centaine d'arrestations parmi les militants socialistes, suite à l'accusation d'un complot visant l'empereur dont les preuves ne seront jamais produites. 26 militants furent jugés, 24 condamnés à mort et 12 exécutés, dont Kōtoku Shūsui 幸徳秋水 (1871-1911) l'un des principaux leaders du mouvement socialiste radical. Sur cette affaire, en français, voir notamment Lévy (2002, 2010), ainsi que Souyri (2016).

5. En août 1910, Ishikawa Takuboku, proche des milieux socialistes, proposa au journal *Tōkyō Asahi shinbun* 東京朝日新聞 (qui le refusa) un essai intitulé « La période actuelle est bloquée » (*Jidai heisoku no genjō* 時代閉塞の現状). Le texte fut finalement publié en 1913. Réédité dans Ishikawa (1969 : 467-480).

6. Arahata (2016 [1975] : 383).

suffrage universel (masculin) en remplacement du suffrage censitaire élitiste, et cherchant à promouvoir un gouvernement représentant les forces parlementaires et non les anciennes factions féodales. Certains libéraux voyaient dans le changement de règne impérial en 1912 l'avènement sinon d'une nouvelle politique, du moins d'une nouvelle génération.

## Le contexte politique : de la nature de la démocratie

En 1912, le cabinet Saionji, sous l'influence du parti Seiyūkai 政友会, refusa, pour des raisons budgétaires, la création des deux nouvelles divisions réclamées par l'armée de terre pour le maintien de l'ordre en Corée. Le ministre de la Guerre démissionna mais l'armée de terre refusa d'en désigner un nouveau<sup>7</sup> : ce fut la première épreuve de force entre un cabinet civil et l'état-major. Saionji Kinmochi 西園寺公望 (1849-1940) fut alors contraint de démissionner. Katsura Tarō 桂太郎 (1848-1913) forma un cabinet conservateur en s'appuyant sur les forces traditionnelles, les anciennes cliques féodales (*hanbatsu* 藩閥) des fiefs du Sud-Ouest, la bureaucratie et l'état-major des deux armes. Mais une partie de la presse se déchaîna contre ce retour en force des milieux les plus traditionnels. L'opposition se mobilisa avec des mots d'ordre du type « Protégeons le régime constitutionnel ! », « À bas les cliques féodales ! ». Certains milieux financiers prêtèrent de l'argent aux députés et aux journalistes d'opposition pour déclencher une dynamique susceptible de faire tomber le gouvernement Katsura, fraîchement mis en place. Ce dernier menaçait d'user de la censure et de la répression mais, début 1913, des manifestations populaires contre le gouvernement empêchèrent la Diète de siéger, tandis que des locaux de police et des sièges de journaux étaient incendiés. Après 53 jours de gouvernement, Katsura démissionna devant le risque de débordement général. Le coup de force de l'armée avait échoué.

La démission de Katsura sonna le coup d'envoi de la vague démocratique dite de Taishō. À titre d'exemple, à Namerikawa, sur la côte de la mer du

---

7. Les ministres de la guerre et de la marine ne pouvaient être issus que des cadres de l'armée de terre et de la marine. Sans accord de l'état-major, il ne pouvait donc y avoir de ministre.

Japon, l'un des bourgs où débiteront les émeutes de 1918, 800 personnes vinrent écouter le 21 juin 1913 les orateurs du mouvement qui dénonçaient les cliques féodales monopolisant le pouvoir et parlaient en faveur du suffrage universel<sup>8</sup>. Ce mouvement pour le suffrage universel (masculin), *fusen undō* 普選運動, gagna sans cesse en importance après 1913 et pourtant le gouvernement ne céda qu'en 1925<sup>9</sup>. Dès 1914, par un curieux effet de retournement, la propagande en faveur de la guerre contre l'Allemagne reprit le thème de la lutte contre le militarisme allemand au nom des idéaux démocratiques proclamés par les alliés. La propagande belliciste offrit ainsi au mouvement démocratique une nouvelle raison d'espérer...

Parmi les porte-paroles de ce mouvement, un professeur de l'université impériale de Tokyo, Yoshino Sakuzō 吉野作造 (1878-1933), inventa un discours particulier sur la démocratie, la démocratie de type *minpon shugi* 民本主義, démocratie au sein du régime impérial. Pour traduire le mot de démocratie, on parlait au Japon à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle de *minshu shugi* 民主主義 (doctrine où le peuple est son propre maître, doctrine socialisante et dangereuse, nous dit Yoshino<sup>10</sup>) ou de *shumin shugi* 主民主義 (doctrine où le maître est le peuple). On a également pu évoquer *minshū shugi* 民衆主義 (doctrine des masses populaires) et même *heimin shugi* 平民主義 (doctrine du peuple). C'est finalement le premier terme qui va l'emporter, et passer aussi en chinois (*mínzhǔ zhǔ yì*), en coréen (*minju juui*) et même en vietnamien (*dânchủ chủ nghĩa*). Yoshino avance de son côté l'expression de *minpon shugi* (doctrine où le peuple est au fondement des choses), dont il nous explique qu'elle est la traduction en japonais du mot occidental « démocratie »<sup>11</sup>. Tous ces termes constituèrent les mots-clés des discours politiques libéraux au cours de l'ère Taishō (1912-1926). *Minpon shugi*, même s'il se retrouve dans de rares occurrences chez Mencius pour désigner la politique, est quasi inexistant en chinois et très peu usité en coréen.

---

8. Kamiya (1986 :1).

9. Des féministes s'engagèrent de leur côté, non sans résultats, pour le suffrage universel réel et lancèrent un mouvement qui, ironiquement, s'intitulait lui aussi *fusen undō* 婦選運動 (mouvement pour le droit de vote des femmes, le premier caractère ayant été changé). Celui-ci faillit obtenir satisfaction au début des années 1920, mais le Parlement rejeta finalement la proposition, à quelques voix près.

10. Yoshino (1984 [1916] : 113).

11. Yoshino (1984 [1916] : 110).

Yoshino se fit vraiment remarquer quand, déjà professeur à l'université, il publia un long article dans la revue *Chūō kōron* 中央公論, en janvier 1916, intitulé « Les principes du gouvernement constitutionnel et les moyens de les réaliser pleinement<sup>12</sup> ». Dans cet article, il évoquait pour la première fois son idée de *minpon shugi*, de « démocratie à la japonaise »<sup>13</sup>. Le concept de *minpon shugi* – mot aujourd'hui quelque peu démodé – résonne fortement car il associe empereur, nation et démocratie, c'est-à-dire qu'il opère une forme de synthèse entre les tenants de l'autorité impériale, les thuriféraires de la nation et les classes moyennes qui revendiquent une participation plus active aux décisions politiques. Pour Yoshino, ce concept relève de la science politique moderne. Il pose la question : comment faire progresser les idées et les pratiques démocratiques dans le cadre de la constitution impériale ? Pour lui, *minpon shugi* est non seulement la traduction du concept occidental de démocratie mais a aussi pour signification le fait que « les objectifs fondamentaux de l'activité souveraine de l'État doivent résider dans le peuple<sup>14</sup> ». Selon Yoshino, un régime constitutionnel ne peut se limiter à l'application stricte de la Constitution, mais doit se consacrer à la mise en pratique de l'esprit qui a présidé à la mise en place de ladite Constitution. Et quel est donc cet esprit ? Yoshino répond : ce sont les trois principes fondamentaux de la protection des droits du peuple, de la séparation des trois pouvoirs (exécutif, législatif et judiciaire), du système d'élection des représentants du peuple. L'élargissement réel des droits du peuple est possible, selon lui, dans le cadre de la Constitution.

Pour Yoshino, le fondement spirituel de la Constitution, c'est la démocratie en tant que telle. La politique n'a pour objet que le bonheur de la population ordinaire et toute décision politique doit se situer dans ce cadre<sup>15</sup>. Assurer la protection du peuple, respecter la séparation des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire, élire des assemblées au suffrage universel, tels doivent être les principes ultimes d'un gouvernement constitutionnel. Pour cela, il est nécessaire d'assurer le respect de la liberté d'expression et

---

12. Yoshino (1984 [1916]).

13. Le mot circulait déjà et avait été utilisé par plusieurs journalistes avant que Yoshino n'en donne une définition plus structurée.

14. Yoshino (1984 [1916] : 93).

15. Yoshino (1984 [1916] : 121).

d'élargir le suffrage censitaire en vigueur. Yoshino oppose « la population ordinaire » aux « classes privilégiées », c'est-à-dire l'aristocratie qui bénéficie de sa position historique et les capitalistes qui ont profité de la conjoncture récente. Contre « les partisans de l'invasion, le militarisme, le capitalisme, les tenants des privilèges de classe », il préconise « la domination de la sagesse et de la morale du peuple » (*kokumin chitoku* 国民知徳), « un principe immuable qui devrait dominer le monde ». Une démocratie réelle au Japon permettrait, à son avis, « d'avancer avec le reste du monde », mais cette avancée reste liée au niveau général d'éducation du peuple. Il termine en proclamant haut et fort la nécessité d'un système fondé sur le gouvernement des partis politiques élus au Parlement au suffrage universel, la suprématie de la Chambre basse sur la Chambre des pairs, la responsabilité du cabinet devant le Parlement<sup>16</sup>, et se prononce en faveur de réformes démocratiques dans le cadre de la Constitution impériale.

Il n'est pas inintéressant à ce stade de remarquer qu'à côté d'un vocabulaire très influencé par la philosophie politique occidentale, Yoshino, et d'autres démocrates dans son sillage, utilisent dans leurs travaux une rhétorique largement tirée des classiques chinois. À partir d'expressions forgées autour de quatre idéogrammes comme *kanmin dōkyō* 官民同共 (coopération du peuple et des fonctionnaires), *kunmin dōchi* 君民同治 ou *kunmin dōsei* 君民同政 (gouvernement conjoint du souverain et du peuple), *banmin dōchi* 万民同治 (gouvernement conjoint de tout le peuple), expressions issues du répertoire chinois, ils tentent de faire passer l'idée d'un processus engendré par des notions traditionnelles, comme si ces tournures avaient valeur intégrative en recréant du connu et du commun<sup>17</sup>. Ces conceptions reposent finalement sur un mélange de foi dans le progrès mais aussi de volonté très influencée par la pensée classique de faire triompher la morale et l'harmonie sociale.

Dès leur parution, les thèses de Yoshino furent critiquées par des socialistes qui lui reprochèrent d'abandonner certains principes essentiels, de couper l'idée de démocratie en tranches, d'en réduire le sens. Ils l'accusèrent

---

16. Yoshino (1984 [1916] : 179-180). À propos du droit de vote pour les femmes, Yoshino reste assez ambigu même s'il encourage l'existence de mouvements féministes (Yoshino 1995 [1915]).

17. Duus et Scheiner (1998 : 174).

de ne vouloir que le développement de pratiques démocratiques dans le cadre d'un État dominé par l'empereur : le *minpon shugi* serait ainsi une sorte de « démocratie impériale », une démocratie à l'intérieur d'un système qui, par essence, est non démocratique. Yoshino aurait renoncé en fait à l'idée démocratique d'« un gouvernement du peuple pour le peuple par le peuple », selon la fameuse expression de Lincoln. Plus grave, il aurait abandonné au profit de l'institution impériale l'idée d'une souveraineté populaire<sup>18</sup>.

L'historien Narita Ryūichi nuance cependant ces critiques : Yoshino était un pragmatique qui savait la répression toujours possible. Il aurait en fait tenté un compromis pour vider de leur substance les tendances autoritaires manifestées dans le texte constitutionnel. En clair, il n'était pas en désaccord avec les tenants d'une conception plus radicale de la démocratie, mais était plus attaché aux réformes à venir de la Constitution qu'à sa critique théorique<sup>19</sup>. Yoshino voulait faire savoir aux vieux conservateurs que la « démocratie » (*minpon shugi*) ne menaçait pas le corps national, le *kokutai* 国体. Le drame de Yoshino néanmoins, c'est qu'il fut en avance sur son temps dans les années 1914-18 et critiqué dès les années 1919-1920 par une nouvelle génération pour sa relative modération<sup>20</sup>. Pourtant sa pensée influença considérablement ses contemporains jusque dans des milieux *a priori* peu versés dans les débats théoriques de science politique.

## Le boom économique de la guerre : profiteurs et misérables

Au cours des années de guerre, le capitalisme japonais, qui avait achevé sa révolution industrielle dans les premières années du xx<sup>e</sup> siècle, accomplit un véritable bond en avant<sup>21</sup>. Profitant des difficultés des Alliés en guerre, le Japon imposa ses produits sur les principaux marchés d'Asie, notamment la Chine et, pour la première fois, exporta à destination de l'Europe certains

---

18. Yamakawa (1976 [1918] : 15-35).

19. Narita (2007 : 31).

20. Stegewerns (2003 : 127).

21. Pour un indice de la production industrielle (indice Nagoya *koshō*) on passe de 100 en 1914 à 487 en 1919.

produits métallurgiques et miniers ainsi que des fournitures militaires. Le poids de l'industrie lourde s'accrut tandis que naissait une puissante industrie chimique. C'est le moment où apparurent des conglomerats, les *zai-batsu* 財閥, comparables par leur taille aux grandes entreprises américaines, allemandes ou britanniques. Entre 1914 et 1918, on estime que le PNB s'accrut de 40% et que la croissance atteignit 9% par an<sup>22</sup>. Pour la première fois, le poids des activités industrielles dépassa celui des activités agricoles. Cette activité industrielle donna un coup de fouet aux exportations et au commerce maritime en particulier. Entre 1914 et 1918, les prix doublèrent en moyenne alors que les salaires connurent un décrochage notable, la hausse nominale n'étant que de 50% environ<sup>23</sup>. Dans l'industrie, les profits s'accumulaient tandis que surgissaient de « nouveaux riches », les *narikin* 成金, ceux qui avaient su profiter de la croissance rapide pour faire fortune en peu de temps. Ces nouveaux magnats s'enrichirent dans les secteurs industriels les plus divers (pharmacie, teinturerie, métallurgie, papeterie, textile...), mais les fortunes les plus impressionnantes tout autant que soudaines apparurent surtout dans l'exploitation des mines, puis dans le secteur de l'appareillage électrique (Hitachi par exemple) et du transport maritime. Le nombre des ouvriers travaillant dans le secteur moderne de l'industrie doubla entre 1914 et 1919, notamment dans l'industrie lourde et les transports. La nouvelle classe ouvrière était composée désormais de plus en plus de travailleurs masculins adultes et qualifiés, alors que la première industrialisation fondée sur l'industrie légère (textile surtout) avait été le fait d'une main-d'œuvre féminine très jeune et peu qualifiée. On eut donc au Japon, toutes proportions gardées, un phénomène à l'inverse de ce qui se produisit dans les pays d'Europe où la Première Guerre mondiale favorisa plutôt l'essor du travail industriel féminin. Dans le cas japonais, la féminisation du salariat à cette époque toucha plutôt le secteur des services.

Ce développement rapide de l'industrie japonaise dans les années 1914-1918 fut à l'origine d'un retournement de la conjoncture politique, fruit d'une crise dans les relations du travail : la rareté de la main-d'œuvre qualifiée créa un rapport de force nouveau et relativement favorable aux

---

22. Crawcour (1997 : 101).

23. Imai (1998 [1974] : 105). Sur une base 100 en 1914, les salaires étaient à 115 environ quand les prix des biens de consommation atteignaient 173 (Imoto *et al.* 2004 : 74).

travailleurs, qui cherchèrent dès lors à obtenir de meilleurs salaires<sup>24</sup>. Dans un contexte international nouveau – lié principalement à la révolution russe – où les mouvements sociaux touchèrent de nombreux pays d'Europe, le nombre de travailleurs japonais en grève s'accrut en 1917 avant de connaître un premier pic en 1918.

Le nombre des amicales et mutuelles ouvrières, qui jouaient dans les faits le rôle de syndicats non officiels, était en constante augmentation à la fin des années 1910. Suzuki Bunji 鈴木文治 (1885-1946), diplômé de l'université de Tokyo converti au protestantisme et préoccupé de questions sociales, fonda en 1912 la Yūaikai 友愛会 (L'Amicale), conçue comme une société ouvrière de secours mutuel. Cette association, qui ne comptait qu'une quinzaine de membres à ses débuts, mettait l'accent sur le développement harmonieux des relations entre patrons et ouvriers. Suzuki entretenait d'excellentes relations avec Samuel Gompers (1850-1924), le charismatique leader de la Fédération américaine du travail (AFL), qu'il avait rencontré lors d'un séjour aux États-Unis, et il avait dans l'idée de fonder un syndicat ouvrier de type américain, qui chercherait à obtenir des réformes substantielles en négociant des compromis avec le patronat. La Yūaikai reçut le patronage de Shibusawa Eiichi 渋沢栄一 (1840-1931), l'un des capitaines de l'industrie et de la finance les plus en vue de son temps<sup>25</sup>. En 1915, elle comptait plus de 6 000 membres, 22 000 au printemps 1918<sup>26</sup>.

À partir du milieu des années 1910, la question sociale fut en effet l'objet d'une littérature dans les revues et la presse<sup>27</sup>. Dans cette veine, il faut signaler notamment *Binbō monogatari* 貧乏物語 (*Roman de la misère*)<sup>28</sup>, composé en livre en 1917, à la suite d'une série d'articles publiés l'année précédente dans l'*Ōsaka Asahi shinbun* 大阪朝日新聞. L'auteur, un économiste qui venait d'être nommé professeur de l'université impériale de Kyoto, Kawakami Hajime 河上肇 (1879-1946), rédigea cet essai à son retour d'un séjour en Europe (1913-1915).

---

24. Le nombre de mouvements sociaux portant sur l'amélioration des salaires passe de 25 en 1914, à 304 en 1917, et 340 en 1918 (Imoto *et al.* 2004 : 76). Les salaires réels vont en moyenne doubler entre 1918 et 1922 (*ibid.*).

25. Hamon (2007 : 234 *sqq.*).

26. Eguchi (1989 : 74-75).

27. Garon (1987 : 10-38).

28. Il s'agit en fait, malgré ce titre, d'un essai économique sur la misère.

Dans l'introduction de son ouvrage, Kawakami écrit : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais il ne vit pas non plus sans pain : c'est en gardant pareille idée en tête que l'auteur de ces lignes a rédigé cet ouvrage<sup>29</sup> ». Kawakami montre que dans les pays d'Europe les plus développés la pauvreté touche une majorité de la population et qu'au Japon, pays qui a su profiter de la conjoncture née de la Première Guerre mondiale pour développer une économie capitaliste solide, la guerre donne naissance à un groupe social de « nouveaux riches ». Mais cette prospérité a ses ombres, car elle a aussi favorisé l'émergence d'une misère sociale, aggravée par la hausse des prix. Kawakami part d'une constatation terrible : alors que l'économie ne cesse de se développer, le nombre de pauvres, au lieu de reculer, ne fait que s'accroître. Il analyse le phénomène d'un point de vue humaniste, avec le souci de faire prendre conscience au lecteur des lacunes et des insuffisances criantes des systèmes de prévoyance sociale et de solidarité. Kawakami écrit là, sans le vouloir, une sorte de bestseller (120 000 exemplaires vendus dès la première édition), un peu à l'image de celui rédigé par Yokoyama Gennosuke 横山源之助 (1871-1915) presque vingt ans plus tôt<sup>30</sup>. « Il est étonnant de voir pareille misère dans des pays civilisés comme les nôtres » écrit Kawakami dans l'introduction de son essai, avec presque de la naïveté<sup>31</sup>. Plus loin, constatant que tous les pays occidentaux sont confrontés à cette même question et qu'en Angleterre, « l'un des pays les plus riches du monde, les pauvres forment encore 30 % de la population<sup>32</sup> », il conclut : « la misère est la grande maladie du xx<sup>e</sup> siècle ». Pour guérir cette maladie, il ne voit qu'une seule solution, l'implication active de l'État et « la réforme de l'opinion<sup>33</sup> ».

Kawakami Hajime s'interroge sur l'absurdité d'un système qu'il juge incapable de se réformer et se rapproche des thèses défendues par les socialistes. Le problème réside, selon lui, dans la demande qui est insuffisante et ne pousse pas le système à produire autant qu'il faut, d'autant que le peu de richesse produite est mal réparti ou redistribué. L'État doit intervenir

---

29. Kawakami (2008 [1917] : 4).

30. Yokoyama (1985 [1899]). Voir, à ce sujet, Souyri (2016 : 363-368).

31. Kawakami (2008 [1917] : 13).

32. Kawakami (2008 [1917] : 16).

33. Kawakami (2008 [1917] : 163).

par des lois somptuaires pour obliger les riches à ne pas surconsommer<sup>34</sup>. Kawakami reste dans une logique « asiatique », c'est-à-dire dans l'idée très confucéenne que l'harmonie sociale est le produit d'une forme de vertu, et que le chaos est le fruit de l'excès. Égoïsme et individualisme conduisent, sous prétexte de liberté, à créer de la pauvreté. C'est donc au nom d'autres principes, plus moraux, que l'ordre peut être rétabli. En fin de compte, ce n'est pas l'économie elle-même mais la vertu, mise en œuvre par l'État, qui peut combattre les désordres de l'économie. Et Kawakami de se montrer finalement partisan d'un « étatsisme économique » fondé sur des principes moraux. Il faut bien reconnaître que, jusqu'alors, les économistes ne traitaient souvent que de l'enrichissement ou de l'épargne. Kawakami fut sans doute l'un des premiers universitaires japonais à se pencher sur le phénomène de la pauvreté<sup>35</sup>. On mesure dans son discours – comme dans celui de Yoshino, nous l'avons vu – la prégnance des références classiques confucéennes à côté de réflexions inspirées par la lecture d'Adam Smith ou de Karl Marx.

La première loi sociale votée en 1911 entra en vigueur en 1916, mais la réputation du travail en usine, assimilé au bagne, restait terrible. Les principales dispositions de la nouvelle loi prévoyaient l'interdiction du travail en usine aux enfants de moins de 12 ans et l'interdiction du travail de nuit (entre 22 h et 4 h du matin...) pour les femmes et les garçons de moins de 15 ans. La durée de la journée de travail ne pouvait excéder 12 heures. Les soins liés aux accidents du travail devaient être pris en charge par les employeurs. Dans les faits, bien peu de ces mesures furent mises en place en 1916. C'est sous l'impact des conflits sociaux des années 1920 que la plupart des employeurs durent se résoudre à appliquer la législation en vigueur<sup>36</sup>.

---

34. Kawakami (2008 [1917] : 110).

35. Kawakami Hajime devint marxiste au cours des années 1920, fut expulsé de l'université de Kyoto en 1928 puis adhéra au PCJ en 1932. Arrêté en 1933, il refusa de se renier et passa le plus clair de son temps en prison à écrire de la poésie. Libéré en 1937, il se consacra à son autobiographie, qui devint l'un des grands succès de librairie de l'après-guerre, et à une nouvelle traduction du *Capital* de Karl Marx, restée inachevée. Il mourut, épuisé par les privations, en janvier 1946.

36. Imai (1998 [1974] : 93 *sqq.*).

## La révolution russe vue du Japon

La révolution russe, qui chassa le tsar en mars 1917 (révolution de Février), puis se radicalisa pour déboucher sur la prise du pouvoir par les bolcheviques début novembre (révolution d'Octobre), suscita, au Japon comme ailleurs, un immense intérêt parmi les intellectuels et les travailleurs. Dans la presse, les mots jadis réservés à la propagande socialiste – comme « capitalisme », « socialisme », « exploitation », « classe sociale » – se retrouvaient désormais sous la plume de journalistes et d'essayistes. « Le mot de “révolution” était sur toutes les lèvres<sup>37</sup> ». Dans son édition du 10 novembre 1917, le *Tōkyō Asahi shinbun* 東京朝日新聞 titra sur la prise du pouvoir en Russie par des « factions extrémistes d'ouvriers et de soldats ». En quelques semaines, le mot extrémiste devint synonyme de bolchevique, et le terme restera longtemps pour qualifier le nouveau pouvoir russe. Pourtant, la proclamation par ce dernier du principe d'une paix sans annexions ni compensations et la dénonciation de la diplomatie secrète suscitèrent de grands espoirs parmi ceux qui comprenaient que les relations internationales fondées sur des rapports de force cyniques n'avaient fait que déboucher sur la catastrophe de la guerre. Mettre de l'ordre dans les relations entre nations nécessitait d'imaginer de nouvelles formes de coopération mondiale, et l'attitude des dirigeants bolcheviques suscita, dans un premier temps, de l'empathie dans une grande partie de l'opinion publique japonaise, y compris parmi les classes moyennes. Dans un article paru dans le *Tōyō keizai shinpō* 東洋經濟新報 en juillet 1918 et consacré au « nouveau régime extrémiste russe », le journaliste Ishibashi Tanzan 石橋湛山 (1884-1973) rappelait que les « troubles » qui avaient éclaté dans ce pays étaient le produit d'une « guerre civile de classes, elle-même conséquence d'une situation économique », et qu'on aurait tort de négliger ce que pense profondément le peuple russe et de le laisser à son sort. À l'encontre du sentiment du gouvernement japonais, Ishibashi concluait qu'il « fallait reconnaître le régime extrémiste russe et même l'aider<sup>38</sup> ».

---

37. Arahata (2016 [1975] : 384).

38. Ishibashi Tanzan, « Kagekiha o enjo seyo » 過激派を援助せよ (Aidons les factions extrémistes), *Tōyō keizai shinpō*, 25 mars 1918, et « Kagekiha seifu o shōnin seyo » 過激派政府を承認せよ (Reconnaissons le gouvernement extrémiste), *ibid.*, 25 juillet 1918,

L'émergence du régime bolchevique eut évidemment de lourdes conséquences sur les rapports de force entre grandes puissances en Asie. Inquiets des effets sociaux et politiques de l'effondrement du pouvoir tsariste, les dirigeants japonais estimaient le nouveau régime communiste inacceptable. La convention russo-japonaise d'amitié, renouvelée en 1916, fut rapidement dénoncée par Tokyo. Pour certains commentateurs, l'effondrement de l'ancien régime en Russie faisait craindre qu'il n'advienne quelque chose de semblable au Japon, avec une remise en cause de la monarchie impériale. Mais d'autres – une partie des cadres de l'armée et certains milieux d'affaires – y voyaient une occasion en or pour avoir les mains libres en Mandchourie du Nord et en Sibérie. La révolution victorieuse à Pétrograd pouvait bien signifier une extension possible de la sphère d'influence japonaise et, en définitive, une bonne opportunité pour ceux qui rêvaient d'expansion sur le continent.

Inquiets néanmoins des premiers succès de l'Armée rouge, les Occidentaux, et notamment Washington, pressèrent le Japon, à partir de mai 1918, de venir en aide aux 50 000 prisonniers tchécoslovaques de Sibérie qui avaient profité du chaos pour se constituer en armée anti-bolchevique. Il fut finalement décidé le 20 juillet que le Japon interviendrait militairement en Sibérie, avec l'appui américain, tandis que les alliés ouvrieraient un nouveau front, plus tard, en Ukraine, à partir de la Mer Noire<sup>39</sup>. L'intervention japonaise aurait pour objectif de constituer un régime contre-révolutionnaire dans l'Extrême-Orient sibérien et de placer la Mandchourie du Nord sous influence japonaise, tout en pesant plus fortement sur le gouvernement chinois, lui-même fort inquiet de la pression communiste sur ses frontières septentrionales. Le départ du premier contingent japonais pour Vladivostok fut fixé au 14 août 1918.

---

reproduits dans Imai (1998 [1974]). Sur Ishibashi Tanzan, voir en français Joël Piguet dans Souyri (2014 : 67-72). Il est intéressant de noter qu'Ishibashi Tanzan, devenu Premier ministre en 1956-57, fut alors partisan d'une reconnaissance immédiate du régime communiste chinois de Pékin. Cette reconnaissance n'interviendra qu'en 1972.

**39.** Fin 1917, les Alliés envoyèrent des troupes à Arkhangelsk. Fin 1918, des troupes françaises débarquèrent en Russie du Sud. Ces opérations, mal organisées et mal coordonnées, débouchèrent sur des échecs.

## « La jacquerie des femmes de l'Etchū »

Or, au cours de l'année 1918, la bonne conjoncture liée à l'expansion économique avait déclenché des phénomènes inflationnistes difficiles à maîtriser. Hausse démographique<sup>40</sup>, amélioration du niveau de vie des couches moyennes urbaines, prolétariat industriel dont les salaires repartaient à la hausse, allaient dans le sens d'une élévation de la demande, notamment en riz. Le système de la propriété foncière ne poussait cependant guère ni à une augmentation de la production ni à des gains de productivité dans la riziculture. En fait la production agricole stagnait. L'offre restait inférieure à la demande. En prévision de la montée des prix, les marchands de riz stockèrent. Malgré l'inquiétude déclarée des dirigeants, dont certains craignaient une explosion de type russe, aucune mesure particulière ne fut prise pour améliorer le sort des populations.

De leur côté, les autorités réquisitionnaient le peu de riz qui restait sur le marché pour équiper les soldats sur le départ vers la Sibérie. Le prix du riz se mit à flamber entre avril et juillet puis explosa début août<sup>41</sup>. À l'inquiétude devant la hausse des prix succéda soudain une grande anxiété. Dans les milieux populaires, on redoutait la faim. L'annonce que le gouvernement s'apprêtait à envoyer des troupes en Sibérie quand le peuple était au bord de la disette survenait on ne peut plus mal.

Le premier incident sérieux éclata le 23 juillet à Uozu (département de Toyama), un port de la mer du Japon. Là, le prix du riz avait augmenté de 35 % depuis janvier. Une cinquantaine de femmes de marins se rassemblèrent sur le port et entravèrent le chargement d'un bateau transportant du riz en direction de Nemuro pour les soldats en partance. La police dispersa les manifestantes mais la presse rapporta l'incident. Des mouvements de même type impliquant des femmes éclatèrent les jours suivants dans les autres ports de la région, à Mizuhashi et à Namerikawa notamment. Au large de ces ports, les eaux étaient peu poissonneuses et la plupart des hommes étaient sur les bateaux, en pleine campagne de pêche, vers

---

<sup>40</sup> La population totale du Japon passe d'environ 44 millions d'habitants en 1900 à 55 millions en 1920.

<sup>41</sup> En avril 1917, le prix du *koku* de riz est de 20 yens. En avril 1918, il est déjà de 33 yens, 40 yens à Osaka début août, 53 yens le 9 août.

Hokkaidō ou Sakhaline. Les femmes, seules à la maison, s'inquiétaient de la hausse des prix. Cette population urbaine de pêcheurs était d'autant plus vulnérable qu'elle était totalement coupée de la paysannerie de l'arrière-pays, et ne pouvait guère compter sur des revenus d'appoint<sup>42</sup>.

À partir du 3 août, des cortèges de femmes se formèrent dans plusieurs agglomérations de la région. Les manifestantes réclamaient le riz « à sa juste valeur » (*tekisei kakaku* 適正価格), l'aide aux plus démunis et l'interdiction des exportations. Des affichettes appelaient la foule (qui se fit de plus en plus masculine) à se rendre à la nuit tombée au sanctuaire local. On faisait sonner le gong comme un tocsin puis on déboulait en cortège devant les maisons des accapareurs de riz, on brisait les réverbères, coupait les fils télégraphiques et, dans l'obscurité totale à l'exception des torches apportées par les manifestants, les maisons étaient prises d'assaut et démolies (*uchikowashi* 打ち壊し)<sup>43</sup>. Si la police intervenait, elle était accueillie par des jets de tuiles et de pierres. On s'emparait des sacs de riz et parfois même on jetait le riz depuis le toit sur la foule (« Il pleut du riz, comme c'est drôle ! »)<sup>44</sup>. Les manifestants scandaient *washira zenbu ga ichimi yazo* わしら全部が一味やぞ<sup>45</sup> (tous ensemble, tous ensemble !), reprenant cette expression *ichimi* tout droit sortie des révoltes des temps médiévaux<sup>46</sup>. Dès le 25 juillet, le *Hokuriku Times* 北陸タイムス titrait : « l'*ikki* à l'assaut des maisons de marchands de riz ». Plusieurs journaux évoquèrent début août « la jacquerie des femmes de l'Etchū » (*Etchū nyobō ikki* 越中女房一揆), de l'ancien nom de la province qui correspondait au département de Toyama, et la presse nationale relayait l'information. Ces mouvements ressemblaient en effet à s'y méprendre aux poussées de fureur populaire de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'époque des Tokugawa, quand on envahissait et démolissait les maisons des usuriers et des marchands<sup>47</sup>. La presse ne manqua pas de

42. Ces bourgades avaient une forte densité. Uozu comptait 15 000 habitants, Mizuhashi 7 000 et Namerikawa 10 000 (Komatsu 2009 : 166).

43. Komatsu (2009 : 167).

44. Komatsu (2009 : 168).

45. Tachibana (2014 : 80).

46. La formule *ichimi dōshin* 一味同心 signifie « les cœurs à l'unisson ». Elle se retrouve dans les serments médiévaux par lesquels les membres d'un *ikki* juraient d'agir tous ensemble, à l'unisson (Katsumata : 2011).

47. Ninomiya (1990 : 391 *sqq.*). Voir aussi Katsumata (2011 : 249 *sqq.*).

le relever, d'autant que la région avait connu de nombreux incidents à l'époque Meiji<sup>48</sup>. Entre le 23 juillet et le 19 août, on ne compta pas moins de vingt-deux nuits d'émeutes dans la région, regroupant selon le cas entre quelques dizaines et un millier de personnes. Ainsi la police rapporta, pour la seule bourgade de Namerikawa, trois cents manifestantes le 5 août, plus d'un millier d'hommes et de femmes le 6 août, sept cents personnes le 7, et six cents personnes manifestant dans deux endroits différents de la ville, soit mille deux cents personnes en tout, le 8 août<sup>49</sup>. À chaque fois, les femmes semblent avoir lancé le mouvement, qui gagne en puissance avec le renfort d'éléments masculins, ceux-ci attisant la colère et la violence de la foule. Parmi les hommes qui participèrent aux manifestations, le petit peuple : ouvriers des chantiers, journaliers, marchands colporteurs, rejoints parfois par des gens à peine plus aisés, petits commerçants, ouvriers imprimeurs, vanniers, voire employés de commerce... À chaque fois, le même scénario : on se rassemble devant la maison d'un spéculateur ou considéré comme tel (le 6 août à Namerikawa, la foule regroupée devant la maison d'un grossiste, Kanegawa Sōsaemon, comptait près de 2 000 personnes selon les témoins, les deux tiers étant des femmes<sup>50</sup>). On fait le siège du grenier, on menace de brûler le bâtiment voire d'en massacrer les occupants (notons néanmoins que nulle part cette dernière menace ne fut mise à exécution).

Mais une autre inquiétude devint perceptible dont la presse se fit aussi l'écho. Le *Toyama kyūhō* 富山急報 le nota dans son édition du 7 août :

La jacquerie des femmes de l'Etchū fait penser évidemment aux émeutes de la faim qui ont éclaté en février de l'an dernier dans les villes russes<sup>51</sup>.

---

48. Notamment des émeutes dites « *bandori* » (*bandori sōdō* バンドリ騒動), de l'appellation locale du *mino* 蓑, le manteau en paille de riz revêtu traditionnellement par les révoltés. Sur le costume des révoltés, voir aussi Katsumata (2011 : 166 *sqq.*). En 1890, des troubles éclatèrent à Namerikawa suite à une hausse du prix du riz combinée à des réquisitions de l'État pour l'armée, obligeant les notables locaux à opérer des distributions de riz. En 1912 de nouveau des troubles touchèrent la région. Ces derniers étaient dans la tête de tous les esprits en 1918 (Kamiya 1986 : 9 *sqq.*) (Katsuyama 2010 : 2-10) (Imoto *et al.* 2004 : 25-41).

49. Katsuyama (2010 : 39).

50. Kamiya (2004 : 150).

51. Cité par Imai (1998 [1974] : 175).

Le même jour, le journal local de Takaoka, le *Takaoka shinpō* 高岡新報, était encore plus explicite, sur le mode lyrique :

La révolution russe a débordé du chaudron. Le militarisme allemand, lui aussi, sera tôt ou tard maudit et expulsé du chaudron. Les émeutes populaires qui ont éclaté à Nishi Mizuhashi, à Higashi Mizuhashi et à Namerikawa nous envoient un signal social effrayant. Même s'il a été facile pour la police de rétablir l'ordre, pourra-t-on pour autant calmer les esprits<sup>52</sup> ?

## Les émeutes se généralisent

Or, à partir du 8 août, le mouvement – dont la presse avait largement rendu compte – changea soudain de nature<sup>53</sup>. Circonscrit géographiquement aux ports de la Mer du Japon, et socialement pour l'essentiel aux femmes de pêcheurs, il s'étendit soudain aux villes de l'intérieur, commençant par celles de l'ouest du pays (des émeutes éclatèrent à Okayama, Wakayama, Kyoto, Osaka). À Nagoya, le 10 août, le bruit se répandit qu'un grand meeting se tiendrait le soir dans le parc de Tsurumai pour évoquer la lutte contre la hausse des prix, et plus de 10 000 personnes se rassemblèrent, ouvriers, étudiants, employés de commerce, pour écouter les discours. La foule commença à jeter des pierres sur les cordons de policiers, puis décida de s'en prendre aux maisons de commerce qui stockaient le riz, et l'émeute commença. Le lendemain soir, 50 000 personnes se rassemblèrent au parc de nouveau, selon la police, et le lendemain encore 30 000. Le 11 août, les troubles gagnèrent Kōbe et le lendemain, les ouvriers des chantiers navals Mitsubishi provoquèrent le chaos dans l'usine : le soir, la ville était livrée à l'émeute.

L'envoyé spécial du journal *Tōkyō nichichi shinbun* 東京日々新聞 témoigne :

Quand la nuit tomba, la ville de Kōbe était en proie à une gigantesque émeute. Dans l'avenue de Sakaemachi, un, deux, trois groupes, plus encore, marchaient en vociférant. La maison de commerce Suzuki, sise à Sakaemachi yonchōme, était en flammes. Le bâtiment du Heishinkan, où se trouvent les bureaux d'un prêteur sur

52. Imai (1998 [1974] : 175).

53. Komatsu (2009 : 165).

gages réputé dur avec le petit peuple, brûlait également, ainsi que les entrepôts de Hyōgo de raffinage du riz qui appartiennent à la maison Suzuki. Les trois étages du bâtiment du *Kōbe shinbun*, le journal de Kōbe qui se fait souvent l'avocat des intérêts Suzuki, furent incendiés. Les aciéries de Wakinojima étaient en cendres ainsi que le siège de la caisse des dépôts de Kōbe. L'incendie toucha aussi le siège principal de la maison Suzuki, au Grand Hôtel, au milieu des cris et des insultes de la foule.

Le lendemain, le 13 août au matin, je pris un pousse-pousse pour faire le tour de la ville et nous fûmes retenus par un groupe de gens qui nous bloquèrent le passage. Un homme à l'air convaincu qui semblait être le chef, nu avec un linge en coton autour de la taille et un sabre fourré autour des hanches, s'en prit à moi qui étais perché en haut de la voiture : « Quand nous sommes en train de mater les salopards qui s'en prennent à notre existence, toi tu te balades en voiture ? C'est honteux. Descends de là ! »

Je me rendis alors au parc de la Minato où, devant un sanctuaire entouré d'arbres, avait lieu un meeting improvisé. Des hommes, un bandeau ceint autour du front, vêtus d'une veste à rayures blanches, criaient des slogans : « À bas le cabinet Terauchi ! Salauds de riches ! Cette nuit, on va aller chercher le riz que vous avez caché<sup>54</sup> ! »

Dans la plupart des villes du Kansai, à Kyoto notamment, les gens des ghettos de discriminés (*buraku* 部落) jouèrent un rôle important, à côté de personnes issues de milieux populaires divers, exaspérées par la hausse des prix. À Fukui, la foule attaqua la préfecture et un commissariat. Puis le 13 août, les émeutes gagnèrent Tokyo, le Kantō et le Kyūshū. Les forces de l'ordre tirèrent sur la foule pour disperser les manifestants. De nombreuses villes japonaises connurent des scènes d'émeute au cours de ces journées. En certains endroits, les danses de la fête du Bon, la fête des morts, le 15 août, dégénérent et les danseurs se muèrent en émeutiers, comme à Kōga, dans le département de Shiga<sup>55</sup>. Passé la mi-août, le mouvement gagna les villages de l'intérieur ainsi que les agglomérations minières comme Miike dans le nord de Kyūshū. En août 1918, on dénombrait 108 usines en grève, un record ! Des troubles éclatèrent jusqu'à Séoul, le 28 août, contre la hausse des prix du riz<sup>56</sup>. Tout le pays, sauf Okinawa, le nord de Honshū et Hokkaidō<sup>57</sup>, fut touché par ce mouvement d'une ampleur tout à fait

---

54. Reproduit dans Imai (1998 [1974] : 177-178).

55. Komatsu (2009 : 170).

56. Narita (2007 : 88).

57. On y rapporte toutefois quelques incidents mineurs, comme à Hakodate le 18 août.

inconnue jusqu'alors. Le 12 septembre, les mineurs de Manda, à Miike, étaient quasiment en état d'insurrection.

Le retournement de la conjoncture contribua à calmer les esprits à partir de la fin août. Pris de panique devant l'ampleur de l'émeute, les marchands jetèrent sur le marché les stocks qu'ils détenaient, faisant redescendre rapidement le prix du *koku* de riz à des niveaux plus raisonnables. À la mi-septembre, les prix étaient revenus aux niveaux de 1916. Mais les émeutes s'étaient succédé à un rythme quasi ininterrompu pendant près de six semaines. Débordée, la police fut remplacée par l'armée dès le 11 août à Kyoto. À Kure, l'infanterie de marine fut mobilisée contre la foule le 18 août, faisant quatre morts<sup>58</sup>. Environ 100 000 hommes de troupe participèrent à la répression des émeutes. On releva en tout une trentaine de tués, ce qui est finalement assez peu, eu égard à la violence déployée. Plusieurs milliers de personnes furent arrêtées, sept cents d'entre elles furent condamnées à des peines de prison, dont soixante-et-onze à des peines de travaux forcés. Deux condamnés à mort furent exécutés (issus du ghetto des *burakumin* de Wakayama). La plupart des personnes arrêtées et condamnées étaient des hommes jeunes, issus des milieux les plus humbles de la société.

De nombreux contemporains, ne pouvant s'expliquer l'ampleur des émeutes, soupçonnèrent un complot organisé<sup>59</sup>. Le mouvement avait pourtant éclaté sans leaders, sans organisation, de manière tout à fait spontanée. Les socialistes ou les syndicalistes n'y eurent aucune influence notable. On a vu que les femmes jouèrent un rôle central dans les premières manifestations. Dans les grandes villes, c'est le petit peuple qui entra en action : prolétaires des petits métiers, ouvriers des usines, parias des quartiers discriminés, mineurs, métallos des aciéries, travailleurs coréens puis, plus tard, quand le mouvement toucha les campagnes, petits paysans qui s'en prirent aux propriétaires fonciers.

Le gouvernement commit par ailleurs une erreur stratégique en cherchant à museler la presse pour l'empêcher de relater l'importance des événements. Dès le 7 août, le *Takaoka shinpō* 高岡新報, jugé trop en empathie avec les manifestants, fut censuré. Le 14, le gouvernement interdit à la

---

58. Komatsu (2009 : 166).

59. Eguchi (1989 : 74), Kinbara (2009 [1973] : 19-20).

presse nationale de rapporter l'ampleur des émeutes. Il est vrai que les journalistes utilisaient un métalangage en évoquant le mot *ikki* ou les pratiques d'*uchikowashi* (démolissage) qui résonnaient dans les oreilles populaires et étaient parfaitement compréhensibles. Rendus furieux par une censure brutale sur l'information, les patrons de presse et les journalistes organisèrent dès lors réunions sur réunions, à Tokyo, dans le Kansai et ailleurs en province, pour protester. La plupart d'entre eux avaient déjà participé au mouvement contre le cabinet Katsura en 1913. « Les émeutes ne sont pas le fait de la presse mais des erreurs du gouvernement », proclamaient de nombreuses motions de journalistes votées en assemblée. Une grande partie des journaux mena alors campagne contre le gouvernement Terauchi, accusé d'inertie, qui devait « désormais tirer les conséquences de ses erreurs<sup>60</sup> ». La bataille pour la baisse du prix du riz se doubla dès lors d'une bataille pour la liberté d'expression, largement inspirée des thèses de Yoshino Sakuzō. Dès septembre, Ishibashi Tanzan note que ces émeutes seraient inévitables tant que le fonctionnement politique serait aussi sclérosé. Pour lui, les couches prolétariennes n'avaient fait que chercher à se défendre et les émeutes étaient donc le reflet de la gravité de la crise politique<sup>61</sup>. De son côté, le socialiste Arahata Kanson 荒畑寒村 (1887-1981) explique dans ses mémoires que « face à un peuple qui crevait de faim, le gouvernement n'a pas pris la moindre mesure et d'ailleurs, s'il en avait prise une, elle aurait été probablement d'un effet mineur. Le peuple a donc pris les choses en main<sup>62</sup> ».

Devant l'ampleur de la crise et l'hostilité de la presse, le gouvernement Terauchi fut contraint à la démission le 21 septembre. Hara Takashi 原敬 (1856-1921), un dirigeant de parti parlementaire non issu des anciennes coteries féodales du Sud-Ouest, devint chef de gouvernement. C'était là une première et un coup sévère porté à l'oligarchie politique qui présidait aux destinées du pays depuis la restauration monarchique<sup>63</sup>. De leur côté, les populations japonaises n'avaient guère apprécié de voir l'armée

---

60. Imai (1998 [1974] : 182-183).

61. Ishibashi Tanzan, « Sōshō no seijiteki igi 争訟の政治的意義 » (La signification politique de la contestation), *Tōyō keizai shinpō*, 5 septembre 1918 (Ishibashi 1971 : 74-78).

62. Arahata (2016 [1975] : 388).

63. Eguchi (1989 : 59-60) ; Kinbara (2009 : 93).

intervenir contre elles. On peut lire dans l'éditorial du 22 août de l'*Ōsaka Asahi shinbun* :

Jusqu'à présent, quand l'État utilisait la force dans les affaires internationales, le peuple japonais approuvait avec frénésie les mouvements de troupes à l'étranger, comme si les territoires conquis allaient lui appartenir. Or désormais il ne s'intéresse plus aux opérations extérieures qui ne semblent plus le concerner. Quand les autorités politiques évoquent un moment capital qui se joue sur les théâtres d'opération à l'étranger, le peuple ne se demande plus si ce sera utile au pays. Chacun s'interroge plutôt sur l'utilité de tout cela pour son profit personnel<sup>64</sup>.

## Premières réflexions sur la crise

Les observateurs qui se sont alors penchés sur cette crise y virent la conjonction de plusieurs mouvements. D'abord une anxiété populaire devant les difficultés croissantes à assurer la stabilité du foyer alors que l'inflation dérapait et que le gouvernement, préoccupé par l'expédition de Sibérie, restait inerte. C'est ce qui fut à l'origine de la colère des femmes de pêcheurs notamment. Dans les villes, le petit peuple se révolta contre « l'immoralité des riches » qui continuaient de spéculer sur la misère des bonnes gens. Alimenté par l'inflation, perçue comme une manœuvre pour s'enrichir encore sur leur dos, le ressentiment contre les nantis joua certainement un rôle essentiel. L'absence de systèmes d'aide laissa les plus pauvres démunis face à la flambée des prix, et l'inexistence de moyens pour contrecarrer la crise fut comprise comme une trahison de la nécessaire bienveillance que devaient exercer les plus puissants à l'égard des plus faibles, dans le cadre de représentations générales aux accents toujours confucianistes. Les puissants avaient en quelque sorte failli à leur devoir de protection et, dans ces conditions, la violence paraissait légitime. On fit prévaloir une « économie morale » et un certain sens de la justice, préoccupations qui résonnaient comme en adéquation avec les thèses de Kawakami Hajime, rappelées ci-dessus. À la question des autorités qui demandaient aux manifestants

---

64. Cité par Imai (1998 [1974] : 181). L'expédition en Sibérie, décidée dans le secret des états-majors sans véritable débat national, fut considérée dans l'opinion avec une grande froideur. Les bulletins militaires tombaient dans l'indifférence, voire l'hostilité.

arrêtés s'ils ne regrettaient pas d'avoir participé aux émeutes, nombreux furent ceux qui répondirent : « Mais pourquoi donc devrais-je le regretter ? C'est cela qui a fait baisser le prix du riz, non<sup>65</sup> ? »

L'intervention des gens des ghettos, les descendants des parias, qui vinrent grossir les rangs des émeutiers, notamment dans les villes du Kansai, était évidemment liée à la hausse des prix mais ces gens étaient aussi exaspérés par un sentiment général et de plus en plus insupportable de ne pas être traités comme les autres. Le mouvement des mineurs et des petits paysans – qui se propagea alors que les prix avaient commencé à redescendre – traduisit aussi une exaspération contre les conditions de travail difficiles auxquelles ils étaient réduits. Les tensions sociales qui éclatèrent au grand jour en septembre relevaient déjà d'une autre dimension qui dépassait la lutte contre la cherté. Gotō Shinpei 後藤新平 (1857-1929), alors ministre des Affaires étrangères, pensait qu'il s'agissait là d'une manifestation extrême de la guerre des classes<sup>66</sup>. Après avoir été paralysés par l'atmosphère de « l'ère d'hiver », ouvriers, mineurs et petits paysans redressaient en effet la tête. Leur mouvement préfigurait l'agitation sociale qui caractérisera la nouvelle période<sup>67</sup>.

Au-delà des événements eux-mêmes, la violence qu'exprimait le mouvement renvoyait – et nombreux furent les analystes de l'époque qui le notèrent – à une incapacité profonde du système politique japonais d'alors à prendre en compte les aspirations des couches sociales subalternes, qui se sentirent abandonnées par l'État. Certains, comme les démocrates Yoshino Sakuzō ou Ishibashi Tanzan, accusèrent un gouvernement incapable d'être à l'écoute du peuple et pointèrent du doigt la bureaucratie d'État et le Parlement, totalement dénués, l'un comme l'autre, de la moindre volonté de comprendre les difficultés populaires et de leur trouver une solution. Fukuda Tokuzō 福田徳三 (1874-1930) pensait que l'imprévoyance du gouvernement avait poussé le peuple « à un point extrême » où le droit à la vie l'emporte sur le droit de propriété<sup>68</sup>. Au bout du compte, l'aggravation sensible des divisions sociales, la distribution inégale de la richesse,

---

65. Komatsu (2009 : 168).

66. Gotō Shinpei dans son journal personnel, cité par Kinbara (2009 : 19).

67. Gordon (1991 : 108).

68. Cité par Duus & Scheiner (1998 : 177).

les difficultés économiques combinées à l'impéritie des classes possédantes, avaient poussé le peuple dans la rue<sup>69</sup>. Le socialiste Katayama Sen 片山潜 (1859-1933), à l'époque en exil aux États-Unis, cherchant à saisir le sens historique de l'épisode, y voyait la première étape de la révolution à venir. Plus tard, il écrira depuis Moscou, en 1933 :

Les classes laborieuses au Japon ont consenti de lourds et terribles sacrifices lors des émeutes du riz. Mais le mouvement de 1918, c'est la première action de lutte des masses qui a fait trembler les classes exploiteuses de ce pays<sup>70</sup>.

À l'automne 1918, la capitulation d'un ministre conservateur, incapable de réagir à une crise sociale, donna de l'espoir à tous ceux qui luttèrent contre un système qui ne laissait guère de place à la libre expression et à la contestation. Tous ceux qui, dans les classes moyennes, s'étaient opposés les années précédentes à un système politique verrouillé par les anciennes cliques féodales des principautés du Sud-Ouest, le Conseil privé de l'empereur (Sūmitsuin 枢密院), les Anciens (*genrō* 元老) et les factions militaires, retrouvèrent espoir. Certes, les émeutes du riz ont pu être décrites comme la conséquence d'une grave mais classique crise de subsistance que les structures modernes ne permettaient pas de juguler, là où les mécanismes traditionnels seigneuriaux de régulation sous les Tokugawa se révélaient relativement efficaces. Mais dans les grandes villes comme à Tokyo, les émeutiers ne s'en prirent pas qu'aux maisons des spéculateurs, ils jetèrent des pierres sur les grands magasins de Nihonbashi, sur les boutiques de vêtements chics de Ginza, sur les restaurants, les banques et les bâtiments des grandes entreprises qui incarnaient l'enrichissement brutal de certains, bref s'en prirent à tout ce qui représentait ce luxe des couches moyennes et supérieures auxquels les manifestants n'avaient pas accès. Et comment ignorer, dans la foulée de ces émeutes, la tenue d'un congrès national des syndicats en août 1919 et la naissance de groupuscules prolétariens dont certains seront à l'origine du Parti communiste ? Le rôle remarqué dans les manifestations des discriminés issus des ghettos de *buraku* est souvent considéré comme le premier pas qui mena à la naissance de l'organisation des parias, la Suiheisha 水平社,

---

69. *Ibid.*

70. Katayama (1963 [1933] : 453).

fondée en 1922<sup>71</sup>. Enfin, le rôle des femmes dans le déclenchement des émeutes intervint dans un contexte de contestation grandissante de la position subordonnée des femmes dans la société<sup>72</sup>, même si on se rend compte aujourd'hui qu'elles ont toujours joué un rôle important dans les révoltes sous l'ancien régime Tokugawa<sup>73</sup>. Nombreux furent les observateurs de l'époque qui comprirent que les « émeutes du riz » n'étaient pas qu'une fureur populaire de type classique liée à une crise de subsistance, mais qu'il s'agissait d'une crise politique, sociale, économique de grande ampleur qui, d'une certaine manière, contribuait à « délivrer une société bloquée » par un couvercle de plomb, celui de la répression contre le mouvement social<sup>74</sup>.

\*\*\*

L'année 1918 marque, à n'en pas douter, un jalon dans l'histoire de l'archipel, à l'origine d'un nouveau cycle de contestations et de ruptures : le Japon n'est plus seulement une société engagée dans un processus de modernisation, qui progresse avec plus ou moins de bonheur. L'ambiguïté du mouvement, à la fois fureur populaire de type classique et mouvement social ancré dans la réalité du monde capitaliste, est à l'image du Japon de cette époque, où cohabitent des modes de pensée qui s'inscrivent tout autant dans le vocabulaire et l'idéologie « à la chinoise » que dans des discours cherchant à réguler les systèmes d'exploitation, pour les améliorer ou les dépasser. Les émeutes du riz sont un tournant non seulement parce qu'elles correspondent à l'irruption d'une conflictualité sociale sans

---

71. Matsuo Takayoshi, cité par Meyer (2005 : 70-71).

72. Sur ces questions, voir en français Lévy (2014) et Souyri (2016 : 431-455).

73. Une synthèse sur le rôle des femmes dans les émeutes d'ancien régime par Tsutsumi Yōko dans Hosaka (2000). Voir également, pour les révoltes de femmes dans l'Etchū, Katsuyama (2010).

74. On notera que l'épisode inflationniste de 1918 touche de nombreuses contrées en Asie : la Corée en est aussi victime et des incidents éclatent à Séoul fin août contre le prix excessif du riz, alors que l'Indochine française, la Birmanie britannique et le royaume du Siam cherchent à acquérir du riz sur les marchés extérieurs, contribuant à tendre les prix (Narita 2007 : 88). Sur les émeutes du riz, la grande étude de référence reste Inoue & Watanabe (1962). Voir aussi *Rekishi hyōron* (1968).

commune mesure avec ce qui était connu jusqu'alors, et qui se manifestera pendant toutes les années 1920, mais parce qu'elles indiquent aussi la fin d'un cycle de révolte, celui de l'émeute spontanée et brutale qui marqua toute l'histoire du Japon au XIX<sup>e</sup> siècle. Le nouveau cycle qui commence alors traduit tout autant l'émergence d'une classe ouvrière combative que l'essor d'une société de masse avec une nouvelle culture de la consommation (*taishū bunka* 大衆文化), ou encore de nouvelles couches intellectuelles d'une génération passée par les lycées et les universités<sup>75</sup>, c'est-à-dire éduquée dans le cadre d'un système de pensée largement différent de celui qui forma la génération précédente.

Le Japon se trouve dès lors impliqué, comme les autres pays avancés de son temps, dans une crise des relations sociales dont la résolution se pose en termes de plus en plus antagoniques. La montée du mouvement ouvrier à partir des années 1918-1919, la crise de l'économie qui frappe le système en 1930, l'impérialisme et l'intervention de l'État comme remèdes à la crise, les tendances autoritaires de plus en plus affirmées dans le corps social puis finalement la guerre, sont des processus que connaissent nombre de sociétés avancées dans les années 1920 et 1930. Le Japon n'y échappe pas. En ce sens, il n'est plus un pays engagé dans la modernisation de ses structures, il est déjà un pays « moderne » confronté à une crise générale de la « modernité ».

---

75. Le nombre d'étudiants est de 24 000 en 1900, de 47 000 en 1910, de 80 000 en 1920. À partir de 1918-1919, on commence à évoquer l'existence d'un « mouvement étudiant ».

## Bibliographie

**ARAHATA Kanson** 荒畑寒村 2016 [1975]  
*Kanson jiden* 寒村自伝 (La vie de Kanson par lui-même), t. 1, Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**CRAWCOUR E. Sidney** 1997  
« Industrialisation and Technological Change, 1885-1920 », in Yamamura Kozo (ed.) *The Economic Emergence of Modern Japan*, Cambridge, Cambridge University Press : 50-115.

**DUUS Peter & SCHEINER Irwin** 1998  
« Socialism, Liberalism, and Marxism, 1901-1931 », in Bob T. Wakabayashi (ed.) *Modern Japanese Thought*, Cambridge, Cambridge University Press: 147-206 .

**EGUCHI Keiichi** 江口圭一 1989  
*Futatsu no taisen* 二つの大戦 (Les deux grandes guerres), Tokyo, Shōgakkan 小学館, coll. « Taikei Nihon no rekishi » 大系日本の歴史 , 14.

**GARON Sheldon** 1987  
*The State and Labor in Modern Japan*, Berkeley, University of California Press.

**GORDON Andrew** 1991  
*Labor and Imperial Democracy in Prewar Japan*, Berkeley, University of California Press.

**HAMON Claude** 2007  
*Shibusawa Eiichi (1840-1931), Bâtitteur du capitalisme japonais*, Paris, Maisonneuve & Larose.

**HOSAKA Satoru** (dir.) 保坂智 2000  
*Ikki to shūen* 一揆と周縁 (Les révoltes et les marges), Tokyo, Aoki shoten 青木書店, coll. « Minshū undō shi » 民衆運動史 (Histoire des mouvements populaires), 1.

**IMAI Seiichi** 今井清一 1998 [1974]  
*Taishō demokurashii* 大正デモクラシー (La démocratie de l'ère Taishō), Tokyo, Chūō kōron sha 中央公論社, coll. « Nihon no rekishi 日本 の歴史 », 23.

**IMOTO Mitsuo** 井本三夫 *et al.* (dir.) 2004  
*Zusetsu Kome sōdō to minshushugi no hatten* 図説米騒動と民主主義の発展 (Les émeutes du riz et le développement de la démocratie), Tokyo, Minshūsha 民衆社.

**INOUE Kiyoshi** 井上清  
& **WATANABE Tōru** 渡部徹 (dir.) 1962  
*Kome sōdō no kenkyū* 米騒動の研究 (Recherches sur les émeutes du riz), t. 5, Tokyo, Yūhikaku 有斐閣.

**ISHIBASHI Tanzan** 石橋湛山 1971  
*Ishibashi Tanzan zenshū* 石橋湛山全集 (Œuvres complètes), t. 2, Tokyo, Tōyō keizai shinpō sha 東洋経済新報社.

**ISHIKAWA Takuboku** 石川啄木 1969  
*Ishikawa Takuboku shū* 石川啄木集 (Œuvres complètes d'Ishikawa Takuboku), Tokyo, Kadokawa shoten 角川書店, coll. « Nihon kindai bungaku taikai » 日本近代文学大系, 23.

**KAMIYA Nobuo** 紙谷信雄 1986  
*Namerikawa machi ni okeru minponshugi no tenkai* 滑川町における民本主義の展開

(L'essor de la démocratie dans la ville de Namerikawa), Uozu (à compte d'auteur).

**KAMIYA Nobuo** 紙谷信雄 2004

*Kome sōdō no rironteki kenkyū* 米騒動の理論的研究 (Recherches théoriques sur les émeutes du riz), Uozu, Kakimarusha 柿丸舎.

**KATAYAMA Sen** 片山潜 1963

« Nihon ni okeru sen kyūhyaku jūhachi nen no kome sōdō no jūgo shūnen ni yosete » 日本における一九一八年の米騒動の一五周年によせて (Les émeutes du riz de 1918, quinze ans après) [*Communist International*, 1933], in Ōkouchi Kazuo (dir.) 大河内一男, *Shakaishugi* 社会主義 (Socialisme), Tokyo, Chikuma shobō 筑摩書房, coll. « Gendai Nihon shisō Taikai » 現代日本思想大系, 15.

**KATSUMATA Shizuo** 勝俣鎮夫 2011

*Ikki, Coalitions, ligues et révoltes dans le Japon d'autrefois*, trad. Pierre-François Souyri, Paris, CNRS éditions, [éd. or. *Ikki* 一揆, Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, 1982].

**KATSUYAMA Toshiichi** 勝山敏一 2010

*Onna ikki no tanjō* 女一揆の誕生 (La naissance des révoltes de femmes), Toyama, Katsura shobō 桂書房.

**KAWAKAMI Hajime** 河上肇 2008 [1917]

*Binbō monogatari* 貧乏物語 (Roman de la misère), postface d'Ōuchi Hyōe 大内兵衛, Iwanami bunko, Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**KINBARA Samon** 金原左門 2009 [1973]

*Taishōki no seitō to kokumin. Hara Takashi*

*naikakuka no seiji katei* 大正期の政党と国民—原敬内閣下の政治過程 (Les partis politiques et le peuple pendant l'ère Taishō : l'évolution politique du cabinet Hara), Tokyo, Hanawa shobō 塙書房.

**KOMATSU Hiroshi** 小松裕 2009

<*Inochi*> *to teikoku Nihon* 「いのち」と帝国日本 (La vie et l'empire du Japon), Tokyo, Shōgakkan 小学館, coll. « Zenshū Nihon no rekishi » 大系日本の歴史, 14.

**LÉVY Christine** 2002

« Kōtoku Shūsui et l'anarchisme », *Ebisu – études japonaises*, 28 : 61-86.

**LÉVY Christine** 2010

« Autour de l'Affaire du crime de lèse-majesté », dans *Censure, autocensure et tabous, Actes du Quatrième colloque d'études japonaises de l'Université de Strasbourg*, Arles, Philippe Picquier.

**LÉVY Christine (dir.)** 2014

*Genre et modernité au Japon. La revue Seitō et la femme nouvelle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

**MEYER Harald** 2005

*Die Taishō-Demokratie, Begriffsgeschichtliche Studien zur Demokratierezeption in Japan von 1900 bis 1920*, Berne, Peter Lang.

**NARITA Ryūichi** 成田龍一 2007

*Taishō demokurashii* 大正デモクラシー (La démocratie de l'époque Taishō), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, coll. « Shirizu Nihon kingendaishi » シリーズ日本近現代史, 4.

**NINOMIYA Hiroyuki 1990**

« L'Époque moderne », in Francine Hérail (dir.), *Histoire du Japon*, Le Coteau, Horvath : 301-424.

**Rekishī hyōron 歴史評論 1968**

*Kome sōdō, 50 nen* 米騒動50年 (Les émeutes du riz, cinquante ans après), 216.

**SOUYRI Pierre-François (dir.) 2014**

*Japon colonial 1880-1930. Les voix de la dissension*, Paris, Les Belles-Lettres.

**SOUYRI Pierre-François 2016**

*Moderne sans être occidental. Aux origines du Japon d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard.

**STEGEWERNS Dick 2003**

« Yoshino Sakuzo: The Isolated Figurehead of the Taisho Generation », *Nationalism and Internationalism in Imperial Japan. Autonomy, Asian Brotherhood, or World Citizenship*, Londres, New York, Routledge & Curzon.

**TACHIBANA Yūichi 立花雄一 2014**

*Inpei sareta onna kome sōdō no shinsō* 隠蔽された女米騒動の真相 (La vérité cachée sur les émeutes du riz de femmes), Tokyo, Nihon keizai hyōronsha 日本経済評論社.

**YAMAKAWA Hitoshi 山川均 1976**

« Minponshugi no hanmon » 民本主義の煩悶 (La démocratie *minpon shugi* dans la tourmente) [14 mars 1918], *Yamakawa Hitoshi shū* 山川均集 (Œuvres de Yamakawa Hitoshi), Tokyo, Chikuma

shobō 筑摩書房, coll. « Kindai Nihon shisō taikai » 現代日本思想大系, 19.

**YOKOYAMA Gennosuke 横山源之助 1985 [1899]**

*Nihon no kasō shakai* 日本の下層社会 (Le Japon d'en bas), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**YOSHINO Sakuzō 吉野作造 1984 [1916]**

« Kensei no hongī o toite sono yūshū no bi o nasu no michi o ronzu » 憲政の本義を説いてその有終の美を成すの途を論ず (Les principes du gouvernement constitutionnel et les moyens de les réaliser pleinement), in Mitani Ta.ichirō 三谷太一郎 (dir.), *Yoshino Sakuzō* 吉野作造 Tokyo, Chūōkōronsha 中央公論社, coll. « Nihon no meicho » 日本の名著, vol. 48 : 91-181.

**YOSHINO Sakuzō 1995**

« Fujin no seiji undō » 婦人の政治運動 (Le mouvement politique des femmes) [1915], in *Yoshino Sakuzō zenshū* 吉野作造全集, vol. 3, Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店 : 115-123.

# La presse japonaise pendant la Première Guerre mondiale

## Reportages de guerre et débats sur le journalisme<sup>1</sup>

NAKAYAMA Hiroaki 中山弘明\*

### 1.

On dit qu'une grande guerre fait rage au-delà des mers. Moi-même, je me surprends parfois à le répéter à haute voix, mais au fond de moi, j'en doute. Il y aurait une guerre ? Après tout, ce pourrait bien n'être qu'une fiction, non ? Une fiction habilement créée par quelqu'un qui voudrait nous tromper, moi et mes semblables. Oui, c'est ça. Et les journaux reprennent cette fiction, ils nous en donnent des nouvelles comme si cela se passait vraiment, tel quel, en réalité. Avec grand tapage, ils nous font croire que cette tragédie, qui pourtant ne se produit nulle part dans le monde, existe réellement.

(Ogawa 1918)

Dans l'esprit de dénonciation de la « guerre sur papier » selon Kaikō Takeshi 開高健 (1930-1989)<sup>2</sup>, cette citation tirée de la nouvelle *La guerre* d'Ogawa

---

1. Cet article est paru initialement sous le titre « Sensō to shinbun. Daiichiji taisen-ki no hihyō gensetsu » 戦争と新聞—第一次大戦期の批評言説 (La presse et la guerre. Discours critiques durant la Première Guerre mondiale), *Bungei to hihyō* 文藝と批評, vol. 8 (9), 1999, puis a été republié dans *Daiichiji taisen no « kage »*. *Sekai sensō to Nihon bungaku* 第一次大戦の〈影〉—世界戦争と日本文学 (L'ombre de la Grande Guerre. La littérature japonaise et la Première Guerre mondiale), Shin.yō-sha 新曜社, 2012. Il a été révisé avec l'auteur pour cette traduction. Toutes les notes sont du traducteur.

2. L'expression est tirée d'un essai de Kaikō Takeshi, « Kami no naka no sensō » 紙の中の戦争 (La guerre sur papier, *Bungei shunju* 文芸春秋, 1972), qui s'interroge sur

---

\* Université Bunri de Tokushima (徳島文理大学).

Mimei 小川未明 (1882-1961)<sup>3</sup> offre un point d'entrée idéal à une étude sur les liens entre la presse et la Première Guerre mondiale. Elle exprime de manière très vive le sentiment de malaise du protagoniste face à ce conflit lointain qui fait « des dizaines de milliers de morts par jour », mais reste néanmoins appréhendé comme un divertissement par ses contemporains. Les représentations du conflit dans les médias induisent ce doute – après tout, ce pourrait bien n'être qu'une fiction ? En grandes capitales dans les journaux, la guerre devient ainsi un simple discours destiné à la consommation de masse.

En 1915, à la suite de l'*Ōsaka Asahi* 大阪朝日, les grands journaux lancèrent leur édition du soir. Un réseau d'agences de presse assurait la transmission de l'information, tandis que des envoyés spéciaux furent dépêchés en Europe. Les lecteurs furent ainsi submergés par un flot de nouvelles transmises depuis le théâtre des opérations. On sait aujourd'hui à quel point la guerre russo-japonaise avait entraîné la modernisation des organes de presse et que la littérature n'y avait pas été étrangère (Ariyama 1995 : 41-45)<sup>4</sup>. Durant la Première Guerre mondiale, les journalistes japonais furent pris dans une intense lutte pour l'information à l'échelle internationale, avec une presse souvent instrumentalisée, captive des grandes puissances, de leurs manœuvres et tractations diplomatiques. Alors que l'information devenait un produit commercial et que les fuites se multipliaient, les journalistes organisèrent des congrès internationaux pour tenter de fixer des règles de bonne pratique. À cette époque se développèrent systématiquement des théories du journalisme, tandis que les quotidiens se structurèrent en créant en interne des rédactions « politique » ou « société ». Participer

---

la capacité de la littérature à décrire la guerre. Kaikō, qui avait été reporter au Vietnam, entendait ainsi dénoncer le traitement médiatique du conflit.

3. Si Ogawa Mimei est répertorié aujourd'hui comme auteur de littérature pour la jeunesse, il légua aussi une œuvre méconnue qui laisse transparaître ses sympathies pour le mouvement socialiste. *La guerre* est une courte nouvelle satirique dans laquelle un « je », s'interrogeant sur la réalité d'une guerre que les médias présentent comme un spectacle, discute avec un ami qui tente de lui démontrer les bienfaits économiques et sociaux du conflit.

4. Sur le rôle de la guerre dans la modernisation de la presse, voir également Christiane Séguy, *Histoire de la presse japonaise*, Paris, POF, 1993, p. 140-174, 245-275 et 288-293, ainsi que James L. Huffman, *Creating a Public. People and Press in Meiji Japan*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1997, p. 199-223 et 271-309.

au premier conflit mondial signifiait entrer dans un réseau de communication politique global, devenir un vecteur de diffusion de l'information à l'échelle planétaire. Jusqu'où était-il possible d'aller dans la transmission de l'information en temps de guerre ? Voilà le problème qui se présentait aux gens du métier, contraints de plus en plus à s'interroger sur leurs méthodes.

Avec ce contexte en arrière-plan, j'aimerais me concentrer sur deux figures du journalisme de l'époque : Sugimura Sojinkan 杉村楚人冠 (1872-1945)<sup>5</sup> et Ōba Kakō 大庭柯公 (1872-1924)<sup>6</sup>. Envoyés spéciaux en Europe pour l'*Asahi* entre 1914 et 1915, ils publièrent en série de longs reportages de terrain. Je voudrais examiner leur discours en parallèle avec les débats qui se tenaient alors dans le monde de la presse et dans les cercles littéraires autour de la notion d'« impressionnisme » (*inshō* 印象). Leur problématique commune tient à un questionnement sur le point de vue du sujet de l'écriture, la subjectivité de la narration et l'usage de la première personne. Bref, il faudra examiner quelle réalité construisent ces témoignages depuis le terrain. Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, j'apporterai une série d'éclairages ponctuels afin de mieux cerner quelques-unes des caractéristiques du milieu, en empruntant des exemples tirés d'articles de presse, de romans sur l'univers des médias, de manuels de journalisme et de critiques littéraires.

---

5. Après des études d'anglais, Sugimura Sojinkan collabora avec divers organes de presse, comme traducteur et pigiste. Il s'approcha du socialisme, devint interprète pour la légation américaine, s'impliqua dans la réforme du bouddhisme. Il entra en 1903 au *Tōkyō Asahi* 東京朝日, d'abord comme traducteur de la presse anglo-saxonne. Envoyé à plusieurs reprises en Europe et aux États-Unis, il se fit connaître pour ses dépêches et reportages pleins d'esprit. Il œuvra à la modernisation de l'*Asahi*, en mettant notamment sur pied pour la première fois au Japon un département d'enquête (1911), dont il sera directeur pendant douze ans, puis de vérification des sources (1924).

6. Ōba Kakō étudia le russe et l'anglais. Après la guerre sino-japonaise, il travailla un temps comme interprète pour une maison de commerce japonaise à Vladivostok, puis comme enseignant de russe dans l'armée, et traducteur pour le renseignement. Il entra à l'*Osaka Mainichi* 大阪毎日 en 1906, sillonna le monde en reporter. Il passa au *Tōkyō Asahi*, qui l'envoya couvrir le front de l'Est pendant la Première Guerre mondiale. Il fut témoin de la révolution d'Octobre à Pétrograd en 1917. Il quitta le journal suite à l'affaire *hakkō* (voir note 9). Ensuite rédacteur en chef du *Yomiuri* 読売, il s'approcha des mouvements socialistes et participa à la création de la Fédération socialiste japonaise (Nihon shakaishugi dōmei 日本社会主義同盟) en 1920. Envoyé en Russie en 1921, arrêté en République d'Extrême-Orient, soupçonné d'espionnage, libéré un temps, il disparut sur le continent quelques années plus tard dans des circonstances obscures.

## 2.

Le 12 septembre 1918 se tint en grande pompe dans les locaux d'un restaurant de Tsukiji une Conférence nationale des journalistes (*Zenkoku kisha taikai* 全国記者大会), à laquelle participèrent plus de deux cents personnes affiliées aux grandes maisons de presse. Il s'agissait de protester contre la censure imposée par le gouvernement suite aux émeutes du riz (*kome sōdō* 米騒動)<sup>7</sup>. Tous les grands quotidiens relayèrent l'événement.

Les journalistes se succédèrent sur l'estrade pour tenir des discours enflammés. L'étoile de l'*Ōsaka Asahi*, Ōyama Ikuo 大山郁夫 (1880-1955), ayant constaté que les émeutes étaient parties du Kansai, déclara : « La pensée démocratique (*minpon shishō* 民本思想) qui a saisi le Kansai entre en résonnance avec mes propres opinions. Si seulement le gouvernement Terauchi n'avait pas muselé la presse, nous pourrions en débattre sérieusement. » (« Naikaku dangai... » 1918). Il critiqua le conservatisme du Premier ministre Terauchi Masatake 寺内正毅 (1852-1919)<sup>8</sup>, en l'accusant de craindre les progrès du peuple. Selon Fukura Torao 福良虎雄 (1870-1941), de l'*Ōsaka Mainichi*, Terauchi avait perdu le pouvoir au moment où les nouvelles sur les émeutes du riz avaient été télégraphiées vers le monde entier. Un autre orateur, Shiba Teikichi 斯波貞吉 (1869-1939) du *Yorozu chōhō* 萬朝報, vilipenda le « gouvernement maudit ». L'assistance ne semblait pas décollérer. Un autre encore, Andō Masazumi 安藤正純 (1876-1955) du *Tōkyō Asahi* 東京朝日, fit une déclaration qui mérite toute notre attention. Il expliqua que les journalistes n'avaient pas l'habitude de prendre parti (ils étaient censés « adopter la position d'une tierce personne »), mais que, cette fois, le gouvernement ayant dépassé les bornes, ils devaient s'ériger en défenseurs de la liberté d'expression. En cette occasion, toutes les grandes figures du journalisme, qui par la suite deviendraient des sociologues ou des politologues en vue, prirent la parole sous leur vrai nom.

---

7. Série de révoltes populaires déclenchées dans tout le Japon entre juillet et septembre 1918, provoquées par l'inflation du prix du riz notamment. La population des campagnes, mais aussi des villes, manifesta, saccagea, prit d'assaut des postes de police et des bureaux de l'administration, affronta les forces de l'ordre dans des combats de rue. Voir l'article de Pierre-François Souyri dans ce numéro.

8. Ministre de la guerre entre 1902 et 1912, gouverneur général de Corée, Terauchi avait été nommé Premier ministre en 1916. Suite aux émeutes du riz, il démissionna à la fin de septembre 1918, deux semaines après la conférence dont il est question ici.

Comme l'avait signalé Andō Masazumi, ils étaient supposés rester en retrait mais, vers cette époque, les grandes plumes de la presse commencèrent à parler à la première personne. Le journaliste voulait alors séduire le lecteur en vendant son nom : on entra dans l'ère de l'information nominalisée.

Bien davantage que les ténors de la presse d'opinion de Meiji, ces intellectuels avaient conscience de la capacité des journaux à manipuler l'opinion publique, ne serait-ce que pour y instiller un esprit démocratique. Les articles autour des émeutes du riz en offrent une bonne illustration. Dans le *Tōkyō Asahi* du 15 août 1918 parut un article au titre sensationnaliste « Les soldats chargent la foule » (*Gunshū heishi no tame ni tsukikorosaru* 群衆兵士の為に突殺さる). Le 13 août, le *Yomiuri* avait parlé « de nombreux blessés parmi les femmes et les enfants » et de « violences policières que tout le monde dénonce ». La désignation claire d'un « ennemi » (l'État policier) avait pour effet de modeler la conscience populaire et, également, de créer une large campagne médiatique pour renverser le gouvernement de la vieille oligarchie (*hanbatsu* 藩閥). Le *Tōkyō Asahi* envoya également 100 000 cartes postales préaffranchies à ses lecteurs pour solliciter leur opinion sur le suffrage universel. Comme le souligne Ariyama Teruo, la défense de la Constitution devint un objectif partagé avec le lectorat, qui gagnait toujours davantage en nombre, ce qui transforma les agences de presse en entreprises capitalistes (Ariyama 1995 : 277). Dans la confusion des émeutes, le ministère de l'Intérieur promulgua un décret pour en interdire la couverture médiatique. C'est cette « affaire *hakkō* » (*hakkō jiken* 白虹事件)<sup>9</sup> qui entraîna la tenue de la Conférence nationale des journalistes.

---

9. La couverture par les journaux des émeutes du riz provoqua une réponse très dure du gouvernement. Le 14 août 1918, le ministre de l'Intérieur Mizuno Rentarō 水野錬太郎 (1868-1949) interdit tout article sur le sujet, sanctionnant en particulier l'*Ōsaka Asahi*, pour lequel travaillaient des journalistes très connus tels Hasegawa Nyozeikan 長谷川如是閑 (1875-1969) ou Torii Sosen 鳥井素川 (1867-1928). Le gouvernement avait visé ce quotidien à cause d'un article d'Ōnishi Toshio 大西利夫 (1896-1947) sur la Conférence nationale des journalistes, qui, pour en décrire l'atmosphère, avait utilisé l'expression « un arc-en-ciel blanc a transpercé le soleil » (*hakkō hi o tsuranukeri* 白虹日を貫けり), une allusion aux révoltes paysannes dans la Chine prémoderne qu'on interpréta comme une menace à la vie même de l'empereur. Le 15 août, le journal sortit et, en signe de défi, laissa en blanc les espaces destinés aux articles censurés. Le ministère de l'Intérieur confisqua l'édition et entama une procédure pour fermer le journal. Cette menace, jointe à celle de groupes d'extrême-droite, poussa l'*Ōsaka Asahi* à faire amende

On peut dire que c'est à cette occasion qu'ils s'emparèrent de l'idée de défense de la liberté d'expression (*genron yōgo* 言論擁護) pour combattre le gouvernement.

### 3.

Il n'est pas inutile de faire un parallèle ici avec les textes de fiction qui mettent en scène des journalistes sujets à divers troubles psychiques. Outre la nouvelle d'Ogawa Mimei citée en ouverture, ou encore son *Aliéné de la civilisation* (*Bunmei no kyōjin* 文明の狂人) de 1918<sup>10</sup>, on peut rappeler aussi, par exemple, *L'ère des névroses* (*Shinkeibyō jidai* 神経病時代, 1917) de Hirotsu Kazuo 広津和郎 (1891-1968)<sup>11</sup>, dont le protagoniste, Suzumoto Sadakichi, est stagiaire au sein de la rédaction « société » du journal *S*.

L'intrigue se développe au milieu du va-et-vient des correspondants et du flux confus des dépêches d'agence au sein de ce journal, réputé le plus affairé de Tokyo. Sadakichi est envoyé au parc de Hibiya couvrir une manifestation populaire. Alors qu'il observe la foule, il se rend compte qu'au milieu de l'euphorie générale personne n'a une opinion claire sur les événements et ce constat le plonge dans une profonde tristesse. Désabusé, il se demande alors quel est son point de vue à lui, journaliste. La foule est en colère contre son journal, car il avait subitement fait volte-face, attaquant le

---

publique et à promettre impartialité, respect pour la maison impériale et soutien au gouvernement. Il annonça d'ailleurs le départ de son président, Murayama Ryōhei 村山龍平 (1850-1933), de Torii, Hasegawa et d'autres journalistes, qui avaient critiqué ouvertement la censure imposée à la presse. Voir à ce sujet : Fabian Schäfer, *Public Opinion, Propaganda, Ideology. Theories on the Press and its Social Function in Interwar Japan (1918-1937)*, London, Brill, 2012, p. 3-4, et William de Lange, *A History of Japanese Journalism. Japan's Press Club as the Last Obstacle to a Mature Press*, Richmond, Japan Library, 1998, p. 125-126.

10. Cette nouvelle prend pour protagoniste un journaliste qui travaille la nuit, paranoïaque au point qu'il garde toujours sur lui de la dynamite pour se défendre.

11. Fils du romancier Hirotsu Ryūō 広津柳浪 (1861-1928), écrivain, critique et traducteur, Hirotsu Kazuo se fit connaître par des œuvres sombres qui scrutent l'esprit d'intellectuels tourmentés. *L'ère des névroses* met en scène un journaliste dont les actions sont guidées par le mouvement impérieux de ses nerfs fragiles. Homme docile, peu influent au sein de sa rédaction, il s'indigne contre l'atmosphère délétère qui y règne sans toutefois trouver la force de s'y opposer ouvertement.

parti d'opposition qu'il avait soutenu jusque-là. La direction avait demandé à ses journalistes, déroutés par ce revirement, de changer imperceptiblement de style dans leurs articles, afin de ne pas susciter l'antipathie des lecteurs. Le jeu d'équilibre entre les articles pour et contre qui est ici mis en scène peut servir à comprendre les manipulations à l'œuvre dans le discours journalistique de l'époque. Et Sadakichi, devinant les compromissions politiques qui se dissimulent derrière cette situation, en vient à éprouver des sentiments de plus en plus mêlés vis-à-vis de la foule.

La tristesse de Sadakichi met en lumière les conflits que vivaient les journalistes de l'époque, pris en tenaille entre l'information et le public. Le récit est fondé sur l'expérience que fit Hirotsu au *Maiyū* 毎夕 entre 1914 et 1915, mais il faut y voir plus que la simple tragédie d'une victime d'un effondrement psychologique (*seikaku hasansha* 性格破産者<sup>12</sup>) (Takada 1964). On trouve au début un épisode éclairant pour penser le discours médiatique de l'époque. Deux nouvelles parviennent à l'approche de l'heure de tombée : le suicide par pendaison d'une femme âgée et la mort d'un enfant dans un accident de circulation. Deux faits divers tout à fait banals, mais Sadakichi pressent une réalité tragique derrière le suicide. Or le chef de la rédaction « société » lui dit :

Il y avait dans tes mémos encore un autre accident de voiture, non ? Fond-le avec la mort du gosse et fais-moi un article qui titrera en gros caractères « Un véhicule meurtrier sème la terreur ». Une dizaine de lignes en tout. [...] Et pour le suicide de la vieille, résume-moi ça en deux lignes. Je les mettrai dans la rubrique *Rumeurs de la ville*.

(Hirotsu 1917 : chap. 1)

Quelques heures plus tard, Sadakichi constatera amèrement que le suicide de la vieille dame s'est retrouvé coincé entre une affaire de vol à la tire et une histoire de fraude...

---

12. Le terme désigne littéralement une « faillite de la personnalité », un effondrement psychologique, qui rend l'individu incapable d'assumer sa place dans la société.

#### 4.

Pour comprendre ce passage, il faut s'intéresser aux débats de l'époque sur le journalisme. En décembre 1915, Sugimura Sojinkan publia un ouvrage intitulé *L'étude du journalisme aujourd'hui* (*Saikin shinbunshigaku* 最近新聞紙学), où il soulignait l'importance de la « lisibilité », qu'il envisageait sur tous les plans : signature, mise en page, illustration, style<sup>13</sup>. Il expliquait par exemple comment travailler sur le titre, en augmentant la taille des caractères ou en utilisant un « style impressionniste » (Sugimura 1915a : IV 62-85). Cette sorte de manuel donnait de nombreux exemples de ce style : la route hasardeuse d'un typhon devient « Le typhon errant », les frasques d'un jeune homme dont les parents fréquentaient les hautes sphères politiques, « Même les grands de ce monde sont des pères », ou le brigandage commis par deux marins présentés au tribunal comme irréprochables, « Un vol d'une grande moralité » (*ibid.* : IV 116-117). Bref, des titres accrocheurs qui rompaient avec le prosaïsme d'antan. « Un véhicule meurtrier sème la terreur » du récit de Hirotsu appartenait sans doute à cette nouvelle tendance. Mais le recours au « style impressionniste » ne se limitait pas au titre. Dans le chapitre consacré au rapport entre presse et information (*ibid.* : I 41-58)<sup>14</sup>, Sojinkan aborde la question de la personnalité de

---

13. L'ouvrage se divise en quatre parties : une présentation générale du monde de la presse, suivie de trois sections orientées vers la pratique du métier qui traitent respectivement de la collecte de l'information, de la rédaction des articles, et de leur édition et composition. Il faut le situer dans une perspective plus large de la publication de textes pratiques et théoriques, ainsi que de la mise en place de filières académiques, qui contribuèrent à la professionnalisation de l'activité journalistique au début du siècle. On peut noter quelques titres : *Shinbungaku* 新聞学 (Études sur le journalisme, 1899) de Matsumoto Kunpei 松本君平, *Saishin jissai shinbungaku* 最新實際新聞学 (L'état récent des études sur le journalisme, 1915) d'Onose Fujito 小野瀬不二人, ou *Shinbun* 新聞 (La presse, 1916) de Yoshino Sakuzō 吉野作造. La première promotion de l'école de journalisme Nihon shinbun gakuin 日本新聞学院 sortit en 1928. Un des pionniers des études académiques sur le journalisme fut Ono Hideo 小野秀雄 (1885-1977), qui ouvrit un séminaire sur le sujet à l'université impériale de Tokyo en 1929 (Fabian Schäfer, *op. cit.*, p. 3 et 34-67).

14. Ce chapitre retrace l'émergence d'une éthique de l'information (*news not views*) dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, puis d'une tendance généralisée à un journalisme plus subjectivé en raison de quelques causes qu'il tente d'analyser : la création des grandes agences de presse (qui sonne la fin des monopoles sur l'information brute) et les progrès techniques (qui permettent d'accélérer le rythme et d'augmenter les tirages, à des coûts inférieurs)

l'auteur et de la subjectivité de la narration, qui vient répondre à une problématique plus large : comment le journaliste voit-il les faits ? et comment peut-il créer de « nouvelles informations qui puissent attirer l'attention du lecteur » ? Selon Sojinkan, c'est là que réside la « méthode impressionniste ». Preuve, à son avis, que le journalisme s'est rapproché de la littérature. La « méthode impressionniste » doit unir auteur et lecteur dans un même battement de pouls, faire sentir l'humain dans le journal<sup>15</sup>. La « lisibilité » en est un moyen, de même que la signature, et leur effet doit être stimulant sur le lecteur. Il faut voir dans cette théorie – ainsi que Sojinkan le souligne lui-même – l'influence de ce qu'on appelait alors aux États-Unis le *Human Interest Journalism*, un style de journalisme qui fait la part belle au sensationnalisme (Hashimoto 1981 : 178)<sup>16</sup>. Une tendance due au fait que, suivant l'extraordinaire essor de la presse, l'information n'était plus détenue par un seul journal, ce qui favorisait la compétition et la surenchère.

On notera surtout que Sojinkan situe la source potentielle de cette tendance « impressionniste » dans les articles des correspondants de guerre de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (Sugimura 1915a : III 85). Les ténors du genre – William Howard Russell (1820-1907) du *Times*, Archibald Forbes (1838-1900) du *Daily News* ou Bennet Burleigh (1840-1914) du *Daily Telegraph* –, lancés sur le terrain de conflits qui prenaient des proportions

---

auraient entraîné une situation de compétition telle que les journaux se trouvèrent poussés à accentuer leur singularité dans le traitement de l'information, quand il ne tombèrent pas, à l'extrême, dans le tape-à-l'œil (le *Yellow Journalism* anglo-saxon par exemple).

15. La « méthode impressionniste » fait l'objet de la troisième partie, consacrée à la rédaction des articles.

16. Ce style de journalisme s'est développé dans la presse anglo-saxonne au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, de la *Penny Press* des années 1830 au *Yellow Journalism* des années 1890. Il mettait l'emphase sur tout ce qui pouvait susciter l'intérêt du public urbain et populaire : le divertissement, le crime, le sport. Entraînant une nouvelle approche de l'information centrée sur les individus, il contribua au développement d'une écriture recherchée qui visait à reproduire les détails visuels. Parallèlement, les avancées technologiques permirent l'introduction d'illustrations puis de la photographie. Le phénomène s'accompagna également de l'apparition d'articles d'opinion et de faits divers signés par des journalistes qui se muaient peu à peu en personnalités médiatiques. (Judy Polumbaum, « Human Interest Journalism », in Christopher H. Sterling (dir.), *Encyclopedia of Journalism*, Thousand Oaks/London, Sage Publications, vol. 2, p. 728-732)

toujours plus grandes, n'avaient sans doute guère pu faire mieux que de raconter ce qu'ils pouvaient en saisir à hauteur d'homme. Et ce subjectivisme aurait gagné ensuite la presse en général. Quoiqu'il en soit, les dépêches des envoyés spéciaux en Europe durant la Première Guerre mondiale (Sojinkan en faisait partie) qui remplissaient la presse japonaise stimulaient de cette manière « impressionniste » les lecteurs en leur donnant le sentiment d'une présence directe sur le théâtre du conflit. Plutôt que la fidélité du témoignage à la réalité – fût-il filtré au prisme de la subjectivité de l'auteur –, c'est la sensation d'immédiateté qui en faisait la valeur. En ce sens, le point de vue particulier du journaliste se dissout dans le sentiment du lecteur de vivre l'instant présent de l'événement.

En tout cas, cet « impressionnisme » est fortement lié à la question du discours à la première personne dans les médias ainsi qu'à celle de la prise de parole des journalistes en leur nom propre. Comment représenter les « faits » sur une page de quotidien ? C'est la tâche paradoxale du journalisme qui est à la fois acte de discours et transmission des faits. En outre, Sojinkan affirme que non seulement le journalisme s'approche de la littérature, mais aussi que, inversement, la littérature devient toujours plus journalistique en se fondant sur une réalité quotidienne (Sugimura 1915a : I 56). Il fait bien sûr référence à la production massive, vers cette époque, de « romans du moi » (*shi-shōsetsu* 私小説)<sup>17</sup>, quoique certains auteurs se situent en opposition avec cette tendance, Natsume Sōseki 夏目漱石 (1867-1916) notamment. En rendant visible la « vitre » dans le discours, Sōseki relativise le piège de la subjectivité dans lequel tend à tomber le discours journalistique<sup>18</sup>. C'était précisément en 1915.

---

17. Nouveau genre apparu au début du xx<sup>e</sup> siècle dans le cadre d'une esthétique réaliste, où vie privée et littérature s'entremêlent.

18. Allusion au recueil de textes courts *À travers la vitre* (*Garasudo no naka* 硝子戸の中) publié par Sōseki en 1915 (trad. fr. R. Ceccatty et R. Nakamura, Paris, Rivages, 1993). Contre la vogue du roman du moi, Sōseki avait développé une théorie de la mise à distance de la subjectivité (*bininjō* 非人情).

## 5.

Revenons à *L'ère des névroses*. Pour un journaliste, le jour le plus difficile est quand il n'y a aucune nouvelle à mettre en première page. Il attend alors que survienne un événement majeur. La recherche d'une « stimulation » en période de pénurie, pour reprendre le terme de Sojinkan, nourrit un désir de scoop. Au milieu de cette attente, Sadakichi reçoit la dépêche d'un envoyé spécial.

Super-cuirassé C, à \*h \*min le \*dernier, en mission au large de B, s'est échoué sur un banc. 5 croiseurs ont été immédiatement envoyés du port A. Tout l'équipage a été sauvé. Le super-cuirassé a pu repartir à marée haute, mais les dommages semblent plus importants que prévu...

(Hirotzu 1917 : chap. 7)

Sadakichi, transporté par cet incident opportun, fait immédiatement mettre le titre en première page et en gros caractères. Une fois l'article imprimé, le titre lui donne l'« impression » de prendre vie. Après s'être assuré qu'aucun autre journal n'a publié la nouvelle, il savoure fièrement son haut fait. Mais il a droit à la fureur du directeur, partisan du gouvernement en place. On pourrait juger la décision de Sadakichi comme une négligence de la part d'un individu qui travaille pour un groupe de presse auquel il doit allégeance. On notera ici que son excitation était probablement due au fait d'avoir reçu le télégramme d'un envoyé spécial.

Rappelons qu'en 1914, une simple dépêche de l'agence Reuters avait révélé la corruption de la marine impériale et finalement conduit à la chute du gouvernement dirigé par Yamamoto Gonnohyōe 山本權兵衛 (1852-1933)<sup>19</sup>. À l'époque de cette Grande Guerre, les agences de communication comme Reuters ou AP, qui disposaient d'envoyés spéciaux dans toutes

---

19. L'amiral Yamamoto Gonnohyōe fut contraint à la démission de son poste de Premier ministre en 1914, une année après son entrée en fonction, à cause du scandale Siemens (*Shimensu jiken* シーメンス事件). Un employé du bureau de la compagnie allemande avait volé des documents internes et les avait vendus à l'agence Reuters. Ils révélaient que les dirigeants de la marine avaient accepté des pots-de-vin de la part de Siemens pour lui garantir le monopole sur les contrats étrangers pour l'achat de matériel de guerre.

les grandes villes, avaient pris une envergure mondiale<sup>20</sup>. Dans le manuel mentionné plus haut, Sojinkan traite de l'esprit léger que doit avoir le journaliste en quête d'un sujet et de la fidélité absolue qu'il doit au journal auquel il appartient (Sugimura 1915a : II 17). Les troubles névrotiques de Sadakichi sont provoqués par le sentiment qu'il éprouve de flotter entre ces deux injonctions. Au sein d'une presse qui tend à l'hypertrophie et au sensationnalisme, le journaliste s'expose face à un lectorat nombreux et indéterminé, et finit par être gagné par un mal-être irrémédiable. Sadakichi est saisi d'angoisse devant la foule déchaînée à Hibiya au moment où il prend conscience qu'elle a été manipulée par le langage « impressionniste » de la presse, autrement dit par son propre désir de sensationnel. C'est l'inquiétude d'un journaliste amené à réfléchir sur le pouvoir des médias qui est au cœur de la nouvelle de Hirotsu.

## 6.

Ouvrons encore la perspective en rapprochant la tendance « impressionniste » dans la presse évoquée par Sojinkan et les débats de l'époque sur la critique littéraire.

En 1919, Hasegawa Tenkei 長谷川天溪 (1876-1940) posait en ces termes les enjeux :

Les colonnes littéraires des journaux s'empressent de nous raconter combien de fois tel écrivain a éternué tel jour. Ainsi, il n'est pas étonnant que le critique garde en mémoire les expériences de vie de l'écrivain et qu'il fonde son jugement sur ce souvenir. Cela est particulièrement vrai pour les œuvres de confession. La question des modèles qui nourrit parfois les ragots littéraires surgit précisément parce que l'on a en tête la vie de l'écrivain.

(Hasegawa 1919)

---

20. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les journaux japonais commencèrent à recourir aux services de l'agence Reuters, qui avait le monopole sur la diffusion de l'information en Asie de l'Est. D'abord, dans les années 1890, ils traduisaient des nouvelles du *Japan Mail* (quotidien en anglais publié à Yokohama), qui était le seul contact avec Reuters, puis certains journaux signèrent leurs propres contrats avec l'agence, le *Jiji shinpō* 時事新報 en 1893, puis l'*Asahi* en 1897. (James L. Huffman, *op. cit.*, p. 182)

À cette époque, les revues regorgeaient en effet de détails biographiques. Les critiques n'avaient que la vie des écrivains en tête et étaient complètement obnubilés par les noms, si bien qu'ils se lançaient dans des débats sans fin pour dénicher les personnes réelles qui auraient servi de modèle à tel ou tel personnage. On peut y lire un héritage de ce que Komori Yōichi a appelé « le temps de la littérature », qui s'était ouvert autour de la guerre russo-japonaise (Komori 1993)<sup>21</sup>. Tenkei se situait à contre-courant, en revendiquant une critique indépendante, fondée sur l'appréciation de l'œuvre en soi. Pour exprimer cela, il forgea le terme « critique impressionniste » (*inshō hihyō* 印象批評). Depuis peu, vers 1916-1917, un vif débat s'était engagé autour de la critique littéraire et de ses méthodes (Igari 1962). Il s'agissait, en somme, d'élaborer un discours critique autonome vis-à-vis de l'œuvre.

Il existe une littérature abondante sur l'impressionnisme comme forme artistique (par exemple, Yokoi 1973), mais pas tellement sur ses liens avec le journalisme. Or, il nous faut précisément nous détacher du concept d'« impression » en art pour mieux entendre la parole des grands critiques de l'époque et ce qu'elle peut nous apprendre sur le discours journalistique. Nanbu Shūtarō 南部修太郎 (1892-1936), par exemple, situe la véritable critique dans l'émotion, l'impression, la sympathie que suscite le fait de « savourer l'univers ouvert par l'auteur en s'y jetant à corps perdu » (Nanbu 1919). Kanō Sakujirō 加能作次郎 (1885-1941) voit dans la critique l'exercice d'une véritable activité créatrice et fait de son objectif la reproduction de l'« impression » laissée par l'œuvre sur le sujet critique (Kanō 1918). Il faut peut-être voir dans la prolifération de ce terme une lointaine influence de la critique anglaise selon Matthew Arnold (1822-1888) et Walter Pater (1839-1894). Mais c'est peut-être Honma Hisao 本間久雄 (1886-1981) qui formula le mieux cette nouvelle tendance, dans un article intitulé « La critique humaniste et la critique artistique » :

---

21. Plus récemment, Hibi Yoshitaka a bien montré comment le système du « roman du moi » avait été préparé en amont par un journalisme littéraire qui s'était, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de plus en plus intéressé à la biographie des écrivains et aux rumeurs du milieu, incitant les lecteurs à recouper ces informations avec les détails concernant les protagonistes des romans. (Hibi Yoshitaka 日比嘉高, « *Jiko hyōshō* » no bungakushi 〈自己表象〉の文学史 (Histoire littéraire de la « représentation de soi »), Kanrin shobō 翰林書房, 2002)

Contrairement à la critique humaniste qui prend comme critère absolu un idéal applicable à l'ensemble de l'humanité, la critique artistique ne repose que sur la sensibilité du critique face à l'œuvre. Autrement dit, elle ne se fonde sur aucun idéal. Plutôt que de lire une œuvre à la lumière d'un idéal, la critique artistique cherche précisément à se défaire de ses idéaux pour apprécier l'œuvre l'esprit vide de toute idée préconçue.

(Honma 1918)

Le premier genre s'incarnerait en Tolstoï et le second en Pater. La critique artistique, conclut Honma, revient ainsi à une appréciation (*kanshō* 鑑賞) et à un commentaire (*kaisetsu* 解説) qui visent à expliquer sincèrement l'effet produit par l'œuvre sur soi. Il apparut alors en réaction une tendance à dénoncer la prétendue objectivité et impartialité de cette critique impressionniste.

Telle fut la position de Kikuchi Kan 菊池寛 (1888-1948). À cette époque où le journalisme littéraire était très actif, Kikuchi s'irritait des tables rondes et des critiques mensuelles simplistes où l'on palabrait en vain sur les textes écrits avec passion par leurs auteurs : « Il n'y a pas meilleure étiquette que celle de "critique impressionniste" pour couvrir la paresse, le manque de conscience critique de soi et l'ignorance des journalistes » (Kikuchi 1917). Il jugeait que cette approche se réduisait à cracher des impressions personnelles sans jamais remettre en question le sujet critique, bref, qu'elle était tout simplement égocentrique et superficielle. Kikuchi s'en prend aussi avec virulence à cette tendance de la critique à se réduire à de simples anecdotes pour les colonnes littéraires. Tout cela, débats et discours, se borneraient à l'autocongratulation du milieu devant des lecteurs qui applaudissent au spectacle qu'on leur offre (Yoshida 1980). L'irritation de Kikuchi provient sans doute du fait que la parole qui s'appuie sur l'« impression » circule sans jamais être précisée, contribuant à former une sorte de conscience de groupe exclusive. Le problème ici est que le point de vue du critique face à son objet, en se parant du prétexte d'impartialité ou de fidélité, se suffit à lui-même et finit par cacher sa spécificité et sa partialité originelles. Prendre l'œuvre comme un objet abstrait et l'examiner par le concept d'« impression » a pour effet d'émousser le jugement du critique. Kikuchi fait preuve d'une grande méfiance envers la prolifération de ce type de discours sans ambition, uniquement fondé sur les impressions du critique.

La question rejoint celle soulevée par Sojinkan dans son écrit théorique, où il avoue, en effet, qu'il n'est pas « dépourvu de toute responsabilité dans la vogue que connaît aujourd'hui la critique impressionniste » (Sugimura 1915a : III 86), et admet qu'elle a rendu les journalistes paresseux. Les articles impressionnistes manquent totalement de travail d'investigation, si bien qu'ils attirent certes les lecteurs mais au détriment de la fiabilité. Au final, tout en reconnaissant la nécessité d'accrocher le lecteur, Sojinkan ne semble pouvoir adhérer sans réserve à la vogue impressionniste. Un héritage peut-être de son intérêt pour le « factualisme » qu'il avait appris durant son passage au *Times* en Angleterre<sup>22</sup>, une méthode qui avait contribué à la haute réputation du quotidien parmi les intellectuels (Isobe 1974 : 127). En tous les cas, la partialité de l'impressionnisme n'a guère été questionnée plus profondément et c'est la subjectivité du journaliste qui s'est universalisée, ouvrant la voie à la prolifération d'articles à la première personne dans la presse. Le lecteur a pu jouir, comme d'un spectacle, de cette guerre lointaine retransmise par les dépêches des envoyés spéciaux qui nourrissaient les pages des quotidiens. Critique et journalisme se sont donc retrouvés, à cette époque, autour de l'idée d'impressionnisme.

## 7.

Examinons finalement, à travers deux exemples particuliers, le discours de deux correspondants de guerre<sup>23</sup>. À partir du 20 avril 1915, le *Tōkyō Asahi* publia un reportage en 19 épisodes intitulé *Chronique du don d'un*

---

22. En 1907, Sojinkan fut envoyé à Londres pour couvrir une mission officielle du prince Fushimi Sadanaru 伏見貞愛 (1858-1923) et de l'amiral Yamamoto Gonnohyōe. Mais il avait également pour objectif de renforcer les liens avec le *Times* afin de sécuriser le réseau japonais d'informations internationales qui souffrait alors d'une dégradation des relations avec l'agence Reuters. Durant les deux mois passés dans les bureaux du *Times*, il eut l'occasion de s'imprégner des pratiques journalistiques en Angleterre. (Kobayashi Yasumichi 小林康通, *Sojinkan. Sugimura Kōtarō-den* 楚人冠 杉村広太郎伝, Gendai shokan 現代書館, 2012, p. 71-94)

23. Il faut garder ici en tête que les informations concernant la situation en Europe étaient avant tout transmises au Japon par télégramme. Sugimura Sojinkan ou Ōba Kakō dont il sera question ici envoyaient quasi quotidiennement des informations d'Angleterre et de Russie. Des télégrammes parvenaient aussi des grandes agences de presse, de Reuters, du *Times* et surtout depuis New York (qui pouvait transmettre plus

*sabre* (*Tachi kenjō-ki* 太刀献上記) et signé par son envoyé spécial à Londres, Sugimura Sojinkan. Cet extrait présente l'enjeu de l'affaire :

M. Murayama Ryōhei, directeur de l'*Asahi*, avait exprimé son désir de faire parvenir un sabre accompagné d'un panégyrique à Sa Majesté le Roi des Belges, qui se bat avec une bravoure sans égale au nom de la justice pour le destin de son pays.  
(Sugimura 1915b : 417-418)

L'année précédente Sojinkan avait été envoyé à Londres pour couvrir le conflit en cours<sup>24</sup>. Pendant plus de neuf mois, du 10 septembre 1914 au

---

vite les informations vers le Japon). C'est là qu'était posté l'envoyé spécial de l'*Ōsaka Asahi*, Maruyama Kanji 丸山幹治 (1880-1955), qui joua un rôle important dans la couverture des événements : les États-Unis étant restés neutres jusqu'en 1917, il y parvenait des nouvelles des deux camps. Les envoyés spéciaux et les correspondants sur le « terrain » jouèrent encore un autre rôle. Ils proposaient des éclairages plus ponctuels, des reportages sur la vie dans l'Europe en guerre, qu'ils envoyaient par voie postale, ce qui impliquait un différé d'environ un mois avec leur publication dans le journal. Outre Sojinkan et Kakō, envoyés respectivement à Londres et à Pétersbourg juste après le début du conflit, l'*Asahi* pouvait compter sur quelques correspondants déjà installés sur place. En France, Shigenori Shisui 重徳泗水 (1891-1946), correspondant à Paris, le peintre Masamune Tokusaburō 正宗徳三郎 (1883-1962) et le romancier Shimazaki Tōson 島崎藤村 (1872-1943), qui envoya régulièrement des reportages en feuilleton, réunis ensuite dans ses *Nouvelles de France* (*Furansu dayori* 仏蘭西だより, 1915). En Angleterre, les économistes Kawata Shirō 河田嗣郎 (1883-1942) et Kawakami Hajime 河上肇 (1879-1946), ayant fui l'Allemagne peu après le début des hostilités. Ce dernier écrivit des chroniques qui parurent en volume sous le titre *En songeant à ma patrie* (*Sokoku o kaerimite* 祖国を顧みて, 1915). (*Asahi shinbunsha-shi* 朝日新聞社史 (Histoire de l'*Asahi shinbun*), Asahi shinbun-sha, vol. 2, 1995)

24. Suivant l'entrée en guerre des grandes puissances européennes, Sojinkan quitta Yokohama pour un voyage d'un mois en bateau et en train, via Hawaï, San Francisco, New York, pour atteindre Liverpool puis Londres le 13 septembre, juste après la bataille de la Marne. Il prit ses quartiers dans les bureaux du *Times*, où il avait libre accès à toutes les informations et d'où il envoya régulièrement (en 30 livraisons) à l'*Asahi* une chronique de sa vie *Au cœur de la tourmente* (*Ranka no naka yori* 乱渦の中より) (Sugimura 1915b : 37-236). On y trouve des réflexions sur les liens entre l'État britannique et la nation, entre l'État et la presse, mais aussi diverses anecdotes, des descriptions de la vie londonienne durant la guerre, de ses retrouvailles avec des connaissances pour fêter Noël, et parfois la simple expression de sa nostalgie. Il voyagea un peu, en Écosse, à Monaco ; mena quelques reportages, sur le raid aérien de Yarmouth par des zeppelins, sur l'afflux des réfugiés belges à Folkestone, et surtout sur l'affaire du don du sabre au roi des Belges. Au total, jusqu'à son retour au Japon en mars 1915, c'est une centaine

21 juin 1915, le *Tōkyō Asahi* publia ses reportages, qui furent ensuite réunis en volume sous le titre *Envoyé de guerre* (*Sen ni tsukawashite* 戦に使用して) (Sugimura 1915b). La citation se réfère à un moment important de son séjour, son audience avec Albert I<sup>er</sup>. Après de longues tractations diplomatiques, il avait été autorisé à rencontrer le roi aux environs de Dunkerque où le gouvernement belge s'était réfugié<sup>25</sup>, pour lui remettre le sabre de la part de son directeur, Murayama Ryōhei 村山龍平 (1850-1933), en hommage à la résistance de l'armée belge devant les troupes allemandes. L'événement fut rapporté le 3 février dans le *Tōkyō Asahi* avec un portrait du roi, une photo du cadeau et un commentaire paru dans le *Times* (fig. 1)<sup>26</sup>. Albert I<sup>er</sup> était alors pour les Alliés une sorte d'icône, symbolisant la résistance héroïque d'un petit pays, qui avait obtenu son indépendance des Pays-Bas assez récemment (en 1830). Sojinkan rappela la grande popularité du roi et souligna qu'il s'était vu décerner le titre de chevalier de l'ordre de la Jarretière par les Britanniques et avait reçu la Croix de guerre de la part du gouvernement français. Le don du sabre venait s'inscrire dans ce contexte et avait été minutieusement préparé et mis en scène par Sojinkan lui-même. Son reportage marque beaucoup de respect pour le patriotisme du roi. Écrit comme un feuilleton à suspense, il relate notamment les recherches du journaliste pour trouver le lieu gardé secret où s'était retiré le roi ou les interférences de la légation japonaise. Il semble même que Sojinkan se soit senti investi de la mission de représenter les Japonais et d'en faire le sujet d'un récit palpitant :

---

de textes qu'il envoya par courrier à l'*Asahi*, faisant de lui l'un des correspondants en Europe les plus prolifiques. (voir Kobayashi Yasumichi, *op. cit.*, p. 197)

**25.** Dès la fin de janvier 1915, le roi avait élu son quartier général à Houthem, dans la commune de Furnes, c'est-à-dire dans la petite poche de territoire belge, coincée entre l'Yser et la mer, que l'armée avait réussi à garder, grâce surtout à l'ouverture des écluses et à l'inondation de la plaine environnante. Le lieu était tenu secret, bien que de nombreux journalistes aient réussi à y avoir accès. Il reste par exemple le témoignage de Pierre Loti, « Au grand quartier général belge », publié dans le recueil *La grande barbarie* (Paris, Calmann-Lévy, 1915, p.17-32).

**26.** L'événement dut revêtir une certaine importance puisqu'il fut rapporté le 3 février, suite à une dépêche de Sojinkan envoyée dès son retour à Londres le 31 janvier, au lendemain de son audience. Le récit qui relate en détail l'aventure depuis la conception du projet dès octobre 1914 jusqu'à l'audience finale, *Chronique du don d'un sabre*, fut en revanche publié en avril, après le retour de Sojinkan au Japon.

En attendant [un moment plus favorable pour entreprendre des démarches], je me tourmentais l'esprit. Envoyer un panégyrique ne représenterait aucune difficulté particulière. Pas plus que de transmettre notre volonté de faire don d'un sabre. Mais quel ennui ! Sans vouloir manquer de respect, il suffirait pour cela d'envoyer un télégramme directement depuis le Japon. J'aimerais plutôt être reçu directement en audience pour offrir le cadeau et nos hommages en tant que représentant officieux du peuple japonais. Si je pouvais rapporter aux lecteurs les bonnes grâces que Sa Majesté a accordées à un simple journaliste, leur faire partager mon grand honneur et mes joies, alors là, pensais-je, j'œuvrerais un peu dans le sens du rapprochement entre nos deux peuples.

(Sugimura 1915b : 420-421)



Fig. 1  
« Sa Majesté Albert 1<sup>er</sup> Roi des Belges et le sabre offert par notre directeur », *Tōkyō Asahi shinbun* 東京朝日新聞 (3 février 1915).

Ailleurs, j'ai parlé de la particularité de ce type de témoignage à propos des *Nouvelles de France* de Shimazaki Tōson 島崎藤村 (1872-1943) (Nakayama 1997)<sup>27</sup>. Il met en avant un effet d'immersion, crée le sentiment que l'information est transmise directement depuis le terrain, du point de vue privilégié du narrateur, qui se pose en témoin d'un événement historique. C'est un acte de langage très conscient de son lectorat. Le récit de Sojinkan partage les caractéristiques de ce type de discours à la première personne. En outre, ses intentions profondes apparaîtront plus clairement à la lecture de ce passage :

L'Angleterre a déclaré la guerre à l'Allemagne au noble motif que, respectueuse des traités internationaux, elle se devait de protéger les petits pays.

(Sugimura 1915b : 84)

Sojinkan ne cache pas son admiration pour les médias britanniques qui savent habilement construire l'image de leur pays comme un grand défenseur des plus faibles. À peine arrivé à Londres, il est frappé par cette ferveur patriotique : « un seul sang, qui bat à l'unisson, coule dans les veines de toute la population ». Unir le journaliste et ses lecteurs dans un même battement de pouls, rappelons-nous, était précisément la méthode « impressionniste » préconisée par Sojinkan. Et c'est ce type de communion patriotique pour une noble cause que vise son récit.

La Première Guerre mondiale marqua le démantèlement des grands empires et l'autonomie de nombreux peuples. Il y a une certaine ironie dans le fait que l'image des petits États pris dans le jeu des grandes puissances ait été ainsi récupérée à des fins politiques. Outre l'exemple belge, ce fut notamment le cas lors de l'expédition de Sibérie en 1918. La presse s'intéressa alors au sort de la Tchécoslovaquie et se fit l'écho d'un discours

---

27. Tōson s'était rendu en France vraisemblablement pour fuir le scandale qu'avait provoqué sa liaison avec sa nièce et qu'il dévoilera dans son roman autobiographique *Shinsei* 新生 (Vie nouvelle, 1919). Pendant deux ans (du 20 août 1913 au 30 août 1915), il envoya régulièrement ses *Nouvelles de France* à l'*Asahi*. Le début de la guerre puis l'avancée rapide des troupes allemandes vers Paris le réduisirent au silence pendant trois mois, au cours desquels il se replia sur Limoges. Ce vide central scanda les deux parties du livre publié dès son retour : *Paris en paix* et *Paris en guerre*. Comme le montre Nakayama dans son article de 1997, Tōson dépeint la France comme une nation des arts victime de la barbarie allemande et communit avec le patriotisme ambiant.

qui justifiait l'envoi de troupes japonaises en Sibérie pour secourir la légion tchéco-slovaque combattant pour son indépendance. Il s'agissait là encore en somme de gagner l'adhésion du lecteur à l'idée de juste cause.

Pour revenir à Sojinkan, une des caractéristiques du témoignage à la première personne est le fait que la parole d'autrui n'est que rarement rapportée au discours direct. Mais on trouve une exception remarquable quand Sojinkan cite les remerciements du roi des Belges qui, du fond de sa simple retraite en pleine campagne, adresse des louanges au peuple japonais : « les Japonais sont un peuple étonnant », « ils se sont dotés d'une Croix-Rouge », « ils étaient surtout connus pour leurs arts [...] mais ils excellent aussi en matière de science, de technique, et même d'art militaire ». Sojinkan voulait probablement faire savoir comment le reste du monde reconnaissait les mérites du Japon : une sorte d'enivrement de soi de la part du journaliste, qui pose en représentant de son pays devant le roi des Belges. Dans son manuel sur le journalisme, il prônera cette technique, qui relève de sa conception de l'impressionnisme : utiliser la description indirecte pour la narration et passer au style direct, qui exprime efficacement la parole vive du locuteur, pour souligner les climax. Le reportage sérialisé a vraisemblablement été écrit quelque temps après les événements (et il est paru trois mois plus tard). La narration devrait se faire au passé, sur le mode du souvenir, mais elle glisse subrepticement vers le présent pour se focaliser sur l'événement. Cet usage du temps verbal construit une immédiateté propre au témoignage en direct, donnant à voir les faits comme s'ils étaient contemporains de leur énonciation et même de leur réception par le lecteur. L'audience auprès du roi apparaît comme « dramatique », pour reprendre le qualificatif de Sojinkan, c'est-à-dire comme une véritable mise en scène du reporter.

## 8.

Analysons un deuxième et dernier exemple du discours d'un reporter, pris dans la difficulté de saisir la situation ethnique complexe qui régnait alors en Europe. Il s'agit du *Récit d'un correspondant de guerre en Russie* (*Rogun jūgun-ki* 露軍従軍記) d'Ōba Kakō, sorti en 28 livraisons du 4 décembre 1914 au 13 avril 1915 dans le *Tōkyō Asahi*, puis publié la même année en livre sous le titre *Depuis la ligne de front russe* (*Roshia no sensen yori* 露西亜の戦線より) (Ōba 1915). Kakō était alors un des rares journalistes

spécialistes de la Russie. Il avait été envoyé sur place par l'*Asahi* juste après le début du conflit. Après avoir traversé la Sibérie en train et continué son voyage jusqu'à Pétrograd, il obtint l'autorisation de suivre l'armée russe avec d'autres journalistes alliés. Il laissa de nombreux rapports de la situation sur le terrain. Chronologiquement, il se situe dans la même période que Sojinkan<sup>28</sup>.

« Un journaliste japonais, face à ce grand événement inédit dans l'histoire du monde, autorisé par le commandant en chef à suivre l'armée russe », « un journaliste qui se situe au-dessus des divisions de classes ». C'est en ces termes que Kakō investit son rôle d'envoyé spécial. Il adopte une posture qui laisse transparaître sa prétention à transcender le point de vue individuel pour universaliser son regard. Pour lui, seul un journaliste qui « est introduit parmi les leaders d'opinion du monde » peut avoir « un regard impartial » sur la guerre. Kakō accompagna l'armée russe en Galicie, entre ce qui est aujourd'hui l'Ukraine et le sud-est de la Pologne, une région qui relie la mer Noire et l'Europe centrale et qui, depuis l'antiquité, fut occupée successivement par différentes ethnies. Durant la Première Guerre mondiale, de longs et violents combats s'y déroulèrent entre les empires russe et austro-hongrois. Kakō ouvre ainsi son texte sur la Galicie :

La Galicie, au nord des Carpates, est le territoire le plus important stratégiquement et le plus chargé d'histoire parmi ceux occupés par l'armée russe actuellement. Maintenant qu'elle a sécurisé la région après plus d'un mois de combats, elle a prévu comme prochaine étape de sa stratégie d'envoyer une partie de ses forces encercler Cracovie, tandis qu'elle se hâte de faire avancer le gros de ses troupes à travers les Carpates pour les lancer à l'attaque de la capitale du royaume de Hongrie, Budapest. [...] Je profite de cette occasion pour rédiger cet essai sur la Galicie et formuler quelques conjectures à propos de cette région et des différentes ethnies qui y habitent. (Ōba 1915 : 182)

---

28. Ōba Kakō travaillait pour la rédaction « politique » du *Tōkyō Asahi*. Il quitta Tokyo le 10 août pour Pétrograd. Après quelques démarches diplomatiques, il fut autorisé à rejoindre un petit groupe de journalistes (cinq Russes, deux Britanniques, un Français et un peintre russe) qui allait parcourir la ligne de front. Il décrit de manière enlevée dans son reportage en série les destructions sur les champs de bataille ou le désarroi des réfugiés juifs, ses entretiens avec le chef d'état-major ou le chef du renseignement, mais aussi la vie quotidienne à Pétrograd. Il envoyait régulièrement en parallèle des télégrammes sur la situation vue de Russie. (Furumoto Shōzō 古本昭三, *Roshia tokuha.in* ロシア特派員 (Les envoyés spéciaux en Russie), Nauka ナウカ, 1991)

Kakō explique alors la répartition complexe des groupes ethniques en Galicie, en remontant aux guerres russo-turques et à la guerre de Crimée, puis en présentant leurs différents us et coutumes. Notons qu'il qualifie cette région multi-ethnique de « nouveau territoire occupé » (*shin-senryōchi* 新占領地).

Les Polonais, les Ruthènes et les Juifs, qui sont passés de la domination austro-hongroise à la domination russe, devraient enfin être réunis avec leurs compatriotes disséminés entre les territoires polonais de Russie et la Russie du Sud. En comparant avec les Japonais qui cherchent à inclure dans leur territoire des Chinois, des Coréens, des Aïnous, des Nivkhes et même dorénavant des indigènes des mers du Sud, je ne peux que saluer le destin de la Grande Russie de Nicolas II qui est capable d'intégrer tant d'ethnies différentes.

(Ōba 1915 : 103)

Kakō essaie ainsi de comprendre comment peuvent se mélanger autant de groupes ethniques différents. Il décèle chez les Russes « une intelligence innée pour le gouvernement de différentes ethnies ». Ce discours a évidemment une dimension colonialiste. En « s'emparant » des minorités ethniques dans ce « nouveau territoire occupé », la politique coloniale russe ne se limite pas à un simple recours à la force, mais adopte un discours qui allie « autonomie et responsabilité », « menaces et récompenses », ce que Kakō juge conforme aux règles de la politique internationale. L'impression que les Russes s'adonnent à une politique de « caresses et charité » est renforcée par la description des soins attentionnés prodigués aux soldats ennemis dans les hôpitaux de campagne. Kakō ne cesse de faire l'éloge de la générosité russe, ce qui l'amène en retour à évoquer la volonté des Japonais de bâtir une nation forte et prospère. Il cite longuement par exemple le récit d'un journaliste russe emprisonné à Matsuyama durant la guerre russo-japonaise, qui exprime sa reconnaissance envers l'hospitalité japonaise. « Si les Russes, des officiers aux simples soldats, ont été à ce point marqués par la vertu des Japonais, c'est que la morale de nos aînés leur imposait d'aimer l'ennemi », commente Kakō en développant son discours vers les politiques coloniales japonaises, jugées en accord avec la morale. On sait bien comment l'empire russe a annexé les peuples voisins et comment pour maintenir la sécurité de son territoire, il a eu recours à la répression et à la russification, religieuse ou linguistique. Et c'est un fait que le ressentiment accumulé dans les régions autour de la Galicie, qui furent longtemps aux

marges de cet empire, est la cause aujourd'hui de graves frictions ethniques. Kakō, qui se targue d'avoir un « regard impartial », reste aveugle à ces questions. Ce qui n'a rien d'étonnant<sup>29</sup>.

Mais il faut se demander plutôt pourquoi ce journaliste japonais a été autorisé à accompagner l'armée russe. Comme il devait lui-même le sentir, il devenait ainsi un vecteur de la propagande des autorités russes. Pour le Japon, qui entretenait des relations compliquées avec les États-Unis depuis la guerre russo-japonaise, la Russie était un partenaire à ne pas négliger afin de maintenir ses avantages en Mandchourie et en Mongolie. Comme dans le cas de Sojinkan, Kakō fait rarement entendre la voix des gens sur place. En revanche, il mêle fréquemment dans ses reportages des mots qui ont une connotation dramatique : « misérable », « impétueux » ou « néant ». Des mots qui traduisent son exaltation d'être le « premier Japonais » dans la Galicie en guerre.

La Grande Guerre a réveillé les consciences ethniques opprimées par les empires et suscité des conflits qui perdurent jusqu'à aujourd'hui. Le fait que les ethnies soient dispersées sporadiquement à cheval sur les frontières nous amène à redéfinir l'idée de guerre comme affrontement entre nations. Kakō a été témoin, au-delà de sa perception consciente, de cette nature de la guerre totale. Il se montre par exemple sincèrement soucieux du sort des Juifs apatrides originaires de Galicie. Toutefois, il considère les millions de Juifs qui vivent dans l'Empire russe comme des « parasites » intéressés exclusivement par leur propre profit. Ces « parasites », qui enlèvent tout sens aux politiques de « caresses et charité », posent un « problème grand et complexe à la Russie ». Ils sont perçus comme une « race problématique », car ils manqueraient totalement de loyauté, accueillant de la même manière l'arrivée de l'armée russe ou autrichienne en fonction de la situation. Kakō souligne alors le dilemme de la politique « humanitaire » russe, tiraillée entre l'idéal de la Grande Russie et l'exigence d'accorder aux Juifs aussi une forme d'autonomie. Un point qu'il juge nécessaire d'étudier plus profondément car il renvoie à la question chinoise pour le Japon.

---

29. Certains furent cependant plus lucides. Tel le journaliste américain John Reed, qui se rendit en Europe de l'Est au printemps 1915. Dans *The War in Eastern Europe* (New York, Charles Scribner'sons, 1916), il témoigna entre autres des persécutions dont furent victimes les Juifs en Ukraine, qui échappèrent totalement à Kakō.

## 9.

Les journaux de l'époque abondent de ces feuilletons à la première personne. Le style emphatique du grand reportage, sur lequel s'appuient les récits de Sojinkan ou de Kakō, rejoint les préoccupations narratives de leurs contemporains, tant dans le domaine du journalisme que du roman ou de la critique littéraire, autour de la question de la subjectivité du point de vue. En même temps, ces reporters ont une conscience très précise de la capacité des médias à manipuler l'opinion publique ; une conscience et ses dilemmes qui ont été subtilement saisis par quelques romanciers journalistes, comme Ogawa Mimei ou Hirotsu Kazuo. À travers une mise en scène qui exalte leur héroïsme, ce n'est pas seulement un témoignage individuel que les reporters de terrain font passer : ils contribuent à créer une vision partagée par les lecteurs, une vision imbue de patriotisme. En devenant des événements médiatiques, leurs témoignages revêtent alors un caractère immédiat et mondial, et participent à la création d'une perception commune de la guerre sur papier. La presse peut ainsi fonctionner comme un instrument de « fabrication du consentement » pour justifier des conflits ou légitimer l'entrée en guerre d'un État. Les lecteurs vibrent dès lors avec la Belgique, symbole de la résistance des petits pays face aux grands empires, ou s'émeuvent de la magnanimité avec laquelle la Russie aurait géré les différences ethniques au sein de son empire. La guerre lointaine devenait, sous la plume des reporters, un miroir des préoccupations japonaises du moment.

*Traduit et annoté par Nicolas Mollard*

## Bibliographie

### *Sources primaires*

**HASEGAWA Tenkei** 長谷川天溪 1919

« Sakka no keiken o moto to shita hihyō » 作家の経験を基とした批評 (La critique fondée sur l'expérience de vie des écrivains), *Bunshō sekai* 文章世界, mai.

**HIROTSU Kazuo** 広津和郎 1917

« Shinkeibyō jidai » 神経病時代 (L'ère des névroses), *Chūō kōron* 中央公論, octobre.

**HONMA Hisao** 本間久雄 1918

« Jinseiha no hihyō to geijutsuka no hihyō » 人生派の批評と芸術家の批評 (La critique humaniste et la critique artistique), *Bunshō sekai* 文章世界, mai.

**KANŌ Sakujirō** 加能作次郎 1918

« Hihyō mondai » 批評問題 (La critique en question), *Bunshō sekai* 文章世界, n° 4.

**KIKUCHI Kan** 菊池寛 1917

« Inshō hihyō no hei » 印象批評の弊 (Les ravages de la critique impressionniste), *Shinchō* 新潮, n° 7.

« Naikaku dangai... » 1918

« Naikaku dangai. Zenkoku kisha taikai » 内閣弾劾 全国記者大会 (Le gouvernement mis en accusation. La Conférence nationale des journalistes), *Tōkyō Asahi shinbun* 東京朝日新聞, 14 septembre.

**NANBU Shūtarō** 南部修太郎 1919

« Hihyōka no kokoro » 批評家の心 (L'état

d'esprit du critique), *Bunshō sekai* 文章世界, n° 6.

**ŌBA Kakō** 大庭柯公 1915

*Roshia no sensen yori* 露西亜の戦線より (Depuis la ligne de front russe), Tokyo, Fuzanbō 富山房.

**OGAWA Mimei** 小川未明 1918

« Sensō » 戦争 (La guerre), *Kagaku to bungei* 科学与文芸, janvier.

**SUGIMURA Sojinkan** 杉村楚人冠 1915a

*Saikin shinbunshigaku* 最近新聞紙学 (L'étude du journalisme aujourd'hui), Keiō gijuku shuppan 慶応義塾出版.

**SUGIMURA Sojinkan** 1915b

*Sen ni tsukawashite* 戦に使して (Envoyé de guerre), Shiseidō 至誠堂.

### *Sources secondaires*

**ARIYAMA Teruo** 有山輝雄 1995

*Kindai Nihon jōnarizumu no kōzō* 近代日本ジャーナリズムの構造 (Structure du journalisme moderne au Japon), Tōkyō shuppan 東京出版.

**HASHIMOTO Masakuni** 橋本正邦 1981

*Amerika no shinbun* アメリカの新聞 (La presse américaine), Nihon shinbun kyōkai 日本新聞協会.

**IGARI Akira** 猪狩章 1962

« Taishō-ki bungaku ronsō no kenkyū II » 大正期文学論争の研究 II, *Niigata daigaku jinbun kagaku kenkyū* 新潟大学人文科学研究, n° 3.

**ISOBE Yūichirō 磯部祐一郎 1974**

*Igirisu shinbun monogatari* イギリス新聞物語 (Histoires sur la presse britannique), Japan Taimusu ジャパンタイムス.

**KOMORI Yōichi 小森陽一 1993**

« Bungaku no jidai » (Le temps de la littérature), *Kikan bungaku* 季刊文学, printemps.

**NAKAYAMA Hiroaki 中山弘明 1997**

« Sensō to shogen. Shimazaki Tōson *Furansu dayori* » 戦争と証言—島崎藤村『仏蘭西だより』(La guerre et le témoignage. *Nouvelles de France* de Shimazaki Tōson), *Nihon bungaku* 日本文学, vol. 46 (9).

**TAKADA Mizuho 高田瑞穂 1964**

« "Seikaku hasansha" no shiteki imi » 「性格破産者」の史的意味 (Le sens historique de la « faillite de la personnalité »), *Bungaku* 文学, mars.

**YOKOI Hiroshi 横井博 1973**

*Inshō-shūgi no bungei* 印象主義の文芸 (La littérature impressionniste), Kasama shoin 笠間書院.

**YOSHIDA Seiichi 吉田精一 1980**

« Sakka no hihyō » 作家の批評 (La critique des écrivains), *Kindai bungei hyōron-shi. Taishō-hen* 近代文芸評論史 大正篇, Shibundō 至文堂 : 389.



Varia



# De l'économie rurale à l'ethnographie

Le journal de l'*Expédition dans les îles du Sud* (1894)

de Sasamori Gisuke

Nicolas MOLLARD\*

Le 31 mai 1894, un ancien fonctionnaire du département d'Aomori, Sasamori Gisuke 笹森儀助 (1845-1915), publie à son compte un journal singulier intitulé *Expédition dans les îles du Sud* (*Nantō tanken* 南嶋探験)<sup>1</sup>.

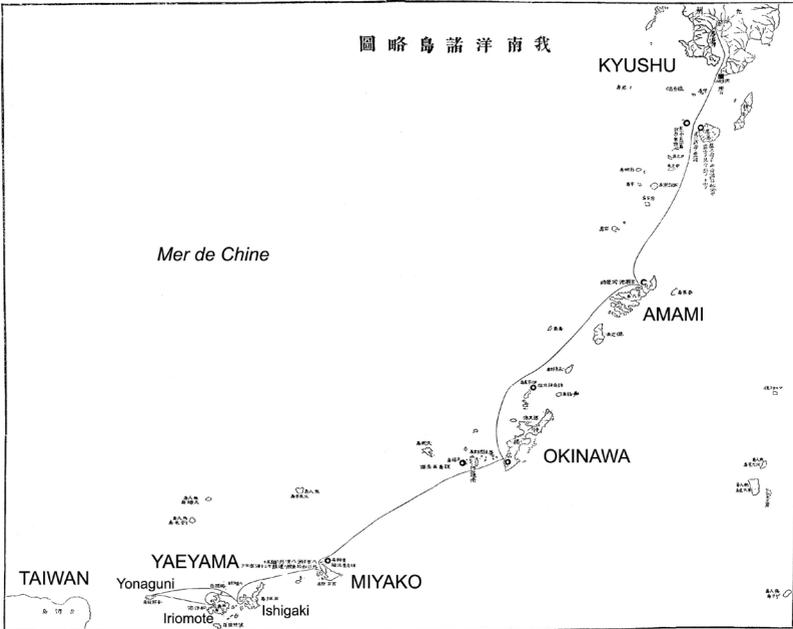
---

1. L'édition originale est publiée chez un imprimeur de Tokyo, Keiaidō 惠愛堂, par un certain Tada San.ya 多田三彌. Le livre, relié à l'occidentale, est estampillé comme un produit non destiné à la vente (*hibaihin* 非賣品). Il comporte, dans l'ordre : une photographie de Sasamori, un mot calligraphié (*daiji* 題字) signé Kudanrō-shu 苦談楼主, alias Shinagawa Yajirō 品川彌二郎, une préface en chinois d'Inoue Kowashi 井上毅, des propos liminaires (*shogen* 緒言) de l'auteur, trois cartes retraçant son parcours, le corps du texte rédigé en style sino-japonais, une note d'opinion (intitulée *Nantō jimu shiken* 南島事務私見), une annexe (*furoku* 附錄) comprenant un rapport sur les îles inhabitées ainsi que le memorandum d'un médecin, Sakiyama Kankō 崎山寛好, sur la situation sanitaire à Yaeyama (*Yaeyama nekki* 八重山熱記), une postface (*batsu* 跋) en chinois signée Kasai Otoyama 葛西音彌, et le colophon.

La bibliothèque départementale d'Aomori conserve dans ses archives deux manuscrits de ce livre, A et B, ainsi que plusieurs documents (feuilles libres) relatifs à la composition de l'ouvrage, notamment une première version de la préface de l'auteur, ainsi que trois versions de la note d'opinion. D'après Azuma Yoshimochi, qui en propose une analyse génétique détaillée (Sasamori 1982-1983), le manuscrit A, truffé de notes et de

---

\* Umifre 19-MFJ (MAEDI/CNRS).



**Fig. 1**  
Parcours de Sasamori  
(adapté du plan original inséré dans  
*l'Expédition dans les îles du Sud.*)

532 pages où sont jetées, en vrac et selon le seul ordre chronologique, toutes les informations qu'il a récoltées pendant une mission de six mois dans l'archipel des Ryūkyū. Il avait quitté le 10 mai 1893 sa ville natale de Hirosaki pour se rendre jusqu'aux limites méridionales du territoire japonais, d'Okinawa à Miyako, puis à l'archipel de Yaeyama, et retour, via Amami, avant de rejoindre son point de départ le 8 novembre (fig 1).

Le texte déroute, parce qu'il résiste à la catégorisation. Peu narrativisé, guère romanesque, avare en sentiments ou en expression poétique, il n'entre pas dans le corpus des récits de voyage littéraires. C'est une relation, au jour le jour, des tournées d'enquête de Sasamori, dans la capitale Naha, ses environs, et surtout dans les « îles des confins » (Sakishima, c'est-à-dire Miyako et Yaeyama), une forme d'instantané, une cartographie socio-économique d'un territoire nouvellement intégré à l'État japonais à la veille de sa guerre contre la Chine. On y trouve des considérations politiques, des notes concernant le développement et la modernisation de ces régions très pauvres, des citations de sources historiques ou de registres officiels, des transcriptions de conversations, des observations sur les coutumes et pratiques autochtones.

J'aimerais suivre ici deux pistes pour mieux comprendre ce texte composite et les mobiles de son auteur, un de ces « arpenteurs des confins<sup>2</sup> » qui sillonnaient les marges de l'empire japonais à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La première tient aux raisons qui ont poussé Sasamori à partir vers le sud, puisque derrière cette expédition, on verra pointer tout un réseau d'hommes politiques très haut placés, qui partagent une certaine vision de la nation et de l'empire, de ses marges sociales et territoriales, et probablement aussi quelques idées sur son développement économique. La seconde s'attache à la fortune que ce texte eut dans le milieu des anthropologues et des ethno-folkloristes au début du XX<sup>e</sup> siècle. D'un texte où les données économiques et politiques sont en nette majorité, on a fait un précurseur de l'ethnographie : il sera intéressant de voir quand et comment eut lieu ce basculement, et

---

corrections sur des papiers collés, serait la version finale du texte, corrigée par Tashiro Antei 田代安定 ; le manuscrit B, une copie (quasi identique) en vue de l'archivage personnel. La découverte récente (voir l'*Okinawa Times* du 2 février 2014) de ce qui semble être le journal de voyage original de Sasamori, si elle est confirmée, apportera un éclairage décisif sur la composition complexe de ce texte.

2. Pour reprendre le titre de l'ouvrage de Miyamoto Tsuneichi (2005 [1966]).

jusqu'à quel point l'auteur lui-même n'y fut pas pour quelque chose. Mais avant d'aller plus loin, il faut commencer par faire le point sur la situation politique d'Okinawa au début des années 1890 et fournir quelques détails biographiques concernant Sasamori.

### La situation politique d'Okinawa au début des années 1890

Après l'invasion par les troupes de Satsuma en 1609, les Ryūkyū vivent sous un double régime<sup>3</sup>. D'un côté, elles restent intégrées à la sphère politique des Ming puis des Qing via le système des tributs (*sakuhō* [ch. *cefeng*] 冊封). Leur souverain est légitimé par l'empereur chinois qui lui octroie le titre de roi (*ō* [ch. *wang*] 王) et elles maintiennent avec le continent des relations commerciales privilégiées, que n'ont pas les Japonais. De l'autre, elles sont incorporées dans le système japonais des fiefs (versement d'un impôt, ambassades régulières à Edo) et doivent supporter l'ingérence de Satsuma dans la nomination des hauts dignitaires, ainsi que sa surveillance serrée de l'espace maritime et du commerce avec la Chine.

C'est de cette double allégeance qu'entend se débarrasser le gouvernement du nouveau régime de Meiji. Profitant d'une certaine faiblesse de la Chine, il engage une série de mesures unilatérales qui visent à rattacher définitivement les Ryūkyū au territoire japonais : transformation du royaume en fief (1872) sous la tutelle du ministère des Affaires étrangères, expédition punitive de Taiwan (1874) qui démontre la volonté de Tokyo d'intervenir militairement pour assurer sa souveraineté sur l'archipel d'Okinawa, transfert de tutelle vers le ministère de l'Intérieur, ordre de couper les relations officielles avec la Chine (1875), abolition du fief des Ryūkyū et création du département d'Okinawa (1879), tandis que le roi est destitué, son palais occupé par un régiment d'infanterie et son administration centrale épurée.

Sur le plan international, le statut des Ryūkyū reste cependant indécis. De délicates négociations, auxquelles participent des conseillers occidentaux, s'engagent au lendemain de la destitution du roi pour convenir d'un plan de partage, mais le traité imposé par les Japonais (Amami et Okinawa revenant au Japon ; Miyako et Yaeyama, à la Chine) n'est finalement pas

---

3. Ce passage s'appuie sur Kerr (2000 : 379-419), Akamine (2003), Asato (2004 : 227-254).

signé (1881), laissant aux opposants autochtones l'espoir d'une intervention militaire chinoise comme en Corée et au Vietnam, deux autres anciens pays tributaires. Les pourparlers s'enlisent et en 1895 la question sera de fait tranchée en faveur du Japon qui, victorieux, étend son territoire jusqu'à Taiwan.

Sur le plan de la politique intérieure, pendant la période qui va de la départementalisation à la fin de la guerre sino-japonaise, Tokyo vise une forme d'engagement minimal en décidant de « laisser en place les anciennes coutumes » (*kyūkan onzon* 旧慣温存), c'est-à-dire le système fiscal et foncier ainsi que l'administration provinciale. Le roi, déposé, est envoyé à Tokyo. Une partie de la noblesse fuit en Chine, une autre s'engage dans une résistance rapidement réprimée, la majorité prend une attitude qui relève plutôt d'une opposition passive et résignée. Pour gouverner sans heurts, c'est cette tranche qu'il faut se concilier. En maintenant les privilèges anciens, il s'agit d'empêcher que les élites autochtones, du moins la faction la plus coopérative, ne basculent dans la résistance ouverte. L'administration japonaise se greffe par le haut. Pour une population totale estimée à 350 000 habitants, on ne compte pas plus d'une centaine de fonctionnaires au début, dont la majorité sont des métropolitains. Le système s'appuie sur un réseau d'administrations locales gérées par des notables de province et des membres de l'ancienne aristocratie, nombreux et attachés à leurs prérogatives.

À Tokyo, l'intérêt pour ces îles, relativement peu productives en regard de Hokkaidō et plutôt perçues comme arriérées, est faible. Nombreux sont ceux qui n'y voient qu'un fardeau pour les caisses de l'État. Bref, l'intervention minimale en satisfait beaucoup. Un réformateur tel Uesugi Mochinori 上杉茂憲 (1844-1919), préfet de 1881 à 1883, se fait vite écarter au profit de personnes plus en phase avec cette politique attentiste. Seuls la promotion de l'industrie (notamment sucrière) et le développement de l'éducation font l'objet de politiques actives, mais qui profitent surtout à l'ancienne noblesse et aux fonctionnaires provinciaux, tandis que 80% de la population rurale continue de vivre dans la pauvreté.

Cette politique a des conséquences à plusieurs niveaux : modes d'exploitation agricole, impôts, administration locale. La plupart des terres appartiennent à l'État ou aux communautés. Au niveau du village, elles sont réparties périodiquement entre les familles de paysans pour être cultivées. Comme auparavant, c'est la collectivité villageoise (et non les individus) qui s'acquitte des impôts – principalement en sucre à Okinawa, en céréales

et en tissus dans les îles méridionales. Mais la distribution des terres et des charges fiscales est rarement équitable, et les paysans, souvent soumis à la corvée, finissent peu à peu par s'organiser pour faire pression sur les autorités. Ce n'est qu'au lendemain de la guerre sino-japonaise que le gouvernement mettra en œuvre un programme de réformes de fond qui s'achèveront en 1903.

En bref, la souveraineté au niveau international et les réformes foncières, fiscales et administratives au niveau local sont les deux grandes questions relatives à l'avenir d'Okinawa dans les années 1880-90. C'est dans ce contexte que Sasamori Gisuke aborde les îles du Sud.

### Sasamori Gisuke

Sasamori Gisuke naît à Hirosaki en 1845 dans une famille de samourais<sup>4</sup>. À la mort de son père, inspecteur du fief (*ometsuke-yaku* 御目附役), il hérite de sa charge qui s'élève à 150 *koku*. En 1867, pour avoir critiqué, à l'instigation de l'opposant aux politiques d'ouverture aux puissances étrangères Yamada Noboru 山田登 (1821-1876), le manque de préparation militaire de son seigneur face aux puissances occidentales, il écope d'une sanction sévère : ses émoluments sont amputés de deux tiers et il restera assigné à résidence jusqu'à la grâce obtenue au lendemain de la Restauration, en 1870. Il trouve alors un poste dans l'administration fiscale de son domaine. Puis, après la départementalisation, il occupe diverses charges jusqu'à être nommé en 1878 chef du district (*gunchō* 群長) de Nakatsugaru. Tandis que l'opposition entre conservateurs et démocrates se radicalise, Sasamori, mécontent de la politique du préfet qui cherche à rassembler une coalition, donne sa démission en 1881.

En 1882, il fonde une exploitation agricole dans les plaines de Tokiwano, dont il sera vice-directeur, puis directeur, jusqu'en 1890. Cette année-là, la Diète se réunit pour la première fois. Animé par de nouvelles ambitions, Sasamori se rend à Tokyo où il assiste aux débats parlementaires, mais quelques mois suffisent à sa désillusion. Il se lance alors dans un *Voyage*

---

4. Pour les données biographiques, voir Yokoyama (1934), Azuma (2002) et Matsuda (2014).

*sans le sou* (*Hinryokō no ki* 貧旅行之記)<sup>5</sup>, une grande tournée de soixante-dix jours dans l'Ouest pour observer la « situation du peuple » et mesurer les « potentiels du pays », ce par quoi il faut comprendre l'inspection des moyens de production et des voies commerciales, ainsi que la rencontre avec les principaux acteurs économiques. Il ne manquera pas toutefois de visiter les hauts lieux du pays, notamment ceux liés à la mythologie impériale. Un passage au sanctuaire d'Ise ne saurait ainsi trouver son sens sans un détour par la ferme expérimentale d'Akeno. Déjà, une certaine pratique du voyage se dessine.

Quelques mois après son retour, il réussit un coup audacieux : il obtient l'autorisation du ministère de la Marine de s'embarquer en observateur sur une canonnière en mission de patrouille dans les Kouriles. De ces quatre mois de voyage, il tirera un second récit – *Expédition aux îles Kouriles* (*Chishima tanken* 千島探險, 1893)<sup>6</sup> – qui suit dans l'ensemble ce que l'on pourrait appeler la « recette Sasamori », à savoir des descriptions au jour le jour mêlant observations en tout genre. Toutefois, il n'a que deux occasions de mettre pied à terre, à Shumushu [Choumchou] et à Paramushiro [Paramouchir]. En ce sens, son engagement sur le terrain est moindre et sa dépendance aux sources écrites et aux récits de son entourage plus importante.

Okinawa est ainsi sa troisième expédition. Sasamori répond cette fois-ci à une demande émanant du ministère de l'Intérieur, désireux de promouvoir et de moderniser la production nationale en sucre. À l'extrémité méridionale du pays, il trouve une population extrêmement démunie, assujettie à de lourds impôts, peu alphabétisée, exposée aux maladies endémiques. Un sentiment d'urgence et d'indignation s'empare de lui : il faut apporter des solutions. Tout son travail d'enquête y tendra.

La suite de sa carrière, en quelques lignes : il sera nommé gouverneur (*tōshi* 島司) d'Amami Ōshima (1894-1898), effectuera pendant ce mandat des missions de reconnaissance aux îles Tokara et à Taiwan. Envoyé dans le

---

5. Le manuscrit fut publié pour la première fois dans Yokoyama (1934).

6. Publication à compte d'auteur chez le même imprimeur que l'*Expédition dans les îles du Sud*. Le livre est composé de trois éléments : le journal, entrecoupé de synthèses érudites sur les îles visitées, et une note finale intitulée « Mon opinion sur la défense des îles Kouriles » (*Chishima guntō keibi shiken* 千島群島警備私見).

nord de la Corée pour ouvrir une école de japonais à Söngjin (1899), il se lancera dans une nouvelle expédition jusque dans la région de Khabarovsk, puis, de retour au pays en 1901, il deviendra maire de la ville d'Aomori (1902-1903), où il exercera diverses activités, notamment celle de commissaire aux comptes pour une banque, avant de s'éteindre à l'âge de 70 ans, en 1915.

Globalement, c'est un personnage aux orientations conservatrices, soucieux de défendre la place de son pays sur la scène internationale, doté d'une solide expérience des politiques agricoles dans le privé comme dans le public. Il s'inspire d'un patriotisme aux fondations agrariennes, pas rare chez les samouraïs qui, à la fin d'Edo, réclamaient la restauration du pouvoir impérial<sup>7</sup>.

## Arrière-plan et motifs de la mission

### Inoue Kaoru et les hommes politiques de Tokyo

Il faut chercher dans la première version inédite des propos liminaires de Sasamori, plus détaillée sur les circonstances qui l'amènent à entreprendre cette expédition, les informations relatives à son arrière-plan politique, à savoir la convocation du ministre de l'Intérieur et l'entremise de hauts fonctionnaires qui le poussèrent à accepter la mission<sup>8</sup>.

Au sommet, donc, il y a le ministre Inoue Kaoru 井上馨 (1836-1915), le véritable instigateur de l'expédition. Il fut le premier, dès 1872, alors qu'il était adjoint du secrétaire d'État aux finances, à plaider pour que le souverain des Ryūkyū cède ses terres et ses populations à l'empereur (*hanseki hōkan* 版籍奉還), comme le firent les seigneurs des fiefs japonais. Secrétaire d'État aux affaires étrangères en 1879, il participe aux négociations avec la Chine sur le partage des îles. En 1892, il devient ministre de l'Intérieur, et

---

7. Notons que Sasamori se présente dans sa préface de *l'Expédition dans les îles du Sud* comme un *sōmō no shi* (草莽ノ士), du nom de ces samouraïs de la fin d'Edo qui se détachèrent de la politique de leur fief pour œuvrer à la restauration impériale. L'expression vient de Mencius et fut remise au goût du jour par Yoshida Shōin 吉田松陰 (1830-1859).

8. Sur les liens entre Sasamori et le monde politique à la veille de son expédition vers le sud, voir Numata (2002) ; le sujet est également évoqué par Azuma (2002 : 71) et sporadiquement dans Matsuda (2014).

c'est avec ce statut qu'il convoque Sasamori. L'*Expédition aux îles Kouriles* avait attiré son attention. Il avait vu dans son auteur un candidat idéal pour réaliser une tâche qu'il jugeait alors de première importance : une enquête sur le potentiel des Ryūkyū dans le développement de l'industrie sucrière. À l'époque, le Japon essayait de faire face à une hausse de la demande et à une trop forte dépendance aux importations, qui s'élevaient aux trois quarts de la consommation.

Il est difficile d'imaginer que le ministre ait voulu miser sur ce modeste ex-fonctionnaire devenu entrepreneur sans de solides garanties. Il les trouva vraisemblablement chez quelques personnages haut placés, qui jouèrent tous à un moment ou à un autre un rôle dans cette affaire. La suite de la préface donne quelques précisions supplémentaires. Après l'entrevue avec le ministre, Sasamori dit être allé chercher conseil auprès de trois connaissances : Shinagawa Yajirō 品川彌二郎 (1843-1900), ancien ministre de l'Intérieur, membre du Conseil Privé de l'empereur et grand tenant de l'« agrarisme bureaucratique » ; Sasaki Takayuki 佐々木高行 (1830-1910), précepteur du prince héritier, également membre du Conseil Privé et futur architecte du shintō d'État ; et l'entrepreneur Kinbara Meizen 金原明善 (1832-1923), déjà bailleur de fonds pour la première banque d'Okinawa.

De ces relations, retenons en particulier ceci : Sasamori fréquentait Shinagawa et Sasaki depuis le début des années 1880. L'un fut son mentor dans le monde politique, l'autre lui délivra l'autorisation de monter à bord de la canonnière en mission pour les Kouriles. Tous deux auraient intercédé en faveur de Sasamori quand celui-ci, maire de Nakatsugaru, s'était engagé dans le projet de faire dévier la seconde tournée impériale dans le Tōhoku (1881) par sa ville natale de Hirosaki<sup>9</sup>. Ils furent également impliqués dans les politiques de soutien aux anciens samouraïs pour leur reconversion dans l'économie agricole (*shizoku jusan* 士族授産), politiques auxquelles participa le fonctionnaire Sasamori à la fin des années 1870 et dont il bénéficia ensuite pour créer son exploitation.

Les deux ouvrages jumeaux, l'*Expédition aux îles Kouriles* et l'*Expédition dans les îles du Sud*, se placent en outre sous le même parrainage : ils s'ouvrent par une dédicace de Shinagawa, suivie d'une préface signée par Inoue Kowashi 井上毅 (1844-1895), nouvellement nommé ministre de

---

9. Matsuda (2014 : 63-66).

l'Éducation. Un exemplaire de chaque, spécialement relié, aurait également été donné à l'empereur, grâce aux bons soins respectivement d'Inoue Kowashi<sup>10</sup> et de Hijikata Hisamoto 土方久元 (1833-1918), alors ministre de la Maison impériale<sup>11</sup>.

Que nous dit l'étendue de ce réseau ? Si le statut de la charge (*shokutaku* 属托) [I 311]<sup>12</sup> confiée à Sasamori par le ministre n'est pas très clair – s'agissait-il d'un mandat officiel ou d'une demande privée ? – et si le financement reste tout autant obscur, il est incontestable que l'expédition et l'ouvrage qui en résulte s'auroient de la plus haute caution politique, et qu'à juger des suites immédiates – la nomination de Sasamori au poste de gouverneur d'Amami, vraisemblablement due à Inoue Kaoru<sup>13</sup> – ce fut une excellente opération pour sa carrière. À partir de là, on comprendra mieux sa position sur le terrain.

### Les informateurs locaux

Sasamori prépare minutieusement son départ, multipliant les contacts pendant les dix jours où il s'arrête à Tokyo. Il consulte des personnes qui ont une expérience du terrain : le préfet d'Okinawa de passage à la capitale, Narahara Shigeru 奈良原繁 (1834-1918), un ingénieur agronome spécialiste de l'industrie sucrière, Kishi Saburō 岸三郎, ou le botaniste Tashiro Antei 田代安定 (1857-1928), référence incontournable sur les îles méridionales dans les milieux scientifiques de la capitale.

Sur place, outre Narahara, il comptera également de solides appuis, comme le maire du district de Kunigami, Sasada Masajirō 笹田柁次郎, un concitoyen de Hirosaki, ou le chef de la police départementale, c'est-à-dire l'homme le plus haut placé après le préfet, Tanaka Konroku 田中坤六, un ami d'enfance. Fort de ces soutiens, rien ne lui sera refusé : tous les fonctionnaires métropolitains, majoritaires aux postes névralgiques de

---

10. Une copie de la lettre adressée par Sasamori à l'empereur est conservée à la bibliothèque départementale d'Aomori (Matsuda 2014 : 158).

11. Sasamori (1982-1983, vol 1 : 325).

12. Les renvois entre crochets font référence à l'édition de *l'Expédition dans les îles du Sud* par Azuma Yoshimochi (Sasamori 1982-1983), numéro de volume et numéro de page.

13. Azuma (2002 : 85-86).

l'administration départementale, lui prodiguent des conseils, lui offrent leur coopération, lui ouvrent leurs archives. Il n'est guère difficile d'imaginer<sup>14</sup> que des consignes aient été passées en vue de faciliter son enquête.

Sans être à proprement parler un fonctionnaire, Sasamori ne fera dès lors plus un pas sans être accompagné d'un représentant de l'administration ou de la police. Seule exception : une échappée solitaire dans Shuri, au lendemain de son arrivée, à la recherche des tombes de la famille royale. Il rentrera bredouille, après une longue errance à travers les rues d'une ville où il comprend bien vite qu'il sera incapable de communiquer [I 18]. Leçon retenue puisque, par la suite, il se contentera de rassembler les données fournies par ses informateurs locaux, surtout les résidents japonais, parfois les élites locales japonophones et, plus rarement, la population rurale ou du moins ses représentants, interrogés par le truchement d'un interprète.

Chaque étape de son enquête<sup>15</sup> relève d'un mode opératoire similaire : visite des autorités régionales (mairie et police), inspection des districts (*magiri* 間切) et des villages (*mura* 村), où le responsable local dresse un cadre de la situation (population, statistiques de production, etc.), visite des infrastructures (hôpitaux, laboratoires, exploitations agricoles ou minières, etc.), mais aussi des curiosités locales. Ainsi, Sasamori construit largement sa connaissance du milieu à partir des informations fournies par l'administration publique<sup>16</sup>.

La position de Sasamori aux côtés de l'administration japonaise a pour corolaire prévisible un mépris marqué pour les élites locales soupçonnées de freiner les réformes et l'assimilation culturelle. En effet, il n'épargne aucune critique à l'ancienne noblesse, qu'il décrit comme sournoise, corrompue, attachée à des privilèges désuets et des coutumes rétrogrades. Ainsi ce chef du village de Komi (Iriomote), grassouillet et élégamment paré selon son

---

14. Avec Azuma (2002 : 169).

15. Kunigami : 15-25 juin ; Kerama et Miyako : 5-7 juillet ; Ishigaki : 8-14 juillet ; Iriomote : 15-31 juillet ; Yonaguni : 1-3 août ; Ishigaki : 4-24 août ; Miyako : 25-27 août ; Nakagami et Kunigami : 12-20 septembre.

16. Parmi les informateurs notoires, on peut citer le maire de Shuri, Nishi Tsunenori 西常央 (1843-1898), collectionneur d'objets archéologiques et contact important pour de nombreux scientifiques ; l'archiviste Tsugawa Fusami 津川房美 ; l'ancien maire de Miyakojima, Yoshimura Sadahiro 吉村貞寛 ; ou le médecin-chef de l'hôpital de Nago, Fujita Senji 藤田千次.

statut, qui refuse malgré les évidences de reconnaître la présence de la malaria dans sa circonscription et semble parfaitement indifférent à l'extrême pauvreté d'une population en fort déclin, clamant qu'il n'y peut rien et qu'il n'est là que pour recevoir son salaire et assurer la prospérité de sa propre famille [I 211]<sup>17</sup>.

### Kuga Katsunan et les objectifs de la mission

Si l'objectif de la « mission » assignée par Inoue Kaoru était vraisemblablement une enquête sur le potentiel de développement de l'industrie sucrière, la place donnée à ce sujet dans le texte publié par Sasamori reste épisodique et ne saurait résumer à elle seule son travail sur le terrain. C'est qu'il poursuit d'autres objectifs en parallèle, selon les suggestions avancées par son compatriote Kuga Katsunan 陸羯南 (1857-1907).

Kuga était alors le directeur et rédacteur en chef du journal *Nippon* 日本<sup>18</sup>. Il s'était fait connaître pour sa promotion d'une forme de nationalisme à tonalité ethnique (*kokumin-shugi* 国民主義) et par ses attaques virulentes contre la bureaucratie. L'année précédente, c'était déjà lui qui l'avait aiguillé sur la manière de mener l'enquête aux Kouriles. Cette fois-ci, il suggère à Sasamori de récolter le même genre d'informations [I 11]. Elles concernaient – rappelons-le – les zones limitrophes, le climat, la géographie et les ressources naturelles, le type racial, les us et coutumes, la religion, la langue et les activités des indigènes, l'histoire, les mythes et les vestiges des îles, ainsi que l'état des routes de navigation<sup>19</sup>. En sus, il lui demande spécifiquement une enquête sur les relations entre Okinawa et la Chine. Le sujet était évidemment sensible, au point que la version publiée du journal compte de nombreuses coupes précisément à ce propos<sup>20</sup>.

---

17. Soulèvent aussi la désapprobation de Sasamori, par exemple, l'indifférence avec laquelle les nobles accueillent le prince Kitashirakawa Yoshihisa 北白川宮能久親王 (1847-1895) en visite [I 131] ou le pouvoir despotique que l'ancienne famille royale continue d'exercer en secret sur une main-d'œuvre paysanne corvéable [II 8-9].

18. Sur Kuga, voir Ackerer (2012 : 114-182).

19. Lettre de Kuga à Sasamori (Nishida 1985 : 49), mentionnée également dans Azuma (2002 : 60) et Matsuda (2014 : 139).

20. Les coupes concernent aussi certaines questions de politique internes à Okinawa, de défense nationale, l'incurie du gouvernement central ou des autorités départementales,

Une forme d'enquête totale, voilà en somme ce à quoi l'invitait Kuga. Le texte de Sasamori répond à cette attente. Il va même au-delà de la simple description : il pose un diagnostic et propose des solutions. Il se clôt, en effet, sur une série de recommandations – « Mon opinion sur l'administration des îles du Sud » (*Nantō jimu shiken* 南嶋事務私見) – adressées au gouvernement [II 301-330]<sup>21</sup>. Pour les « îles des confins » (Sakishima), il conseille de mettre en place une administration générale, de stationner une canonnière pour assurer la défense, de développer l'exploitation minière, de construire hôpital, prison et écoles, d'introduire l'usage des devises (donc abolir le troc), de réformer l'impôt par tête, de développer l'agriculture et la pêche. Pour l'île d'Okinawa et le département en général, il propose de consacrer un sanctuaire officiel (*kanpeisha* 官幣社) où seraient vénérés Minamoto no Tametomo 源為朝 (1139-1170?) et Gosamaru 護佐丸 (†1458)<sup>22</sup>, de réformer le système foncier, de construire des routes, d'agrandir le port de Naha, d'améliorer le réseau d'eau potable, d'ouvrir un bureau de douanes, d'abolir le droit coutumier (*naiho* 内法) et de réglementer la prostitution. Il fait aussi une série de propositions similaires pour Amami. À cela s'ajoutent trois recommandations d'ordre général : améliorer les routes de navigation en construisant des phares, assurer la défense de ces territoires et développer l'industrie sucrière.

Le fait que ce rapport aux autorités prenne la forme finale d'un journal de voyage publié à compte d'auteur peut surprendre, mais n'est peut-être pas un cas unique. George Akita<sup>23</sup>, qui a proposé une typologie des documents adressés au gouvernement sous l'ère Meiji, range dans la catégorie *fukumeisho ikensho* 復命書意見書 (rapport d'inspection doublé d'une note d'opinion)

---

ou encore l'incompétence de certains fonctionnaires, les appels à témoin adressés directement à l'empereur... bref tout ce qui relève du secret défense ou de la critique de l'État. Ce sont vraisemblablement les relecteurs (*cf.* note 1) qui ont suggéré ces suppressions.

21. Avant de rentrer, Sasamori fera directement ces mêmes recommandations, en abrégé, au préfet Narahara [II 205-207].

22. Tametomo aurait été, selon la légende, le père du premier roi des Ryūkyū ; Gosamaru, un héros tragique populaire qui, faussement accusé de trahison par un rival, préféra se donner la mort que de résister à son souverain, le roi Shō Taikyū (r. 1454-1460). Tametomo, devenu symbole d'une prétendue ascendance japonaise de la royauté ryūkyuane, fut finalement célébré dans le sanctuaire départemental (Okinawa jinja 沖縄神社) fondé en 1925 dans l'enceinte de l'ancien palais royal.

23. Akita (2008 : 35-41).

les rapports mandatés par l'administration centrale qui contiennent des observations de première main sur une large palette de sujets (éducation, taxes, systèmes administratifs, coutumes, transports, groupes politiques, etc.). L'exemple qu'il donne est particulièrement éclairant ici : en 1886, le ministre de l'Intérieur Yamagata Aritomo 山縣有朋 (1838-1922) déposa une note d'opinion relative à la politique à adopter vis-à-vis d'Okinawa, des îles Gotō et de Tsushima, à laquelle il aurait adjoint ses journaux de voyage (*Nankō nikki* 南行日記 et *Kyūshū chihō junkai nikki* 九州地方巡回日記). Ceux-ci tiendraient lieu en quelque sorte de « rapport d'inspection » dont la note ferait la synthèse sous la forme de propositions concrètes. C'est vraisemblablement dans une logique proche qu'il faut saisir le journal de Sasamori : sa publication est une prise de position politique<sup>24</sup>.

### « Inspection des conditions de vie du peuple »

Les suggestions de Kuga donnent une idée de l'exhaustivité à laquelle prétend ce travail d'enquête. Mais elles ne suffisent pas à saisir concrètement la démarche de Sasamori sur le terrain, ce qu'il voit, ce qu'il décrit, ni l'idée qu'il se fait lui-même de sa mission. À la veille de la tournée d'inspection dans la région de Kunigami, la partie septentrionale et la moins développée de l'île d'Okinawa, on lit dans le journal ce qui se rapproche le plus d'une déclaration d'intention.

Cette expédition va me mener dans un coin perdu de ces îles méridionales, où la langue et la sensibilité sont complètement différentes des autres départements. J'y verrai de mes yeux les mœurs (*fūzoku* 風俗) et les sentiments (*ninjō* 人情) des plus basses couches de la société. Ce sera, en somme, une préparation à ce que l'on a l'habitude d'appeler l'inspection des conditions de vie du peuple (*minjō shisatsu* 民情視察). [I 68]

---

24. Azuma (2002 : 71) avait déjà évoqué le lien étroit qui relie l'*Expédition dans les îles du Sud* au monde politique et souligné la nature de ce journal de voyage en tant que rapport d'enquête (*fukumeisho* 復命書 ; *ibid.* : 79) ; Matsuda (2014 : 187) le lit pareillement comme un rapport (*hōkokusho* 報告書).

Cette expression résumerait l'action de Sasamori. Or, elle ne va pas de soi : l'inspection suppose un rapport de pouvoir (dont on a pu mesurer déjà quelques ressorts), et l'idée de peuple prend un sens particulier en cette période de construction de l'État-nation. Des exemples concrets tirés du journal permettront de mieux la cerner.

### Souveraineté et question ethnique

Dans la première moitié des années 1890, entre la promulgation de la Constitution et la guerre contre la Chine, le capitalisme japonais contribue à la consolidation du territoire. Renforcer la puissance de l'État et contrôler les frontières sont alors des questions de première importance. La préface de *l'Expédition dans les îles du Sud* pose le cadre :

Protéger son pays et protéger sa maison, voilà deux logiques identiques. Pour avoir le contrôle de sa demeure, on l'entoure d'une clôture et on verrouille son portail. On la préserve ainsi des voleurs et on garde en sécurité sa famille. Mais regardez notre pays aujourd'hui : sa défense est-elle complète sur tous les fronts ? A-t-on bien cadenassé les portes ? [...] Quand les gens devisent de la politique en Extrême-Orient, il est toujours question du chemin de fer en Sibérie, de l'exploitation des mers du Sud, de l'émigration vers des îles en main étrangère. Mais c'est au pied du phare qu'il fait le plus noir ! On ne réalise pas que nos îles méridionales offrent une terre d'émigration pour des centaines de milliers de personnes. Tous nos hommes politiques font grand cas de l'industrie et de la défense du pays, mais n'ont jamais envoyé un seul navire pour garder la frontière Sud et protéger les enfants de la cinquantaine d'îles qui forment le territoire de Notre Majesté... et personne ne s'en aperçoit ! Les Occidentaux sont lancés dans une course effrénée à la découverte d'îles inhabitées sous aucune souveraineté. Les rares fois où l'on s'intéresse aux mers du Sud [zone Pacifique], on regarde au plus près vers Luson ou Hawaii, ou plus loin vers l'Amérique du Sud ou l'Australie. Mais on délaisse la frontière méridionale. [...] Avec mon expédition, je vais affronter à corps perdu cette situation critique. [I 5-6]

C'est d'abord avec la conviction absolue de la souveraineté japonaise sur ces territoires et de la nécessité d'en assurer la défense militaire que Sasamori s'efforce de penser la question d'Okinawa, de son administration et de son développement économique. D'où l'insistance avec laquelle il répète à plusieurs reprises que chaque sujet, jusqu'aux marges de la société ou du

territoire, a droit à la même attention de la part de l'empereur<sup>25</sup>. Toutefois, comme l'a justement remarqué Donald Keene à ce propos<sup>26</sup>, il y a chez lui une tension permanente entre la volonté de croire que même le plus pauvre des autochtones est un Japonais sujet de l'Empire, et la réalité du terrain qui ne cesse de lui renvoyer les différences culturelles, à commencer par la langue. Sasamori, en effet, est bien obligé d'admettre qu'il n'arrive pas à communiquer tout seul avec les habitants [I 17], et se fait même du souci à ce propos, craignant que ses interlocuteurs puissent se sentir offensés ou bien se moquer de lui [I 70]. Toujours animé par sa volonté unificatrice, toutefois, il tient à souligner que la langue parlée à Okinawa a conservé, en réalité, la trace d'un japonais archaïque [II 80-81]<sup>27</sup>. Mais il doit bien reconnaître qu'Okinawa a comme un air de petit pays étranger (*shōgaikoku* 小外国) [I 46], que l'architecture palatiale a indéniablement des influences continentales [I 20], que le confucianisme y tient une importance particulière [I 35] ou que les métropolitains ne souhaitent pas s'y installer à long terme et s'abstiennent d'épouser des autochtones [II 204].

Pour lui, au final, la question ethnique n'est pas vraiment centrale. Certes, il montre çà et là un intérêt pour ses fondements « historiques » (origine commune, ascendance japonaise du premier roi Shunten, etc.) et leur vérification dans le sol (par le biais d'une archéologie amateur). Mais ces considérations resteront très secondaires quand il s'agira de rédiger sa liste de recommandations finales, puisque l'inclusion d'Okinawa dans le Japon est déjà une réalité. Partant d'un présupposé politique, et sans se poser la question de sa légitimité, Sasamori s'efforce de voir dans les Okinawais des sujets nationaux comme les autres.

---

25. Le motif, comme le relève Matsuda (2014 :148), était déjà présent dans le journal de l'*Expédition aux îles Kouriles*.

26. Keene (1995 : 166).

27. La parenté entre les deux langues était déjà une certitude pour les lettrés d'Edo (à commencer par Arai Hakuseki), qui se vit confirmée à l'ère Meiji par les analyses de savants occidentaux (Basil Hall Chamberlain notamment).

## Pauvreté et joug de l'ancien système

Leur particularité, aux yeux de Sasamori, ne serait pas tant d'être culturellement, ethniquement ou racialement différents, mais d'être abandonnés à la misère. Partout où il se rend, le constat de pauvreté est lucide et sévère, appelant une réflexion sur ses causes, qui l'amènera à critiquer ouvertement l'inefficacité des réformes engagées par les autorités. À la marge de la marge, les îles des confins méridionaux (Miyako et Yaeyama) attirent tout particulièrement son attention. Il leur consacre presque autant de temps et de pages qu'à l'île d'Okinawa.

Et pour cause, ces régions possèdent quelques spécificités au sein de l'ancien royaume, que l'on tend peut-être trop souvent à considérer comme un ensemble homogène. Entrées plus tardivement sous sa domination, elles ont gardé un fond d'indocilité<sup>28</sup>. Plus pauvres en ressources, elles ont subi un impôt plus lourd. Dans le plan de partage du royaume défendu par la Chine à la fin des années 1880, elles auraient dû accueillir la cour en exil. D'où l'intérêt accru, pour Sasamori comme chez certains politiciens de la métropole, de consolider la présence militaire dans cette région<sup>29</sup>.

La réalité du terrain est très dure : misère, maladie, exploitation. La situation sanitaire devient un des grands soucis de Sasamori, qui remettra à la Diète un rapport détaillé à ce propos<sup>30</sup>. Le journal revient plusieurs fois

---

28. À Miyako éclata l'un des rares heurts sanglants au lendemain de la départementalisation. Sur ordre de la préfecture, les fonctionnaires dépêchés par l'ancienne cour de Shuri avaient été révoqués et remplacés par quelques policiers chargés de maintenir l'ordre et de superviser le travail des fonctionnaires locaux reconduits à leurs postes. Les élites locales nouèrent alors un pacte scellant leur refus de coopérer avec les Japonais. L'incident survint quand un des signataires fut engagé comme interprète et aide au poste de police, entraînant l'ire des populations menées par d'anciens nobles, qui se termina tragiquement par le lynchage à mort du « collaborateur » (*sansei* 賛成 ou *sanshii* dans le dialecte local, qui donna son nom à l'incident). Les meneurs furent arrêtés et condamnés, mais l'épisode contribua grandement à convaincre la préfecture d'adopter une politique conciliante envers les élites autochtones.

29. Chaque port visité par Sasamori est sondé pour ses potentialités stratégiques, celui de Funaki dans l'île d'Iriomote remportant sa préférence [I 245, 259]. Rappelons que la flotte qui avait pour mission de contrôler les eaux méridionales était alors basée à Sasebo, dans le nord-ouest du Kyūshū et que, outre un corps de police, une seule garnison d'infanterie était stationnée à Naha.

30. *Okinawaken-ka Yaeyama-tō fūdobyō no jōkyō narabi ni kujo hōhō no iken* 沖縄県下八重山島風土病ノ状況并駆除方法意見 (Note sur les maladies endémiques aux îles

sur les maladies endémiques, surtout la malaria, particulièrement meurtrière pour la main-d'œuvre des plantations ou des mines<sup>31</sup>. Sasamori visite les hôpitaux de Naha et Nago, discute avec les médecins. Il faudrait prendre des mesures, planter des quinquinas<sup>32</sup>, ouvrir des dispensaires... mais il règne une telle indifférence que Sasamori s'emporte [I 202]. Iriomote, qui recense 1 240 habitants, n'a plus d'hôpital et ne reçoit la visite d'un médecin qu'une seule fois par an : « Au nom des habitants de ce mouroir, je proteste devant le monde entier ! » [I 214] Pour souligner l'empathie de Sasamori envers les populations démunies, ses biographes aiment également citer un épisode : dans la région de Kunigami, il se rend, malgré l'opposition de ses accompagnateurs, auprès d'une hutte à l'écart d'un village, habitée par deux lépreuses. Il était alors d'usage de mettre en quarantaine les malades, et même de les rayer des registres d'état-civil. De là, l'indignation de Sasamori : comment le gouvernement, qui venait d'envoyer un médecin spécialiste de la lèpre à Hawaï<sup>33</sup>, peut-il rester indifférent au sort de ces femmes qui, après tout, sont désormais sous son administration [I 86-87] ?

Sasamori dénonce en outre les coutumes qui paraissent comme autant de freins à la modernisation : l'impôt par tête (*nintōzei* 人頭税)<sup>34</sup>, la

---

Yaeyama dans le département d'Okinawa, ainsi que sur les moyens de les éradiquer) ; cette recommandation fut adoptée en mai 1894 par la Chambre des pairs (Azuma 2002 : 78).

**31.** Les données recueillies par Sasamori sur la mine de charbon d'Iriomote exploitée depuis 1885 par le conglomérat Mitsui sont révélatrices : en 1886, 130 mineurs et 140 à 150 prisonniers y travaillaient ; en trois ans, une centaine étaient morts, principalement à cause de la malaria [I 254].

**32.** Expérimenter la culture de quinquina dans les îles Yaeyama avait précisément été une des missions officielles du botaniste Tashiro Antei, un des relecteurs et conseillers de Sasamori.

**33.** Sans doute le léprologue Gotō Masanao 後藤昌直 (1857-1908), qui se rendit pour la seconde fois à Hawaï de mars 1893 à avril 1895.

**34.** Système mis en vigueur à Miyako et Yaeyama dès 1637. Chaque individu entre 15 et 50 ans devait s'acquitter d'un montant fixe, relatif à son âge (quatre catégories) et au potentiel global de son village (trois niveaux). Au vu des conditions de vie sur ces îles et de leur capacité de production, c'était une lourde taxe. La responsabilité de son versement incombait en outre à l'ensemble de la collectivité, ce qui poussa des villages entiers au bord de la ruine.

« prostitution d'hospitalité » (*makanai onna* 賄女)<sup>35</sup>, le système de servage (*nago seido* 名子制度)<sup>36</sup>, la lourdeur, plus généralement, de l'ancien système administratif ainsi que l'indolence et la corruption des élites locales. Au début des années 1890, la situation est encore tendue. Face aux politiques du préfet Narahara, qui favorisent l'ancienne noblesse, les habitants de Miyako se mobilisent pour réclamer les réformes de ce qui subsiste de l'ancien régime et sauront se faire entendre jusqu'à Tokyo. Involontairement, Sasamori sera témoin direct du jeu de force qui oppose la population autochtone aux fonctionnaires métropolitains et à l'ancienne noblesse d'Okinawa. À peine arrivé sur l'île, il assiste au rassemblement de plusieurs centaines de personnes devant les bâtiments de l'administration centrale, qui demandent la suppression du servage [I 173-174]. Aboli quelques mois plus tôt grâce au maire Yoshimura Sadahiro 吉村貞寛, il venait d'être réinstauré par la préfecture sous la pression des anciennes élites. Yoshimura fut contraint de démissionner, ce qui entraîna l'ire populaire dont fut témoin Sasamori. Partisan des réformes, Sasamori n'est toutefois pas enclin à approuver le mode de revendication qui relève à ses yeux de « troubles à l'ordre public » [I 174].

## Peuple comme force de travail

Prenant acte de cette indéniable empathie pour les démunis et les injustices qu'ils subissent, d'aucuns voient aujourd'hui en Sasamori un porte-parole des opprimés<sup>37</sup>. Il paraît toutefois difficile d'adhérer sans réserve à

---

35. Privilège accordé aux fonctionnaires des villages de disposer à leur souhait d'une jeune femme. Il fut officiellement aboli par le préfet Narahara en mars 1893, mais sans effet immédiat notable, comme pourra le remarquer Sasamori à Yonaguni [I 290].

36. À Miyako et Yaeyama, les fonctionnaires avaient le privilège d'entretenir des serfs pour les travaux domestiques et agricoles. Au moment où Sasamori visite Miyako, on en recense 1 728, mais il ne lui échappe pas qu'il faudrait y ajouter les conjoints et enfants, en servitude aussi, ainsi que les paysans plus pauvres, ce qui lui fait évaluer leur nombre à 3 000 [I 179].

37. « Ce qui ne cesse de nous émouvoir, c'est la manière dont Sasamori a su décrire avec précision la vie pénible des habitants de ces îles perdues, comment il a su donner voix à ce peuple qui en était dépourvu » (Azuma 2002 : 76) ; « L'Expédition dans les îles du Sud est à la fois un rapport (*fukumeisho*) adressé au gouvernement et une protestation devant le monde au nom du peuple des marges sans voix » (*ibid.* : 79).

cette perspective. Pour nuancer cette image d'homme « proche du peuple », il vaut la peine de rappeler quelques déclarations gênantes, que les biographes ont tendance à taire<sup>38</sup>. Par exemple : sur le navire qui le mène d'Iriomote à Yonaguni et qui transporte vers Hongkong le charbon de la mine locale, Sasamori découvre que des coolies ont été embauchés, à Naha et à Miyako, parce que la main d'œuvre est difficile à trouver sur place. Il s'agit d'une dizaine d'« extra-départementaux » (*tafukenjīn* 他府県人<sup>39</sup>), nourris et payés 30 *sen* la journée, et d'une vingtaine d'Okinawaiens payés au tiers de ce tarif. Sasamori commente :

À mon avis, une telle différence de salaire entre individus également constitués tient à la différence de travail fourni. Je suppose que le décalage dans leur application à la tâche est sans commune mesure. Un homme comme moi fait le travail de deux indigènes. Il est impossible de les arracher à leur paresse sans recourir à des extra-départementaux à même de les stimuler. Et comme nous n'y arrivons que trop rarement, les pertes sont grandes pour notre nation. [I 261]

La paresse des indigènes est un des clichés qui font ressurgir, avec beaucoup de netteté, les rapports de force inhérents à la modernisation des zones rurales et à l'incorporation des marges territoriales. La volonté de discipliner les conduites en vue de leur adaptation aux exigences d'une économie capitaliste se doublant ici d'une indéniable forme de discrimination ethnique, puisque le travailleur autochtone paraît moins efficace que ses compatriotes. Sasamori présente alors la figure sans doute moins héroïque et, somme toute, assez banale d'un administrateur métropolitain soucieux d'améliorer les conditions de vie de la population, dans la mesure où celle-ci est avant tout vouée à contribuer à la richesse du pays par sa force travail.

Au fond, les « sentiments » du peuple, dont il était à la recherche, lui resteront étrangers. Seuls de rares passages laissent entendre les voix indigènes, lorsque Sasamori recourt à un interprète autochtone, un instituteur par exemple, pour s'adresser directement aux représentants paysans (*sōdai*

---

38. Azuma, Matsuda ou Keene notamment.

39. Sasamori préfère ce mot au plus courant *naichijin* 内地人 (métropolitains) pour marquer la différence avec les habitants d'Okinawa, par souci d'éviter la discrimination, explique-t-il à sa première occurrence [I 14], mais il faut rappeler que cette précision a d'abord été apportée par Tashiro Antei lors de sa relecture du manuscrit (voir la note d'Azuma [I 55]).

総代<sup>40</sup>). Voici quelques-unes des questions qu'il pose dans un village de Yonaguni :

— *Que pensent les habitants de notre venue dans l'île ?*

— En général, le passage d'extra-départementaux les rassure. Car les fonctionnaires du village s'en méfient et deviennent spontanément moins autoritaires.

— *Et que pensent-ils des extra-départementaux qui viennent s'installer pour défricher de nouvelles terres ?*

— Ils ne sont pas les bienvenus, car ils nous prennent les herbages où l'on fait paître le bétail et les roselières que l'on utilise pour construire nos toits. [I 291]

Ce passage révèle quelque chose de la logique d'inspection. Sonder les « sentiments » du peuple, ce serait, en quelque sorte, essayer de comprendre comment il *nous* perçoit. Autrement dit, mesurer ses capacités de résistance, identifier ce qui pourrait entraver le processus de modernisation. Ce par quoi il faut comprendre, *in fine*, pour le transformer en sujet de l'État-nation japonais et, surtout, en force de travail.

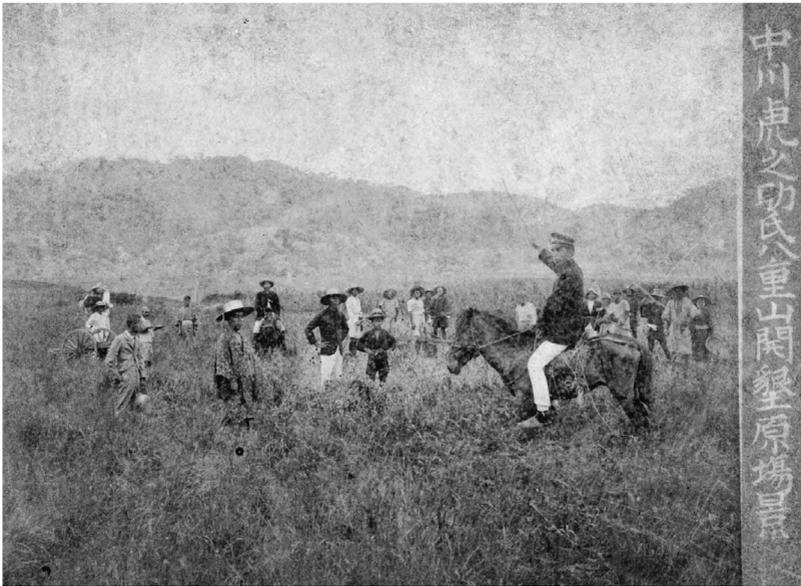
L'intérêt de Sasamori pour les démunis ne peut ainsi pas être saisi seulement en termes d'empathie ou de préoccupations sociales, dans le prolongement de cette sorte de philanthropisme confucéen résumé par la formule *saisei kyūmin* 濟世救民 (aider le peuple et œuvrer pour le bénéfice de tous<sup>41</sup>). Il ne s'inscrit pas non plus dans la pensée démocratique qui émerge dès le milieu des années 1870 par le biais notamment du Mouvement pour la liberté et les droits du peuple (*Jiyū minken undō* 自由民権運動), dont Sasamori a combattu les idées dès ses premiers pas en politique. On gagnerait plutôt à le rapprocher du grand débat sur la pauvreté que les partisans de diverses formes de nationalisme par le bas, dont certains étaient liés au journal *Nihon* de Kuga Katsunan, avaient ouvert dans les années 1890. Un de ces journalistes, Sakurada Bungo 桜田文吾 (1863-1922), s'était illustré par une série d'articles sur les quartiers pauvres d'Osaka et de Tokyo. Mandaté par Kuga, il s'était embarqué avec Sasamori sur la canonnière

---

40. Devant l'insatisfaction constante des paysans à l'encontre des fonctionnaires locaux et de leurs exactions, les autorités départementales avaient institué des assemblées délibérantes au niveau des villages et districts, composées de représentants choisis parmi les propriétaires (en 1888 à Okinawa et dans les environs ; en 1893 à Yaeyama et Miyako).

41. Ainsi que l'avance Azuma (2002 : 80).

faisant cap sur les Kouriles, une expédition dont il rapporta un reportage sur les Aïnous déportés de Shumshu<sup>42</sup>. De manière moins anecdotique, il faut surtout garder à l'esprit que le cercle politique Seikyōsha 政教社, dont Kuga fut une des principales figures, prônait un nationalisme qui voulait la contribution directe des couches les plus démunies de la société au développement économique du pays et au renforcement de son pouvoir à l'échelle internationale. Les pauvres, en bref, constituaient une ressource à mobiliser pour soutenir la croissance<sup>43</sup>. Que Sasamori comptât Kuga parmi ses amis



**Fig. 2**  
Nakagawa Toranosuke (à cheval) dans sa plantation. Nagura, île d'Ishigaki, juillet 1894.  
(© Nakagawa Yoshihiro 中川佳弘)

42. « Muei tōkon-roku » 霧影濤痕録 (Traces de brume et de vagues) publié dans le journal *Nihon* (Matsuda 2014 : 147).

43. Noah McCormack consacre quelques pages à cette question (2012 : 113-114) dans un ouvrage qui tente plus largement de retracer le processus d'inclusion des marges sociales dans l'État de Meiji.

intimes ne suffit sans doute pas à établir une proximité de pensée, mais le rapprochement est éclairant.

### Obsession pour les statistiques de production

Car c'est bien là l'objectif de la « mission » confiée par Inoue Kaoru : le développement économique et la gestion des ressources. Le peuple en serait une parmi d'autres. Au point qu'il se trouve souvent réduit à des chiffres, pris dans une logique plus vaste de compilation statistique. Partout où il va, Sasamori quantifie, recense, inventorie – agriculture, élevage, sylviculture, pêche, exploitation minière – et il tâche de repérer les potentiels d'exploitation et de développement.

Le sucre l'intéresse au premier chef. Investissements, coûts de production, taux de rendement, surfaces cultivables, salaires : rien n'échappe à son œil comptable. Il visite par exemple la plantation d'un dénommé Nakagawa Toranosuke 中川虎之助<sup>44</sup> sur l'île d'Ishigaki, où il rencontre le contremaître (fig. 2).

La surface louée [par Nakagawa] s'étend sur 130 *chōho* (丁歩), dont 26 ont été mis en culture : 15 pour la canne à sucre, 6 pour la patate douce et le reste pour la culture maraîchère. Cette année, la canne a été attaquée par des parasites, *kōryō* dans le dialecte local. Ils font un pouce de long et ressemblent à des vers à soie, mais rayés. J'en prends un en échantillon. Selon un ancien paysan, ils n'apparaissent que dans les nouvelles plantations de canne à sucre, qui sont mal organisées.

Il y a sept bâtisses, des huttes en chaume de six nattes pour la vie quotidienne. Chacune a coûté 5 yens. L'ensemble, depuis la fondation en novembre 1891 jusqu'à aujourd'hui, a nécessité environ 2 000 yens. Son capital étant près de s'épuiser, M. Nakagawa s'est rendu à Tokyo voir des gens, mais je n'en saurai pas plus. En

---

44. Héritier d'une famille de planteurs de Tokushima, Nakagawa avait vu une opportunité de développer la culture de la canne dans le Sud, selon des procédés occidentaux, au moment où la demande intérieure en sucre japonais (*watō* 和糖), spécialité de sa région natale, chutait drastiquement. Parti avec une dizaine d'ouvriers, il mit au travail 500 locaux et 50 chevaux, avec des résultats mitigés. Après la visite à Tokyo mentionnée par Sasamori, il trouva des investisseurs, parmi lesquels Shibusawa Eiichi 澁澤榮一 (1840-1931), et fondera en 1895 la compagnie sucrière Yaeyama tōgyō 八重山糖業, faisant venir plus de 200 « colons » de Shikoku. Mais les difficultés persistant, surtout les dégâts dus aux typhons, il finira par jeter l'éponge en 1899, pour poursuivre ses tentatives plus loin, à Taiwan (Hattori 1961, 1962).

outré, il y a eu deux incendies cette année. Le premier [...] a détruit la maison principale ; le deuxième [...], un des bâtiments de la sucrerie. Étonné, j'interroge le contremaître. Il me répond que cela n'arrive pas que chez eux : il n'est pas rare que les plantations des extra-départementaux soient incendiées ou les récoltes saccagées, à cause des frictions avec les autochtones. Il ne connaît pas l'origine de ces deux incendies, mais il m'explique qu'il est difficile d'éviter ce genre de contrariétés. Quels sont ses objectifs ? Il me dit que la première année un *tanbu* (反歩) de canne a produit 8 sacs de sucre (1 sac = 110 *kin* 斤). Pour la seconde, il espère atteindre les 10 sacs. [Suivent d'autres détails et chiffres...] [I 190]

Sasamori recense quinze exploitations de ce type sur cette île, chiffre qui prouve l'importance, dans le microcosme okinawaïen, de ces « migrants » que l'historiographie désigne sous le nom d'« entrepreneurs résidents » (*kiryū shōnin* 寄留商人<sup>45</sup>).

D'une manière générale, de nombreuses pages sont dédiées à la retranscription presque brute de registres administratifs. Par exemple : arrivé au bureau districte (*banjo* 番所) d'Ōgimi, Sasamori est reçu par le chef local (*jitōdai* 地頭代) et ses fonctionnaires qui, via interprète, lui fournissent les données.

— *Combien y a-t-il de foyers dans chaque village du district et quelle est la population ?*

— 16 villages. 1 164 foyers. Population actuelle : 6 733 habitants (3 296 hommes et 3 437 femmes). 215 naissances. 94 décès.

— *Quelles sont la production, marine et terrestre, ainsi que les importations et exportations ?*

— 1 164 maisons paysannes. Produits de la terre [suivent les chiffres concernant patate douce, riz, blé, petit mil, millet commun, soja, haricots rouges, pois, tabac, coton, vaches, cochons, chevaux et chèvres]. 23 maisons de pêcheurs [idem pour *hiyo*, *hiki*, *burikun*, poulpes et *kutsunake*]. Produits manufacturés [idem pour coton, tissus en fibre de bananier, sucre et indigo]. Exportations [idem pour sucre, indigo, riz, bois de chauffe et planches pour baril à sucre]. Importations [idem pour pétrole, soja blanc, algues, nouilles, *shōchū* et thé]. [I 70-80]

Sont passés en revue avec la même précision les statistiques concernant les écoles (élèves et enseignants), les fonctions et les salaires dans l'administration, les dépenses publiques, les impôts, la rente des chamanes, la

---

45. En augmentation dès le début des années 1880, ils venaient chercher de nouvelles opportunités commerciales. Quoique pas toujours organisés, ils eurent une influence économique et politique non négligeable dans la société okinawaïenne.

répartition des terres publiques et privées, des terrains exemptés de taxes, les prix de la viande, les économies et les dettes du district, la quantité de bétail abattu ainsi que le nombre de dossiers traités par l'administration. De tout cela, Sasamori tire de temps en temps quelques conclusions, repérant les potentiels d'exploitation ou soulignant des faiblesses de gestion.

Certes, il eut aussi pendant ses enquêtes, par exemple dans le Kunigami, loisir de s'entretenir avec des fonctionnaires sur leurs difficultés quotidiennes, d'observer le culte que tous les foyers vouent à Guan Yu 關羽 [I 88] ou la présence de tablettes en pierre (*shigantō* [ch. *shigandang*] 石敢當) pour éloigner les mauvais esprits [I 107], qui témoignent de l'influence chinoise dans les croyances populaires ; il eut l'occasion de visiter des vestiges (notamment de résidences attribuées à Kanamaru, futur roi Shō En (r. 1469-1476), à Ginama [I 86] et Teima [I 97]), prétextes à des digressions historiques, de s'émerveiller de la précision des relevés topographiques sous la royauté (après avoir vu une carte du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle conservée au bureau districte de Kushi [I 98-102]), de constater, entre autres pratiques populaires, l'usage de sortes d'autels en pierre pour brûler le vieux papier [I 108] ou la construction de murets pour protéger les cultures des cochons sauvages [I 103] ; il ne manqua pas non plus de s'indigner, comme on a vu, du sort réservé aux lépreux [I 86], voire de se plaindre tout simplement de l'indolence des autochtones [I 91, 104] ou de la chaleur [I 85]. S'il ne serait pas faire justice à la richesse du matériau que de cantonner les notes de Sasamori à une simple liste de chiffres, il faut toutefois admettre que ces remarques, bien que venant donner un peu de chair au récit, se limitent souvent à des mentions rapides, secondaires et en retrait par rapport à la masse de données chiffrées.

On pourrait résumer ainsi la logique d'inspection. À l'époque, plusieurs visions s'opposent sur la manière de construire un pays fort et prospère : priorité au renforcement de l'État ou de la nation, option entre un développement centré sur l'industrie ou sur l'agriculture, par exemple. Pour Sasamori, qui semble partager certaines convictions de Kuga, le peuple, ciment de la nation et majoritairement paysan, est une force de travail à développer, y compris jusque dans ses couches les plus marginales, mais à Okinawa le système serait grevé par des pratiques anciennes résiduelles qui le maintiennent dans la misère. D'où la nécessité d'entreprendre des réformes structurelles. C'est sur la base de cette appréciation que Sasamori dénonce les politiques menées par les autorités, qui visent avant tout à

remporter l'adhésion des élites et à consolider les structures administratives. Et ce qui donne un poids particulier à sa critique, c'est qu'elle se fonde sur un travail minutieux de collecte de données sur le terrain.

## De l'administratif à l'ethnographique

Cette vaste récolte de données sur le terrain n'est pas un travail isolé. De la transformation du royaume en fief jusqu'à la fin des réformes foncières (1872-1903), avec la mise en place de l'administration japonaise, commence en effet à se construire un savoir spécifiquement lié à Okinawa, dont l'histoire reste relativement mal connue en regard de l'importance accordée à l'émergence des grandes figures fondatrices d'un discours autochtone, en particulier Iha Fuyū 伊波普猷 (1876-1947), Majikina Ankō 真境名安興 (1875-1933) ou Higashionna Kanjun 東恩納寛惇 (1882-1963)<sup>46</sup>. Les pratiques sont alors disparates, les méthodes empiriques et les objectifs fort différents. Elles sont le fait, surtout, de Japonais<sup>47</sup>, généralement mandatés dans le cadre de diverses missions. Ces études se développent en deux grandes directions. D'un côté, des recherches fragmentaires dans les milieux scientifiques en train de se constituer, dont les résultats sont publiés dans des revues spécialisées (sociétés d'anthropologie, de géographie, etc.). On songe aux écrits du botaniste Tashiro Antei (1857-1928), de l'historien Shidehara Taira 幣原坦 (1870-1953) ou de l'anthropologue Torii Ryūzō 鳥居龍藏 (1870-1953)<sup>48</sup>. De l'autre, des enquêtes administratives menées en vue de l'annexion et de la gestion d'Okinawa. Ces nombreux documents

---

46. Pour un panorama général, voir Kinjō (1950), Sakamaki (1963), Beillevaire (1999).

47. Loin d'être inexistant, la production de savoirs autochtones reste plus difficile à cerner. Des sources majeures comme les *Mémoires sur les Ryūkyū* (*Ryūkyū kenbunroku* 琉球見聞録, 1879) du lettré Kishaba Chōken 喜舎場朝賢 (1840-1916) ou la biographie du dernier roi Shō Tai (*Shō Tai-kō jitsuroku* 尚泰侯實録), fondée sur des documents originaux, ne seront publiées que tardivement, respectivement en 1914 par Iha Fuyū et en 1924 par Higashionna Kanjun. Mais il faudrait relier ces entreprises à un souci plus général et sans doute plus précoce de mise en valeur du patrimoine local. L'intérêt des savants occidentaux – William Furness ou Basil Hall Chamberlain – reste anecdotique. Quant au savoir continental sur les Ryūkyū, il semble se tarir après la dernière ambassade chinoise de 1865 menée par Zhao Xin 趙新 (1809-1876).

48. Sur ce personnage, dont il sera question plus loin, voir Nanta (2010).

ne seront que rarement diffusés en dehors du milieu bureaucratique. Deux sommes incontournables pour quiconque voulait s'initier à la connaissance d'Okinawa sortent néanmoins du lot : une encyclopédie en cinq volumes, *Okinawa-shi* 沖縄志 (1877), compilée par Ijichi Sadaka 伊地知貞馨 (1826-1887), inspecteur pendant la période du fief ; et une extension (*gaihen* 外編) en deux volumes à l'histoire générale d'Okinawa, *Nantō kiji* 南島紀事 (1886) de Gotō Keishin 後藤敬臣, fondée sur diverses sources historiques et enquêtes menées sur place par le quatrième préfet d'Okinawa (1883-86), Nishimura Sutezō 西村捨三 (1843-1908).

### Enquêtes sur les coutumes

Les « enquêtes sur les anciennes coutumes » (*kyūkan chōsa* 旧慣調査) relèvent de ce travail de terrain. D'abord menées systématiquement dans tout le Japon, elles touchèrent ensuite, à mesure de l'expansion territoriale, Okinawa puis les colonies et territoires occupés. Le terme *kyūkan* apparaît dans le discours juridique du début de l'ère Meiji, notamment dans le cadre des enquêtes que le ministère de la Justice mène entre 1878 et 1879 sur tout le territoire et qui débouchent sur la publication du *Zenkoku minji kanrei ruishū* 全国民事慣例類集 (Recueil classé des coutumes de tout le pays en matière civile, 1880). Cette recension avait été jugée nécessaire en vue d'établir une législation moderne mais, finalement, elle ne servit quasiment pas de référence pour le Code civil de 1890, en raison même de la supposée arriération des coutumes en question<sup>49</sup>.

Pour Okinawa, divers types d'enquêtes concernant en premier lieu les modes d'administration de l'ancien royaume sont conduits dès sa transformation en fief (1872) par divers ministères (Affaires étrangères, Finances) puis, après la départementalisation (1879), également par la préfecture à Naha, en parallèle avec une multitude d'études réalisées à titre privé ou semi-officiel. Au milieu des années 1880, ces enquêtes sont organisées de

---

49. Taira (2011 : 12-16). La motivation de ces entreprises très coûteuses en temps et en ressources serait à chercher non pas tant dans l'élaboration d'un nouveau système juridique, que dans la volonté de l'État moderne d'étendre son emprise sur la population et d'intégrer les anciennes élites locales par leur participation à sa culture bureaucratique d'inspiration occidentale (Bourgon 2001 : 138-139).

manière plus systématique, dans tout le département, jusqu'au niveau des districts et villages des îles périphériques, et portent sur un large éventail d'objets allant des systèmes administratifs, fiscaux et fonciers, jusqu'aux coutumes en matière commerciale, civile ou pénale<sup>50</sup>. Elles se déclinent sous la forme de questionnaires élaborés par les autorités centrales et relayés par les administrations locales. Elles accompagnent un autre type d'enquêtes, plus spécifiquement liées à l'établissement d'un droit coutumier (*naihō chōsa* 内法調査), qui procèdent, à l'inverse, d'un mouvement du bas vers le haut (du moins en partie), car c'est l'administration qui demande aux collectivités locales (villages et districts) de « déclarer leurs coutumes » en vue de recevoir l'autorisation de les pratiquer. Ces deux types d'enquêtes seraient à la fois une accumulation de savoir expert et un moyen de sonder la capacité de résistance d'une société<sup>51</sup>.

Il est désormais acquis que le texte de l'*Expédition* n'est pas une simple chronique de voyageur. Il se présente comme un habit d'arlequin cousu de maintes pièces rapportées, copies ou compilations d'enquêtes et de divers documents administratifs, qui furent sans doute transmis sous une forme ou une autre à ses commanditaires (Kuga, Inoue). En plusieurs endroits, le manuscrit renvoie à des notes annexes qui n'existent plus et ne font pas partie de l'édition finale ; c'est probablement la trace de documents transmis aux autorités sans avoir été recopiés au préalable<sup>52</sup>. Le fonds Sasamori, conservé à la bibliothèque départementale d'Aomori, comporte en outre

---

50. La série d'enquêtes menées en 1884 par le préfet Nishimura Sutezō fit date en la matière. Bien qu'il n'en reste aujourd'hui que des copies partielles, la liste des sujets reconstituée sur la base de ces documents donne une idée plus précise des objectifs : traitement des taxes, arriérés d'impôts, propriété foncière, résidents étrangers, impôt prélevé pour subvenir aux dépenses des administrations locales (*tokorozukai* 所遣), dettes des villages, vente et cessation des terrains et tombes, système de gage, prêt et emprunt, détournement des impôts ou de l'argent public, contrôle de la production de sucre, peines et délits, fonctionnaires, travaux agricoles, héritage, système d'entraide financière (*moai* 模合), cadeaux et dons, cérémonies de maturité, de mariage, de deuil et festivités, traite des personnes, activités récréatives, départs en voyage, moyens pour encourager l'effort ou punir la paresse dans les travaux agricoles, entretien des voies publiques, frais de déplacement des fonctionnaires, surveillance des côtes, des navires et de la pêche (Taira 2011 : 185).

51. Taira (2011 : 149-177).

52. Sasamori (1982-83, vol. 2 : 368).

plusieurs feuillets volants de cette nature : notes de terrain ou rapports, notamment des copies de trois enquêtes de Tashiro Antei à Yaeyama ou un mémorandum sur la culture sucrière signé Nakagawa Toranosuke<sup>53</sup>. On trouve également dans le fonds de Shibusawa Keizō 澁澤敬三 conservé à l'université de Kanagawa (Saigyodō bunko 祭魚洞文庫) trois documents qui portent respectivement sur Okinawa, Miyako et Yaeyama<sup>54</sup>. Leur étude a montré en quoi le texte publié par Sasamori s'y était référé. Le dernier aurait même été commandé par Sasamori lui-même durant son retour, en août, directement à la mairie de Yaeyama pour ses besoins d'enquête. Ce qui laisserait entendre que sa position ne se limitait pas à celle d'un simple observateur ou copiste.

### Basculement vers l'ethnographie ?

Le voyage de Sasamori s'inscrit indéniablement dans cette logique globale des enquêtes administratives, de recension des us, coutumes et institutions, que l'État organise en vue de moderniser les moyens de production et contrôler les populations. Pourtant, son regard semble parfois s'attarder sur le superflu, enregistrer des détails qui a priori n'entrent pas dans ce cadre. On peut ainsi se demander quelle place l'administrateur qui égrène les chiffres donne à ce quelque chose d'autre, qui relèverait vaguement d'une forme d'ethnographie.

Prenons un exemple, qui aura retenu l'attention d'un lecteur rapide, car il s'accompagne d'une des rares illustrations du volume : les tatouages sur les mains des tisserandes à Miyako (fig. 3). Le 7 juillet, Sasamori visite un atelier dans les bâtiments du bureau districale de Nishizato, qu'il décrit minutieusement. Dix métiers, chacun opéré par une femme et une aide, le tout sous la supervision de huit fonctionnaires et trois assistants. Les ouvrières, âgées de 15 à 50 ans, période pendant laquelle elles sont assujetties à l'impôt, ont les mains tatouées. Autant de marques aux fonctions propitiatoires – pour obtenir un cœur droit, une meilleure technique de

---

53. Sasamori (1982-83, vol. 1 : 323-324).

54. Le premier et le troisième ont été édités et commentés dans HOK (2014) et HOK (2004-2007) ; le second document, sur Miyako, est édité dans l'histoire de la ville de Hirara, *Hirarashi-shi* 平良市史 (1976-) (selon Taira 2011 : 163).

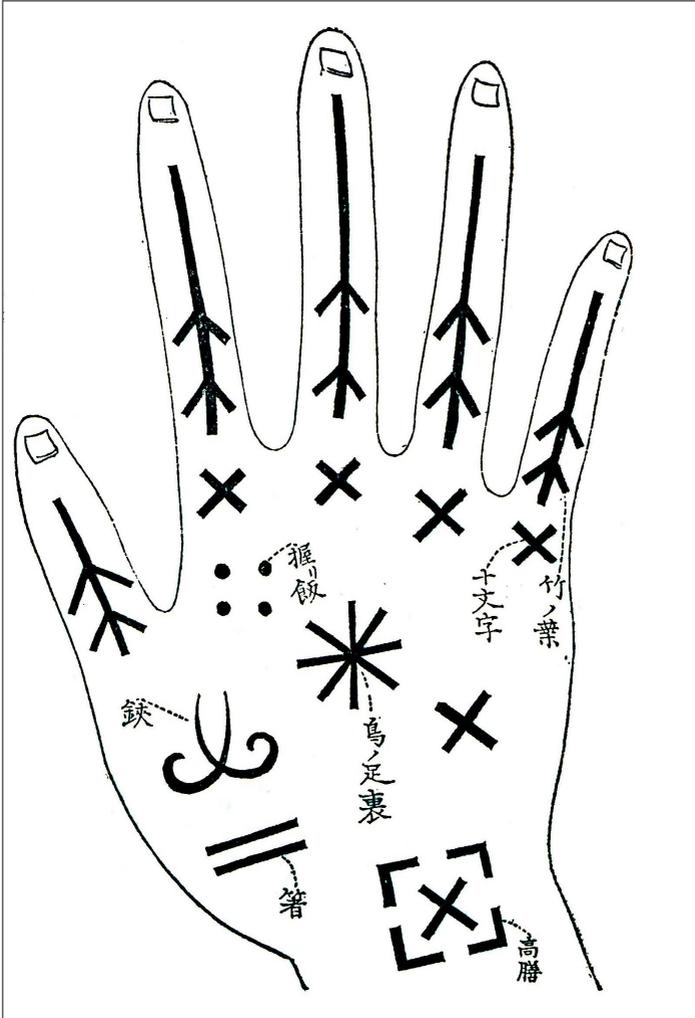
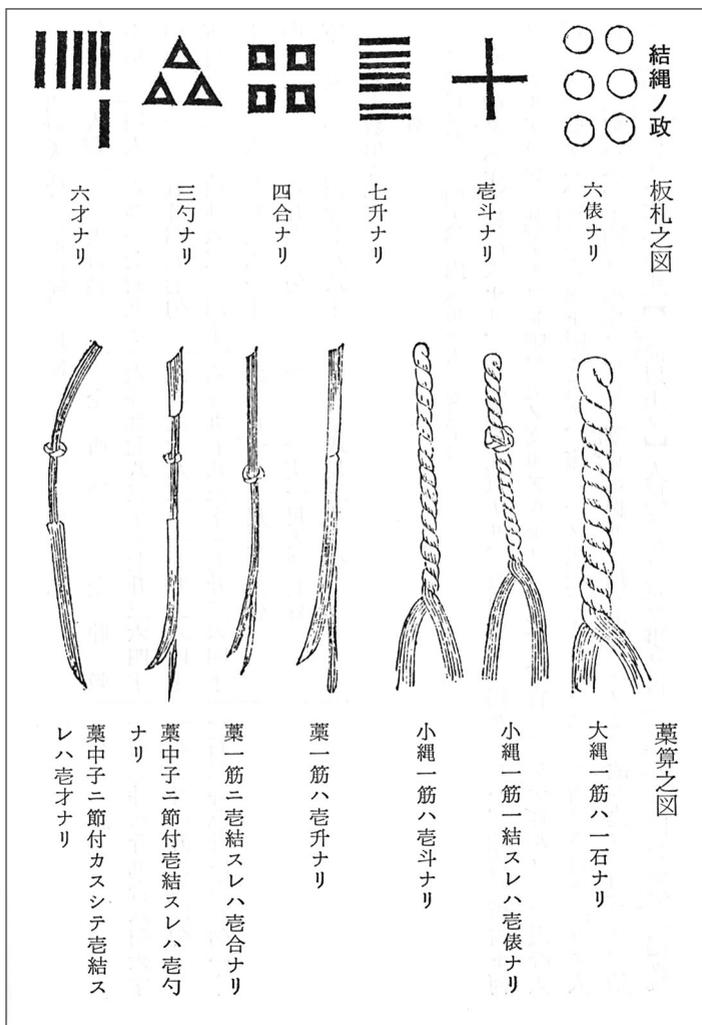


Fig. 3  
Dessin de tatouages  
sur les mains des tisserandes de Miyako.  
(Extrait du journal de l'Expédition)



**Fig. 4**  
 Illustration des systèmes de comptabilité sur plaquettes (*itafuda* 板札)  
 et cordelettes nouées (*warazan* 藁算) à Iriomote.  
 (Extrait du journal de l'Expédition)

tissage, une bonne fortune – explique-t-il, en s'appuyant sur une source extérieure non précisée [I 180-183].

Certes, ces données sont précieuses pour l'ethnologue. Mais il faut bien comprendre que Sasamori est là parce qu'il s'intéresse avant tout aux moyens de production et que ces femmes fabriquent un tissu en ramie (*tanpu* 反布), non pour un usage commercial ou privé, mais pour s'acquitter d'un impôt en nature. C'est parce que, plus tôt dans la journée, il avait eu un entretien avec l'ancien maire réformiste Yoshimura Sadahiro sur l'impôt par tête, le poids qu'il fait peser sur une population pauvre, mais aussi les perspectives d'allègement fiscal liées au développement de la culture sucrière, que Sasamori demande à voir un atelier de tissage. Dans ce contexte, le tatouage ne semble tout au plus qu'une simple curiosité, tandis que l'attention se concentre plutôt sur l'organisation de l'atelier, les pratiques et les techniques, dans le but, surtout, de comprendre les moyens de production.

Un autre exemple. Sasamori se retrouve contraint par la pluie à séjourner trois jours dans le petit village de Haemi, à l'extrémité sud-est de l'île d'Iriomote. Il en profite pour consulter les divers registres conservés au bureau local, dont il donne une copie minutieuse : types et surfaces des domaines forestiers et agricoles, nature et prix des biens échangés, montants des impôts par classe de contribuables et ainsi de suite. Or il constate que ces documents sont faits uniquement pour l'administration, et que les villageois, illettrés, n'en ont aucun usage. Pour tenir compte des transactions, on a recours à un système de plaquettes inscrites (*itafuda* 板札)<sup>55</sup>, de cordelettes ou tiges végétales nouées (*warazan* 藁算 ou *ketsujō* 結繩)<sup>56</sup>. Une série de dessins expliquant le système de calcul (fig. 4) lui inspire cette réflexion : « le *ketsujō* donne à voir quelque chose de ces populations qui vivent sous un système administratif » [I 225]. Il en va de même pour la taille des oreilles des bovins, dont la forme est reproduite dans un registre spécifique.

---

55. À peu près à la même époque, Basil Hall Chamberlain fait une brève présentation de ce système d'écriture (désigné par le terme *shōchūma*) sur la base de six tablettes conservées alors au laboratoire d'anthropologie de l'université impériale de Tokyo (Chamberlain 1895). Peu après, il développe son analyse dans une étude plus complète (Chamberlain 1898).

56. Précédant Sasamori, Tashiro Antei y avait consacré une partie de ses recherches, qui ne seront toutefois publiées qu'en 1945 (*Okinawa ketsujō-kō* 沖縄結繩考 [Réflexions sur les cordelettes nouées à Okinawa], Yōtokusha 養徳社).

Ce n'est pas tant la coutume en soi que traque Sasamori, et certainement pas par nostalgie ni même par pur intérêt pour les pratiques populaires, que l'imbrication du populaire et de l'administratif, la trace, comme il l'écrit, de l'ancien gouvernement sur les hommes (*ōji seiseki no ato* 往時政蹟ノ跡).

Un autre type de document retient son attention. Ce sont les directives (*tasshi* 達し) de l'autorité villageoise, dont il donne quelques exemples parmi les plus « étonnantes ». Notamment les prières pour obtenir la pluie : trois directives imposent ainsi à chaque chef de maisonnée de faire des ablutions et d'aller invoquer la pluie au lieu sacré. Ces pratiques villageoises sont réglementées par des « lois internes » à la communauté (*naihō* 内法), une forme de droit coutumier, et les contrevenants sont punis, dit-il, par des peines allant de l'amende en nature au confinement. Sasamori ne peut cacher à leur encontre une certaine irritation : « Nos hommes politiques savent-ils qu'il existe des directives aussi singulières dans l'Empire du Japon ? N'ont-ils pas le devoir d'éduquer le peuple ? » [I 238]

Certes, toutes les observations de Sasamori sur la vie villageoise ne se réduisent pas à ce type de réflexion. En contrepoint, il décrit aussi les murets en pierre qui protègent les champs des sangliers, le repas pris par deux vieilles femmes à même le sol en compagnie de leurs trois chiens ou les toilettes sur les soues, dont Nagoya Sagenta 名越左源太 (1820-1881) fit une mémorable illustration dans ses *Nantō zatsuwa* 南島雑話 (Propos divers sur les îles du Sud). Mais il s'agit de rappeler ici la forte présence du paradigme administratif et juridique dans son appréhension globale des conditions de vie du peuple. Comme si l'archive conditionnait le regard. On comprend bien que la description des mœurs est finalement subordonnée à la volonté de les réformer ou du moins d'administrer les populations. Et qu'il faut plus y voir une critique de la politique attentiste du gouvernement qu'un souci de recension ethnologique, voire de préservation, ou le simple goût pour l'exotisme du voyageur littéraire.

## Réception parmi les ethnographes au xx<sup>e</sup> siècle

Ce n'est pourtant pas exactement cet aspect du document qui trouva crédit aux yeux des générations suivantes, mais plutôt son « réalisme poussé », ses « observations pénétrantes » et ses « descriptions vivantes »<sup>57</sup>.

Le 7 juin 1894 déjà, Torii Ryūzō écrit à Sasamori pour l'interroger sur ces autochtones, curieux de jeter un œil sur les fragments d'urnes funéraires et de sarcophages qu'il aurait récolté à Yonaguni<sup>58</sup>. Une phrase de sa lettre paraît saisir un point capital : « cet ouvrage a été principalement écrit dans la perspective du développement économique (*sbokusanjō* 殖産上), mais il comporte toutefois de nombreux passages utiles du point de vue anthropologique (*jinruigaku* 人類学), et ce sont ceux-là qui ont suscité mon intérêt. » En quelques mots, Torii écarte le contexte et le sens premier du texte, une réflexion sur la modernisation des moyens de production, pour se focaliser sur sa valeur documentaire, le surplus « anthropologique ».

La tendance se verra confirmée. Si les spécialistes<sup>59</sup> tiennent aujourd'hui le Sasamori de l'*Expédition dans les îles du Sud* pour un précurseur de l'ethnographie moderne, c'est qu'ils trouvent un acte de reconnaissance dans la préface que Yanagita Kunio 柳田國男 signe en marge de la première biographie qui lui fut consacrée en 1934<sup>60</sup>. Au milieu des années 1910, dit-il, de nombreux exemplaires de l'*Expédition* avaient fait surface chez les libraires d'occasions de la capitale, à la plus grande joie de tous ceux qui

---

57. Selon les termes de l'encyclopédie de référence (ODJ 1983 : « *Nantō tanken* ») qui résumait la valeur de cet ouvrage aux yeux de la postérité. Récemment, Namimatsu Nobuhisa (2008) rompt avec cette tendance en proposant de le replacer dans sa logique originelle de développement de l'économie rurale.

58. Azuma (2002 : 80), Matsuda (2014 : 189), SGS (2008 : 148). Torii publie cette année-là deux articles dans la *Revue d'anthropologie de Tokyo* (*Tōkyō jinrui gakkai zasshi* 東京人類学会雑誌, n° 94 et 96, 1894) sur des outils en pierre et des *magatama* collectionnés par le maire de Shuri, Nishi Tsunenori, à la recherche d'indices archéologiques de l'étendue d'une supposée proto-civilisation « japonaise ». Il avait dû s'intéresser aux « tombes japonaises » (*yamato-haka*) que la tradition orale autochtone attribuait à des guerriers Taira. Sasamori en avait repéré à Yonaguni [I 281-283] et à Ishigaki [II 26], d'où il avait ramené un crâne qu'il avait confié à Sakurada Bungo pour expertise [II 298]. Son intention était, si la légende se trouvait confirmée par la science, de faire ériger un sanctuaire.

59. Azuma (2002), Matsuda (2014).

60. Yokoyama (1934).

s'intéressaient à Okinawa<sup>61</sup>. Les membres du Groupe de discussion sur les îles du Sud (Nantō danwa-kai 南島談話会)<sup>62</sup> en avaient ainsi été de fervents lecteurs. Yanagita y décèle une valeur scientifique qui dépasse les intentions initiales de l'auteur. Dans un autre texte de l'époque, il semble par ailleurs passer à côté des enjeux politiques de l'expédition : « Sans aucune mission officielle, donc sans la moindre protection ni aide, sans objectifs ni plans précis, il a simplement cherché à observer en homme d'idéal, comme on ne le faisait guère alors, la vie de ses compatriotes<sup>63</sup>. » En 1934, déjà figure centrale d'une certaine ethnologie japonaise, Yanagita, qui était pourtant sorti de la faculté d'agronomie et avait mené des enquêtes administratives en province dans les années 1910<sup>64</sup>, avait résolument voulu voir en Sasamori un archétype du *voyageur*.

C'est indéniablement dans la tradition ethnographique que ce texte a continué d'être lu, comme un document sur la société rurale. En témoignent sa réédition en 1968 par la Société d'études culturelles d'Okinawa (Okinawa kyōdo bunka kenkyū-kai 沖縄郷土文化研究会) ou son insertion, la même année, dans le premier volume de la *Collection de documents historiques sur la vie rurale au Japon (Nihon shomin seikatsu shiryō shūsei 日本庶民生活史料集成)* consacré aux journaux d'expédition, récits de voyage et géographies des îles méridionales, et édité par l'ethnologue Miyamoto Tsuneichi 宮本常一 (1907-1981), qui venait de dédier une monographie à ces *Arpenteurs des confins*<sup>65</sup>. Alternativement, Donald Keene, qui en fait la seule présentation en langue occidentale à côté d'une vingtaine d'autres journaux écrits

---

61. On peut supposer qu'à la mort de Sasamori en 1915, le stock ait été mis en circulation d'un seul coup. Mais les lecteurs de la *Revue d'anthropologie de Tokyo* avaient déjà pu prendre connaissance de ce texte grâce à une sélection d'extraits parus dans les numéros 110 à 114, et 119 (1895-1896).

62. Né en 1922, le groupe, dirigé par Yanagita, comprenait alors à peu près tous les pionniers des études sur Okinawa : Orikuchi Shinobu 折口信夫 (1887-1963), Higashionna Kanjun ou Iha Fuyū.

63. Yanagita (1934).

64. Sur les activités de Yanagita avant la création de la Société japonaise d'ethnologie, voir Kawada (1993).

65. Miyamoto (2005 [1966]).



**Fig. 5**

Sasamori Gisuke

Cette photographie a servi de modèle pour la gravure  
du frontispice de *l'Expédition dans les îles du Sud*.

(SGS 2008 : n.p.)

entre 1860 et 1920, tend à y valoriser, en historien de la littérature, l'expression de la subjectivité de l'auteur<sup>66</sup>.

Cela n'est pas sans raison. Car malgré tout, ce qui distingue le journal de Sasamori des autres monographies d'époque sur Okinawa est précisément sa forme, avec ce qu'elle implique : entrées quotidiennes et vue subjective<sup>67</sup>. Il s'écarte de la vision surplombante et englobante des monographies de l'époque sur Okinawa (comme celles d'Ijichi Sadaka ou de Nishimura Sutezō mentionnées ci-dessus), qui optent pour une présentation générale organisée en rubriques, sur le modèle encyclopédique (mythes, histoire, climat, langue...). Modèle où le document écrit a le primat sur l'observation directe ou la parole vive. Ijichi, typiquement, compile des sources chinoises et japonaises, des registres de l'ancien fief et des ouvrages autochtones. Ce n'est qu'« en cas de doute » qu'il vérifie ou complète ses informations par le questionnement direct des habitants<sup>68</sup>.

Quand il veut donner un éclairage historique, culturel ou politique, Sasamori ne renonce certes pas aux synthèses nourries par un travail de documentation. Mais le choix de publier son texte sur un modèle chronologique (récit au jour le jour) plutôt qu'analytique (organisation thématique) favorise a priori un renversement de la hiérarchie entre le savoir livresque et l'expérience de la réalité, qui lui a donné un surplus d'intérêt aux yeux de la postérité. Peut-être n'est-ce qu'un hasard, mais on notera avec intérêt qu'au même moment, en 1893, lors de l'inauguration de la Société d'études des mœurs rurales (Dozoku-kai 土俗会), Torii Ryūzō défend la nécessité de l'enquête de terrain<sup>69</sup>. De l'enquête administrative à l'enquête de terrain (ethnographique), il n'y a qu'un pas, que Yanagita ne manquera pas de franchir.

---

66. « *My greatest pleasure in the diaries I have selected for consideration in this book has been the individual voice of the diarist. I have tried always to detect something that comes from the writer's heart...* » (Keene 1995 : 4-5)

67. La toute première entrée du journal rend d'emblée visible la structure du texte autobiographique : le « je » présent (« Gisuke » dans le manuscrit), réuni avec sa famille et entouré de ses amis, interpelle le lecteur pour lui demander de pardonner à ce « je » passé la peur qui le tenaillait à l'idée de s'aventurer dans une région infestée par les serpents et la malaria [I 8].

68. Préface à *Okinawa-shi* (1877).

69. Fukuta (2009 : 41-44).

On ne peut pas nier, pour conclure sur ce point, que Sasamori n'ait suscité en partie cette lecture, dans la mesure où il nourrit son image d'homme de terrain. Le premier volume de *l'Expédition dans les mers du Sud* s'ouvre sur un portrait de l'auteur. Il s'agit d'une gravure, tirée d'une photographie de studio (fig. 5). En kimono retroussé aux hanches, jambes nues, canotier, éventail pendu au cou et mouchoir dans une main, il se protège d'un soleil et d'une chaleur désormais fictifs avec un grand parapluie foncé<sup>70</sup>. La gravure condense l'image que renvoie le texte : « Quand je fus accueilli formellement par les fonctionnaires, je ne portais ni *haori* ni *hakama*. Il semble que j'aie étonné tout le monde avec mon accoutrement : un simple habit en fibres de bananier sur mon maillot, une ceinture blanche, des chausses, des guêtres avec des sandales de paille » [I 70]. Il était alors le seul à avoir emporté son riz enveloppé dans des feuilles de banane, comme un « bûcheron » autochtone, ce qui n'avait pas manqué de faire rire ses accompagnateurs [I 69]. Plus tard, il traversera sur un coup de tête la jungle inhospitalière d'Iriomote [I 241-244]. Sasamori n'avait peut-être pas de réelle prétention ethnographique, mais il s'imaginait indéniablement comme une sorte d'aventurier, un homme en contact avec les populations indigènes, qui va sur le terrain vérifier de ses propres yeux ce qui échappe aux bureaucrates.

## Conclusions et perspectives

Le journal de *l'Expédition dans les îles du Sud* de Sasamori Gisuke est un document riche en données pour l'histoire économique, politique et sociale d'Okinawa durant la période dite de la « conservation des anciennes coutumes » (1879-1903). Si son contenu n'a peut-être pas encore été exploité à sa pleine mesure<sup>71</sup>, c'est davantage son statut, l'arrière-plan de sa production et sa réception, qui ont été l'objet de mon attention, car il m'a semblé

---

70. Cette mise en scène reprend en version méridionale celle que Sasamori avait déjà montée pour la publication de son texte sur les Kouriles : en expédition vers le nord, on le voit tout habillé, un manteau de fourrure replié au-dessus de son sac à dos.

71. Même si, par exemple, comme le rappelle Matsuda (2014 : 187-188), il a pu être invoqué, à la fin des années 1970, dans le débat autour de la charge économique qu'aurait représenté Okinawa pour le gouvernement de Tokyo.

que ce texte n'a pas toujours été bien lu et nécessitait d'être recontextualisé. En guise de conclusion, je crois pouvoir désormais avancer quelques hypothèses.

Dans ce texte, la dimension politique est centrale. Vraisemblablement commandé par le ministre de l'Intérieur, il s'accompagne d'une série de propositions concrètes sur les politiques de développement à Okinawa, qui a valeur de note d'opinion (*ikensho*). De nombreux rapports ont été produits sous cette forme abrégée, mais dans le cas de l'*Expédition*, il semble avoir été tout aussi important de fournir en même temps l'intégralité du journal d'enquête, retouché de manière minimale. Celui-ci venant conforter la synthèse. Fait plus rare, Sasamori jugea utile de le faire publier à ses frais pour le remettre à des connaissances, des journalistes, des hommes politiques, et, semble-t-il, à l'empereur lui-même. La stratégie se révéla payante puisqu'elle lui valut d'être nommé gouverneur d'Amami. Cette lecture éclaire une dimension intéressante de ce journal un peu particulier, non pas comme simple support intime à la mémoire, éventuellement matériau pour l'élaboration d'un ouvrage plus abouti (comme ce fut le cas chez la plupart de ses contemporains) : la publication du récit du voyage en soi, avec sa quantité d'informations à l'état brut, devient une tentative de faire fructifier un savoir expert dans le champ politique.

Sasamori a une vision assez tranchée du territoire national et du développement des couches sociales les plus démunies, à savoir la volonté de sécuriser militairement Okinawa alors que son statut sur le plan international reste indécis, et de sortir les autochtones de la misère pour qu'ils participent à l'effort de construction nationale. Toute sa perception des Okinawaïens comme sujets du nouvel État japonais, « enfants de l'empereur », est d'abord fondée sur ces principes. L'*Expédition dans les îles du Sud* est intéressante en ce sens qu'elle donne à penser que, jusque dans les années 1890, la question ethnique n'est pas forcément centrale au rapport de force qui s'instaure entre les administrateurs métropolitains et les populations locales. La thèse des ancêtres communs (*nichiryū dōso-ron* 日琉同祖論), donc un discours racial ou ethnique, existe certes de manière latente et disparate déjà avant l'ère Meiji, mais elle ne devient un véritable outil idéologique qu'avec l'émergence d'un discours scientifique (linguistique, archéologique et anthropologique) qui accompagne la mise en place des politiques d'éducation assimilationnistes, dès l'annexion pour certains

auteurs<sup>72</sup>, mais de façon beaucoup plus marquée au lendemain de la guerre sino-japonaise, quand l'incorporation d'Okinawa sera de fait acceptée, les enjeux territoriaux ayant été portés plus loin vers la Chine<sup>73</sup>.

Le texte s'inscrit dans la logique des enquêtes administratives, mais la plupart du temps, eu égard à l'aridité du matériau, il nous est difficile de bien saisir en quoi consistaient ces opérations, quels étaient leurs objets, comment elles furent conduites. *L'Expédition* de Sasamori, sans être forcément exemplaire ni exhaustive, met au jour les réseaux, les méthodes, les résultats. Si la récolte de données chiffrées est centrale chez lui, on comprend aussi que tout savoir est susceptible de venir enrichir le rapport d'enquête. L'accumulation devient quasiment un but en soi. Le cas de Sasamori, mais aussi celui d'autres enquêteurs, peut permettre de penser la continuité des pratiques et des moyens humains mis en œuvre, depuis les enquêtes administratives menées au Japon à la fin des années 1870 jusqu'à celles effectuées plus tard dans les colonies<sup>74</sup>. Pourtant, malgré la similitude des méthodes et, jusqu'à un certain point, des objets<sup>75</sup>, il est nécessaire de faire la part entre ce qui relève du processus de construction de l'État, y compris l'incorporation de ses marges, et les mécanismes de domination coloniale<sup>76</sup>. Toute la difficulté tient au fait qu'au Japon les deux se font quasiment en parallèle.

*L'Expédition dans les îles du Sud* a été lue par certains ethnologues du xx<sup>e</sup> siècle, à commencer par Yanagita, comme un travail précurseur de leur

---

72. Yakabi (2008).

73. Yonaha (2009 : 145-189) ; Teruya (2014).

74. C'est précisément l'objet du livre de Taira (2011) ou la perspective adoptée par Oguma (1998).

75. Ce serait une spécificité des enquêtes sur les coutumes à Okinawa que de se concentrer sur les systèmes administratifs, fonciers et fiscaux, au détriment, par exemple, des pratiques religieuses, ce qui ne fut pas le cas à Taiwan (Nakao 1995).

76. Pour un historique du débat sur l'interprétation de l'incorporation (*beigō* 併合) d'Okinawa à l'État japonais, voir par exemple Yamamoto (2004 : 27-46). Il est parfois fait référence au concept de colonisation interne (Makihara 2008) pour marquer une distinction avec les terrains coloniaux à proprement parler, mais il existe une tendance croissante à inscrire pleinement Okinawa dans l'histoire du colonialisme japonais (Christy 1993, Oguma 1998, Taira 2011 ou Namihira 2014, entre autres), que ce soit en raison de revendications identitaires ou sous l'impulsion d'une généralisation de la critique postcoloniale, ce qui ne va pas, au demeurant, sans poser de problèmes.

discipline. En ce sens, il permet d'une part de réfléchir plus largement sur les liens entre la production de tout savoir ethnographique et les logiques politiques, économiques, administratives ou juridiques qui le sous-tendent. Parce que Sasamori n'avait pas précisément l'intention de faire de l'ethnographie, parce que chez lui la description des pratiques arrive plutôt en second plan et se trouve souvent subordonnée à sa vision de gestionnaire rural, il ouvre une perspective sur quelques impensés de la discipline à venir. D'autre part, l'étude de son texte, mais aussi des écrits de Tashiro Antei ou d'autres pionniers, devrait apporter un éclairage bienvenu sur ce qui reste une zone d'ombre – les années 1880-90 – que ce soit dans la perspective d'une histoire des « études sur Okinawa » (*Okinawa-gaku* 沖縄学) ou, plus généralement, d'une histoire de l'ethnologie japonaise<sup>77</sup>. Et mieux définir ce qui relève de la quête de légitimité des générations suivantes, ou de réelles continuités de méthode et d'objet, si tant est qu'il y en ait eu.

---

77. À la manière de Fukuta (2009).

## Bibliographie

### ACKERER Franck 2012

*Rôle et pouvoir des éditorialistes dans la presse du milieu de l'ère Meiji (1884-1894)*. Fukuzawa Yukichi, Kuga Katsunan, Tokutomi Sohō, thèse de doctorat, Institut National des Langues et Civilisations Orientales.

### AKAMINE Mamoru 赤嶺守 2003

« Ōkoku no shōmetsu to Okinawa no kindai » 王国の消滅と沖縄の近代 (La fin du royaume et la modernisation d'Okinawa), in Tomiyama Kazuyuki 豊見山和行 (dir.), *Ryūkyū/Okinawa-shi no sekai* 琉球・沖縄史の世界 (Histoire des Ryūkyū et d'Okinawa), Tokyo, Yoshikawa kōbunkan 吉川弘文館 : 232-266.

### AKITA George 2008

*Evaluating Evidence: A Positivist Approach to Reading Sources on Modern Japan*, Honolulu, University of Hawaii Press.

### ASATO Susumu 安里進 *et al.* 2004

*Okinawa-ken no rekishi* 沖縄県の歴史 (Histoire du département d'Okinawa), Tokyo, Yamakawa shuppan 山川出版.

### AZUMA Yoshimochi 2002

*Sasamori Gisuke no kiseki. Henkai kara no kokuhatsu* 笹森儀助の軌跡—辺界からの告発 (Trajectoire de Sasamori Gisuke. Une accusation lancée depuis les marges), Tokyo, Hōsei daigaku shuppan-kyoku 法政大学出版局.

### BEILLEVAIRE Patrick 1999

« Assimilation from Within,

Appropriation from Without: The Folklore Studies and Ethnology of Ryūkyū/Okinawa », in Jan van Bremen & Akitoshi Shimizu (eds.), *Anthropology and Colonialism in Asia and Oceania*, Richmond, Routledge : 172-196.

### BOURGON Jérôme 2001

« Le droit coutumier comme phénomène d'acculturation bureaucratique au Japon et en Chine », *Extrême-Orient, Extrême-Occident*, « La coutume et la norme en Chine et au Japon », 23 : 125-143.

### CHAMBERLAIN Basil H. 1895

« The Luchu Islands and Their Inhabitants », *The Geographical Journal*, 5 (6) : 538-539.

### CHAMBERLAIN Basil H. 1898

« A Quinary System of Notation employed in Luchu on the Wooden Tallies termed Shō-Chū-Ma », *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 27 : 383-395.

### CHRISTY Alan S. 1993

« The Making of Imperial Subjects in Okinawa », *Positions: East Asia Critique*, 1 (3) : 607-639.

### FUKUTA Ajiō 福田アジヲ 2009

*Nihon no minzoku-gaku. "Ya" no gakumon no nihyaku-nen* 日本の民俗学—「野」の学問の二〇〇年 (L'ethnologie au Japon. 200 ans d'une discipline en marge), Tokyo, Yoshikawa kōbunkan 吉川弘文館.

**HATTORI Kazuma** 服部一馬 1961, 1962  
 « Seitōgyō no kindaika to Nakagawa Toranosuke » 製糖業の近代化と中川虎之助 (Nakagawa Toranosuke et la modernisation de l'industrie sucrière), *Keizai to bōeki* 経済と貿易, vol. 77 : 51-57 et vol. 78 : 29-39.

**HOK : Hōsei daigaku Okinawa bunka kenkyūjo** 法政大学沖縄文化研究所 2004-2007

*Ryūkyū Yaeyama-tō torishirabesho* 琉球八重山島取調書 (Enquêtes sur les îles Yaeyama aux Ryūkyū), 3 vol. + supplément, série *Okinawa kenkyū shiryō* 沖縄研究資料, vol. 21-24.

**HOK : Hōsei daigaku Okinawa bunka kenkyūjo** 法政大学沖縄文化研究所 2014  
*Ryūkyū Okinawa hontō torishirabesho* 琉球沖縄本島取調書 (Enquêtes sur l'île d'Okinawa aux Ryūkyū), série *Okinawa kenkyū shiryō* 沖縄研究資料, vol. 29.

**KAWADA Minoru** 1993  
*The Origin of Ethnography in Japan. Yanagita and his Times*, London & New York, Kegan Paul International.

**KEENE Donald** 1995  
 « Exploration of the Southern Islands », *Modern Japanese Diaries*, New York, Henry Holt & Co : 164-185.

**KERR George H.** 2000 [1958]  
*Okinawa. The History of an Island People*, (rev. ed.), Tokyo, Rutland (Vermont) & Singapore, Tuttle Publishing.

**KINJŌ Chōei** 金城朝永 1950  
 « Okinawa kenkyū-shi. Okinawa kenkyū

no hito to sono gyōseki » 沖縄研究史— 沖縄研究の人とその業績 (Histoire des études sur Okinawa. Les personnes et leurs contributions), *Minzokugaku kenkyū* 民俗学研究, vol. 15 (2) : 2-14.

**MAKIHARA Norio** 牧原憲夫 2008  
*Nihon no rekishi. Bunmeikoku o mezashite. Bakumatsu kara Meiji jidai zenki* 日本の歴史 文明国をめざして— 幕末から明治時代前期 (Histoire du Japon : Vers une nation civilisée – de la fin du shogunat au début de l'ère Meiji), vol. 13, Shōgakukan 小学館.

**MATSUDA Shūichi** 松田修一 2014  
*Ware, en.yū no kokorozashi ari. Sasamori Gisuke fūsōroku* 我、遠遊の志あり— 笹森儀助 風霜録 (« J'aspire aux voyages lointains ». Chronique des expéditions de Sasamori Gisuke), Tokyo, Yumani shobō ゆまに書房.

**McCORMACK Noah Y.** 2012  
*Japan's Outcaste Abolition: the Struggle for National Inclusion and the Making of the Modern State*, London, Routledge.

**MIYAMOTO Tsuneichi** 宮本常一 2005 [1966]  
*Henkyō o aruita hitobito* 辺境を歩いた人々 (Les arpenteurs des confins), Tokyo, Kawade shobō shinsha 河出書房新社 [Sa.e.ra shobō さ・え・ら書房, 1966].

**NAKAO Katsumi** 中生勝美 1995  
 « Okinawa no kyūkan chōsa » 沖縄の旧慣調査 (Les enquêtes sur les anciennes coutumes à Okinawa), *Okinawa kenkyū nōto* 沖縄研究ノート, 4 : 1-6.

**NAMIHIRA Tsuneo** 波平恒男 2014

*Kindai Higashi-Ajia shi no naka no Ryūkyū heigō. Chūka sekai chitsujo kara shokuminchi teikoku Nihon* 近代東アジア史のなかの琉球併合—中華世界秩序から植民地帝国日本 (L'incorporation des Ryūkyū dans l'Asie orientale moderne. De l'ordre sino-centré aux colonies de l'Empire du Japon), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店.

**NAMIMATSU Nobuhisa** 並松信久 2008

« Sasamori Gisuke to chiiki shinkō. *Nantō tanken o megutte* » 笹森儀助と地域振興—『南嶋探験』をめぐって (Sasamori Gisuke et le développement régional : *Expédition dans les îles du Sud*), *Kyōto sangyō daigaku ronshū. Jinbun kagaku keiretsu* 京都産業大学論集 人文科学系列, 38 : 116-146.

**NANTA Arnaud** 2010

« Torii Ryūzō : terrains et dicours d'un anthropologue et archéologue japonais du début du xx<sup>e</sup> siècle », *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 22 (1-2) : 24-37.

**NISHIDA Taketoshi** 西田長寿 *et al.* (éd.) 1985

*Kuga Katsunan zenshū* 陸羯南全集, vol. 10, Tokyo, Misuzu shobō みすず書房.

**NUMATA Satoshi** 沼田哲 2002

« "Hoppō no hito" no "nantō" e no shisen. Sasamori Gisuke *Nantō tanken* seiritsu no zentei » 「北方の人」の「南嶋」への視線—笹森儀助「南嶋探験」成立の前提 (Le regard d'un homme du Nord sur les îles du Sud. Prémisses à l'élaboration du journal de l'*Expédition vers les îles du Sud* de

Sasamori Gisuke), "*Tōhoku" no seiritsu to tenkai. Kinsei-kingendai no chiiki keisei to shakai* 「東北」の成立と展開—近世・近現代の地域形成と社会, Tokyo, Iwata shoin 岩田書院 : 145-166.

**ODJ : Okinawa daihyakka jiten kankō jimukyoku** 沖縄大百科事典刊行事務局 1983

*Okinawa daihyakka jiten* 沖縄大百科事典 (Encyclopédie d'Okinawa), Naha, Okinawa taimusu-sha 沖縄タイムス社.

**OGUMA Eiji** 小熊英二 1998

« *Nihonjin* » no *kyōkai. Okinawa, Ainu, Taiwan, Chōsen. Shokuminchi shihai kara fukki undō made* 「日本人」の境界—沖縄・アイヌ・台湾・朝鮮 植民地支配から復帰運動まで (Les frontières des « Japonais ». Okinawa, Aïnous, Taiwan, Corée : de la domination coloniale au mouvement de rétrocession), Tokyo, Shin.yōsha 新曜社.

**SAKAMAKI Shunzō** 1963

*Ryukyū: A Bibliographical Guide to Okinawan Studies*, Honolulu, University of Hawaii Press.

**SASAMORI Gisuke** 笹森儀助 1982-83

*Nantō tanken* 南嶋探験 (Expédition dans les îles du Sud) [1894], édité par Azuma Yoshimochi 東喜望, 2 vol., Tokyo, Heibonsha 平凡社, coll. Tōyō bunko 東洋文庫, n° 411 et 428.

**SGS : Sasamori Gisuke shokan-shū hensan iinkai** 笹森儀助書簡集編纂委員会 2008

*Sasamori Gisuke shokan-shū* 笹森儀助書簡集 (Lettres de Sasamori Gisuke), Aomori, Tōō nippōsha 東奥日報社.

**TAIRA Katsuyasu** 平良勝保 2011

*Kindai Nihon saisho no « shokuminchi »*  
*Okinawa to kyūkan chōsa* 近代日本最初の  
 「植民地」沖縄と旧慣調査 1872-1908  
 (Okinawa, première « colonie » du  
 Japon moderne, et les enquêtes sur  
 les anciennes coutumes : 1872-1908),  
 Tokyo, Fujiwara shoten 藤原書店.

**TERUYA Shinji** 照屋信治 2014

*Kindai Okinawa kyōiku to « Okinawajin »*  
*ishiki no yukue* 近代沖縄教育と  
 「沖縄人」意識の行方 (La conscience des  
 Okinawaiens et l'éducation moderne),  
 Tokyo, Keisuisha 溪水社.

**YAKABI Osamu** 屋嘉比収 2008

« "Nichiryū dōsorōn" to iu gensetsu »  
 「日琉同祖論」という言説 (Le discours  
 sur l'origine ethnique commune  
 nippo-ryukyuanes), in Kyūshū-shigaku  
 kenkyūkai 九州史学研究会, *Kyōkai no*  
*aidentiti* 境界のアイデンティティ  
 (L'identité des marges), Tokyo, Iwata  
 shoin 岩田書院 : 263-292.

**YAMAMOTO Eiji** 山本英治 2004

*Okinawa to Nihon kokka* 沖縄と日本国家  
 (Okinawa et l'État japonais), Tokyo,  
 Tōkyō daigaku shuppankai 東京大学  
 出版会.

**YANAGITA Kunio** 柳田國男 1934 [1963]

« Shima no sandai ryokōka » 島の三大  
 旅行家 (Trois grands voyageurs  
 dans les îles), *Shima* 島, avril  
 [Yanagita Kunio zenshū 柳田國男全集,  
 vol. 1, Chikuma shobō 筑摩書房 : 480-489].

**YOKOYAMA Takeo** 横山武夫 1934

*Sasamori Gisuke ō den* 笹森儀助翁傳

(Biographie de M. Sasamori Gisuke),  
 Aomori, Imaizumi shoten 今泉書店.

**YONAHA Jun** 與那覇潤 2009

*Hon.yaku no seijigaku. Kindai Higashi-Ajia*  
*sekai no keisei to Nichi-Ryū kankei no*  
*hen.yō* 翻訳の政治学—近代東アジア世界の  
 形成と日琉関係の変容 (Politiques de la  
 traduction. La construction d'un monde  
 moderne en Asie orientale et l'évolution  
 des relations nippo-ryukyuanes), Tokyo,  
 Iwanami shoten 岩波書店.



# La réception du cinéma à Taiwan sous domination coloniale japonaise

Une « assimilation par confrontation »

MISAWA Mamie 三澤真美恵\*

L'année où les frères Lumière inventaient le cinématographe, Taiwan était annexé par le Japon et cessait, suivant les résolutions de la guerre sino-japonaise (1894-1895), d'être une possession de l'empire Qing. La diffusion du cinéma dans l'île débuta donc en situation coloniale. La présente contribution a pour objectif de saisir les mécanismes de la réception des productions cinématographiques dans la société taiwanaise alors sous le joug des Japonais, à l'époque des grands processus qui, bon an mal an, étaient en train de faire émerger, en Chine et au Japon, une première conscience nationale.

La période d'introduction des premiers films à Taiwan est encore discutée mais, d'après les recherches les plus récentes, elle commencerait en 1898 (Hong Yawen 2000 : 67). Si nous prenons pour critère la formation d'un marché du film et ses transformations à mesure de sa rationalisation, il devient possible de diviser la progression de la diffusion du cinéma à Taiwan en trois phases (Misawa 2010 : 39-60). La première phase, jusqu'en 1920, vit la formation du marché et le début de sa réglementation. Le marché n'en étant qu'à ses premiers pas, les directives émises par le gouvernement général de Taiwan (Taiwan sōtoku-fu 臺灣總督府) occupèrent, dans un premier temps, une place dominante : en effet, le gouvernement général contrôlait

---

\* Université Nihon 日本大学.

le contenu de la publicité et de la programmation. Cette surveillance se relâcha ensuite à mesure qu'un marché se constituait par lui-même. La deuxième phase, du milieu des années 1920 au milieu des années 1930, est caractérisée par l'élargissement du marché et par sa diversification : diffusion du cinéma jusque dans l'arrière-pays, introduction du cinéma chinois continental, création des premiers ciné-clubs à l'initiative des Taiwanais. Enfin, la troisième et dernière phase correspond à la période de guerre, de la seconde moitié des années 1930 jusqu'en 1945. Alors qu'au début des années 1930 le contrôle du marché par les autorités s'était grandement relâché, le commencement de la seconde guerre sino-japonaise, en 1937, marqua le retour d'une emprise plus stricte de la part du gouvernement général.

Divers canaux de diffusion du cinéma existaient du fait d'une situation où cohabitaient dominants japonais et dominés taiwanais. Durant la phase pendant laquelle le marché du cinéma connut son plus fort essor, à partir du milieu des années 1920, on ne recense pas moins de huit modalités de diffusion (*cf.* tableau 1 et Misawa 2010 : 40).

TABLEAU 1  
Canaux de diffusion du cinéma à Taiwan (1925-1935)

Lucratif/ non lucratif	Activité lucrative						Activité non lucrative	
	Projection itinérante		Bâtiment dédié				Projection itinérante	
Organisateur et gestionnaire	Taiwanais	Japonais	Taiwanais		Japonais		Taiwanais (associations culturelles, etc.)	Japonais (gouv. général)
Langue utilisée	taiwanais	japonais	taiwanais	japonais	japonais	taiwanais	taiwanais	japonais
Public visé	Taiwanais	Taiwanais Japonais	Taiwanais	Taiwanais Japonais	Taiwanais Japonais	Taiwanais	Taiwanais	Japonais
	a	b	c	d	e	f	g	h

Tableau établi par l'auteure

Des tentatives de production cinématographique par des Taiwanais virent le jour, même si, d'ordre encore très expérimental, elles n'eurent pas de lendemain commercial. Autant qu'on le sache, sur le demi-siècle d'existence du Taiwan colonisé, le nombre de films produits par des Taiwanais demeura très faible. Taiwan connut le cinéma essentiellement au travers des films japonais réalisés en métropole – les productions japonaises locales, par exemple à des fins de propagande, furent rares –, et secondairement des films hollywoodiens ou chinois. Par exemple pour 1930 : 78 % des films autorisés par le gouvernement général étaient japonais, 10 % américains, 10 % chinois continentaux et 2 % européens.

À titre de comparaison, la Chine, pourtant fragmentée à la même époque, possédait sa propre production de longs métrages, dont la plaque tournante était Shanghai. Cette production, très vigoureuse, vit sa croissance multipliée par 20 de 1923 à 1926<sup>1</sup>. Le nombre de salles gérées par des Chinois suivit également cette dynamique<sup>2</sup>. En outre, dans la première moitié des années 1930, le marché du film chinois, qui pouvait s'appuyer sur la diaspora, étendait son influence à l'étranger, y compris Taiwan, même si les films continentaux y furent peu nombreux, tandis que de grandes compagnies étaient désormais établies<sup>3</sup>.

En Corée colonisée, dont le contexte général est plus proche de celui de Taiwan, plus d'une cinquantaine de compagnies cinématographiques virent le jour des années 1920 aux années 1930. En 1941, sur les dix studios en activité, plus de la moitié étaient dirigés par des Coréens. En comptabilisant même les productions « tendancieuses » de gauche et les plus nationalistes,

---

1. Ainsi furent produits 5 films en 1923, 16 films en 1924, 51 films en 1925, 101 films en 1926. Données tirées de *Zhongguo dianying zong mulu* 中国电影总目录 (Catalogue général des films chinois), fascicule 1, fac-similé au *Zhongguo dianying ziliaoguan* 中国电影资料馆, 1960.

2. Sur 250 salles existant en Chine continentale dans les années 1930, entre 50 et 60 étaient consacrées aux films chinois (Zhai Min 翟民, « Guopian fuxing yundong zhong guonei yingyuan zhuangkuang zhi yiban » 國片復興運動中國內影院狀況之一斑 [Un aspect de la situation des cinémas au sein du mouvement pour le renouveau du cinéma national], *Yingxi zazhi* 影戲雜誌 [Revue du cinéma], n° 718, 1930 ; cité par Hong Shi 1996 : 209-211).

3. Parmi les compagnies pionnières du marché extérieur chinois, on peut évoquer la Tianyi yingpian gongsi 天一影片公司 (Hong Yawen 2000 : 25).

ce sont près de 200 films coréens qui furent produits sur toute la période coloniale, employant plus d'une dizaine de milliers de personnes<sup>4</sup>.

Autant dire que Taiwan fait figure de parent pauvre des investissements en capitaux « autochtones » au sein de la production cinématographique des colonisés de l'empire japonais. Pour expliquer la mobilisation de tels capitaux en Chine – non colonisée – et en Corée colonisée, on a pu faire état d'un fort soutien du public au cinéma local, lequel reposait sur un certain nationalisme<sup>5</sup>. On pouvait ainsi lire, en 1943, dans la revue *Eiga shunpō* 映畫旬報, qu'il « suffi[sait] qu'un film soit coréen pour que le public [de la péninsule] vienne inconditionnellement assister aux projections » (Chōsen eiga bunka kenkyūjo 1943 : 18). Ce comportement est à saisir, en ces temps de développement de l'industrie du cinéma, dans un contexte général où les productions étrangères, aussi bien en Europe qu'en Asie, étaient considérées comme autant d'invasions de la sphère culturelle nationale.

Comment Taiwan vient-il se situer par rapport à ces tendances générales, alors que son marché du cinéma prend son envol et se diversifie ? C'est en partant de cette problématique que la présente contribution souhaite aborder la question du nationalisme à Taiwan en contexte colonial (nationalisme des dominés, mais également des dominants) et de ses rapports avec la réception réservée au cinéma. Nous verrons que c'est l'appréhension des particularités constitutives de l'île et de ses habitants qui permet de comprendre un contexte dans lequel le secteur cinématographique ne s'industrialise pas, contrairement à ce qui se passe dans d'autres territoires de l'empire colonial.

La question de la réception des œuvres cinématographiques, essentiellement japonaises, par les populations taiwanaises se pose avec acuité du fait de la situation coloniale. Comme nous l'avons souligné dans notre ouvrage

---

4. En 1939, l'organisation qui structure l'activité cinématographique des Coréens, l'Association professionnelle du cinéma coréen (Chosōn yōnghwa-in hyōphoe 朝鮮映畫人協會), était déjà en place (Chōsen eiga bunka kenkyūjo 1943 : 99-114, Ho 2001 : 46-94, Yi 1986).

5. Sur la Chine, se reporter à Xiao (1997). Xiao explique la politique de censure du gouvernement de Nankin vis-à-vis du cinéma, dans la décennie 1927-1937, par le rejet de l'impérialisme occidental et japonais, ainsi que par l'émergence d'une conscience nationale. La présence renforcée de leurs ennemis communistes dans les studios et dans les milieux artistiques en général motiva également cette politique.

sur l'histoire du cinéma à Taiwan (Misawa 2010 : 22-24), la construction du champ cinématographique au début du xx<sup>e</sup> siècle en Europe, aux États-Unis et au Japon, en tant que représentation culturelle de la « nation », ne correspond pas terme à terme à l'expérience qu'a connue le Taiwan colonisé – expérience elle-même différente de celle de la Corée. Le cinéma devint un enjeu en Allemagne à la veille de la Première Guerre mondiale (Hansen 1990) et les productions étrangères furent peu à peu rejetées comme émanant d'une altérité devant être différenciée du soi constituant la communauté imaginée. Un processus similaire a pu être observé aux États-Unis vers 1907-1909 lorsque Pathé, qui était en position de force jusque-là, fut peu à peu écarté du marché national (Abel 1995). Cependant, comme nous tenterons de le montrer, une autre culture que celle du cinéma des États-Unis a été créée à Taiwan durant la période coloniale, culture qui n'a pas rejeté l'altérité – c'est-à-dire les Japonais – mais qui l'a intégrée au travers d'un processus original que nous appelons « assimilation par confrontation » (*rinjōteki dochakuka* 臨場の土着化).

La théorie de la réception de Hans Robert Jauss, qui a insisté sur le rôle actif du lecteur dans l'histoire des œuvres littéraires (Jauss 1970), ou celle de la transaction de Louise Rosenblatt (Rosenblatt 1978) qui, au-delà de l'interaction entre le lecteur et l'œuvre, a souligné l'influence de la situation et de l'environnement sur les œuvres littéraires, ont guidé notre approche. L'idée d'assimilation par confrontation nous semble permettre de réfléchir sur le cinéma comme événement ou *topos* dont les Taiwanais firent l'expérience durant la période coloniale.

Après avoir rapidement exposé les cadres du nationalisme et ce que nous entendons par « taiwanais » dans une première partie, nous décrirons la façon dont le cinéma s'est développé dans l'île, ainsi que les politiques du gouvernement général à ce sujet. Puis, dans un troisième temps, nous analyserons l'idée selon laquelle le cinéma japonais aurait été rejeté par la population durant l'époque coloniale, en distinguant les cas des Chinois taiwanais et des aborigènes. Dans un quatrième temps, nous discuterons de l'idée de boycott, qui est au centre de l'historiographie du Guomindang. Enfin, nous verrons comment le concept d'assimilation par confrontation permet d'appréhender la réception du cinéma japonais à Taiwan sous domination coloniale.

## I. Le nationalisme à Taiwan sous domination coloniale

Tout d'abord, qu'il nous soit permis d'expliquer brièvement ce que nous entendons ici par nationalisme à Taiwan sous domination coloniale. Par « Taiwanais », nous désignons les populations nées et ayant grandi dans l'île, de langue et de culture chinoise (descendants d'une première colonisation de l'île par les populations du Fujian, à partir du xvii<sup>e</sup> siècle), à distinguer des résidents coloniaux<sup>6</sup>. Nous prenons toutefois bien soin de ne pas considérer ces populations « chinoises » comme les représentantes exclusives des populations de l'île. En effet, Taiwan est une société pluriethnique qui comprend des Chinois d'origines très différentes et dans laquelle il faut aussi compter les aborigènes, davantage mis en avant depuis la démocratisation dans les années 1990<sup>7</sup>. C'est pour des raisons de limites

---

6. Après la chute de l'empire colonial japonais en 1945, cette opposition entre « insulaires » (*bontōmin* 本島民) et « métropolitains » (*naichijin* 内地人) se transforma en une animosité entre Chinois « continentaux » (*waishengren* 外省人) et « locaux » (*benshengren* 本省人 ; ceux-là mêmes qui étaient appelés « insulaires » par les Japonais durant l'époque coloniale), comme devait le montrer la répression par le Parti nationaliste lors des événements du 28 février 1947. Ce problème sera désigné du terme de *shengji maodun* 省籍矛盾 (tensions entre régions d'origine), qui rend compte d'une société dans laquelle les populations chinoises continentales minoritaires, suivant les forces de la République de Chine déchues, se retrouvaient au pouvoir, alors que les populations locales en étaient exclues. Depuis 1990, il est désormais question de *si da zuqun* 四大族群 (quatre grands groupes ethniques) pour désigner la population de l'île : les Holo, les Hakka, les nouveaux habitants (les anciens « continentaux »), les natifs (anciens « insulaires »). Indépendamment de l'époque d'arrivée de leurs ancêtres dans l'île, tous ces habitants sont ceux que l'on appelle les « Taiwanais », et les continentaux sont les nouveaux Taiwanais (Wakabayashi 2001).

7. Wakabayashi Masahiro explique qu'une société organisée autour des colons chinois s'était déjà clairement constituée à l'époque de la dynastie Qing et qu'en plus d'une séparation nette avec les populations aborigènes de cultures différentes, des limites avaient été instituées entre sous-groupes au sein des populations chinoises elles-mêmes (Chinois du Zhangzhou, du Quanzhou, mais également les Hakka). C'est sur les fondations de cette société pluriethnique de l'époque des Qing que, sous la domination coloniale japonaise, s'est instauré un système ajoutant une distinction entre « insulaires » (Taiwanais) et « barbares » (les aborigènes). Il s'est ainsi formé une société dans laquelle la conscience d'appartenir à une ethnie demeure forte. Dans ce cadre, les catégories d'« insulaires » ou de « Taiwanais » dépassent celle de Holo (du Fujian) ou de Hakka (davantage du nord de la Chine), « insulaires » étant une catégorisation instituée d'en haut par les maîtres

de la documentation que les « *Taiwanais* » de notre enquête sont ainsi surtout ceux de culture chinoise. Toutefois, dans la mesure du possible, nous évoquerons également le cas des populations aborigènes.

Par ailleurs, le nationalisme auquel nous faisons référence est celui des dominants, c'est à dire des Japonais dans le cas de *Taiwan*. Il correspond au nationalisme dont Benedict Anderson a analysé l'émergence et les processus de reproduction en Russie, dans l'Empire britannique ou au Japon. Il s'agit de la conscience de peuple qui se dégage à l'issue de mouvements populaires engagés au XIX<sup>e</sup> siècle, selon des modalités interchangeables d'un pays à l'autre. Derrière ce qu'il appelle « *nationalismes officiels* », Anderson estime qu'il se cache presque toujours un fort décalage entre nation et empire (Anderson 2002 : chap. 5).

Dans le cas japonais, l'historien Komagome Takeshi souligne que l'idée d'assimilation – avancée de manière à faire état d'une intégration culturelle positive – dissimulait en réalité la généralisation et la reproduction d'un système de ségrégation à plusieurs niveaux (Komagome 1996 : 357). Il opère une distinction entre deux usages du nationalisme : le « *nationalisme linguistique* » et le « *nationalisme du sang* », le premier ayant une fonction englobante, là où le second instaure une mécanique de l'exclusion<sup>8</sup>. La question de l'assimilation à *Taiwan* a été étudiée par Chen Peifeng, qui s'est penché sur la réception des politiques d'enseignement du japonais aux habitants de l'île. En établissant deux tendances, celle de l'assimilation à la civilisation, et celle de l'assimilation ethnique, il a pu conclure que

---

japonais de l'île, là où « *Taiwanais* » est une catégorie élaborée par le discours nationaliste antijaponais des populations dominées. Dans le *Taiwan* actuel, une division en trois niveaux structure désormais la représentation multiculturelle de la société : population aborigène ou chinoise ? Si chinoise, native de l'île ou arrivée après 1945 (insulaires ou continentaux) ? Si insulaire, Holo ou Hakka ? Cette distinction suit la division en quatre grands groupes évoquée plus haut (Wakabayashi 2008 : 32-39, 336).

**8.** Komagome insiste sur la nécessité de distinguer deux dimensions au terme d'assimilation : une dimension concrète, relevant des caractéristiques du système de pouvoir, et une dimension abstraite, conceptuelle. Dans la logique du pouvoir, il faut encore distinguer les deux dimensions de l'égalité et de la discrimination. Sur le plan du droit, cela se matérialise par la dichotomie entre expansion dans le prolongement de la métropole et domination coloniale ; sur le plan culturel, cela s'incarne dans une dichotomie entre assimilation à soi et pseudo-autonomie concédée aux dominés (Komagome 1996 : 20).

le principe d'assimilation avait fonctionné comme la justification d'une logique tant égalitariste que ségrégationniste. Les Taiwanais accueillirent les deux facettes de ce mécanisme de manière sélective (Chen Peifeng 2010 : 294-311).

Le nationalisme des dominés, les Taiwanais, n'était pas non plus sans présenter de complexité. Wakabayashi Masahiro explique que si ce dernier était un « nationalisme antijaponais », illustré par l'idée de la « libération de Taiwan », il faut néanmoins opérer une distinction entre les « patriotes », qui étaient pour une unification à la Chine continentale, et les « révolutionnaires » ou « réformateurs insulaires », partisans de l'autonomie, c'est-à-dire de l'indépendance de l'île (Wakabayashi 1985 : 110-131). Cependant, tous se retrouvaient essentiellement autour de l'idée de la libération du joug japonais.

Le cadre des nationalismes de l'île une fois posé, penchons-nous sur notre sujet : la question de la réception du cinéma étranger à Taiwan et le soutien dont bénéficièrent les productions locales du temps de la domination coloniale japonaise, durant la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle.

## **II. Le gouvernement général de Taiwan face au succès du cinéma chinois**

Le soutien économique apporté aux productions cinématographiques locales et le boycott des productions étrangères procèdent tous deux d'un processus dans lequel le cinéma est considéré comme une forme d'expression de la culture nationale. Il est désormais établi que cette forme de nationalisme précède la Première Guerre mondiale. Mais c'est surtout avec l'omniprésence de l'industrie cinématographique américaine, dans la seconde moitié des années 1920, que l'on voit émerger, en Allemagne, en Grande-Bretagne et en France, des politiques de quota limitant la diffusion des productions américaines sur les marchés nationaux<sup>9</sup>. La Grande Guerre avait fait prendre conscience de l'importance du cinéma en tant qu'outil destiné à édifier et à influencer les masses et chaque pays développait ses

---

9. Rappelons brièvement que l'Allemagne mit en place un système limitant l'importation de films étrangers en 1925, qui fut suivi par une loi britannique en 1927, puis par une limitation à l'importation des films américains en France en 1928.

propres productions (Kittler 1986). La même prise de conscience eut lieu au Japon peu après.

Les documents conservés aux archives diplomatiques renferment de précieux indices à ce sujet : ici, un article de journal à l'attention du ministre des Affaires étrangères, informant de la puissance de l'influence du cinéma aux États-Unis<sup>10</sup>, là une demande de prêt – émise par un diplomate – d'un film présentant le Japon<sup>11</sup>, ou encore une demande de renforcement de la politique de contrôle des productions japonaises susceptibles d'être projetées à l'étranger, afin d'être certain de ne pas donner une mauvaise image du pays<sup>12</sup>. Le marché lui-même est politiquement impliqué puisque, par exemple, au rejet des immigrants japonais aux États-Unis répond le rejet, au Japon, des productions cinématographiques américaines (Tanaka 1924). Il est donc tout à fait clair qu'à l'époque du Japon colonial, le cinéma, industrie de divertissement, était considéré comme un support culturel national, tant par le gouvernement que par le public.

D'importants changements de direction marquèrent la politique coloniale japonaise après la Première Guerre mondiale, dans le Taiwan du début des années 1920 (Haruyama 1980 : 48). Ils reflétaient une conception des territoires coloniaux « dans le prolongement de la métropole », au sein d'un contexte plus large d'appel à l'autodétermination des peuples depuis la fin de la guerre. Cette nouvelle situation eut des répercussions sur le cinéma : à partir du milieu des années 1920, les diffusions de films chinois et les

---

10. Note envoyée par le consul de New York en poste, Aneha Junpei 姉齒準平 (?-?), à l'attention du ministre des Affaires étrangères Uchida Kōsai 内田康哉 (1865-1936), « Beikoku ni okeru katsudō shashin ryūkō chizu zukai sōfu no ken » 米國ニ於ケル活動寫眞流行地圖圖解送附ノ件 (Schéma explicatif de la diffusion et de l'influence du cinéma aux États-Unis d'Amérique), daté du 23 juillet 1923, archives du ministère des Affaires étrangères (I.1.12.0.1).

11. « Gaimushō shoyū firumu taiyo kata ni kansuru ken » 外務省所有フィルム貸與方ニ關スル件 (Modalités de prêt des films en possession du ministère des Affaires étrangères), 27 juillet 1926, archives du ministère des Affaires étrangères (A.3.3.0.2-2).

12. Note de l'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Suisse, Ariyoshi Akira 有吉明 (1876-1937), à l'attention du ministre des Affaires étrangères Shidehara Kijūrō 幣原喜重郎 (1872-1951), « Nihon no fūshū ni kansuru katsudō shashin "firumu" ni kansuru ken » 日本ノ風習ニ關スル活動寫眞「フィルム」ニ關スル件 (Au sujet des « films » traitant des mœurs japonaises), archives du ministère des Affaires étrangères (I.1.12.0.1).

projections à but non commercial organisées par les Taiwanais furent soumises à une réglementation (décret n° 58 de 1926 du gouvernement général de Taiwan) sensiblement identique à celle en vigueur en métropole.

En conséquence de cette interaction entre le contexte politique et l'importance reconnue aux productions cinématographiques, les films chinois (*i.e.* continentaux), a-t-on souligné, furent l'objet d'une censure sévère de la part du gouvernement général de Taiwan, qui mit finalement en place à leur encontre une très stricte interdiction d'importation en 1937, lors du déclenchement de la seconde guerre sino-japonaise (Lü 1961 : 24, Ye 1996 : 94, Ye 1998 : 284). Cette mesure ne semble pourtant pas avoir été systématique, même après 1937. Néanmoins, les importations furent progressivement limitées et, dans certaines régions, il fut complètement interdit de les diffuser et de les projeter durant la période 1937-1945. Quant aux limitations antérieures, comme le montre le tableau 2, le contrôle des productions chinoises était déjà draconien dans l'entre-deux-guerres. Le rapport entre le nombre de films chinois touchés par des coupes et une moyenne fixée à 1 est de 2,5 pour l'année 1927. Ce rapport est de 3,1 en 1928, pour descendre à 1,2 en 1929, puis remonter à 2,2 films en 1930<sup>13</sup>. La sévérité de la censure des autorités japonaises vis-à-vis du cinéma chinois en particulier est ainsi bien avérée.

TABLEAU 2  
Taux de censure par provenance des films (1927-1930)

	films japonais	films chinois	films américains	films européens
1927	0,15	2,46	0,44	0,95
1928	0,09	3,09	0,49	0,33
1929	0,93	1,2	0,88	0,99
1930	0,79	2,23	0,49	0,49

Tableau établi par l'auteure à partir des données figurant dans Taiwan sōtoku-fu keimu-kyoku (1931)

13. En prenant l'année 1927 pour indice 1, la moyenne des volumes de coupe dans les films diminue à 0,84 en 1928, pour ensuite augmenter à 1,92 en 1929, et jusqu'à 3,4 en 1930. Le volume de censure cinématographique augmente ainsi de façon générale, au-delà des films chinois. En 1936, la police expliquait encore, dans une de ses publications, que « les censeurs cinématographiques, conformément à l'idée de [colonies qui représentent le] prolongement de la métropole, font preuve d'impartialité » (Nomura 1936 : 148-150).

À juger de la sévérité de la censure et des limitations dont firent l'objet les films chinois, on comprend clairement que ce sont bien ces derniers, pourtant relativement moins nombreux que les productions occidentales, qui inquiétaient déjà les autorités avant le déclenchement de la guerre du Pacifique. La popularité du cinéma chinois à Taiwan était perçue par le colonisateur comme un phénomène propre à l'île (Taiwan sōtoku-fu keimu-kyoku 1931 : 229-230). Le gouvernement général avait conscience de la sympathie éprouvée par le public taiwanais à l'endroit de la Chine, pays antagoniste au colonisateur japonais, et considérait cette situation comme naturelle dans la mesure où 4 millions d'insulaires avaient culturellement beaucoup en commun avec leurs voisins continentaux (*ibid.*). Le cinéma chinois venait défier, à Taiwan, le pouvoir colonial et son nationalisme officiel. Pour preuve, le tonnerre d'applaudissements réservé, en 1928, à la projection d'un film sur le mariage de Tchang Kai-chek et Song Meiling. Le journal *Taiwan minbao* 臺灣民報 souligna à l'époque « qu'on ne pouvait que constater la force de la sympathie des Taiwanais à l'égard des Chinois » et que « les différences de psychologie des peuples conduisent tout naturellement à des divergences dans les centres d'intérêt et de divertissement. Ces différences dans les goûts cinématographiques démontrent ainsi amplement l'impossibilité des buts poursuivis par les politiques d'assimilation » (*Taiwan minbao* 1928). Lors de la projection de ce film, il devait également y avoir dans le public des personnes illettrées qui purent partager par l'image les réjouissances de leur « patrie » (et de ses habitants, les Chinois), créant par là-même une occasion d'imaginer ensemble ce qu'était cette dernière. L'historien Lü Sushang rapporte l'événement suivant.

En 1928, parmi les films chinois apportés dans l'île par Ke Ziqi 柯子岐 de la compagnie Qiming 啓明 de Xiamen, dont *Le dieu de la paix* [*Heping zhi shen* 和平之神] ou *La rose de la renaissance* [*Fuhuo de meigui* 復活的玫瑰], se trouvait un documentaire intitulé *Chronique de la conquête du Nord* par Tchang Kai-chek [*Chiang Jieshi beifa ji* 蔣介石北伐記], qui fut l'objet de projections organisées avec Wu Jingyang 吳鯨洋 de Xinzhu (c'est-à-dire Wu Yousan 吳幼三 qui travaille actuellement au cinéma Wanguo Xiyuan 萬國戲院 à Taïpei). Pour l'occasion, Wu loua la salle du Yongle Xiyuan 永樂戲院, et le succès populaire fut tel que, craignant que la familiarité de Taiwan avec la Chine ne stimule trop le patriotisme des masses, le pouvoir japonais fit couper la scène du film dans laquelle apparaissait le Père de la nation [Sun Yatsen 孫逸仙]. (Lü 1961 : 18)

Comme nous le verrons plus loin, le cinéma chinois était fréquemment lié à l'opposition nationaliste contre la colonisation japonaise. Au nom de son nationalisme officiel, le pouvoir colonial se méfiait donc de cet engouement des Taisanais, qui aurait pu être l'expression d'un sentiment d'appartenance au même peuple. Mais partout, l'idée de « retenue » prévalait. Un fonctionnaire du gouvernement général notait en 1931 : « Éviter de faire des plaisanteries, même amusantes, sur ses beaux-parents devant son épouse relève du sens commun. Et de la même façon, lorsque des populations différentes sont réunies, il faut que chacun fasse preuve de retenue afin d'éviter de provoquer des tensions inter-ethniques » (Takahashi 1931)<sup>14</sup>.

On peut ainsi clairement percevoir chez le colonisateur une attitude et des politiques de défense d'un nationalisme officiel de circonstance. Qu'en était-il d'un éventuel nationalisme insulaire ?

### III. Un rejet du cinéma japonais en contexte colonial à Taiwan ?

Les recherches menées après 1945 et la décolonisation<sup>15</sup> ont fréquemment conclu qu'en raison du patriotisme taiwanais (pro-continentale), le cinéma chinois avait été chaleureusement accueilli et que les productions japonaises avaient été ignorées (Lü 1961 : 20, Chen Guofu 1985 [1984]). La popularité du cinéma chinois et le traitement particulier qu'il reçut des autorités coloniales à Taiwan sont confirmés par le tableau 3, qui met en rapport la censure subie par les films en fonction de leur provenance, entre 1926 et 1935. Les importations de films chinois baissèrent fortement après l'incident de Mandchourie en 1931, avant de remonter l'année suivante aux 10 % occupés précédemment. Certains ont même pu rapporter qu'« avant l'incident, ce qui frappait dans la progression du cinéma chinois à Taiwan, c'est que

---

14. Le bureau de l'Information du Premier secrétaire du gouvernement général (Taiwan sōtoku-fu kanbō jōhō-ka 臺灣總督府官房情報課) était en charge de la revue *Taiwan jibō* 臺灣時報, qui était publiée en interne.

15. Il est malaisé de saisir l'après août 1945 comme un « après-guerre » dans le cas de Taiwan, comme l'a souligné Liu Jinqing 劉進慶 (Liu 2006), puisque la guerre civile continuait. Nous préférons ici évoquer un « après 1945 » afin de renvoyer à l'après-Seconde Guerre mondiale et à la défaite japonaise.

presque tous les films chinois étaient importés » (Ichikawa 1941 : 94). Il est probable qu'il y ait eu une attitude de rejet voire de boycott du cinéma japonais par les insulaires, ainsi que le suggèrent des interviews menées auprès de Chen Yongsheng 陳勇陞, ancien bonimenteur cinématographique de langue taiwanaise<sup>16</sup>.

Pourtant, il convient de prendre les conclusions de ces travaux avec prudence, dans la mesure où ils furent tous réalisés à l'époque du gouvernement dictatorial d'après 1945, dirigé par les nationalistes du Guomindang qui venaient de fuir le continent et s'étaient emparés du pouvoir après les Japonais. À l'heure où il convenait surtout de mettre en avant le « patriotisme » des Taiwanais, il était délicat d'évoquer les spécificités historiques et culturelles de l'île, ainsi que les effets de la colonisation japonaise sur ces dernières. Mais selon la classification de Wakabayashi Masahiro évoquée plus haut, deux mouvances s'opposaient dans le nationalisme anti-japonais à Taiwan, concernant le sens à donner à une libération de l'île : une qui prônait le « rattachement à la patrie » (la Chine) et une autre, « révolutionnaire », qui revendiquait son autonomie (Wakabayashi 1985 : 110-131). Puisqu'il est question de nationalisme culturel, il est important de se demander si les mêmes clivages n'auraient pas existé dans la réception du cinéma. Autrement dit, il faudrait déterminer si d'autres attitudes n'auraient pas existé à côté d'un rejet « patriotique » du cinéma japonais. De fait, la société taiwanaise, dans sa pluralité, ne présentait pas partout les mêmes facilités d'accès au cinéma chinois. Une attitude de rejet pur et simple du cinéma japonais n'était pas toujours envisageable.

D'une part, les importations de films chinois ne commencent qu'au milieu des années 1920, période avant laquelle il était donc impossible d'y avoir accès. D'autre part, après l'incident de Mandchourie, dans un contexte où l'importation des films était limitée, très peu de productions chinoises étaient susceptibles de circuler dans l'île. Et même si les copies

---

16. Entretiens réalisés en notre présence les 11 et 12 décembre 1998 au domicile de Chen Yongsheng par une équipe du Guojia dianying ziliaoguan 國家電影資料館 avec Hong Yawen 洪雅文, Xue Huiling 薛惠玲 et Wang Meiling 王美齡. Chen est un chinois taiwanais, né en 1932 puis élevé à Zhanghua. Il avait été lié au milieu du cinéma dès son jeune âge, par son père qui dirigeait la compagnie Guanghua yingye gongsi 光華影業公司 et son oncle qui était bonimenteur – c'est-à-dire conteur pour le cinéma muet –, métier qu'il exerça à son tour dès l'adolescence.

pouvaient circuler et être diffusées en relative abondance, le public ayant accès aux projections payantes était limité à celui des classes moyennes et supérieures des grandes villes. Pour le public des classes les plus pauvres ou vivant loin des grands centres urbains, les seules occasions d'aller au cinéma se limitaient aux projections itinérantes gratuites.

Le cas des aborigènes taiwanais, confinés dans des zones administratives spéciales – appelées « zones barbares » (*banchi* 蕃地) – et objets d'une politique de ségrégation, est sans aucun doute l'exemple le plus clair de populations qui n'avaient pas accès au cinéma commercial. Les professionnels du cinéma et leurs circuits ne pouvaient inclure ces « zones barbares », où les seuls films disponibles étaient ceux des projections du gouvernement général. Par exemple, lors de la projection organisée en 1926 par l'Association de la police de Taiwan (Taiwan keisatsu kyōkai 臺灣警察協會), la majorité des spectateurs n'avait encore jamais vu de film. La police rapporte le « succès immense et indiscutable » de l'événement, et indique que le public s'y pressait (Taiwan keisatsu kyōkai zasshi 1926). Dix bobines furent projetées à cette occasion, dont *De la conquête du monde animal par l'homme* (*Dōbutsu seifuku eiga* 動物征服映畫) et *Reportage sur la visite de Son Altesse le Prince Impérial dans notre île* (*Kōtaishi denka hontō gyōkei no jikkyō* 皇太子殿下本島行啓の實況). En outre, les projections de films sur les déplacements du prince étaient accompagnées d'exposés sur le système impérial, lors desquels « les organisateurs se levaient et retiraient leur couvre-chef dès que des images de Son Altesse apparaissaient » à l'écran, afin d'encourager le public à rendre ce type de salut. Les aborigènes qui avaient appris la langue japonaise « se chargeraient ainsi de transmettre à leur tour ces explications à leurs frères et sœurs, à leurs parents », pour montrer « la grandeur de l'effort éducatif » déployé par le Japon, et faire comprendre à leur entourage que la maîtrise du japonais leur permettrait de profiter de nombreux nouveaux loisirs.

He Jiming 何基明, responsable après 1937 de « l'éducation par le cinéma » au sein de la section « éducation » du bureau des Affaires intérieures de la province de Taichū (Taizhong), rapporte que les films montrés par son bureau lors de projections itinérantes, organisées selon un axe nord-sud, deux fois l'an dans près de quarante hameaux aborigènes, « avaient des contenus relevant surtout de l'actualité du moment ». On montrait les nouvelles cinématographiques durant vingt à trente minutes, par exemple à propos de « la chute de Nankin ou de la chute de Xuzhou », ainsi qu'un

court métrage, l'ensemble étant suivi d'une discussion durant laquelle les organisateurs expliquaient que le Japon « est actuellement en guerre contre la Chine. Vous devez travailler sérieusement et soutenir du mieux possible l'effort productif » (Yang Yifeng 1994 : 64)<sup>17</sup>. Ce type de programme relevait clairement de la propagande, mais les villageois se réjouissaient pourtant des projections dès qu'elles étaient annoncées et, nous dit-on, « venaient dès le matin sur la place [du hameau] pour attendre le début du film en fumant des cigarettes ».

Comment les spectateurs perçurent-ils les films projetés dans ce type d'espace ? Iwali Piho, née en 1926 et déplacée à l'âge de six ans vers le village de Sakura à Nantou<sup>18</sup>, explique avoir vu, quand elle était enfant, quatre ou cinq projections de « films militaires » par an, dans la cour de l'école publique japonaise. Les films muets étaient commentés par un bonimenteur, mais il était difficile de l'entendre à cause du bruit ambiant. Comme « les occasions de voir des films étaient rares » et comme « les projections étaient gratuites », les habitants du hameau se rassemblaient pour y assister et « remplissaient le terrain de sport », rapporte-t-elle<sup>19</sup>.

Il est possible d'évoquer d'autres exemples concernant les populations chinoises des plaines. Li Maosong 李茂松, originaire de Jiayi, se souvient avoir assisté, lorsqu'il était enfant, à une ou deux projections par an dans la cour de l'école publique. Il explique : « Les gens s'habillaient avec de beaux vêtements, comme pour le jour de l'An, et on accrochait des lanternes en papier depuis l'entrée de l'école. C'était vraiment comme une fête, tout cela pour voir ces images animées. Quel moment de joie quand on était petit<sup>20</sup> ! »

---

17. Nous nous appuyons ici sur une interview de He Jiming réalisée le 3 juin 1993 par une équipe composée de Yagi Nobutada 八木信忠, Ikeda Hiroshi 池田博, Karasuyama Masaharu 烏山正晴, Watanabe Yutaka 渡辺豊, Hirosawa Fuminori 広沢文則, Maruyama Hiroshi 丸山博 et Yamana Izumi 山名泉. Cette interview est conservée par le Guojia dianying ziliaoguan, et elle a été traduite en chinois après le décès de He Jiming (Yang Yifeng 1994).

18. Originaire du village de Tau, Iwali Piho fait partie de l'ethnie Atayal. Elle porte le nom chinois Pan Laihao 潘来好 et le nom japonais Nakayama Yuriko 中山百合子.

19. Interview d'Iwali Piho, menée à son domicile par l'auteure, le 28 mars 1999.

20. Interview de Li Maosong, menée par l'auteure, à Yulanzhuang (Taïpei) le 2 juin 1998.

Outre les projections du gouvernement général, Zhang Mingde 張明德 (Chinois originaire de Taizhong, né en 1926) se souvient de projections organisées au titre de loisirs dans les locaux d'usines sucrières. Il rapporte : « La ségrégation était terrible entre Japonais et insulaires. On plaçait un tapis, ou bien un tatami ou un coussin de sol à l'endroit le mieux situé, au milieu de la salle. C'était la place réservée aux Japonais, tandis que les ouvriers insulaires s'asseyaient sur des chaises disposées derrière. Quant à nous, on lorgnait par la fenêtre. C'était la première fois que je voyais un film ! »

Qu'elles soient organisées par le gouvernement général ou par des usines japonaises, ces projections différaient de celles des salles de cinéma permanentes des villes. Les descriptions et souvenirs rapportés ci-dessus font clairement comprendre que l'espace même dans lequel ces films non commerciaux étaient regardés était un lieu de propagande mis en place par le pouvoir colonial. Malgré tout, pour les spectateurs, le film demeurait attrayant en soi, en tant que « spectacle », et non pour son contenu narratif. À ce sujet, Iwali Piho apporte d'ailleurs une précision : « Nous regardions simplement les gens à l'écran, nous ne comprenions pas ce qui était raconté ». Selon Li Maosong, le film attirait pour la « fête » qui accompagnait la projection. Ainsi ce n'est pas parce que la diffusion du cinéma subissait un puissant contrôle que le public était privé de sa subjectivité dans la réception des films. Il y avait aussi une dimension ludique : le cinéma pouvait être considéré comme un loisir, se déroulant dans un espace autorisant une grande pluralité d'interprétations et de discussions. D'ailleurs, comme nous le verrons dans la partie suivante, même l'Association pour la culture de Taiwan (Taiwan wenhua xiehui 臺灣文化協會, fondée en 1921 à Taipei par Jiang Weishui 蔣渭水 (1891-1931)), dont la ligne était bien plus « anti-japonaise » que les établissements assurant des projections commerciales, avait diffusé à ses débuts des films japonais<sup>21</sup>. Le tableau 3 indique qu'une majorité des films américains et japonais était approuvée par le bureau de

---

21. Voir le journal *Taiwan minbao* (1926 : 101). L'association acheta ensuite des bobines à Shanghai. « Tokuyō shisatsujin no kōdō ni kansuru ken, Taiwan bunka kyōkai, Sai Baika » 特要視察人ノ行動ニ關スル件 臺灣文化協會 蔡培火 (Cai Peihuo de l'Association pour la culture de Taiwan, personne devant être l'objet d'une surveillance particulière), in *Futeidan kankei zakken. Taiwanjin no bu* 不逞團關係雜件 臺灣人ノ部 (Affaires diverses sur les groupes insoumis : les Taiwanais), archives du ministère des

la Censure, ce qui permet de comprendre qu'ils étaient avant tout perçus comme non-problématiques, comme du divertissement en somme. Le fait que les films chinois aient bénéficié d'un bon accueil ne signifiait donc pas mécaniquement que les films japonais aient été boycottés.

TABLEAU 3

Films approuvés par le bureau de la Censure cinématographique du gouvernement général de Taiwan, en pourcentage relatif par pays d'origine

	productions japonaises	productions américaines	productions chinoises
1926	70		
1927	70		4
1928	68	28	4
1929	80		
1930	78		10
1931	83		5
1932	78	10	10
1933	75	15	8
1934	70	19	9
1935	63	18	6

Tableau établi par l'auteure à partir des chiffres fournis par Ide (1942). Ceux-ci sont approximatifs : quoique peu nombreux, des films européens sont également entrés à Taiwan, mais ces données ne les mentionnent pas.

#### IV. Une historiographie en débat

Si l'existence d'un public prenant plaisir aux projections organisées par le pouvoir colonial est avérée, au-delà, nous devons souligner que les réactions de l'audience étaient structurées par le système hiérarchique qui organisait le Taiwan colonisé. Les populations des secteurs situés en dehors des circuits de diffusion du cinéma commercial, illettrées ou pas assez fortunées pour payer leur billet, furent les plus touchées par la politique déployée par le gouvernement général. De fait, si les spectateurs profitaient de

---

Affaires étrangères (4.3.2.2-2). Nous remercions Chen Wensong 陳文松 d'avoir attiré notre attention sur ces documents.

l'ambiance festive et ludique des projections, et étaient surtout intéressés par le prodige de ces « images qui bougent », ces dernières et les explications données durant les projections n'en légitimaient pas moins le système colonial dont elles faisaient la propagande. L'acte même de participer à ces événements intégrait le spectateur au système colonial. C'est cette situation qui, après 1945, allait conditionner la mise en place d'un discours chez le Guomintang incriminant les Taiwanais, « population aliénée ». De là s'est construite la vision affirmant que l'époque se caractérisait par un « bon accueil fait aux films chinois » et un « boycott des films japonais », vision qui a occupé une place conséquente dans l'historiographie du cinéma à Taiwan après 1945.

On comprend bien sûr qu'un tel discours a pu s'imposer chez les historiens dans le Taiwan d'après 1945, compte tenu de la proximité avec la période coloniale. Pourtant, l'impossibilité de démontrer l'existence d'un boycott systématique des productions cinématographiques japonaises, alors que le patriotisme chinois antijaponais est bien avéré, pourrait plutôt constituer l'une des caractéristiques de la réception du cinéma à Taiwan sous domination coloniale, et non une anomalie dont il faudrait s'étonner.

Nous pouvons envisager trois types de configurations pour comprendre cette réception.

Dans la première, la population aurait estimé que Taiwan relevait de l'État-nation chinois. Dans ce cas, le « bon accueil fait au cinéma chinois » et le « boycott des films japonais » iraient de pair, comme l'a soutenu le discours dominant en histoire du cinéma depuis 1945.

Dans la deuxième, les Taiwanais auraient considéré leur île comme relevant de l'État-nation japonais. Aucun nationalisme antijaponais n'aurait alors existé, en une configuration inverse à celle de l'hypothèse précédente, avec cette fois un « bon accueil fait aux films japonais » et un « boycott des films chinois ». Cette position serait en conformité avec le nationalisme officiel de l'époque en faveur de la métropole japonaise.

Dans la troisième, les Taiwanais se seraient considérés comme un État-nation à part entière. On observerait alors un « soutien aux films taiwanais » et un « boycott des films chinois et japonais ».

Étant donné qu'un nationalisme antijaponais a de fait existé, la deuxième configuration ne peut être pleinement considérée. La première et la troisième, en suivant les catégories de nationalismes proposées par Wakabayashi Masahiro, relèvent de l'ordre du possible. Toutefois, aucune de ces deux

hypothèses, ni celle d'un « boycott des films japonais », ni celle d'un « boycott de tous les films étrangers, chinois et japonais », ne peut être clairement vérifiée. On ne peut en outre postuler l'existence d'un quelconque « soutien aux films taiwanais » étant donné la rareté de ces derniers. La situation est donc différente.

## V. Une assimilation par confrontation au travers du commentaire en taiwanais

Il faut, pour mieux comprendre l'histoire du cinéma dans l'île, se pencher sur une des modalités d'assimilation ou de « taiwanisation » des films qui circulaient par les canaux proprement taiwanais. On sait que toutes les projections pour le public taiwanais mobilisaient le talent d'un bonimenteur de langue taiwanaise (voir le tableau 1, colonnes a, c, f, g). Cette pratique, qui avait débuté avec les films muets, s'était poursuivie pour les films parlants. Le rôle du bonimenteur était de raconter, de commenter et d'expliquer le contenu du film au public dans une langue que celui-ci comprenait. Un tel personnage était certes nécessaire pour les films japonais ou occidentaux, ceux-ci ne bénéficiant que des sous-titres en japonais, mais aussi pour les films chinois, car la langue de Taiwan (langue du Fujian) différait du mandarin utilisé dans les productions de Shanghai. En outre, l'équipement nécessaire au cinéma parlant était encore peu répandu dans les années 1930, à l'exception des salles permanentes des grandes villes. Or, si le nombre de bonimenteurs en métropole chuta rapidement dans la seconde moitié des années 1930 avec l'avènement du cinéma parlant, le nombre de leurs homologues taiwanais resta, quant à lui, stable (tableau 4)<sup>22</sup>. Ils ne se contentaient

---

22. Nous avons également identifié, de façon partielle, pour l'année 1933 à Taichū 臺中 (Taizhong), neuf bonimenteurs métropolitains et dix « insulaires » c'est-à-dire taiwanais. Pour l'année 1934 dans la province de Karen 花蓮 (Hualian), deux métropolitains et aucun insulaire. Pour l'année 1934 dans la province de Tainan 臺南 (Tainan), vingt bonimenteurs, mais nous n'avons pas de données ethniques sur ceux-là. Néanmoins, dans tous ces cas, y compris pour Taipei, il ne s'agit que de personnes ayant un permis officiel. Or, il semble que de nombreux bonimenteurs aient opéré sans avoir de permis (interview de Chen Yongsheng). Voir Taichū-shū keimu-bu (1933), Karen-kō chō keimu-ka (1934), Tainan-shū keimu-bu (1935).

pas de traduire les dialogues ou les sous-titres, mais en profitaient parfois pour discuter de politique avec le public, en improvisant au passage des caricatures satiriques. Ainsi, les commentaires du bonimenteur modifiaient profondément le contenu des images projetées. Alors que les films taiwanais n'existaient pour ainsi dire presque pas, et qu'il eut été impossible de produire un contenu local, une « taiwanisation » par confrontation se produisait donc dans la rencontre entre ces films et la société taiwanaise, via le bonimenteur.

TABLEAU 4  
Nombre des bonimenteurs cinématographiques  
pour la province de Taihoku (Taipei), années 1931-1941

	Japonais	Taiwanais
1930	20	10
1931	30	15
1932	28	25
1933	32	26
1934	29	23
1935	29	35
1936	32	27
1937	12	31
1938	13	32
1939	6	29
1940	5	22
1941	5	24

Tableau établi par l'auteure à partir de Taihoku-shū chiji kanbō bunsho-ka (1932-1942), partie « Keisatsu torishimari ni zoku suru shokugyō oyobi dantai » 警察取締ニ屬スル職業及團體 (Professions et organisations devant être surveillées par la police)

Les films étrangers et notamment japonais n'étaient donc pas boycottés dans ces circuits de diffusion proprement taiwanais, qui étaient pourtant plus proches du nationalisme antijaponais. Ils étaient assimilés et « taiwanisés » par confrontation et hybridation avec la langue locale. Nous utilisons cette formulation d'« assimilation par confrontation » pour distinguer ce processus de celui de « créolisation » (Misawa 2004). On parle en effet de langue créole dans le cas où un pidgin (langue commune utilisée entre des personnes de langues différentes) s'est stabilisé pour devenir la langue

principale d'une population donnée, l'idée de « créolisation » renvoyant donc au processus qui voit l'établissement d'une telle langue hybride. Mais l'assimilation par confrontation ne concerne qu'un espace et un moment donnés. D'où l'importance capitale de ces bonimenteurs.

Alors que la diffusion d'une même pellicule cinématographique aurait dû garantir un contenu chaque fois fidèle et identique, la confrontation des images avec les propos du bonimenteur en transformait le sens. Ainsi le lieu même du visionnage conférait une coloration particulière au film. L'idée d'assimilation par confrontation, ainsi formulée, ne désigne donc pas un phénomène propre aux situations coloniales ou à l'histoire du cinéma. Au-delà, elle pourra plus généralement servir à analyser des phénomènes relevant de l'interculturalité. Le cinéma comme art reproductible est, historiquement, dépendant du niveau des connaissances techniques et du système de production. La place de la performance individuelle, et donc de la « malléabilité » par confrontation, recule au fur et à mesure que la technologie progresse. Pourtant, dans le cas de Taiwan, les bonimenteurs de langue taiwanaise continuèrent d'être actifs non seulement après l'avènement du film parlant (à la différence du Japon), mais encore après 1945. Ce dernier point s'explique par le fait que si les films chinois produits sur le continent, en mandarin, proposaient un contenu culturel théoriquement plus proche des us et coutumes de l'île, ils restaient en réalité difficiles à saisir pour le public taiwanais.

On peut en outre considérer l'assimilation par confrontation, sur ces lieux de loisir, comme l'effet d'une revendication nationale chez ces populations qui ne manifestaient pas d'attitude antijaponaise claire que ce soit en paroles ou en actes. C'est précisément pour cette raison que le gouvernement général essaya de contrôler cette « taiwanisation » constatée au travers de la réception du cinéma, en instaurant un système de « permis » pour les bonimenteurs<sup>23</sup>, ainsi qu'en censurant les fascicules de commentaires prévus pour les films<sup>24</sup>. Malgré cette méfiance, le gouvernement général fut,

---

23. Décret provincial de Taihoku (Taipei) n° 23, d'octobre 1926, « Kōgyō kisoku » 興行規則 (Règlement concernant les spectacles). Voir Taihoku-shū keimu-bu (1931 : 587-599).

24. Décret du gouvernement général de Taiwan n° 59, de juillet 1926, « Katsudō shashin firumu ken.etsu kisoku » 活動寫真フィルム檢閲規則 (Règlement sur la censure cinématographique) ; ordonnance n° 93, de décembre 1939, « Katsudō shashin firumu ken.etsu kisoku toriatsukai kitei » 活動寫真フィルム檢閲規則取扱規定 (Décision relative

lui aussi, bien obligé d'avoir recours aux commentateurs lorsqu'il essaya de japoniser les populations taiwanaises. Il ne pouvait en effet se passer de la puissance de ce média visuel qu'est le cinéma pour toucher les foules illettrées.

Il convient de souligner que si le taiwanais fut interdit dans les journaux et les écoles après le déclenchement de la seconde guerre sino-japonaise en 1937<sup>25</sup>, il resta néanmoins autorisé pour les projections cinématographiques itinérantes, afin que leur contenu soit bien compris par le public. Dans le même temps, les sous-titres en chinois étaient interdits<sup>26</sup>, sous prétexte que « les personnes souhaitant voir des films n'avaient qu'à apprendre le japonais » (Sugiyama 1943). En 1937, les rubriques de littérature chinoise et de composition en chinois classique furent interdites dans les journaux, tandis que les cours de chinois furent supprimés dans les écoles. On proposa alors de se dispenser des bonimenteurs en taiwanais dans le cinéma (*Taiwan*

---

au Règlement sur la censure cinématographique) (Taiwan sôtoku-fu keimu-kyoku 1942).

25. Si les colonnes en chinois des quotidiens furent interdites, des revues intégralement en chinois telles *Fengyuebao* 風月報 ou *Nanfang* 南方 furent cependant toujours publiées, même durant la période de guerre (Yang Yongbin 2001). Li Chengji a montré qu'il y eut des programmes de radio permanents, tel le programme musical « Taiwan ongaku » 臺灣音樂 (Taiwan Musique), bien avant que ne soit mis en place le programme d'informations de l'Association radiophonique de Taiwan. Cela s'explique notamment par l'augmentation rapide des auditeurs (Li Chengji 2004 : 287-295).

26. Selon Katô Atsuko, « même un film tel *Aizen katsura* 愛染かつら [*Les camélias de l'amour*] fut apprécié par le public taiwanais » (Katô 2003 : 224). Elle indique que ce film fut diffusé avec des sous-titres chinois sous le titre *Airan chun* 愛染椿, mais ne précise pas les lieux de projection. Elle note également que « les films japonais furent présentés tels quels, ou bien avec de légers sous-titres de soutien, et étaient visionnés par le public quasiment de la même façon qu'en métropole, sans être particulièrement préparés pour l'audience locale » (*ibid.* : 228). Katô s'appuie ici sur l'étude de Tamura (2000), qui indique qu'*Aizen katsura* avait été projeté à Shantou, sur le continent, et que cette information avait été rapportée par un Japonais, selon lequel « environ un tiers du public était alors composé de Chinois » (Tamura 2000 : 223-224). Concernant les sous-titres, l'ouvrage de Tamura se contente de supposer que « les Taiwanais, qui sont des entrepreneurs habiles et motivés, étaient sans doute capables d'insérer rapidement [...] des caractères écrits sur un transparent disposé devant la pellicule » (*ibid.* : 237). Étant donné l'écart entre la conclusion de Katô et le propos de Tamura, sur laquelle s'appuyait pourtant cette première, il est difficile de se prononcer avec certitude sur l'effective diffusion de films japonais avec sous-titres chinois à Taiwan.

*kōron* 1937). Mais, finalement, les autorités coloniales considèrent « ne pas pouvoir se passer des commentaires en langue taiwanaise, compte tenu de l'état actuel de la diffusion de notre langue nationale » (*Taiwan geijutsu shinpō* 1938). Dans les faits, l'utilisation de bonimenteurs en taiwanais perdura jusqu'à la décolonisation japonaise en 1945<sup>27</sup>. Voici, à ce sujet, ce que rapporte Chen Yongsheng, qui effectuait ce travail en langue taiwanaise<sup>28</sup>.

Les cinémas pour les Japonais, c'étaient les salles principales du Yanping Xiyuan 延平戲院 à Tainan ou du Jinjiguan 金雞館 à Gaoxiong. Il n'y avait que des Japonais là-bas. Pratiquement aucun Taiwanais, à peine quelques-uns de ceux qui avaient eu une éducation japonaise conséquente. Mais il y avait toujours un bonimenteur dans les autres salles, la deuxième ou la troisième, dans lesquelles se rendaient massivement les Taiwanais. Même dans les grandes villes : quand il y avait un commentaire, c'était toujours pour le taiwanais. Les Japonais comprenaient les sous-titres ou bien regardaient des films japonais parlants. Mais la plupart des Taiwanais ne comprenaient rien au japonais. Même après le début de [la politique assimilatrice d']« impérialisation » [à partir de 1937], les gens étaient trop occupés à gérer leurs affaires quotidiennes et personne ne parlait couramment japonais. Et puis, nous, nous utilisons le taiwanais pour « transmettre la culture japonaise » auprès de la population, pour qu'elle comprenne, sans quoi cela ne sert à rien, non ? Obliger à utiliser le japonais n'aurait provoqué que de l'hostilité, et c'est pour cela que, moi aussi, je suis resté bonimenteur en taiwanais jusqu'à la fin de la guerre. Nous n'avons jamais été obligés d'utiliser prioritairement le japonais, que ce soit pour les films récents ou pour les [anciens] films retouchés. Si le public ne comprend pas ce qui est raconté, ça n'a aucun sens, hein ?

Benedict Anderson notait à propos de la domination coloniale : « À la longue, la seule réponse au secret qui entoure la langue des opprimés est la retraite, ou d'autres massacres » (Anderson 2002 : 152). Nous pouvons justement constater, dans le cas précis des projections cinématographiques à Taiwan, que l'idée d'assimilation, c'est-à-dire une japonisation conforme au nationalisme officiel du colonisateur, dut battre en retraite quand elle se heurta à ce « secret » qu'était le parler des colonisés.

---

27. Par exemple, l'Association pour l'édification par le cinéma pour la province de Taihoku organisa un événement à l'occasion du « Jour pour le réconfort des *burakumin* » en mai 1940. À cette occasion, elle « fit attention à prévoir un bonimenteur de langue taiwanaise pour les films historiques [japonais] *Chūshin-gura* 忠臣蔵, *Nankō fushi* 楠公父子, et quelques autres » (*Ōsaka mainichi shinbun Taiwan-ban* 1940).

28. Interview de Chen Yongsheng (voir note 16).





**Fig. 1 & 2.** Photographies publicitaires pour le film *Bōshunfū* 望春風 (1937, produit par Wu Xiyang 吳錫洋), l'une des rares productions taiwanaises de l'époque coloniale. Une version sonore fut enregistrée, mais elle fut doublée en japonais afin de mettre en avant l'unité avec la métropole, comme le voulait l'idéologie du temps de la guerre de 1937-1945. Cette version doublée fut l'objet de critiques par le public taiwanais, qui se plaignait de « ne rien ressentir si la langue taiwanaise n'est pas utilisée ». Voir le courrier « Eiga-hyō *Bōshunfū* C.K.B. » 映畫評『望春風』 (Mon avis sur le film *Bōshunfū*, par C.K.B.), revue *Taiwan fujin-kai* 臺灣婦人界 (*Le monde de la femme taiwanaise*), février 1938, p. 79. Ces photographies appartiennent à l'acteur principal, Peng Kailian 彭楷棟 (dont le nom japonais était Nitta Tōichi 新田棟一), que l'on voit sur la droite. Nous remercions Luo Fuquan 羅福全 et Lin Xiuqin 林秀琴 pour leur aide.

## Conclusion

Lorsque l'industrie du cinéma se développa à Taiwan des années 1920, le gouvernement général craignit que les productions chinoises continentales ne viennent renforcer la conscience nationale chez les Taiwanais, ce qui aurait conduit à une contestation de la domination coloniale. Nous avons vu que les Taiwanais firent, de fait, un bon accueil aux films chinois. Ces éléments concordent avec les résultats de la recherche menée en histoire du cinéma à Taiwan après 1945. Celle-ci estima en substance que, durant la période coloniale, les Taiwanais réservèrent un bon accueil aux films chinois « du fait de leur patriotisme » et qu'ils boycottèrent les films japonais « par esprit de résistance ». Nous avons cependant montré que les Taiwanais n'avaient pas toujours eu accès aux productions chinoises, et qu'ils n'avaient pas nécessairement toujours boycotté les films japonais. Dans certains cas, les dominés se divertirent même avec les programmes de propagande du dominant.

Les commentaires des bonimenteurs, personnages d'importance capitale pour le divertissement cinématographique à Taiwan, permettent, nous semble-t-il, de comprendre pourquoi à un « bon accueil des films chinois » ne correspondit pas un « boycott des films japonais ». Les films étrangers, y compris japonais, diffusés par des circuits proprement taiwanais, se voyaient tous « taiwanisés » par un processus d'hybridation impliquant la langue taiwanaise. Nous avons appréhendé cette appropriation des contenus cinématographiques au travers du concept d'« assimilation par confrontation », qui peut aussi éclairer la façon dont ceux qui ne pouvaient exprimer ouvertement de revendication nationale formulèrent une résistance à la domination coloniale. La persistance d'espaces culturels de langue taiwanaise, y compris dans des lieux où l'on projetait des films de propagande, constitue un élément crucial à prendre en compte dans l'analyse historique de la situation coloniale si l'on considère que les mouvements de résistance armée étaient systématiquement réprimés, ou que les médias de langue chinoise furent interdits durant la guerre de l'Asie et du Pacifique (1937-1945).

Le cinéma parlant de langue taiwanaise apparut dans les années 1950. Les bonimenteurs n'étaient plus utiles dans ce nouveau contexte d'un cinéma considéré comme « réellement taiwanais ». Il n'était dès lors plus nécessaire de « s'approprier » les films étrangers. De façon intéressante, le nouveau

marché cinématographique taiwanais d'après 1945 produisit divers *remakes* locaux en taiwanais de films chinois ou japonais à succès. On pourrait voir ici le passage d'un processus d'assimilation par confrontation *via* un bonimenteur, à un phénomène de « créolisation » impliquant l'élaboration de contenus reproductibles « vernacularisés ». C'est sans doute là un aboutissement nécessaire du processus d'« assimilation » des produits, dérivant du fonctionnement intrinsèque de l'industrie cinématographique qui adapte sans cesse les contenus aux demandes des marchés et des publics. Ce phénomène d'appropriation après 1945 des films japonais dont le contenu était intégralement « taiwanisé », nous semble constituer une étape du processus de décolonisation du marché cinématographique taiwanais (Misawa 2012).

L'évolution de la situation du cinéma à Taiwan après 1945 serait ainsi une sorte d'« autopoïèse », les contenus cinématographiques se voyant sans cesse réélaborés en suivant les demandes de la population. Dans ce cadre, l'assimilation par confrontation, nécessaire du temps de la domination coloniale, se transforma en « créolisation » des contenus, qui permettait leur transmission directe au public. L'histoire de la production du cinéma à Taiwan durant l'époque coloniale, du point de vue du capital « autochtone », paraît extrêmement déséquilibrée. Mais considérer la réception du cinéma modifie cette perspective, puisqu'à défaut de films locaux, les productions étrangères furent réinterprétées et présentées d'une façon qui les enracinait dans l'île, processus qui continua après 1945 sous une autre forme.

*Traduit par Arnaud Nanta et Laurent Nespoulous*

## Bibliographie

**ABEL Richard 1995**

« The Perils of Pathé, or the Americanization of Early American Cinema », in Leo Charney & Vanessa R. Schwartz (eds.), *Cinema and the Invention of Modern Life*, Berkeley, University of California Press : 182-223.

**ANDERSON Benedict 2002**

*L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, La Découverte, [*Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London, Verso, revised and extended edition, 1991].

**CHEN Guofu 陳國富 1985 [1984]**

« Zhimin yu fan-zhimin / Taiwan zaoqi dianying huodong » 殖民與反殖民 / 臺灣早期電影活動 (Colonialisme et anticolonialisme / Les premiers temps du cinéma à Taiwan), *Pianmian zhi yan* 片面之言, Taipei, Zhonghua minguo dianying tushuguan chubanshu 中華民國電影圖書館出版部 : 88-92, [1<sup>re</sup> éd. sous le titre « Zhimin yu fan-zhimin » 殖民與反殖民, *Jinri dianying* 今日電影, 165, août 1984].

**CHEN Peifeng 陳培豐 2010**

« *Dōka* » no *dōshō imu* – *Nihon tōchika Taiwan no kokugo kyōiku-shi saikō* 「同化」の同床異夢—日本統治下台湾の国語教育史再考 (Les multiples facettes de l'« assimilation ». Repenser l'histoire de l'enseignement du japonais à Taiwan

sous administration japonaise), Tokyo, Sangensha 三元社.

**Chōsen eiga bunka kenkyūjo 朝鮮映畫文化研究所 (dir.) 1943**

« Chōsen eiga sanjū shūnen-shi » 朝鮮映畫三〇周年史 (Trente années de cinéma coréen), *Eiga shunpō* 映畫旬報 (Revue du cinéma), 11 juillet 1943 : 99-114.

**HANSEN Miriam 1990**

« Early Cinema: Whose Public Sphere? », in Thomas Elsaesser & Adam Barker (eds.), *Early Cinema: Space, Frame, Narrative*, London, BFI : 228-245.

**HARUYAMA Meitetsu 春山明哲 1980**

« Kindai Nihon no shokuminchi tōchi to Hara Kei » 近代日本の植民地統治と原敬 (Hara Kei et la domination coloniale par le Japon moderne), in Haruyama Meitetsu & Wakabayashi Masahiro 若林正文 (dir.), *Nihon shokuminchi-shugi no seijiteki tenkai 1895-1934. Sono tōchi taisei to Taiwan no minzoku undō* 日本植民地主義の政治的展開1895-1934年その統治体制と台湾の民族運動 (Le développement du colonialisme japonais de 1895 à 1934. Son système de domination et les mouvements de revendication nationale à Taiwan), Tokyo, Ajia Seizai Gakkai アジア政経学会.

**HO Hyōnch'an 扈賢贊 2001**

*Waga shinema no tabi. Kankoku eiga o furikaeru* わがシネマの旅 韓国映画を振りかえる (Un voyage dans notre cinéma. Retour sur le cinéma coréen), trad. Nemoto Rie 根本理恵, Tokyo, Gaifūsha 凱風社.

**HONG Shi 弘石 1996**

« Wusheng de cunzai » 无声的存在  
(L'existence du muet), in Zhongguo  
dianying ziliaoguan 中国电影资料馆 (dir.),  
*Zhongguo wusheng dianying* 中国无声  
电影 (Le cinéma chinois muet), Pékin,  
Zhongguo dianying chubanshe 中国  
电影出版社.

**HONG Yawen 洪雅文 2000**

« Zhimin shiqi de Taiwan dianying 1899-  
1948 » 殖民時期的臺灣電影 (1899-1948)  
(Le cinéma à Taiwan pendant l'époque  
coloniale 1899-1948), in Huang Jianye  
黄建業 & Huang Ren 黄仁 (dir.), *Shiji  
huigu: tushuo huayu dianying* 世紀回顧：  
圖說華語電影 (Souvenirs du siècle. Le  
cinéma de langue chinoise), Taipei,  
Wenjianhui 文建會 : 67-69.

**ICHIKAWA Sai 市川彩 1941**

*Ajia eiga no sōzō oyobi kensetsu* アジア  
映畫の創造及建設 (Création et édification  
du cinéma asiatique), Tokyo, Kokusai  
eiga tsūshin-sha 國際映畫通信社.

**IDE Kiwata 井出季和太 1942**

*Taiwan chisekishu* 臺灣治績誌  
(Les résultats de notre politique à  
Taiwan), Taihoku, Taiwan nichinichi  
shinpōsha 臺灣日日新報社.

**JAUSS Hans Robert 1970**

*Literaturgeschichte als Provokation*,  
Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag  
[trad. japonaise Kutsuwada Osamu  
轡田收, Tokyo, Iwanami Shoten 岩波  
書店, 1976].

**Karen-kō chō keimu-ka**

花蓮港廳警務課 (dir.) 1934  
*Shōwa 9 nen kankō Karenkō-chō keimu  
yōran* 昭和9年刊行花蓮港廳警務要覽  
(Rapport annuel de la police du port de  
Hualian, pour l'an 9 de l'ère Shōwa).

**KATŌ Atsuko 加藤厚子 2003**

*Sōdōin taisei to eiga* 総動員体制と映画  
(Le système de mobilisation générale et  
le cinéma), Tokyo, Shin.yō-sha 新曜社.

**KITTLER Friedrich 1986**

*Gramophone, Film, Typewriter*, trad.  
G. Winthrop-Young & M. Wutz, Stanford,  
Stanford University Press.

**KOMAGOME Takeshi 駒込武 1996**

*Shokuminchi teikoku Nihon no bunka  
tōgō* 植民地帝国日本の文化統合  
(L'intégration culturelle dans l'empire  
colonial japonais), Tokyo, Iwanami  
shoten 岩波書店.

**LI Chengji 李承機 2004**

*Taiwan kindai media-shi kenkyū josetsu.*  
*Shokuminchi to media* 台湾近代メディア史  
研究序説：植民地とメディア (Introduction  
à l'étude des médias modernes à  
Taiwan. Médias et colonialisme), thèse  
de doctorat soutenue à l'université de  
Tokyo, Faculté des Arts et Lettres.

**LIU Jinqing 劉進慶 2006**

« "Sengo" naki higashi Ajia – Taiwan ni  
ikite » 「戦後」なき東アジア・台湾に生きて  
(Vivre à Taiwan et en Asie de l'Est, où il  
n'y a pas eu d'« après-guerre »), *Zenya*  
前夜, 9 : 229–246.

**LŪ Sushang 呂訴上 1961**

*Taiwan dianying xiju shi* 臺灣電影  
戲劇史 (Histoire des spectacles  
cinématographiques à Taiwan), Taipei,  
Yinhua chuban 銀華出版.

**MISAWA Mamie 三澤真美恵 2004**

« Shokuminchi-ki Taiwan ni okeru  
eiga fukyū no “bunsetsu-teki keiro” to  
“konsei-teki dochaku-ka” » 植民地期  
台湾における映画普及の<分節的経路>と  
<混成的土着化> (La diffusion du cinéma  
dans le Taiwan de l'époque coloniale.  
Segmentation et enracinement par  
hybridation), *Ritsumeikan gengo bunka  
kenkyū* 立命館言語文化研究 (Revue  
d'étude des langues et civilisations de  
l'université Ritsumeikan), XV-3 : 39-52.

**MISAWA Mamie 2010**

« *Teikoku* » to « *sokoku* » no hazama.  
*Shokuminchiki Taiwan eiga-jin no kōshō*  
to *ekkyō* 「帝国」と「祖国」のはざま—  
植民地期台湾映画人の交渉と越境 (Entre  
« empire » et « patrie ». Négociations  
et transgressions des gens du cinéma  
taiwanais à l'époque coloniale), Tokyo,  
Iwanami shoten 岩波書店.

**MISAWA Mamie 2012**

« Aliénation ou acculturation coloniale ?  
Taiwan et “l'énigme” d'un succès : le  
Festival du film japonais de Taipei  
(1960) », trad. Arnaud Nanta,  
Laurent Nespoulous & Anne Kerlan,  
*Cipango*, 19 : 13-54.

**NOMURA Kōichi 野村幸一 1936**

« Keimu-kyoku eiga ken.etsu-shitsu  
haiken » 警務局映畫検閲室拜見 (En visite  
à la salle de censure cinématographique

de la police), *Taiwan keisatsu jihō* 臺灣  
警察時報 (Nouvelles de la police de  
Taiwan), janvier 1936, 242 : 148-150.

**Ōsaka Mainichi shinbun Taiwan-ban  
大阪毎日新聞臺灣版 (journal Ōsaka  
mainichi, édition pour Taiwan) 1940**

« Burakumin no i.an-bi. Kitai sareru  
kyōka eiga no katsudō. Nōson no  
katsudō-ryoku o yashinau » 部落民の  
慰安日 期待される教化映畫の活動  
農村の活動力を培ふ (Le jour pour le  
réconfort des *burakumin*. Les films de  
l'Association pour l'édification sont  
attendus. Renforcer l'activité des  
villages), 15 mai 1940.

**ROSENBLATT Louise M. 1978**

*The Reader, the Text, the Poem: the  
Transactional Theory of the Literary Work*,  
Carbondale, Southern Illinois  
University Press.

**SUGIYAMA Shizuo 杉山静夫 1943**

« Taiwan eiga-kai bekken » 臺灣映畫界  
瞥見 (Aperçu du monde du cinéma  
à Taiwan), *Eiga shunpō* 映畫旬報,  
21 novembre 1943 : 272-273.

**Taichū-shū keimu-bu 臺中州警務部 (dir.)  
1933**

*Shōwa 8 nen kankō. Taichū-shū keimu  
yōran* 昭和8年刊行 臺中州警務要覽  
(Rapport annuel de la Police de la  
province de Taizhong, pour l'an 8 de  
l'ère Shōwa), Taichū, gouvernement  
général de Taiwan.

**Taihoku-shū chiji kanbō bunsho-ka**  
臺北州知事官房文書課 (Bureau des  
archives du premier secrétaire du  
préfet de la province de Taipei) (dir.)  
1932-1942

*Taihoku-shū tōkei sho* 臺北州統計書  
(Documents statistiques pour la  
province de Taipei), années 1931 à 1941,  
12 vol., Taihoku, gouvernement général  
de Taiwan.

**Taihoku-shū keimu-bu** 臺北州  
警務部 (dir.) 1931

*Taihoku-shū keisatsu hōki (jō)* 臺北州  
警察法規 (上) (Règlements policiers pour  
la province de Taipei, vol. 1), Taihoku,  
gouvernement général de Taiwan.

**Tainan-shū keimu-bu** 臺南州警務部 (dir.)  
1935

*Shōwa 9 nenmatsu genzai. Tainan-shū  
keimu yōran* 昭和9年末現在 臺南州警務  
要覽 (Rapport annuel de la police de la  
province de Tainan, pour la fin de l'an 9  
de l'ère Shōwa), Tainan, gouvernement  
général de Taiwan.

**Taiwan geijutsu shinpō** 臺灣藝術新報  
1938

« Shakai kyōka to eiga katsuyō. Hontōjin  
taishū ni tai suru eiga no motsu jūdai  
shimei » 社會教化と映畫活用 本島人大衆に  
對する映畫のもつ重大使命 (De l'utilisation  
du cinéma pour l'édification de la  
société. La grande mission du cinéma  
à l'intention des masses insulaires),  
1<sup>er</sup> août 1938 : 1.

**Taiwan keisatsu kyōkai zasshi** 臺灣警察  
協會雜誌 (Revue de l'Association de la  
police de Taiwan) 1926

Compte-rendu de projections  
itinérantes, 104 : 242-244.

**Taiwan kōron** 臺灣公論 1937

« Kaisetsusha taiwango haishi » 解說者  
臺灣語廢止 (L'abolition de la langue  
taiwanaise pour les commentateurs),  
5 décembre 1937 : 29.

**Taiwan minbao** 臺灣民報 1926

« Wenxie huodong xiezhenbu chushi »  
文協活動寫真部出世 (La naissance de la  
section cinéma de l'Association pour la  
culture de Taiwan), 18 avril 1926, 101 : 7.

**Taiwan minbao** 1928

« Zhongguo yingxi dahaoping Jiang-  
Song jiehun de renqi » 中國影戲大好評  
蔣宋結婚的人氣 (Grand succès pour le  
film chinois sur le mariage du couple  
Tchang Kaï-chek), 13 mai 1928, 208 : 7.

**Taiwan sōtoku-fu keimu-kyoku** 臺灣  
總督府警務局 (Département de la  
police du gouvernement général de  
Taiwan) (dir.) 1931

*Taiwan no keisatsu* 臺灣の警察 (La police  
de Taiwan), Taihoku, gouvernement  
général de Taiwan.

**Taiwan sōtoku-fu keimu-kyoku** 臺灣  
總督府警務局 (Département de la  
police du gouvernement général de  
Taiwan) (dir.) 1942

*Taiwan keisatsu hōki (ge)* 臺灣警察法規  
(下) (Règlements de la police de Taiwan,  
dernier vol.), Taihoku, gouvernement  
général de Taiwan.

**TAKAHASHI Sotojirō** 高橋外次郎 1931

« Taiwan ni okeru eiga ken.etsu »  
臺灣に於ける映畫検閲 (La censure  
cinématographique à Taiwan), *Taiwan  
jihō* 臺灣時報, septembre 1931 : 11-14.

**TAMURA Shizue** 田村志津枝 2000

*Hajime ni eiga ga atta. Shokuminchi  
Taiwan to Nihon* はじめに映画があった  
植民地台湾と日本 (Et le cinéma fut. Le  
Taiwan colonisé et le Japon), Tokyo,  
Chūō kōron-sha 中央公論新社.

**TANAKA Saburō** 田中三郎 1924

« Beikoku eiga haiseki mondai hitokoto »  
米國映畫排斥問題一言 (Du problème du  
boycott du cinéma américain), *Kinema  
shunpō* キネマ旬報, 21 juin 1924, 163 : 7.

**WAKABAYASHI Masahiro** 若林正文  
1985

*Kaikyō Taiwan seiji e no shiza* 海峡 台湾  
政治への視座 (Un détroit. Regard sur  
la politique à Taiwan), Tokyo, Kenbun  
shuppan 研文出版.

**WAKABAYASHI Masahiro** 2001

*Taiwan. Henyō shi chūcho suru aidentiti*  
台湾 変容し躊躇するアイデンティティ  
(Taiwan. Des identités mouvantes et  
hésitantes), Tokyo, Chikuma shobō  
筑摩書房.

**WAKABAYASHI Masahiro** 2008

*Taiwan no seiji. Chūka minkoku taiwanka  
no sengoshi* 台湾の政治 中華民国台湾化  
の戦後史 (La politique à Taiwan. Histoire  
de l'après-guerre dans la République de  
Chine à Taiwan), Tokyo, Tōkyō Daigaku  
shuppankai 東京大学出版会.

**XIAO Zhiwei** 1997

« Anti-Imperialism and Film Censorship  
During the Nanjing Decade, 1927-  
1937 », in Sheldon Hsiao-peng Lu (ed.)  
*Transnational Chinese Cinemas:  
Identity, Nationhood, Gender*, Honolulu,  
University of Hawai'i Press : 35-57.

**YANG Yifeng** 楊一峯 1994

« Dianying-kuang, bashi zai. He Jiming  
fangtan-lu » 電影狂、八十載 何基明  
訪談錄 (Propos de He Jiming, un  
inconditionnel de cinéma, à ses quatre-  
vingt ans), *Dianying xinshang* 電影欣賞,  
70 : 52-83.

**YANG Yongbin** 楊永彬 2001

« Cong Fengyue dao Nanfang. Xilun  
yifen zhanzhengqi de zhongwen wenyi  
zazhi » 從『風月』到『南方』 析論一份  
戰爭期的中文文藝雜誌 (De *Fengyue* à  
*Nanfang*. Analyse des revues littéraires  
de langue chinoise durant la période  
de guerre), in Kawahara Isao 河原功,  
Guo Yijun 郭怡君 & Yang Yongbin (dir.),  
*Fengyue, Fengyuebao, Nanfang, Nanfang  
shiji. Zongmulu, zhuanlun, zhuzhe suoyin*  
風月・風月報・南方・南方詩集 總目錄・專  
論・著者索引 (Index général, par thèmes  
et auteurs, de *Fengyue, Fengyuebao,  
Nanfang*, et des poèmes de *Nanfang*),  
Taipei, Nantian shuju 南天書局 : 68-150.

**YE Longyan** 葉龍彥 1996

*Xinzhū shi dianying shi* 新竹市電影史  
(Histoire du cinéma dans la ville de  
Xinzhū), Xinzhū, Xinzhū shili wenhua  
zhongxin 新竹市立文化中心.

**YE Longyan** 1998

*Ri zhi shiqi Taiwan dianying shi* 日治時期

臺灣電影史 (Histoire du cinéma à Taiwan sous administration japonaise), Taipei, Yushan-she 玉山社.

**YI Yǒng-il 李英一 1986**

« Nittei shokuminchi jidai no Chōsen eiga » 日帝植民地時代の朝鮮映画 (Le cinéma coréen à l'époque de la colonisation japonaise), trad. par Takasaki Sōji 高崎宗司, in Imamura Shōhei 今村昌平, Satō Tadao 佐藤忠男, Shindō Kaneto 新藤兼人, Tsurumi Shunsuke 鶴見俊輔 & Yamada Yōji 山田洋次 (dir.), *Kōza Nihon eiga* 講座日本映画 (Le cinéma japonais), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, vol 3. : 312-335.





# Traduction



# ***Shiramine***

## **Drame musical en trois actes et douze scènes**

Akira TAMBA 丹波明\*

*L'opéra Shiramine, écrit et composé par Akira Tamba, a été créé au Sumida Triphony Hall le 28 septembre 2014. Les derniers réglages ont eu lieu à la Maison franco-japonaise, où le compositeur résidait. Nous sommes heureux de pouvoir présenter dans les pages qui suivent le livret de cet opéra, précédé d'une explication du compositeur sur la genèse de son œuvre et les principes esthétiques qui l'ont inspiré.*

### **Retour sur la genèse de l'opéra *Shiramine***

L'histoire de *Shiramine* commence il y a 12 ou 13 ans avec la rencontre de deux hommes de lettres qui m'incitèrent à composer un opéra<sup>1</sup>. Nourrissant depuis quelque temps déjà le projet d'écrire une trilogie, je fus tout de suite intéressé par leur proposition. À cette époque, je souhaitais créer une œuvre

---

1. « Gakugeki *Shiramine* tanjōtan » 楽劇「白峰」誕生票, *Higeki kigeki* 悲劇喜劇, n° 724, 2011-2, p. 19-21. Nous remercions la revue *Higeki kigeki* d'en avoir permis la traduction. Toutes les notes de cette version française sont des traducteurs.

---

\* Compositeur, musicologue.

ayant pour thème les trois religions que sont le christianisme, le bouddhisme et l'islam, et qui considérerait leurs interactions avec chaque société, avec chaque culture, ainsi que leurs implications sur la vie et les émotions quotidiennes, sur la pensée et les drames humains qu'elles provoquent. L'un des deux hommes évoqua la version de *Shiramine* des *Contes de pluie et de lune*<sup>2</sup>. Je lus alors cette nouvelle et j'acceptai immédiatement l'idée. Le texte, qui suivait la forme des nô d'apparition<sup>3</sup>, me permettait en effet d'appliquer le concept de *jo-ha-kyū* sur lequel j'ai beaucoup travaillé<sup>4</sup>. Il suscita par ailleurs chez moi toutes sortes d'idées sur plusieurs plans. Nous convînmes que l'un des partenaires prendrait en charge le premier et le deuxième acte, et que l'autre s'occuperait du troisième. Nous répartîmes les rôles en décidant que le premier et le troisième actes suivraient les principes des nô d'apparition, tandis que le second prendrait la forme d'un nô du monde réel<sup>5</sup>. Avant que le livret ne me soit envoyé, je terminai le prélude, la scène suivante durant laquelle le moine Saigyō lit les sūtras, ainsi que la scène où Saigyō et le bûcheron (en réalité l'esprit de l'empereur décédé Sutoku) échangent leurs noms, et c'est, à l'inverse de ce qui était prévu, finalement moi qui transmis aux scénaristes un texte rédigé en me conformant aux règles de présentation d'un personnage dans le nô. Quelques semaines plus tard, je reçus la première partie de l'acte I. Il s'agissait d'un

---

2. Ueda Akinari 上田秋成, *Ugetsu monogatari* 雨月物語 (1776), traduit, présenté et annoté par René Sieffert, *Contes de pluie et de lune*, Paris, Gallimard, 1956. *Shiramine* est la première nouvelle du recueil.

3. Le nô d'apparition (*mugen nô* 夢幻能) met en scène l'apparition d'un personnage surnaturel tel qu'un dieu, un démon ou encore un fantôme ; Zeami, *La Tradition secrète du nô suivi d'Une Journée de nô*, traduit du japonais par René Sieffert, Paris, Gallimard, coll. Connaissance de l'Orient, 1960.

4. Le *jo-ha-kyū* 序破急 (littéralement « introduction, briser, rapide ») est un principe de mutation progressive utilisé dans les arts traditionnels et notamment le nô où il a été introduit par Zeami 世阿弥. Il consiste pour celui-ci en trois mouvements : *jo* renvoie à l'introduction (il correspond, dans la plupart des cas, à l'entrée en scène du *waki* 脇), *ha* est le développement, durant lequel le *shite* 仕手 raconte son histoire, tandis que *kyū* marque la conclusion. Akira Tamba a souvent présenté cette notion, par exemple en français dans *La théorie et l'esthétique musicale japonaise du 8<sup>e</sup> siècle à la fin du 19<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses orientalistes de France, 1992, ou *La musique classique du Japon du xv<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Presses orientalistes de France, 2001, p. 11-14.

5. Un nô du monde réel (*genzai nô* 現在能) met en scène les sentiments humains dans une situation tragique. Zeami, *op. cit.*

long récitatif du bûcheron entrecoupé parfois de deux ou trois mesures d'accompagnement jouées par l'orchestre afin d'offrir quelques pauses au chanteur, le tout occupant environ cinquante minutes. Il me fallut demander un certain nombre de modifications : faire intervenir Saigyō trois ou quatre fois pour transformer la scène en dialogue<sup>6</sup>, tenter de remplacer par des synonymes à la prosodie ascendante les mots à la prosodie descendante qui tombaient aux endroits où la mélodie elle-même montait, raccourcir ou rallonger les phrases lorsque celles-ci ne coïncidaient pas avec la mélodie, modifier l'ordre des phrases lorsqu'elles ne s'accordaient pas avec le principe du *jo-ha-kyū*.

Les librettistes acceptèrent tout d'abord mes modifications et proposèrent des solutions convenables, mais sans doute furent-ils ensuite débordés par mes demandes successives, car ils se retirèrent du projet. Pourtant mes requêtes n'étaient pas uniquement dues à mon entêtement, mais à une exigence de la musique elle-même. Il faut comprendre la différence qui existe entre le livret d'un opéra et celui d'une pièce de théâtre. Un opéra suit une structure musicale. Les éléments littéraires sont des matériaux qui guident le rythme de la musique, sa vitesse, sa mélodie, sa tonalité (triste, mystérieuse, gaie...). La structure musicale est issue ensuite d'un second processus de création qui fait appel à la sensibilité propre du compositeur. Au théâtre, à l'inverse, les scénaristes s'assurent de la structure de la pièce. S'il y a ajout éventuel de musique, celle-ci conserve la structure théâtrale et intervient comme un matériau psychologique venant renforcer l'effet dramatique. Elle joue un rôle d'« accompagnement musical ». Les conflits entre librettistes et compositeurs ont souvent pour cause la question du matériau souverain qui doit structurer l'œuvre. C'est un problème que beaucoup de compositeurs et d'écrivains ont déjà vécu. Ce fut le cas par exemple lors de l'écriture de *Pelléas et Mélisande*, qui mena Debussy et Maeterlinck jusqu'au procès. Afin d'éviter ce genre de conflits, de nombreux compositeurs en sont venus à écrire eux-mêmes le livret en même temps que la musique. Wagner ou Messiaen en sont de bons exemples.

C'est déjà ce qu'avait suggéré au XIV<sup>e</sup> siècle Zeami Motokiyo 世阿弥元清 (1363-1443). Cet acteur de nô, qui a laissé de nombreux ouvrages théoriques sur son art, préconisait qu'une seule et même personne se charge

---

6. Ce qui est plus conforme à la fois au texte original et à la structure d'un nô.

du scénario et de la musique. Dans son traité sur la *Composition du nô* (*Nōsakusho* 能作書, 1423), il explique :

La composition d'une pièce de nô repose sur trois éléments : la matière, la disposition et l'écriture. Il faut connaître sa matière, savoir la disposer, et la rédiger de manière adéquate. On doit d'abord bien maîtriser l'histoire que l'on souhaite traiter, puis la disposer en cinq séquences respectant les trois mouvements *jo*, *ha* et *kyū*, et enfin écrire en choisissant les mots et la musique qui conviennent à l'ensemble.

能は種、作、書の三道より出たり。一に能の種を知ること。二に能を作ること。三に能を書くこと也。本説の種をよくよく案得して、序・破・急の三体に五段に作りなして、さて詞を集めて曲を付けて書き連ぬるなり。

Zeami précise qu'il est indispensable de franchir ces trois étapes pour concevoir et composer une pièce de nô. Il s'agit dans un premier temps de connaître parfaitement le sujet développé dans le morceau. Dans un second temps de structurer le sujet afin de le faire correspondre aux trois mouvements *jo-ha-kyū*. Enfin, de réunir les textes, poèmes et maximes en rapport avec le sujet et de poursuivre la rédaction avec ces éléments tout en y joignant la musique.

Il faut ajouter quelques explications à propos des « trois mouvements *jo*, *ha* et *kyū* » qu'évoque Zeami pour décrire la seconde étape. Il s'agit d'un principe de base de l'esthétique traditionnelle japonaise qui tente d'organiser la structure des arts à fondement temporel<sup>7</sup> par une augmentation graduelle des stimulations. Les stimulations dont il est question ici sont la hauteur des sons, la vitesse, l'intensité ou encore la densité de la musique (le nombre de sons). Zeami explique que c'est par l'augmentation progressive de ces paramètres qu'il faut façonner un morceau. Nous comprenons de façon très claire ici que la structure du nô est une structure musicale. Pour mon opéra *Shiramine* j'ai dû exiger des auteurs qu'ils transforment les textes, le rythme et les mots afin de les ajuster au principe du *jo-ha-kyū*, ce qui a été le point de départ du conflit.

C'est à cette période que je reçus du second librettiste le début de l'acte III. Ce troisième acte correspondant au *kyū* du *jo-ha-kyū*, les phrases se doivent d'être plus courtes et rythmiques. Or, le livret qui m'avait été

---

7. L'auteur reprend ici la distinction que fit Lessing dans son *Laocoon* (1766) entre arts du temps et arts de l'espace.

envoyé était écrit dans un style *kayō-kyoku*<sup>8</sup> qui faisait craindre que l'acte devînt trop long, et dont on pouvait douter de la cohérence avec le style d'écriture épique du premier librettiste. J'abandonnai donc la composition de la musique de *Shiramine* pour entreprendre la rédaction de l'Esthétique du *jo-ha-kyū* à laquelle je voulais me consacrer depuis quelque temps déjà. Le livre a été publié en 2004 par la maison d'édition Ongaku no tomosha<sup>9</sup>. Durant les trois années de « refroidissement » qui furent nécessaires à sa rédaction, je pris la résolution d'écrire moi-même le texte en parallèle avec la musique, comme le conseillait Zeami, et pour cela de réunir les documents nécessaires. Nommément les *Contes de pluie et de lune*, le *Dit de Hōgen*<sup>10</sup>, le *Gukanshō*<sup>11</sup> et l'*Ōgishō*<sup>12</sup>.

### Style littéraire

La langue japonaise actuelle étant très éloignée de la langue de la cour de la fin de la période Heian, j'ai imité la phraséologie ancienne et corrigé mes textes en me référant au style d'écriture des textes de nô (*yōkyoku*) et des *Contes de pluie et de lune*.

---

8. Le *kayō-kyoku* 歌謡曲 est un style musical populaire moderne. Le terme a tout d'abord été utilisé pour désigner la musique occidentale apparue au Japon durant l'ère Meiji mais a changé de signification durant l'ère Shōwa pour désigner la musique populaire « japonaise ».

9. Tamba Akira 丹波明, *Jo-ha-kyū to iu bigaku. Gendai ni yomigaeru Nihon ongaku no shikōkei* 「序破急」という美学—現代によみがえる日本音楽の思考型 (Esthétique du *jo-ha-kyū*. Regards rétrospectifs sur la structure de la musique japonaise), Ongaku no tomosha 音楽之友社, 2004.

10. *Hōgen monogatari* 保元物語 (1320). *Le Dit de Hōgen. Le Dit de Heiji. Cycle épique des Taira et des Minamoto, I*, trad. René Sieffert, Paris, Publication orientalistes de France, 1976, rééd. Verdier/poche, 2007.

11. Chronique historique attribuée au moine Jien 慈円 et achevée aux environs de 1220. Voir la traduction anglaise de Delmer Myers Brown & Ichirō Ishida, *The Future and the Past: A Translation and Study of the Gukanshō, An Interpretative History of Japan Written in 1219*, Berkeley, University of California Press, 1979.

12. *Ōgishō* 奥義抄 (1124-1144). Ouvrage de poésie rédigé par Fujiwara no Kiyosuke 藤原清輔 (1104-1177).

### *Construction*

En me conformant à la structure du *jo-ha-kyū*, j'ai réparti les douze scènes en trois actes, et organisé chaque acte en me conformant aux trois mouvements *jo*, *ha* et *kyū* (trois scènes pour l'acte I, sept scènes pour l'acte II, et deux scènes pour l'acte III).

### *Mélorie*

La musique ne recourt pas à un développement mélodique de type aria. J'ai unifié le chant des protagonistes en adoptant pour tous la forme d'un récitatif fondé sur un intervalle de quarte dont j'ai modulé le degré (plus haut ou plus bas) et la vitesse (plus rapide ou plus lente) en fonction de chaque personnalité, de la situation, de la psychologie ou des sentiments des personnages. J'ai essayé de rendre le caractère affectif de ces changements en jouant avec ces différents paramètres et en insérant, avant ou après le motif musical, un motif qui permet d'identifier un personnage comme la nourrice, des sentiments intimes ou des thèmes dramatiques, comme le destin ou la guerre par exemple.

### *Orchestration*

Il s'agit d'un orchestre symphonique auquel j'ai ajouté deux ondes Martenot afin de renouveler le volume des sons et leur timbre. Le chœur comprend environ soixante membres, qui se répartissent en fonction des moments en quatre, six ou huit groupes. L'utilisation d'un synthétiseur électronique à la fin du premier acte et au début du troisième, ainsi que la transformation progressive de la voix de l'empereur Sutoku qui peu à peu passe par un micro et des enceintes, créent une atmosphère fantastique et irréaliste qui permet de différencier les hommes du monde réel de ceux de l'autre monde.

### *Contenu*

Stratagèmes et complots à l'ombre de la splendeur de la cour de l'époque Heian. Entraîné dans ces engrenages, l'empereur Sutoku a été exilé sur l'île lointaine de Shikoku. Il y vivra, jusqu'à sa mort, quarante-cinq années d'une existence solitaire et malheureuse. Sa rancœur est restée profonde.

Son âme tourmentée se réincarne dans un bûcheron, qui relate sa haine profonde au moine Saigyō, venu de la capitale afin de prier pour lui. Le second acte est une recomposition libre basée sur un fait historique, où sont représentés des personnages et des épisodes qui ont marqué l'histoire et la littérature japonaises : le premier empereur retiré Shirakawa ; le mariage de l'empereur Toba, père de Sutoku, avec sa première épouse Taikenmon-in ; la relation entre cette dernière et l'empereur Shirakawa ; la naissance (représentée par un berceau) de l'empereur Konoe, né de l'empereur Toba et de sa seconde épouse Bifukumon-in ; l'amour de cette dernière pour son fils, cause de la plus impitoyable guerre civile jamais vue au Japon ; la rébellion de Hōgen<sup>13</sup> ; la chute et l'exil de Sutoku qui s'ensuivit.

Au troisième acte, l'esprit de Sutoku apparaît pour la seconde fois et déplore auprès de Saigyō le traitement inhumain, contraire aux lois du ciel, qui lui a été infligé par Go-Shirakawa et Bifukumon-in. Il explique alors qu'il a choisi la voie des *icchantika*<sup>14</sup>, qu'il est devenu un grand démon sans espoir de salut, un esprit malfaisant qui n'a de cesse de se venger, puis dévoile sa véritable apparence, celle d'un Sutoku entouré de grandes flammes éclatantes. Saigyō se réveille et, comprenant que tout ce qu'il vient de voir n'était qu'un affreux cauchemar, se livre de façon renouvelée à la lecture des sūtras. Le chœur se joint à lui pour clore l'acte.

*Traduit par Julia Saint-Pol et Jean-Michel Butel*

---

13. Guerre civile survenue durant la période Heian entre les partisans de l'empereur Sutoku et ceux de l'empereur Go-Shirakawa afin de décider de la succession impériale. Voir *Le dit de Hōgen...*, *op. cit.*

14. Dans le bouddhisme Mahayana, être dont le karma est si mauvais qu'il ne peut espérer accéder au salut.

## Résumé et personnages

### Résumé

**Acte I, scène I.** *Prologue : devant le mausolée abandonné de l'empereur Sutoku, exilé à Shiramine dans la province de Sanuki.*

Le révérend moine Saigyō récite le sūtra d'Amida pour la rédemption des morts, devant la tombe de l'empereur Sutoku, dont il connaissait bien la famille. Saigyō, en effet, avait été attaché à la garde impériale avant de devenir moine pour apaiser son âme tourmentée.

**Acte I, scène II.** *Toujours devant le même mausolée.*

Tandis que Saigyō continue à réciter des sūtras, un bûcheron arrive par le fond de la scène en chantant. Ce bûcheron n'est autre que la réincarnation de l'empereur Sutoku. Questionné par Saigyō, il relate avec sérénité la vie de Sutoku. Né en 1119, Sutoku est le premier fils de l'empereur Toba et de l'impératrice Taikenmon-in. Son aïeul l'Empereur retiré, le pieux Shirakawa, qui lui portait une grande affection, le fit monter sur le trône à l'âge de cinq ans. Ainsi devint-il le soixante-quinzième empereur, en lieu et place de son père, l'empereur Toba. Mais, à la mort de Shirakawa, Toba, qui gouvernait en fait le pays, destitua Sutoku et mit sur le trône Konoe, alors âgé de deux ans, qui était le fils de sa seconde épouse Bifukumon-in. Malheureusement, Konoe mourut à l'âge de seize ans, à la suite, dit-on, d'un sort jeté par Sutoku. L'empereur retiré Toba éloigna alors du trône le fils de Sutoku, le prince Shigehito, au profit de Masahito, le frère cadet de Sutoku. L'empereur Sutoku perdait ainsi tout droit de lignage. D'où le terrible conflit de succession qui éclata à la mort de Toba, dans la première année de l'ère Hōgen, entre le clan de l'impératrice Bifukumon-in et celui de Sutoku. Ce fut la guerre civile de Hōgen, qui se termina par la défaite de l'empereur Sutoku et son exil sur l'île de Naoshima, dans la province de Sanuki.

C'est là que Sutoku entreprit de copier avec son propre sang cinq sūtras du Grand Véhicule afin d'obtenir la rédemption des âmes des soldats morts pour lui à la guerre. Il mit trois ans à les terminer et il les envoya à la capitale, accompagnés de poèmes, dans son souhait ardent que ces morts accèdent à la bouddhité. Cependant, les femmes du Palais, craignant une malédiction, les rejetèrent et les renvoyèrent à Shiramine. Désespéré,

Sutoku les enfouit profondément dans la mer, où ils devinrent des démons belliqueux Ashura, transformant ce bas monde en un lieu infernal. Il jura alors devant toutes les divinités de se venger. Suivirent neuf années de terribles souffrances, au terme desquelles l'empereur mourut. Sa haine était si grande, dit-on, que la fumée de sa crémation s'étendit en longues et horribles volutes en direction de la capitale.

Tel fut le récit du bûcheron.

**Acte I, scène III.** *Toujours devant la même tombe.*

Saigyō demande alors au bûcheron : « Comment savez-vous tant de choses sur la vie de l'empereur Sutoku ? — C'est, répond le bûcheron, que je suis la réincarnation de Sutoku. » Et, à ces mots, il se transforme sur le champ en un horrible démon et s'écrie : « Il est totalement vain et insensé de vouloir me faire devenir bouddha par la vertu des sūtras ! Je vais te montrer mon exécration, je vais te révéler mon vrai visage ! », et sur ces imprécations, il disparaît.

**Acte II, scène I.** *Au palais : cérémonie de mariage de l'empereur Toba et de Taikenmon-in. Au fond de la scène a lieu la dernière danse de bugaku.*

La fille adoptive préférée de Shirakawa, Taikenmon-in, dix-huit ans, se marie avec l'empereur Toba, seize ans. Shirakawa, soixante-douzième empereur, avait abdicqué en faveur de son premier fils l'empereur Horikawa pour entrer en religion, mais ce dernier mourut à l'âge de vingt-huit ans et ce fut Toba, premier fils de Horikawa et donc petit-fils de Shirakawa, qui accéda au trône. L'empereur Shirakawa ouvrit ainsi le système de gouvernement par des empereurs retirés ou *insei*.

Scène de début de banquet et divertissement nocturne. Shirakawa est en compagnie de Fujiwara Yorinaga, frère cadet du premier ministre, qu'il apprécie pour son intelligence et sa perspicacité. Shirakawa lui promet, de façon énigmatique, le poste de *kampaku* (grand chancelier) au service de l'empereur qui va naître.

Entrée de Toba et de l'impératrice. On sert du saké parfumé et le banquet s'anime. Chant et danse d'*imayō*. L'empereur Toba, à qui incombe la responsabilité du service religieux nocturne, quitte le banquet tandis que l'empereur Shirakawa entraîne Taikenmon-in dans ses appartements.

**Acte II, scène II.** *Devant le jardin qui donne sur la chambre à coucher de Shirakawa.*

L'empereur et Taikenmon-in sont dehors, devant la chambre. Ils écoutent les cris des insectes nocturnes et admirent le clair de lune. Ils échangent des poèmes et Shirakawa, prenant la main de la jeune fille, l'entraîne vers l'intérieur de la chambre. Leurs silhouettes enlacées se détachent en ombre chinoise au travers d'un porte-kimono.

**Acte II, scène III.** *Dans le palais de l'empereur Toba.*

Dix ans ont passé. Après la mort de Shirakawa, Toba gouverne en tant que régent secondant l'empereur Sutoku. Cependant, Toba est rongé par la douleur et nourrit une immense rancœur d'avoir été dépossédé du trône impérial par Shirakawa au profit de Sutoku. Or, en l'an cinq de l'ère Hōen (1141), sa deuxième épouse Bifukumon-in lui donne un fils, Konoe Narihito. Aussitôt Toba reporte toute son affection sur ce nouveau petit prince. Il renonce alors à protéger Sutoku, qui n'était pas de son sang, et le destitue pour confier le pouvoir impérial à Konoe. Comme celui-ci n'a pas même deux ans, c'est Toba qui assure le gouvernement de l'empire. Cette querelle de succession fut à l'origine des troubles dits de Hōgen.

*Dans le Palais.* Le petit Konoe Narihito est dans son berceau et deux nourrices lui chantent une berceuse. Elles semblent s'ennuyer et se mettent à jouer à *jan-ken-pon* (en figurant avec leurs doigts, au hasard, « pierre, feuille, ciseaux »). Entre alors Bifukumon-in. Elle s'approche du berceau de son fils et se met à chanter avec amour « mon petit, sois sans crainte, je te ferai empereur, je te ferai empereur... ». Au centre, l'empereur Toba, absorbé par quelque affaire, paraît préoccupé. En fait, il est poursuivi depuis plusieurs nuits par un horrible cauchemar où des gens du Palais sont emportés par les tourbillons d'un vent violent, qui ressemblent à d'immenses vagues. Il assiste impuissant à leur noyade, car il ne peut attraper que du vide, hélas, seulement du vide. Puis, de grosses taches noires apparaissent dans le ciel, elles grossissent et fondent sur lui. La vision se précise : c'est une troupe de cavaliers armés jusqu'aux dents qui l'attaque. Commence alors un chant traduisant cette sinistre vision maléfique.

L'impératrice parle elle aussi de mauvais présages. Ces temps derniers, elle aperçoit des étoiles filantes : « Ne serait-ce pas quelque effet du gouvernement de Sutoku ? » demande-t-elle, en formant le souhait que Narihito devienne empereur et construise un monde de paix. Mais, par malheur, la

maladie emportera prématurément le jeune empereur à l'âge de seize ans. Sa mère y verra l'effet d'un sort jeté par Sutoku, ce qui envenimera la guerre entre les deux clans impériaux.

**Acte II, scène IV.** *Dans la salle de réception du même Palais.*

Sutoku, qui vient d'apprendre sa destitution, arrive au Palais en compagnie du ministre de Gauche Yorinaga. Ce dernier presse Toba de lui faire connaître quelle faute leur vaut d'être écartés du pouvoir. Taikenmon-in, première épouse de Toba et mère de Sutoku, défend la légitimité de Sutoku, en alléguant que Narihito est le fils de la deuxième épouse. Toba, qui jusque-là avait gardé le silence, déclare qu'en réalité Sutoku n'est pas son véritable fils mais le fruit de l'union adultérine de Shirakawa et de sa propre femme, Taikenmon-in.

Taikenmon-in s'apprête à protester quand Bifukumon-in arrive avec un pli urgent du directeur des Affaires intérieures dont elle donne lecture. Le moine Shōson aurait avoué avoir jeté un sort maléfique à Narihito sur l'ordre de Yorinaga. À cette nouvelle, Toba accuse Yorinaga de complot et ordonne son bannissement, avec interdiction de sortir de chez lui jusqu'à la décision de la Chancellerie. Tandis que Sutoku, Taikenmon-in et Yorinaga, frappés de stupeur, demeurent sur scène, atterrés à l'idée que la guerre est désormais inéluctable, Toba, Bifukumon-in et le ministre Tadamichi se dirigent rapidement vers le fond et sortent.

**Acte II, scène V.** *Décor de champ de bataille.*

La succession de Konoe-in provoque une rivalité grandissante entre Toba et Sutoku. Ce dernier espérait encore gouverner soit en retrouvant le trône, soit à titre d'empereur retiré si son premier fils Shigehito devenait empereur. Mais Toba préfère laisser l'empire au frère cadet de Sutoku, Masahito, son quatrième fils (plus tard connu sous le nom d'empereur Go-Shirakawa). Ainsi, Sutoku et sa descendance sont-ils définitivement écartés du pouvoir. À la mort de Toba, en 1156 (première année de l'ère Hōgen), va s'ouvrir une guerre de succession opposant Bifukumon-in et l'empereur Go-Shirakawa à Sutoku. Sans attendre, les femmes du clan de l'impératrice passent à l'attaque et incendient le palais de Sutoku, tandis que se déchaîne une guerre fratricide où le sang coule entre parents et enfants, entre aînés et cadets, entre oncles et neveux. La bataille est représentée par un ballet de cavaliers et de soldats qui tirent à l'arc et qui jouent de la lance et du

sabre. Encerclé, Sutoku doit capituler avant même que les renforts armés n'arrivent de Nara.

**Acte II, scène VI.** *Champ de bataille : défaite de Sutoku.*

Un premier soldat accourt dans le camp de Sutoku pour l'informer de la mort de Yorinaga, puis arrive un second soldat qui lui annonce la destruction par le feu de son Palais. Alors, Sutoku, reconnaissant sa défaite, ordonne aux deux soldats de s'en aller au plus vite et de préserver leur vie pour transmettre à tous ses dernières volontés. Quant à lui, il va se couper les cheveux et se retirer au temple Ninna-ji.

**Acte II, scène VII.** *Jugement de Sutoku et destruction de son clan.*

L'impératrice Bifukumon-in réclame un châtement à la hauteur de la haine qu'elle voue à Sutoku, pour avoir, selon elle, provoqué par des maléfices la mort de son enfant chéri Konoe et de son père l'empereur Toba. Elle obtient que Sutoku soit banni et exilé dans l'île de Naoshima en Sanuki ; que Taikenmon-in soit recluse à Sagano ; que le premier fils de Sutoku, Shigehito, abandonne le monde, se coupe les cheveux et entre en religion ; que Minamoto no Tameyoshi et tous ses enfants, en bas âge, soient condamnés à la peine de mort ; et que tous les enfants de Yorinaga, mort sur le champ de bataille, soient exilés. C'est ainsi que l'on confisqua le patrimoine de centaines et de centaines de personnes et que l'on dispersa leurs familles. Dans ce drame d'une immense ampleur, on vit s'entretuer pères et fils, oncles et neveux, amis et amis...

**Acte III, scène I.** *Devant le mausolée de l'empereur Sutoku, comme au premier acte.*

Le fantôme de Sutoku réapparaît à Saigyō : la haine vindicative que lui a inspiré le monde ici-bas était si forte qu'elle a continué même après sa mort, le transformant en une divinité maléfique. Ainsi avoue-t-il : « toutes ces morts cruelles, tous ces désastres, tout cela est de mon fait ».

Le moine Saigyō continue à prier ardemment : « Coupez les liens d'avec le monde des humains, sale et boueux, afin d'accéder au plus vite au paradis de Bouddha ». Mais le spectre de Sutoku lui répond : « Toi, tu as choisi la voie de Bouddha, mais moi j'ai choisi la voie inverse, qui m'éloigne de Bouddha, de tout salut et de toute rédemption. Je resterai éternellement

ici-bas et condamné à revenir sans cesse, je répondrai au mal par le mal, à la haine par la haine et à la force par la force. Tel est le chemin que j'ai choisi ».

Après avoir ainsi parlé, Sutoku se transforme en horrible démon.

**Acte III, scène II.** *Épilogue : devant le même mausolée.*

Saigyō, qui s'était endormi d'épuisement, le visage tourné contre un rocher, se réveille en s'écriant : « Quel affreux cauchemar ! Ah ! Puisse son altesse Sutoku être délivrée de la haine qui l'a emprisonnée dans sa vie antérieure, malgré les dix mille cavaliers qui l'entouraient ! Puisse-t-elle cesser d'engendrer malheurs, horreurs, aversions, complots et guerres, sans le moindre instant de repos. Que Bouddha, dans sa grande miséricorde, le conduise vers son paradis... »

Saigyō se recueille et récite le sūtra d'Amida et le chœur se joint à lui.

*Le rideau tombe.*

## Personnages

SAIGYŌ (baryton)

Après avoir appartenu à la garde rapprochée de l'Empereur, a quitté sa famille et renoncé à la vie laïque pour devenir bonze, en proie à de nombreux questionnements qui le ramènent au mausolée de Sutoku. Ce fut un religieux et un poète hors du commun.

SUTOKU Akihito (ténor)

Soixante-quinzième empereur (1119-1164). Il apparaît d'abord sous les traits d'un bûcheron, puis sous ceux du spectre de l'empereur Sutoku. À l'acte II, il revient en tant qu'empereur avant de réapparaître sous l'aspect du spectre de Sutoku à l'acte III. C'est le personnage principal de ce drame musical.

Devenu empereur à l'âge de cinq ans, il fut destitué à vingt-six ans et l'empereur Toba mit définitivement fin à sa lignée en écartant du trône son fils, Shigehito. Selon la coutume de l'époque, c'était le père qui exerçait le pouvoir à la place de l'empereur enfant. Quand Shirakawa était en religion avec le statut d'Empereur retiré, l'empereur Toba avait gouverné au lieu de Sutoku, tout en sachant pertinemment que celui-ci n'était pas son vrai fils. On aurait pu alors penser que l'empire allait revenir à Sutoku et

à sa descendance. Mais quand Toba eut un nouveau fils, Narihito, avec sa deuxième épouse Bifukumon-in, qui fut son véritable amour, il écarta autoritairement Sutoku du trône pour y placer Narihito. Puis, à la mort prématurée de ce dernier, Toba accéda au désir de Bifukumon-in et nomma empereur son quatrième fils Masahito, le frère cadet de Sutoku, évinçant ainsi définitivement ce dernier et sa descendance. Le clan de Sutoku se révolta, entraînant la guerre civile de Hōgen, mais subit une dure défaite. Ses fidèles furent décimés, et Sutoku, alors âgé de quarante-cinq ans, fut exilé sur l'île de Naoshima dans la province de Sanuki. Il y mourut dans la solitude, rongé par une haine tenace. Son mausolée se trouve à Shiramine, dans l'île de Shikoku, lieu éponyme de ce drame musical.

SHIRAKAWA Sadahito (basse baryton)

Soixante-douzième empereur du Japon (1053-1129), il abdiqua en 1086 en faveur de son fils Horikawa et entra en religion. Mais Horikawa mourut à l'âge de vingt-huit ans et ce fut son premier fils, Toba, petit-fils de Shirakawa, qui monta sur le trône à l'âge de quatre ans. Shirakawa, bien que retiré, assura le gouvernement, inaugurant ainsi le système des empereurs retirés ou *insei*. La fille adoptive de Shirakawa, Taikenmon-in devint la première épouse de Toba. Shirakawa destitua Toba (vingt ans) au profit de Sutoku, car, selon une première tradition que suit ce drame musical, Sutoku était le fils de Shirakawa (qu'il aurait conçu à l'âge de soixante-six ans) et de Taikenmon-in. Une autre tradition rapporte que Sutoku était le fils de Saigyō et de Taikenmon-in.

YORINAGA (ténor)

Membre de la famille Fujiwara (1120-1156), il fut ministre de Gauche (de l'Est) de l'empereur Sutoku. Son frère aîné Tadamichi était au service de l'empereur Toba. La rivalité successorale entre les deux frères fut une des causes des troubles de Hōgen. Yorinaga, féru de sciences, était d'une intelligence supérieure et d'un grand sérieux, dépassant en tout son frère aîné. Selon le *Dit de Hōgen*, Yorinaga fut blessé par une flèche en combattant et mourut quelques jours plus tard. Mais, ici, il trouve une mort dramatique sur le champ de bataille.

TOBA Munehito (haut baryton ou ténor)

Soixante-quatorzième empereur (1103-1156), il accéda au trône à l'âge de quatre ans, à la mort de son père, l'empereur Horikawa. À seize ans, il épousa Taikenmon-in, alors âgée de dix-huit ans. C'est à leur premier fils, Sutoku, dont il n'était pas le vrai père, que revint l'empire. Mais il le destitua pour mettre sur le trône Konoe Narihito, le fils que lui donna sa seconde épouse, Bifukumon-in, qu'il chérit particulièrement. Ce fut une des causes de la guerre civile de Hōgen. Toba était un excellent joueur de flûte de *gagaku*.

TAIKENMON-IN Shōshi (soprano)

Fille adoptive de l'empereur Shirakawa (1101-1145), elle devint la première épouse de Toba à l'âge de dix-huit ans. Mère de Sutoku et du futur empereur Go-Shirakawa, elle mourut avant la guerre civile de Hōgen. Mais ici, pour accentuer l'effet dramatique, elle s'oppose à Bifukumon-in, en prenant le parti de Sutoku.

BIFUKUMON-IN Tokushi (soprano)

Deuxième épouse de Toba, qu'il aima passionnément (1117-1160). De leur union naquit un fils, Konoe Narihito (1139-1155), dont Toba fit, à deux ans, le soixante-seizième empereur en écartant Sutoku. Mais Konoe mourut prématurément à l'âge de seize ans, un an avant son père. Bifukumon-in accusa alors Sutoku d'avoir provoqué la mort de son fils par des maléfices et en conçut une immense haine qui la poussa à écarter Sutoku et sa descendance du pouvoir. À cet effet, elle obtint que Toba, dans ses dernières volontés, nommât comme empereur Masahito, son quatrième fils, au lieu du fils aîné de Sutoku, Shigehito. Ce fut l'étincelle qui alluma, en 1156, les feux de la guerre civile de Hōgen. Toutefois, il serait injuste d'attribuer à Bifukumon-in la principale responsabilité de ces troubles. Aveuglée par un amour maternel passionné, elle ne fit qu'exploiter en faveur de son fils un système de succession impérial arbitraire et l'ambition des grandes familles au pouvoir. Ainsi derrière la brillante culture de la cour de Heian, apparaît la face cachée d'une société où la soif du pouvoir, la haine et la vengeance nourrissent des complots et engendrent des assassinats.

TADAMICHI (baryton)

Grand Chancelier de Toba, frère aîné de Yorinaga, mais né d'une mère différente, il est en conflit avec son cadet depuis que leur père, Fujiwara no Tadazane, qui préférait Yorinaga, avait octroyé à ce dernier le droit de lignage. Leur rivalité fut aussi une cause des troubles de Hōgen. Quand Yorinaga maria sa fille adoptive Tashi, âgée de huit ans, au petit empereur de neuf ans Konoe, Tadamichi l'imita aussitôt en donnant également sa fille adoptive comme épouse à Konoe. Tadamichi fut un calligraphe renommé.

GO-SHIRAKAWA Masahito (baryton)

Soixante-dix-septième empereur (1127-1192). Dans cette pièce, il n'apparaît que dans la scène du jugement (acte II, scène VII). Monté sur le trône dans un contexte aussi trouble, Go-Shirakawa, en habile homme politique, combattit de sa retraite la classe guerrière émergente.

LE CHAMBELLAN impérial de Shirakawa et de Toba (baryton)

Joué par le même acteur.

Deux nourrices (alto et soprano) du petit empereur Konoe.

Deux soldats (baryton et ténor) du clan de Sutoku.

*Traduit par Brigitte Allieux*

## Livret

### Acte I, scène I (prologue)

Prélude. Le rideau se lève sur le moine Saigyō, il est devant un second rideau intérieur translucide derrière lequel est installé le chœur. Debout devant le mausolée délabré de l'ancien empereur Sutoku, à Shiramine, dans la province de Sanuki sur l'île de Shikoku, Saigyō récite des sūtras tout en marquant la mesure au wood-block. Le rideau translucide donne, même en plein jour, une impression d'obscurité, de brume et de forêt profonde. La voix de Saigyō résonne dans les montagnes. Le moine est au pied du terre sur lequel est construit le mausolée, devant la clôture en ruine. Descendant de cette éminence, un bûcheron arrive, tout en chantant à l'unisson de la lecture de Saigyō. Le chœur les rejoint pour entonner le sūtra d'Amida. Ce bûcheron n'est autre que la réincarnation de Sutoku.

SAIGYŌ, *réchant le sūtra*. — Ainsi, l'ai-je entendu. Un jour le Bouddha se trouvait dans le monastère de la Futée de Jeta, dans les jardins d'Anathapindada au pays de Shravasti, avec 1250 de ses disciples. Tous étaient de grands *arhat*, dont les noms sont connus de tous. Le vénérable aîné Shariputra et une cohorte de vénérables disciples.

LE CHŒUR (basse et ténor), *reprenant en canon les mêmes paroles*. — Ainsi, l'ai-je entendu. Un jour le Bouddha se trouvait dans le monastère de la Futée de Jeta, dans les jardins d'Anathapindada au pays de Shravasti, avec 1250 de ses disciples.

ALTO 2. — Écoute, ô toi, vénérable Shariputra. Au Paradis, avec sa septuple enceinte de pierre, son septuple rideau de perles, sa septuple rangée d'arbres, tout est fait des quatre joyaux.

ALTO 1. — Dans ce Paradis du Bouddha, on joue toujours de la musique céleste. Le sol y est d'or. Six fois par jour, matin et soir, tombe une pluie de fleurs de mandala.

SOPRANO 2. — Les lotus bleus émettent des reflets bleus, les jaunes des reflets jaunes, les rouges des reflets rouges et tous exhalent des parfums purs et subtils ; c'est le Paradis d'Amida.

SOPRANO 1. — Dans ce Paradis se trouvent toujours de nombreuses sortes d'oiseaux rares aux couleurs multiples ; six fois par jour, matin et soir, ils entonnent des chants doux et raffinés.

(*L'éclairage varie dans des tons paradisiaques. Les formes aussi varient pour créer des motifs abstraits.*)

## Acte I, scène II

*Toujours devant le mausolée ; le rideau translucide se lève.*

LE BÛCHERON. — Oh ! Quelle joie que ces prières pour le repos des trépassés offertes sur ce tombeau qu'aucun pèlerin ne visite ! Qui es-tu honorable moine à être venu célébrer un office ?

SAIGYŌ. — Je suis un religieux nommé Saigyō, qui parcours tout le pays. Je suis venu cette fois de loin jusqu'à ce mausolée de l'empereur Sutoku, prier pour le repos de son âme, ici à Shiramine dans cette province de Sanuki. Et toi qui apparais ainsi, venu de nulle part, qui donc es-tu ?

LE BÛCHERON. — Je suis un bûcheron qui vis dans les environs, au fond de ces sombres montagnes de Shiramine, dans ces forêts serrées de pins et de chênes où même en plein jour la lumière ne parvient à percer. Oh ! Quelle joie que tu sois venu offrir tes prières dans ce mausolée couvert de végétation où personne ne vient prier. Oh ! Oh ! Oh ! Oh !

SAIGYŌ. — Bûcheron, tu ne donnes pas l'impression d'être une personne du commun. Aurais-tu peut-être été au service de l'empereur Sutoku ?

LE BÛCHERON. — Oui, en effet, et je suis quelque peu au courant de ce qui s'est passé.

SAIGYŌ. — Alors si c'est le cas, narre-moi en détail l'histoire de Sutoku.

LE BÛCHERON. *Il descend et se rapproche peu à peu de Saigyō.* — Alors, voilà : Sutoku, le soixante-quinzième empereur, est né en l'an deux de l'ère Gen.ei, comme premier fils de l'empereur Toba. Prénommé Akihito, il a grandi en bonne santé, chéri par sa mère Taikenmon-in. Le prince Akihito fut spécialement adoré par son aïeul, l'empereur retiré Shirakawa, qui le fit monter sur le trône à l'âge de cinq ans seulement. Un règne de dix-huit ans, dix-huit ans de paix et de prospérité sur tout l'empire, un règne juste dont tout le peuple se félicitait. Pourtant, ah ! pourtant ! la première année d'Eiji, son père, l'empereur retiré Toba, l'obligea, bien qu'il n'eût commis aucun crime, à quitter le trône pour y mettre son fils le prince Konoe Narihito, âgé alors d'à peine deux ans. Depuis lors, l'empire est sens dessus dessous comme un embrouillamini de fils de lin, la capitale est pleine de guerriers montés, les feux des batailles embrasent la région de Kyōto. Mais ce n'est pas tout ! N'étant peut-être pas agréé par le Ciel, le prince Konoe tomba malade peu

après avoir accédé au trône et mourut malgré son jeune âge. Cependant, sa mère, Bifukumon-in, attribuant cette disparition aux maléfices de Sutoku, en fit part à l'empereur retiré Toba. Ce dernier, probablement aussi parce qu'il était profondément affecté, s'affaiblissait de jour en jour et, malgré les rites et les prières, malgré les traitements et les médicaments, finit par succomber le deuxième jour du septième mois de la première année de Hōgen. Mais Bifukumon-in attribua également cette mort à Sutoku et, le maudissant toujours davantage, invoqua les dernières volontés de Toba pour faire écarter de la succession l'héritier légitime, le prince Shigehito, fils aîné de Sutoku, et mettre sur le trône le quatrième fils de l'empereur retiré Toba, le prince Masahito. Il est clair que cela visait à empêcher que Sutoku ne puisse prendre le titre d'Empereur retiré. Comme le dit le proverbe, ces désordres contre-nature annoncent inévitablement la ruine du pays. Cela n'était certes pas le vœu de Sutoku ; pourtant il a entrepris de se battre uniquement afin d'obéir au Ciel et de répondre aux attentes du peuple, mais hélas, il a été vaincu ; réfugié dans le temple de Ninna-ji, il a pris la tonsure et fait preuve d'humilité, mais la haine de Bifukumon-in restait toujours aussi profonde et il a fini par être exilé sur un îlot de la province de Sanuki. SAIGYŌ. — Ah ! quelle triste histoire que voici ! Que cela tourne ainsi, c'est que l'être humain ne peut échapper aux passions, c'est la loi karmique. Mais alors, comment l'empereur a-t-il vécu dans cet endroit perdu loin de la capitale ?

LE BÛCHERON. — Il était enfermé sur cet îlot inhabité de Naoshima, au large de Sanuki, sans personne s'affairant à son service. Le bruit des insectes qui se lamentent dans les haies, le cri des pluviiers qui s'agitent sur le promontoire alourdissaient ses tourments. Empli de nostalgie, il ne cessait de penser à la vie animée de Kyōto. Alors pour exaucer son vœu de rentrer à la capitale, il fit couler du sang de son doigt et, pendant trois ans, copia les cinq sûtras du Grand Véhicule qu'il envoya à la cour de l'impératrice avec un poème :

Pluvier des plages,  
 pluvier des plages,  
 tes traces se transmettent à la capitale.  
 Ohoo ! Ohoo !  
 Mais ici à Matsuyama,  
 mon corps ne peut que gémir.  
 Ohoo ! Ohoo !

Cependant, l'empereur et tout le gynécée virent en ces sùtras un maléfice et en firent renvoyer les copies. Sutoku en fut plein de ressentiment : « Que c'est mortifiant ! Si même ces sùtras sont rejetés, alors à quoi bon survivre davantage ? » Sur ce, il ne coiffa plus sa chevelure, ne coupa plus ses ongles, et se transforma de son vivant en un démon ! Ah, quelle chose pitoyable ! Et ce n'est pas tout, car Sutoku se coupa le bout de la langue et, avec le sang qui en coulait, inscrivit sur sa copie du Grand Véhicule un serment exprimant sa volonté : « Ahaa ! Ahaa ! Oui, voici ma volonté, voici mon désir : devenir un grand démon sur cette terre et faire de ce monde le champ de sanglantes batailles ! » Puis il précipita le document au fond de la mer et, après avoir passé neuf ans de souffrances, finit par disparaître. Probablement à cause de la profondeur de ses pensées, les volutes de fumée de la crémation s'élevèrent en direction de la capitale. Ah, quelle chose effroyable !

SAIGYŌ. — Quel destin cruel à entendre ! Mais comment se fait-il que tu connaisses avec tant de précision le sort de Sutoku ?

LE BÛCHERON. — Pourquoi devrais-je encore te le cacher ? Je suis l'esprit de Sutoku, le soixante-quinzième empereur. Je me suis manifesté devant toi pour te remercier de tes prières et, maintenant, je vais te montrer ma vraie forme.

### Acte I, scène III

*Même décor devant le mausolée ; la musique se fait plus forte. Entre-temps, le bûcheron se transforme en Sutoku sous son effroyable forme démoniaque, à la longue chevelure désordonnée et aux ongles démesurés.*

SUTOKU. — Ainsi donc, Saigyō, tu es venu de la lointaine capitale dans l'intention de prier pour le repos de mon âme, quelle bonté extrême ! Mais pourtant, vouloir faire de moi un bouddha par les mérites de la récitation des sùtras, n'est-ce pas une entreprise insensée ?

SAIGYŌ. — En effet, mais comment avez-vous pu vous perdre ainsi ? Renoncez donc à cet attachement à un monde complètement souillé et accédez au stade apaisé de l'Éveil !

SUTOKU. — Tu ne peux pas le savoir, mais ce que je t'ai raconté tout à l'heure n'est que la surface des choses. Saigyō, regarde bien l'état véritable de ma vie, regarde la profondeur de mon karma. Regarde, Saigyō ! Regarde ! *(L'écho retransmis par haut-parleurs se diffuse dans la salle.)*

## Acte II, scène I

*La cour impériale, la scène devient plus lumineuse, plus vaste. Cérémonie d'entrée à la cour de Taikenmon-in (18 ans), future épouse de l'empereur Toba (16 ans). Au fond de la scène, quatre danseurs jouent le morceau de bugaku « Seigaiha » qui clôt la cérémonie. Pendant ce temps, venant du centre, des courtisans entrent en scène. Sur le devant de la scène, des dames de cour (chœur de femmes) sont en train de parler.*

LE CHŒUR DE FEMMES. — Félicitations pour ce jour de fête ! Que vienne un règne plein de sagesse, un règne de mille automnes, un règne de dix mille ans ! Le Paradis est déjà ici, sur cette terre ! Le Paradis est déjà ici, sur cette terre !

SHIRAKAWA, *empereur retiré entré en religion*. — Alors Yorinaga, que pensez-vous de cette cérémonie ?

YORINAGA. — C'est le fondement d'une lignée impériale de dix mille ans ; le départ, je pense, d'un règne encore plus glorieux que celui des anciennes ères d'Engi et de Tenryaku.

SHIRAKAWA. — Voilà qui est bien parlé. Alors, je vous confère le titre de Grand Chancelier.

YORINAGA. — Quoi ? Chancelier ! (*parlant rapidement*) Vous voulez dire celui de l'empereur Toba ? Je suis bien trop jeune, je ne peux même pas y penser.

SHIRAKAWA. — Non, il ne s'agit pas du chancelier de l'empereur Toba, mais de celui du prince, son fils.

YORINAGA. — Quels étranges propos ! Vous dites des choses incompréhensibles puisque l'empereur Toba n'a pas encore d'enfant !

SHIRAKAWA. — Bien sûr, vous ne pouvez pas le savoir. Mais moi, je peux de mes yeux lire le futur dans la paume de ma main.

LE CHAMBELLAN. — Je vous annonce que leurs Majestés impériales sont arrivées.

SHIRAKAWA. — Qu'on les fasse entrer.

LE CHŒUR, *mixte, divisé en six parties*. — L'empereur Toba, petit-fils légitime de l'empereur retiré ! Sa femme, la princesse, fille adoptive de l'empereur retiré qui l'a élevée avec amour. Qu'ils coulent de longs jours en parfaite harmonie !

*(Toba, Taikenmon-in entrent solennellement sur la scène en tenue de mariage, avec leur suite.)*

TOBA. — La cérémonie s'est parfaitement bien déroulée. Tout cela uniquement grâce à Votre bienveillance.

SHIRAKAWA. — Félicitations ! Je vous souhaite de rester toujours unis. Et vous, Madame, comment vous sentez-vous ?

*(On fait circuler des coupes de saké de cérémonie.)*

TAIKENMON-IN. — Je suis très honorée d'être née sous Votre glorieux règne.

SHIRAKAWA. — Certes, mais il ne faut pas oublier, ne serait-ce qu'un instant, la protection du Bouddha. Pour ce banquet de célébrations, divertissons-nous un peu en chantant des poèmes *imayō*. Que l'empereur Toba prenne sa flûte et que Taikenmon-in et Yorinaga se joignent à nous, moi aussi je vais chanter.

*(On joue alors un imayō sur la mélodie de « Etenraku »)*

À l'aube du nouveau printemps,  
Regardant les montagnes qui nous entourent,  
Fleurs de cerisiers épanouies !  
Pas un pic qui ne soit plongé dans un nuage blanc !

*(Tous dansent et chantent en improvisant des gestes, chacun de son côté.)*

CHAMBELLAN. — Il est déjà minuit passé, il est temps que Sa Majesté regagne la Cour.

SHIRAKAWA. — Mais nous ne sommes encore qu'au milieu de cette nuit de fête !

TOBA. — Oui, c'est vraiment dommage, mais il me reste des rites nocturnes à accomplir, aussi je vous demande l'autorisation de me retirer.

SHIRAKAWA. — Il ne faut pas négliger ces obligations du soir, je suis heureux de voir que vous y veillez avec une grande attention. Alors, retournez sans crainte à la Cour.

*(Toba et Taikenmon-in se lèvent et s'appêtent à partir.)*

Un instant ! Un instant ! Toba a des rites sacrés à accomplir, mais vous, Madame, n'en avez pas, aussi pouvez-vous rester encore un moment à converser avec moi. Les célébrations de cette nuit sont loin d'être achevées ; alors, qu'en pensez-vous Madame ?

TAIKENMON-IN. — Vos paroles m'honorent, mais ce soir, c'est la cérémonie de mon entrée à la Cour, je vous prie donc de m'excuser.

TOBA. — Comme c'est la proposition de mon auguste grand-père, il vous faut l'accepter. Restez donc un moment en sa compagnie.

*(Toba regagne le palais, tous quittent la scène. La scène tourne et laisse apparaître une pièce qui donne sur un jardin intérieur.)*

### Acte II, scène II

*Donnant sur un jardin intérieur, la chambre à coucher de l'empereur retiré. Shirakawa et Taikenmon-in écoutent les cris des insectes. Musique calme.*

SHIRAKAWA. — Les nuages cachent la lune.

TAIKENMON-IN. — Les lucioles voltigent et se croisent, c'est bientôt l'automne. L'étoile du matin pâlit, la nuit se fait plus longue.

*(Shirakawa prend la main de Taikenmon-in, ils entrent dans la pièce. Le couple enlacé se profile en ombre chinoise sur le paravent porte-kimono de la chambre. La musique se fait plus forte. Le couple se laisse tomber sur la couche. La musique se calme, indiquant le passage du temps.)*

*(Un panneau apparaît : « 10 ans plus tard, l'empereur retiré Shirakawa décède à l'âge de 76 ans ».)*

### Acte II, scène III

*Le palais de l'empereur retiré Toba.*

LE CHŒUR, *six parties*. — L'empereur Toba a accédé au trône à l'âge de cinq ans. Son règne a duré seize ans, un règne épargné par les malheurs et conforme au déroulement correct des quatre saisons. Depuis la disparition de Shirakawa, l'empereur retiré Toba gouverne le monde, l'empire est prospère et partout règne la grande charité du Bouddha. Cependant, la cinquième année de l'ère Hōen, Bifukumon-in a donné naissance au prince Narihito. Désormais Toba, qui le chérit par-dessus tout, s'emploie à chasser Sutoku du trône pour y mettre ce fils, âgé d'à peine deux ans, et les relations entre les deux hommes vont se dégrader.

*(L'intérieur du Palais ; autour du berceau du prince Narihito, ses deux nourrices chantent une berceuse.)*

LES NOURRICES. — Do, do, dormez ! Dormez petit prince, dormez en paix. Ouverte, votre main est une feuille d'érable rougie ; fermée, une petite pierre. Do, do, dormez ! Dormez petit prince, dormez en paix. Grandissez sain et vigoureux. Votre oreille est comme une feuille de ginkgo, votre nez, comme une cerise.

*(Les nourrices jouent à jan-ken-pon, « pierre, feuille, ciseau »)* Les ciseaux coupent. Le caillou frappe. À toi de jouer ! Hoï ! J'ai gagné ! Hoï ! Match nul ! Hoï ! J'ai gagné ! *(La perdante se fait tirer l'oreille)* Ouille, ça fait mal ! Le caillou frappe. À toi de jouer ! Hoï ! J'ai gagné ! Hoï ! Match nul ! Hoï ! J'ai gagné !

BIFUKUMON-IN. — Quel bruit vous faites ! Vous allez réveiller mon fils ! Toi mon seigneur, toi que j'ai mis au monde, si je ne parviens pas à te faire monter sur le trône, alors ton destin sera de passer ta vie dans l'obscurité, sans voir la lumière. *(Elle se penche sur le berceau, et tout en le berçant, chante)* Dors, dors, dors, dors mon petit prince ! Dors en paix. Moi, je te ferai absolument accéder au trône. *(Elle regarde la lumière au fond de la pièce)* Mon seigneur semble être encore en train de s'occuper des affaires de l'État. *(La scène tourne : apparaît Toba, au centre, en train de lire ; il semble fatigué et préoccupé par quelque chose.)* Je me demande s'il n'y a pas quelque chose qui le contrarie.

TOBA. — Cela fait dix ans que je m'occupe des affaires de l'État. Pendant tout ce temps, obéissant à la volonté du Ciel, j'ai récompensé les justes et apaisé les mauvais. Mais je n'arrive pas à me débarrasser d'un rêve de mauvais augure.

BIFUKUMON-IN. — On dit que les cauchemars viennent de la fatigue des cinq viscères. Reposez-vous un moment, afin d'apaiser votre cœur. Cependant, quel est donc ce cauchemar ? Ne voulez-vous pas m'en faire part ?

TOBA. — C'est un rêve qui revient sans cesse : comme noyés par les vagues, les courtisans du Palais sont emportés par le vent, mais j'ai beau tendre les mains pour les secourir, je ne saisis que le vide, rien que le vide ! Et en plus de cela, il y a des taches noires au centre du tourbillon, des taches qui s'approchent menaçantes, comme des flèches. À regarder attentivement, je comprends que ce sont des cavaliers en grand nombre, les armes à la main, qui se précipitent sur moi comme des guerriers sortis des enfers. Oh ! Oh ! Oh !

BIFUKUMON-IN. — Ah ! Mon seigneur bien aimé, quel épouvantable cauchemar ! On dit aussi que ces étoiles filantes qui apparaissent souvent depuis quelques temps sont de mauvais présages. Ne serait-ce pas dû au gouvernement de Sutoku ? Si mon fils n'accède pas au trône, alors il sera contraint de passer toute sa vie dans l'obscurité, sans parvenir à la lumière.

TOBA. — Oui, en effet. Moi aussi, j'ai vu mon trône usurpé par Sutoku et ne connais depuis que douleurs et humiliations. Je ne peux oublier mes souffrances, pris en étau entre Shirakawa et Sutoku. De plus, ce dernier n'est mon fils que de nom. Il est le fruit des amours adultérins de l'impératrice et de mon grand-père ; aussi maintenant que celui-ci est mort, pour-quoi donc devrais-je encore le protéger ?

BIFUKUMON-IN. — Mon seigneur bien aimé, je vous en prie, mettez mon fils sur le trône et faites régner la paix.

TOBA. — Oui, voilà, c'est cela, je vais faire déposer Sutoku et mettre Narihito sur le trône. Faisons appeler le Grand Chancelier Tadamichi. (*Tadamichi arrive précipitamment côté jardin.*)

TADAMICHI. — Sire, me voici ! Songez-vous à promulguer un décret ? Quelles sont vos instructions ?

TOBA. — Narihito a maintenant deux ans ; pour célébrer cet anniversaire, je veux le faire accéder au trône. Qu'en pensez-vous ?

TADAMICHI. — Certes, mais qu'avez-vous l'intention de faire de l'empereur Sutoku ?

TOBA. — Donnons-lui un titre d'Empereur retiré !

TADAMICHI. — Dans ce cas, nous l'appellerons le « Nouvel Empereur retiré » et vous serez le « Premier Empereur retiré ».

TOBA. — Ce que je vais maintenant vous dire n'entre pas dans le décret, aussi n'est-ce pas la peine de le mettre par écrit. Mais écoutez mes instructions secrètes : après ma mort, il faut faire monter sur le trône Masahito, le quatrième prince.

TADAMICHI. — Bien, bien. J'ai compris votre volonté d'écarter la lignée de Sutoku de la liste de succession. Sur ce point, il faut voir ce que va faire mon frère cadet, Yorinaga.

LE CHŒUR. — Ah, que les passions humaines sont pitoyables ! Ah ! Que la loi karmique est dure ! Soit de pouvoir, soit des richesses, concupiscence, fourberie, orgueil, l'homme est captif de toutes ses passions, et se livre sans cesse à la rancœur, aux intrigues et aux massacres. Oui vraiment, quelle tristesse que ce karma humain ! Il est clair que c'est là la source des malheurs de ce monde-ci, la source des malheurs du monde à venir. Cette loi karmique des rétributions est la règle immuable de notre monde.

(*La musique se fait plus forte.*)

**Acte II, scène IV***Même palais – confrontation entre Toba et Sutoku.*

LE CHAMBELLAN. — Je vous annonce la venue de Sa Majesté Sutoku et du ministre de Gauche Yorinaga.

TADAMICHI *acquiesce d'un signe de la tête après avoir regardé Toba.* — Très bien, fais-les entrer. (*Sutoku et Yorinaga, l'air excité, entrent d'un pas précipité.*)

SUTOKU. — Père ! Que se passe-t-il ? Je ne comprends pas vos ordres. Cela fait dix-huit ans que je gouverne et pendant tout ce temps-là j'ai agi selon votre volonté et celle de mon aïeul. Et vous aussi devez savoir que j'ai œuvré à la prospérité du pays et fait régner l'ordre et la paix.

YORINAGA, *qui essaie de calmer Sutoku d'un geste de la main.* — Nous ne pouvons pas accepter ainsi ce décret de destitution, même s'il sort de votre bouche. Faites-nous donc savoir les fautes qui nous sont reprochées. Je suis responsable des erreurs de gouvernement de l'empereur, aussi montrez-nous où nous avons commis des erreurs et j'accepterai alors le châtement, quel qu'il soit.

TAIKENMON-IN. *Elle entre précipitamment, l'air très excité.* — Quoi mon seigneur ? Je dois m'élever contre cet ordre dépourvu de raison ! Vous devez savoir que l'empereur Sutoku, que j'ai élevé, est l'héritier légitime du trône impérial. D'ailleurs, le prince Narihito est né de l'épouse en second.

YORINAGA, *qui essaie de calmer Taikenmon-in d'un geste de la main.* — Il me semble que le prince Narihito n'est pas en ligne de compte pour l'accession au trône. Cependant, si vous tenez vraiment à un changement d'empereur, alors mettez sur le trône le premier fils de Sutoku, le prince Shigehito, car j'estime qu'il serait correct de préserver ainsi la lignée impériale légitime. Néanmoins, il est évident que cette mesure est une intrigue pour empêcher Sutoku de prendre le titre d'Empereur retiré. Alors, dans ce cas, je protégerai Sutoku, même s'il me faut recourir à la force.

SUTOKU. — Père, je ne comprends pas votre silence. Dites ce que vous avez au fond du cœur.

TOBA. — Il s'agit de choses qui se sont passées avant votre naissance, et comme cela ne vous concernait pas, je ne vous en ai pas parlé, mais si vous y tenez, je vais le faire. Écoutez donc calmement. Vous n'êtes mon fils que de nom. En réalité, vous êtes le fils de mon grand-père, l'ancien empereur Shirakawa et de ma première épouse l'impératrice Taikenmon-in ; vous êtes donc le frère cadet de mon père, et par conséquent, mon oncle.

TAIKENMON-IN. — Quoi ! Que racontez-vous donc ! Sutoku est le fils que j'ai eu de vous !

BIFUKUMON-IN. *Elle arrive précipitamment côté jardin, une lettre à la main.* — Mon seigneur bien aimé, regardez donc ce message de Masayori, le directeur des Affaires intérieures, qu'un coursier rapide vient d'apporter. Un maître en exorcisme nommé Shōson a avoué avoir jeté un sort sur le prince Narihito à la demande du ministre de Gauche, son excellence Yorinaga ici présent.

TOBA. — Alors Yorinaga ? Avec cela, ta trahison est clairement prouvée ! Tu seras condamné à l'exil, mais en attendant, tu es assigné à résidence jusqu'au résultat de l'enquête de la Chancellerie.

*(Toba, Bifukumon-in et Tadamichi sortent précipitamment.)*

YORINAGA. — Quel malheur ! Je suis pris au piège, comme un lièvre ! *(Sutoku, Taikenmon-in et Yorinaga restent au milieu de la scène, l'air désespéré.)* Désormais, la guerre est inévitable ! Oh ! Oh ! Oh !

### Acte II, scène V

*Scène de combats. La musique se fait plus forte, la scène s'élargit pour devenir un champ de bataille.*

LE CHŒUR. — Ah ! Quelle chose pitoyable que le destin des hommes ! Après la mort de Toba, les luttes de succession aboutissent en l'an un de Hōgen à des combats. Séparés en deux camps, parents et enfants, frères aînés et cadets, oncles et neveux, tous s'entretuent. Quelle situation lamentable !

*(Scène de combat par le corps de ballet ; les poses d'affrontement singulier des cavaliers, maniant l'arc, la lance et le sabre, sont stylisées, évitant tout réalisme. La musique se fait plus forte. Les cavaliers au combat traversent la scène, d'abord de droite à gauche puis de gauche à droite. Avant d'entrer en scène, ils poussent des cris de guerre et on entend le bruit des fers qui se croisent.)*

### Acte II, scène VI

*Défaite des partisans de Sutoku. Côté jardin, le camp de Sutoku ; du centre-droite, arrive un guerrier.*

GUERRIER I. — Sire, je viens vous annoncer que son Excellence le ministre de Gauche Yorinaga a été tué au combat par une flèche perdue.

SUTOKU. — Quoi ? Yorinaga !

GUERRIER 2, *fait son entrée côté cour.* — Les flammes gagnent le Palais, il vous faut rapidement quitter ce lieu. Le seigneur Tametomo assure la défense de la Porte occidentale alors que nous protégeons cette partie. Dépêchez-vous de vous éloigner.

SUTOKU. — Je suis touché de votre attention, mais puisque j'ai perdu ce combat, il n'y a plus personne susceptible de prolonger ma lignée. Alors, à quoi bon m'enfuir ! D'ailleurs, si vous restez tous ici à combattre pour assurer ma fuite, il est clair que beaucoup de sang sera versé inutilement. Du moment qu'on en est là, je ne veux pas entraîner dans le combat les femmes et les enfants, aussi je vais rester ici et attendre le jugement des hauts dignitaires. Alors vous autres, éloignez-vous donc de ces lieux.

GUERRIERS 1 ET 2. — Notre vie vous est consacrée, pourquoi revenir sur ce point ?

SUTOKU. — Vos intentions sont louables mais je ne veux pas de massacres inutiles, alors quittez vite ces lieux. Suivez mes instructions en les considérant comme un ordre de l'empereur. Faites savoir partout qu'il faut les considérer comme mon dernier décret impérial.

*(Se retournant, les deux guerriers quittent la scène en courant.)*

## Acte II, scène VII

*Le jugement. Bifukumon-in, Tadamichi, l'empereur Go-Shirakawa et de nombreux autres nobles sont installés sur la partie haute ; Sutoku, Taïkenmon-in, Shigehito, Minamoto no Tameyoshi et Tametomo ainsi que d'autres guerriers sont dans la partie inférieure.*

LE CHŒUR. — Ah ! Quelle chose pitoyable que le destin des hommes ! Quelle chose tragique que le cœur des hommes ! La rancœur des femmes est profonde, les châtements sont lourds !

BIFUKUMON-IN. — Mon seigneur bien aimé, mon époux et mon enfant m'ont déjà quittée. Tout ce qui me reste n'est que haine et rancœur profondes.

LE CHAMBELLAN. — Alors, nous allons procéder à la lecture des peines. *(Bifukumon-in commence la première la lecture des sentences, suivie d'abord par Tadamichi, puis par Go-Shirakawa, dont les lectures se superposent en canon.)*

BIFUKUMON-IN. — Sutoku-in Akihito, pour crime de rébellion, est exilé à l'île de Naoshima en Sanuki et est interdit de retour à la capitale.

Taikenmon-in Shōshi, pour crime de complicité avec la rébellion, est interdite de séjour à la capitale et recluse à Sagano. Le fils aîné de Sutoku-in, Shigehito, doit prendre la tonsure auprès du révérend Kangyō au sanctuaire de Kazōin, sans retour possible à la vie civile. Minamoto no Tameyoshi est condamné à mort pour avoir participé à la rébellion. Son fils, Tametomo, parce qu'il a fait preuve de grande bravoure au combat, échappe à la peine de mort et est condamné à l'exil sur l'île d'Ōshima en Izu. L'officier de la Porte de droite, Taira no Tokihiro, est condamné à mort pour avoir participé à la rébellion. Exil, peine capitale...

TADAMICHI. — Le ministre de Gauche Yorinaga, pour le crime de rébellion et pour celui d'avoir fait jeter un maléfice au prince Narihito, est condamné à mort. Son fils Kanenaga est exilé pour participation à la rébellion. De même Fujiwara no Moronaga est exilé. Idem pour son fils Fujiwara no Takanaga. L'adjoint à l'Office des chevaux de Gauche, Taira no Tadamasu, condamné à mort pour avoir participé à la rébellion, ainsi que son fils aîné Taira no Nagamori. De même que Taira no Tadatsuna, Taira no Masatsuna, Taira no Michimasa, tous condamnés à mort pour avoir participé à la rébellion. Exil, peine capitale...

GO-SHIRAKAWA. — Minamoto no Kamewaka, lié à Tameyoshi, est, malgré son jeune âge, condamné à mort. De même pour Minamoto no Tsuruwaka, lui aussi impliqué, et pour Minamoto no Ten.ō. Exil, peine capitale...

CHŒUR. — Ah ! Quelle chose pitoyable que les actes des hommes ! Quelle chose tragique que la haine des hommes ! Ainsi les enfants en pleurs exécutent leurs parents, les cadets sont tués par leurs frères aînés, les amis par leurs amis ; parents et enfants, aînés et cadets, femmes et enfants, tous sont dispersés aux quatre vents ! Que tout cela est lamentable !

*(La musique se fait plus forte ; pendant ce temps, les guerriers vaincus sont emmenés à gauche et à droite, parents et enfants sont séparés.)*

### Acte III, scène I

*Le mausolée de Sutoku, même décor que l'acte I ; après un bref prélude, l'esprit de Sutoku apparaît, sa voix comme dans un écho.*

SUTOKU. — Saigyō, tu vois donc le karma qui m'a réduit à cette funeste condition. Je suis le fruit de relations coupables, j'ai grandi dans la vanité, la débauche et les intrigues ; je suis mort dans la rancœur, dans la haine et la solitude. À cause de la profondeur de mes ressentiments, je n'arrive pas

à me défaire de cette haine que j'ai envers ce monde et, même après ma mort, je continue à le maudire. Les calamités et les massacres répétés de ces derniers temps, tout cela est mon œuvre.

SAIGYŌ. — Est-ce que ce sont là des accomplissements dignes d'un sage empereur choisi par le Ciel ? Si un souverain qui doit régner sur le pays dévie de la voie juste des hommes, n'entraîne-t-il pas inévitablement les souffrances du peuple ? Je prie pour que vous renonciez à cet attachement à un monde souillé et que vous parveniez à l'Éveil.

SUTOKU. — As-tu donc oublié ! Respectant les dieux et les bouddhas, j'ai gouverné selon les intentions du Ciel pendant dix-huit ans ; pendant ce temps-là la paix régnait, les récoltes étaient abondantes et le peuple se réjouissait. Mais l'ordre naturel des choses a basculé et, malgré mon innocence, Bifukumon-in m'a fait chasser du trône pour y faire accéder son fils bien aimé Narihito, qui n'avait alors qu'à peine deux ans. Et ce n'est pas tout : mettant à profit la disparition de l'empereur Toba, cette femme a empêché que mon fils Shigehito succède au trône, pour y faire monter mon frère cadet Masahito. Tout cela uniquement pour que je ne devienne pas empereur retiré. En outre, elle a attribué la mort prématurée du prince Narihito à nos maléfices et est allée jusqu'à faire condamner à l'exil un Yorinaga pourtant innocent. Aussi n'y avait-il rien d'autre à faire que d'utiliser la force contre le mal. Et c'est ainsi que les combats ont éclaté. Tameyoshi et son fils ont vaillamment combattu mais la partie était trop inégale ; alors qu'on attendait les renforts envoyés de Nara, l'ennemi a mis feu au Palais ; c'est ainsi que, entourés par les flammes et encerclés par l'ennemi, nous avons perdu cette bataille.

SAIGYŌ. — Quelle pitié m'inspirent vos propos ! Mais maintenant que vous n'êtes plus de ce bas monde, pourquoi donc y restez-vous si attaché ?

SUTOKU. — Ce doit être à cause de ma haine et de ma rancune !

SAIGYŌ. — Que dites-vous là ! Haine et rancune sont des choses de ce bas monde ! Dépêchez-vous de renoncer à vos obsessions et d'accéder au monde de l'Éveil !

SUTOKU. — Tu ne sais pas tout ! Après ma défaite, j'ai coupé mes cheveux et suis entré en religion ; je ne tenais pas à prolonger ma propre existence, mais je voulais prier pour le repos de ceux qui avaient donné leur vie pour moi. Me sacrifiant, j'ai plusieurs fois supplié que l'on épargne ceux qui s'étaient alliés à moi, mais la haine de cette femme était profonde, et elle a fait exécuter des centaines de personnes, y compris des enfants innocents.

Et il faut ajouter les centaines de personnes condamnées à l'exil. Et encore les centaines de familles qui ont perdu leur domaine et ont été dispersées. Tout cela ne va-t-il pas contre le Ciel et l'humanité ?

SAIGYŌ. — Oui, c'est immensément cruel et immoral ! Mais le mal ne peut que conduire au mal, la rancune à la rancune, alors donc renoncez à vos basses passions et remettez-vous-en à la compassion du Bouddha !

SUTOKU. — Quels propos grotesques tiens-tu là ! Toi, tu as opté pour la voie du Bouddha, mais moi j'ai choisi ce bas monde des passions ! Je demeure sur cette terre, à tourner sans cesse, en dressant le mal contre le mal, la force contre la force, voilà la voie que j'ai choisie ! Oho ! Oho !

*(La musique augmente. Pendant ce temps, l'éclairage clignote violemment, représentant le pouvoir du roi des démons. Puis la musique se calme, la lumière s'éclaircit peu à peu. Brume matinale, avec des chants d'oiseaux. Saigyō, qui dormait couché sur un rocher, se réveille.)*

### Acte III, scène II (épilogue)

*Le chœur est installé derrière le rideau intermédiaire translucide ; Saigyō est devant le rideau.*

SAIGYŌ. *Il se lève.* — Quel horrible cauchemar ! Ainsi même un souverain, jadis entouré de centaines de serviteurs, reste prisonnier de ses haines, pris dans le monde d'aujourd'hui à errer sans trêve, à courir dans tous les sens comme un guerrier des enfers, à accumuler le mal, la haine, les complots et les conflits sans connaître un instant de repos. Je prie, oui je prie pour que, grâce à la miséricorde du Bouddha, il rompe son attachement aux choses d'ici-bas et qu'il soit conduit dans le monde de l'Éveil.

LE CHŒUR, BASSE 1. — Ainsi, l'ai-je entendu. Un jour le Bouddha se trouvait dans le monastère de la Futée de Jeta, dans les jardins d'Anathapindada au pays de Shravasti.

BASSE 2. — Les vénérables disciples et d'innombrables saints et divinités se trouvaient dans la foule.

TÉNOR 2. — Appelé Amida, il faisait une prédication : ô toi, Shariputra, pourquoi appelle-t-on cette terre le Paradis d'Amida ? C'est que tous les êtres s'y trouvent...

TÉNOR 1. — De là sortent des sons merveilleux et subtils, comme si des milliers d'instruments de musique jouaient ensemble. Tous ceux qui entendent cela, tout naturellement, pensent au Bouddha.

ALTO 1. — Le bleu émet des reflets jaunes, le rouge des reflets blancs. Des parfums purs et subtils. Ô toi Shariputra, ici dans ce Paradis, tout représente l'accomplissement des vertus.

ALTO 2. — Tous ceux qui entendent cette prédication veulent renaître sur cette terre, car ainsi ils pourront rencontrer...

SOPRANO 1. — Vous, tous les êtres sensibles, vous devez croire en ces vertus mystérieuses, les louer et vous confier à ce sūtra vénéré par tous les bouddhas.

SOPRANO 2. — Ô vénérable Shariputra, qu'en penses-tu ? Pourquoi est-ce que je dis que c'est le sūtra vénéré par tous les bouddhas ?

SAIGYŌ. — À ce moment-là, le Bouddha dit au vénérable Shariputra : d'ici en direction de l'ouest, après avoir traversé les innombrables terres des bouddhas, se trouve une terre appelée le Paradis de l'Extrême Joie, où réside l'Éveillé. Le bouddha Shakamuni a su accomplir des choses rares et difficiles dans ce bas monde, dans ce monde mauvais des cinq souillures, celles du désir, de la société, de l'opinion, de la brièveté de l'existence et des relations entre les créatures.

*(Le cœur entonne le sūtra, Saigyō chante avec le cœur, et le rideau descend alors que l'orchestre joue plus fort. Est-ce que l'âme de Sutoku a été sauvée par le bouddhisme, ou est-ce qu'il continue à tourner comme un damné exclu de tout salut ? C'est à chacun d'en juger.)*

*Traduit par Jean-Jacques Tschudin*



Livres *à* lire



## Comptes rendus

---



---

© Jean-Sébastien CLUZEL  
& NISHIDA Masatsugu (dir.),  
*Le sanctuaire d'Ise. Récit de la  
62<sup>e</sup> reconstruction*, Bruxelles,  
Éditions Mardaga, 2015, 189 pages.

Il faut saluer le premier ouvrage en français consacré entièrement au sanctuaire d'Ise<sup>1</sup>. L'occasion est bien choisie puisque la publication suit de près la 62<sup>e</sup> reconstruction de l'ensemble des bâtiments d'Ise qui se déroula en 2013. Certains des auteurs ont participé directement à cette reconstruction, d'autres ont été autorisés à regarder de très près les anciens bâtiments avant leur démolition. Ces témoignages sont donc d'un très grand prix.

Devenu symbole d'une gestion écologique des ressources naturelles, Ise fut d'abord le lieu d'affirmation de l'ascendance divine des souverains japonais à la fin du VII<sup>e</sup> siècle. Pendant toute l'Antiquité, les lieux étaient réservés aux seuls représentants de la

cour. Il n'était pas question de pèlerinage. Les souverains, eux-mêmes, ne se rendirent jamais à Ise. Le premier à faire le déplacement fut l'empereur Meiji. Jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, ils envoyaient une princesse, la *saigū*, princesse consacrée, pour les représenter.

Quand les ressources de la maison impériale et son pouvoir diminuèrent, les sanctuaires d'Ise bénéficièrent d'une certaine autonomie. C'est le moment où les desservants du sanctuaire extérieur s'efforcèrent de rehausser le prestige de leur établissement vis-à-vis du sanctuaire intérieur. Puisant largement dans les conceptions bouddhiques et taoïstes, ils donnèrent naissance à la première école shintō, le shintō d'Ise qui sera à la base du développement des formes les plus répandues du shintō jusqu'à la restauration de Meiji.

Pendant toute la période médiévale et les temps modernes, Ise va faire très bon ménage avec le bouddhisme. Le paysage actuel est trompeur. Avant le grand nettoyage de Meiji, de nombreux établissements bouddhiques se trouvaient à proximité des sanctuaires. Si les interdits visant le bouddhisme étaient respectés à l'intérieur de l'enceinte, les desservants ne manquaient pas d'aller faire leurs dévotions bouddhiques au monastère voisin d'Asama. On y a retrouvé des tertres à sūtra, *kyōzuka*, renfermant

des copies des textes bouddhiques effectuées par les desservants d'Ise.

Ce n'est donc pas un hasard si, après la longue interruption de la reconstruction périodique due aux guerres entre principautés, ce furent des nonnes bouddhistes qui partirent sur les routes pour réunir les fonds nécessaires aux travaux à la fin du xv<sup>e</sup> siècle.

Les *onshi* (guides) qui apparaissent à l'époque médiévale vont diffuser le culte d'Ise dans tout le Japon à l'instar de leurs collègues de Kumano, le grand centre de pèlerinage de la fin de l'Antiquité. Grâce à eux vont se constituer des confréries d'Ise, *Ise kō*, dont l'un des buts était d'organiser les pèlerinages. À la différence de ceux de Kumano, ceux d'Ise ne sont pas placés sous le signe de l'ascèse mais plutôt de la liberté loin des contraintes de la vie quotidienne. Les *onshi* étaient liés à des auberges qui accueillaient les pèlerins et leur procuraient, en plus du gîte et du couvert, les services de servantes.

Le voyage à Ise, autorisé ou clandestin, fut à l'époque d'Edo un exutoire dans une société très contrôlée par des autorités tatillonnées. Lors des reconstructions de la fin du xviii<sup>e</sup> et du début du xix<sup>e</sup> siècle, ce furent par millions que les pèlerins se rendirent à Ise.

Dans le bouillonnement qui précéda la restauration de Meiji, le mouvement populaire, plus ou moins manipulé *Eeja naika* (Et pourquoi

pas !), se croyait sous la protection d'Ise concrétisée par une pluie de talismans (*taima*).

La restauration de Meiji fut l'occasion pour la maison impériale de reprendre le contrôle des sanctuaires. Ce fut brutal. Les anciennes familles de desservant Watarai, du sanctuaire extérieur, mais aussi Arakita, du sanctuaire intérieur, furent renvoyées. On s'efforça de faire disparaître les traces du bouddhisme et les anciennes dévotions bon enfant. On supprima le système des *onshi*. La visite aux sanctuaires fut désormais une chose sérieuse, un acte d'allégeance à la nouvelle idéologie impériale. Au moment de la militarisation du pouvoir à la fin des années 1930, tous les sujets japonais se devaient de recevoir les talismans d'Ise. Gare à ceux qui les refusaient.

La défaite de 1945 et la nouvelle constitution ont rompu les liens entre l'État et Ise. Toutefois, les premiers ministres s'y rendent toujours après leur nomination et les liens avec la maison impériale restent très forts. Le Jinja honchō, l'office central des sanctuaires, qui a pris le relais de l'organisation officielle d'avant-guerre, place bien évidemment Ise au sommet de la hiérarchie des sanctuaires.

Ise offre donc une sorte de coupe de l'histoire religieuse du Japon et de ses rapports avec le pouvoir. Sa continuité ne doit pas faire oublier les

ruptures, celle des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, celle de Meiji et celle de 1945 ; désormais le financement est privé, ce qui explique, par exemple, l'étalement de certains travaux comme le pont d'Uji. Si le rite de la reconstruction s'est maintenu avec une reconstitution à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, la perception que l'on a pu en avoir a bien évidemment évolué. De la même manière, la signification de cette architecture, déjà archaïsante au moment où elle se fixe à la fin du vii<sup>e</sup> siècle, n'a pu que changer au fil du temps.

Le titre de l'ouvrage, *Le sanctuaire d'Ise*, ne laisse pas présager de la présence de deux ensembles d'importance similaire, ce qui est pourtant un fait massif. Certes le japonais ne marque souvent pas le pluriel mais le français ne peut s'en abstenir. Il aurait fallu parler « des sanctuaires d'Ise ». Amaterasu n'est pas seule.

On comprend en lisant l'avant-propos que l'on évoquera surtout du sanctuaire intérieur (Naikū) tout en indiquant que la visite mémorable eut lieu au sanctuaire extérieur (Gekū), ce qui laisse supposer qu'ils se ressemblent. Plusieurs des auteurs se réfèrent au *mie/kakure* le montrer/cacher. Il y avait là un merveilleux exemple. On montre le Gekū et on maintient caché le Naikū. Et encore plus, à lire la description de la visite du Gekū, on montre l'extérieur, on cache l'intérieur.

Le livre est composé de huit chapitres écrits par autant d'auteurs. Le tout est précédé d'un avant-propos et enrichi d'un carnet de chantier et d'un tableau des principaux rites.

Le chapitre d'Utsuno Kanechiko, ingénieur au bureau de la reconstruction, et son carnet de chantier, tous deux illustrés de très nombreuses et précieuses photographies, nous mettent en contact direct avec la réalité physique de la reconstruction en insistant sur l'importance de la mémoire des gestes. On aurait aimé savoir ce que font les charpentiers d'Ise en dehors des périodes de reconstruction. Autre question en suspens : comment s'est-on réapproprié les gestes après l'interruption de 120 ans ?

Iida Kishirō illustre ensuite de façon très pédagogique les problèmes posés par l'usure du temps et les améliorations qu'on peut y apporter en soulignant le rythme très lent des évolutions, l'unité de mesure étant 20 ans. Il signale en passant que les principales modifications observées eurent lieu lors des reconstructions de l'ère Meiji. Les personnes qui ont traité des rituels auraient pu faire la même remarque. Iida évoque, page 59, à propos des réparations intermédiaires à l'époque d'Edo, des hommes déguisés en corbeau. J'aurais aimé avoir un peu plus de détails ou au moins une référence. Ces corbeaux

me font penser au *karasu tengu*, êtres syncrétiques liés aux pratiques des ascètes du *shugendō*.

Yagasaki Zentarō met en parallèle la reconstruction d'Ise avec les méthodes de construction et de restauration des bâtiments au Japon. Les exemples de la villa de Katsura ou du pavillon de thé Jo-an pour intéressants qu'ils soient, ne concernent guère Ise où l'on n'observe pas d'agrandissements par ajouts successifs, ni de détournements de fonction, du moins à partir du <sup>VI</sup><sup>e</sup> siècle. De plus, pour atténuer l'opposition récurrente entre le bois japonais et la pierre occidentale, il faut bien rappeler que le bois n'est pas le seul à souffrir des atteintes du temps, la pierre aussi doit être parfois remplacée.

« Architecture et rituel » d'Antoine Gournay montre bien l'économie des sanctuaires qui doit gérer aussi bien la vie quotidienne de la déesse par les offrandes de nourriture, que la reconstruction périodique. Il met en valeur le souci de pureté qui paraît bien être une des clés du système de la reconstruction périodique. Le rappel d'une simple coutume, celle de rapporter dans les sanctuaires au moment du Nouvel An les anciens objets ayant servi au culte domestique pour qu'ils y soient détruits, aurait donné un nouvel éclairage sur la reconstruction périodique. En effet, le processus actuel de rempli

en phase avec la nouvelle sensibilité vis-à-vis des ressources naturelles masque la perception antérieure : ce qui a servi pour les dieux ne peut être réutilisé *a fortiori* quand il s'agit de la grande déesse. Encore de nos jours, la vaisselle, assez rudimentaire il est vrai, utilisée pour les repas quotidiens de la déesse est à usage unique. Elle est détruite après le rite. Il en était de même pour les bâtiments des sanctuaires. Les anciens devaient être détruits.

Il aurait peut-être fallu être plus explicite sur les rites eux-mêmes. Si la déesse est censée être présente dans le pavillon principal du sanctuaire intérieur, ses repas sont donnés dans un pavillon situé à six kilomètres dans l'enceinte du sanctuaire extérieur. On offre des vêtements à la déesse mais contrairement à certaines vierges noires ou à d'autres cultes, ces vêtements ne sont jamais portés. Le « corps sacré » (*goshintai*) ne doit pas faire illusion. La traduction « littéraire » est trompeuse. Ce n'est pas une statue mais un miroir, ce qui est rappelé un peu plus loin. Le pavillon central abrite la déesse, mais on ne peut dire que ce soit sa demeure. Elle n'y a pas ses appartements. Ce n'est qu'une sorte d'énorme coffre. En un sens, on pourrait dire que l'anthropomorphisation n'est pas complète. La déesse comme la plupart des dieux japonais reste invisible, insaisissable.

« La fabrique du sacré » de Philippe Bonnin commence par une phrase que je ne peux accepter : « Qui n'est pas Japonais ne peut espérer goûter intimement, comme une évidence, presque une certitude ce sentiment complexe qui envahit l'âme de nombreux sujets nippons lorsqu'ils accomplissent la visite aux sanctuaires d'Ise ». Certes Braudel a bien dit qu'il faut être Français pour bien comprendre l'histoire de France, mais c'était à la fin de sa vie. Dire cela, c'est poser l'autre comme inconnaissable. Ensuite, c'est laisser croire que beaucoup de Japonais (il vaut mieux éviter « sujets » qui, dans ce contexte, renvoie au Japon impérial d'avant 1945) éprouvent un sentiment ineffable à Ise au-delà de l'émotion esthétique. C'est possible, « nombreux » est une notion relative. Toutefois, on peut aussi bien dire que de nombreux Japonais sont allergiques à Ise à cause du poids de l'histoire et de ses relations avec la maison impériale. Le pèlerinage à Ise était obligatoire pour tous les lycéens jusqu'en 1945. L'atmosphère guindée actuelle doit beaucoup à cet ancien statut officiel.

Miki Junko dans son « Représenter le sanctuaire » offre une belle étude sur les mandalas illustrés de pèlerinage et les estampes. Je pense cependant que les mandalas forment des paires et dans ce cas il n'est pas besoin de centre (p. 129). La dialectique du

montrer/cacher est finement analysée et se poursuit jusqu'à l'âge de la photographie. L'allusion à la vision d'Ise comme paradis terrestre à l'époque d'Edo (p. 129) aurait pu être plus explicite. Le pèlerinage était l'occasion de plaisirs bien terrestres.

Le chapitre écrit par Inaga Shigemi est avec celui de Miki Junko un des plus stimulants. Déroutant de prime abord puisque l'on se demande ce que viennent faire les neuf aspects de la décomposition avec la reconstruction, il remet un certain nombre de faits à leur place. Ainsi la « découverte » de Taut qui est détournée pour soutenir l'idéologie nationaliste du Japon des années 1930. Le rappel des travaux d'Isuzaki Arata (2003) qui émet l'hypothèse selon laquelle « la volonté d'essentialisation du style japonais, en rivalité avec la civilisation continentale, était à l'origine de cette ritualisation (...) » (p. 151) recoupe ce que j'avais présenté à propos du *Kojiki* face au *Nihon shoki*<sup>2</sup>. Il faudrait ajouter que désormais les deux styles : japonais et chinois, dans tous les domaines, écriture, poésie, peinture, architecture, sont inséparables et constituent la culture japonaise.

Le texte d'Alain Schnapp est très intéressant, mais parle surtout de la Chine, fort peu du Japon et encore moins d'Ise. Il aurait pu signaler qu'à la différence de la Chine, le Japon a conservé des bâtiments du VII<sup>e</sup> ou

viii<sup>e</sup> siècle comme le Hōryūji ou le Tōshōdaiji. On ne connaît la sculpture de bronze ou l'architecture des Tang que grâce aux œuvres japonaises qui s'en sont inspirées et qui subsistent encore. Le souci de conservation est bien plus développé dans l'archipel que sur le continent. On y a préservé en dehors des bâtiments maints textes chinois disparus en Chine comme le *Wuxing dayi* (Le compendium des cinq agents). Par contre, le Japon n'a guère développé avant l'époque d'Edo l'art de la stèle qui permettait en Chine de garder, gravé dans la pierre, le souvenir d'un événement, d'un monument ou d'un homme disparu.

Pour donner une certaine unité à l'ouvrage, il aurait fallu être plus pédagogue et moins lyrique. Je pense à l'avant-propos et au texte de Philippe Bonnin.

Il manque en tête de l'ouvrage un plan à l'échelle et des planches nommant les différents éléments du « style divin<sup>3</sup> ». Cela aurait permis de comprendre ce que sont les épis de faitage et empêcher des erreurs dans la légende des photos (p. 57, 79). Cela aurait évité aussi des traductions divergentes pour un certain nombre de termes, comme celui de *shōden*.

Une présentation générale de ce qu'est un sanctuaire et du polythéisme japonais aurait permis d'avoir un seul terme pour rendre le mot *shintai* (on trouve *regalia*, symbole, corps du dieu).

Un rappel historique un petit peu plus développé que celui de l'avant-propos aurait permis de mettre l'architecture d'Ise, avec ses épis de faitage et ses poteaux enfoncés dans le sol, en rapport avec une formule employée dans les premiers textes pour décrire les bâtiments prestigieux. Ainsi le dieu Ōkuninushi demanda qu'on lui construisît une demeure : « Que les poteaux du palais s'appuient fermement sur le roc profond, que les épis du faite (*higi, chigi*) se dressent haut jusqu'à la Haute plaine céleste. » *Sokotsu ihane ni miyabashira futoshiri, Takama no hara ni higi takashirite* 於底津石根宮柱布斗斯理、於高天原水木多迦斯理而 (*Kojiki*, premier livre, cession du pays). Ce serait l'origine du grand sanctuaire d'Izumo. La formule à peine modifiée est reprise dans les prières (*norito*) des cérémonies d'Ise conservées dans les *Règlements de l'ère Engi* (*Engishiki*).

Le palais ou le sanctuaire jouent le rôle d'*axis mundi*. Ils relient le roc souterrain aux nuées. Ce pourrait être une raison supplémentaire de la conservation de ce style d'architecture archaïsante. Pour jouer son rôle, il faut que les poteaux du sanctuaire s'enfoncent dans le sol. C'est probablement pour la même raison que la demeure du souverain dans la première capitale fixe de Fujiwarakyo continua à être couverte de chaume

et à avoir des poteaux enfoncés dans le sol alors que les autres bâtiments du palais étaient couverts de tuiles et que leurs poteaux reposaient sur des assises de pierre.

Un rappel des deux emplacements du palais de Heijōkyō (Nara) aurait permis de sortir Ise de son splendide isolement et d'éclairer le terrain nu de la prochaine construction.

On affirme assez souvent que longtemps les dieux n'ont pas reçu de culte dans des bâtiments et qu'il suffisait de délimiter une aire sacrée avec des cordes comme le rappelle Miki Junko (p. 140). Ce fut le cas jusqu'au <sup>xx</sup>e siècle au sanctuaire d'Isonokami. On peut encore observer une ancienne aire cérémonielle à celui de Munakata à Kyūshū. Mais est-ce suffisant pour dire que la pratique était généralisée ? Ou, pour poser autrement la question, dans l'hypothèse de cet état premier, à partir de quand a-t-on construit des bâtiments pour abriter les dieux ?

Un des auteurs avance que ce fut sous le règne de Tenmu ou de Jitō et, pour Ise, à la fin du <sup>vii</sup>e siècle, une date relativement récente. Archéologiquement parlant, il est difficile de trouver des traces de telles aires cérémonielles. Les trouvailles de l'île d'Okinoshima sont exceptionnelles. Il est tout aussi difficile de déterminer si tel trou de poteau appartenait à un

grenier, un bâtiment communautaire ou un sanctuaire.

Mais plusieurs indices montrent que le concept de bâtiment destiné aux dieux est probablement plus ancien que le règne de Tenmu. Le terme de *miya* pour désigner aussi bien les palais des souverains que la résidence des dieux est l'un d'eux. Cette parenté est corroborée par la présence dans les deux cas des épis de faitage (*chigi*) et de traversins (*katsuogi*). Un passage du *Kojiki* raconte la fureur de l'empereur Yūryaku contre un de ses sujets qui a osé surmonter sa maison de ces attributs (*katsuo*) réservés au palais du souverain. Plusieurs *haniwa* présentent ces éléments (photos p. 38-39) : il ne s'agit certainement pas de maisons ordinaires.

En l'an 10 de son règne (682), avant donc le lancement des reconstructions périodiques d'Ise, Tenmu avait ordonné que l'on réparât les bâtiments des sanctuaires des dieux célestes et des dieux terrestres des provinces proches de la capitale et de toutes les provinces (*uchitsukuni oyobi kuniguni ni mikotonorishite amatsu yashiro kunitsu yashiro no kami no miya wo wosametsukurashimu* 詔畿内及諸國修理天社地社神宮). *Sha / yashiro* 社 désigne l'emplacement des sanctuaires, *jingū / kami no miya* 神宮 renvoie presque certainement à des bâtiments.

Toujours d'un point de vue pédagogique, le tableau des rites (p. 86-87) aurait mérité des traductions plus exactes et des descriptions un petit peu plus développées. Ce livre est censé s'adresser à des lecteurs qui n'ont pas accès aux sources japonaises.

Autre regret pour ceux qui n'ont pas eu la chance de se rendre à Ise, les deux sanctuaires ne sont pas mis en parallèle, sauf au détour d'une phrase chez Gournay.

La mise en parallèle aurait eu un autre avantage. Elle aurait permis de s'interroger sur l'importance du Gekū par rapport au Naikū. En comparant les dimensions, on s'aperçoit que le Gekū est légèrement plus petit que le Naikū mais avec le même nombre d'entrecolonnements aussi bien en façade que sur les pignons, alors qu'il devrait y avoir un écart manifeste, proportionnel à celui qui sépare la Grande et auguste déesse de la divinité appelée pour la nourrir.

Sans que l'on puisse savoir depuis quand les deux sanctuaires en sont venus à tant se ressembler, il est clair que les spéculations des desservants du Gekū pendant l'époque médiévale ont joué un grand rôle dans cette évolution. Elles étaient fondées sur la lecture bouddhique des deux sanctuaires vus comme la projection sur terre des deux mandalas, celui du plan de la matrice et celui du plan du diamant. Cette lecture recoupe celle de

la vision chinoise du monde où interagissent le *yin* et le *yang*. Le Naikū fut considéré comme *yin* puisque Amaterasu est une déesse<sup>4</sup>. Le Gekū serait donc *yang*. Cette interprétation est encore visible de nos jours, malgré les efforts des gens de Meiji pour effacer tout ce qui ne serait pas japonais. Les épis de faitage (*chigi*) du Naikū ont leur extrémité horizontale, ceux du Gekū l'ont verticale. Les traversins du Naikū sont en nombre pair 10, *yin*, alors que ceux du Gekū sont en nombre impair, 9 donc *yang*. Les deux sanctuaires forment donc bien une paire et les mandalas de pèlerinage évoqués par Miki Junko (p. 130-131) montrent fort bien deux sanctuaires d'égale importance, chacun surmonté d'un astre, le soleil et la lune.

Dans le même ordre d'idée, on peut signaler les cinq couleurs des *suedama* qui ornent la rambarde et qui correspondent aux cinq agents, *wu xing*, de la pensée chinoise.

Contrairement à ce que dit Inaga Shigemi (p. 151), « le rite de succession » n'a pas fait disparaître les traces du rite taoïste, ni de la doctrine bouddhiste. C'était l'occasion de montrer l'importance du bouddhisme dans l'histoire d'Ise, depuis sa présence en creux et les interdits qui le visaient jusqu'à toutes les interprétations bouddhiques des sanctuaires et d'Amaterasu<sup>5</sup>.

À ce propos, un autre parallèle, cette fois entre Ise et les monastères bouddhiques, aurait été bienvenu. Ces derniers sont bien évoqués mais curieusement ramenés à la même problématique du transitoire, du démontage. Il y a là, je pense, un défaut de perspective.

Le chapitre de Yagasaki Zentarō montre bien la différence fondamentale entre les bâtiments où les poteaux sont enfoncés directement dans le sol, comme ceux d'Ise, et ceux où les poteaux reposent sur une assise de pierre selon la technique continentale. Certes ces derniers peuvent être démontés et remontés à un autre endroit. Les exemples abondent. Mais ils peuvent aussi rester en place comme au Hōryūji, au Tōshōdaiji, etc.

Je veux bien que l'on parle d'architecture transitoire liée au choix du bois. Mais les bâtiments en pierre occidentaux en fonction qui remontent au VII<sup>e</sup> ou VIII<sup>e</sup> siècle ne sont pas si nombreux. En quoi le Hōryūji est-il plus transitoire que les basiliques de Ravenne qui auraient disparu si on ne les avait entretenues ?

La nécessité de l'entretien et de la restauration périodique est aussi valable pour les bâtiments en pierre non seulement pour les toitures mais aussi pour les murs eux-mêmes. On retrouve en Occident la même nécessité de conserver les gestes avec des artisans capables de travailler à

l'ancienne, comme les compagnons du tour de France. On a restauré des cathédrales dans le style gothique au XVII<sup>e</sup> siècle, comme à Bazas. On a reconstruit des bâtiments « à l'identique », comme à Soisson ou à Reims après la guerre de 14-18, ou à Dresde plus récemment. On a même démonté des cloîtres entiers.

Il faut nuancer l'opposition facile, presque paresseuse, entre l'Occident et l'Orient. Le chapitre de Nicolas Reveyron le fait très bien : « La communion du religieux, du culturel et de la nature est une donnée commune au Japon et à l'Europe de l'Antiquité » ; on pourrait ajouter aussi le Moyen-Âge au moins.

La conclusion de l'avant-propos laisse songeur : « la structure [des sanctuaires d'Ise] est héritée des temps anciens et permet de transmettre l'essence de l'art de bâtir au Japon ».

Comment ce qui est aussi présenté comme unique, exceptionnel, peut-il transmettre une essence valable pour tout l'art de bâtir au Japon ? La couverture de chaume ne s'est maintenue que dans l'habitat campagnard. Les poteaux enfoncés directement dans le sol ont vite été abandonnés, de même que les murs porteurs.

J'éprouve beaucoup d'admiration pour les sanctuaires d'Ise, mais fort heureusement l'essence de l'art de bâtir au Japon ne se réduit pas au style

*shinmei*. C'est oublier le Tōshōdaiji. On peut préférer la sobriété de la villa de Katsura chère à Taut, mais il existe aussi la luxuriance du Tōshōgū de Nikkō. Les *sōan* (pièces à thé) si fragiles évoquées par Yagasaki ont pu être édifiées dans l'enceinte des imposants châteaux de la fin du xvi<sup>e</sup> et du début du xvii<sup>e</sup> siècle, dont les douves majestueuses ont souvent résisté aux destructions.

Les auteurs de ce beau livre sont des universitaires et/ou des architectes, on s'attendrait donc à une certaine rigueur, d'autant qu'il s'agit d'architecture et de rite où l'exactitude est de mise. Il est donc regrettable de devoir déplorer un nombre non négligeable d'erreurs ou d'approximations.

p. 7 : Selon le *Nihon shoki*, le sanctuaire d'Ise ne fut pas fondé au v<sup>e</sup> siècle avant notre ère. La date donnée est la 25<sup>e</sup> année du règne de Suinin. Si l'on fait la conversion dans le système occidental, cela donne 5 avant notre ère. Date qui n'a rien d'une vérité historique, mais qui ne fait pas remonter le sanctuaire à la nuit des temps.

p. 8 : « Le pèlerinage est une tradition qui se perpétue depuis le Moyen-Âge au moins. » Le « au moins » pose problème. Il est bien connu que tant que le pouvoir impérial fut assez fort les personnes privées n'avaient pas accès aux sanctuaires. Seules les personnes mandatées par

la cour pouvaient s'y rendre. À la différence des autres grands pèlerinages japonais, celui d'Ise ne connut son plein essor qu'à partir du xvii<sup>e</sup> siècle, comme le rappelle Miki Junko.

– « Les chambres entretenues » des divinités. L'image est trompeuse. Les sanctuaires japonais ne sont pas des temples égyptiens. Ce ne sont pas des habitations avec des « chambres ». Les dieux ne sont pas, le plus souvent, présents dans un corps anthropomorphe comme une statue. On ne leur rend pas visite dans leur chambre. La pièce où se trouve le *shintai* (le corps du dieu), un objet réceptacle, peut être ouverte mais un voile masque l'intérieur. On n'y entre pas, pas même les desservants.

– La reconstruction de l'ensemble des sanctuaires (2 + 14 + 109) ne semble pas si ancienne. Beaucoup de sanctuaires annexes avaient disparu lors de la période sombre qui va de la moitié du xv<sup>e</sup> siècle à la fin du xvi<sup>e</sup>. Ils ne furent reconstitués que progressivement. Ce n'est qu'à partir de Meiji qu'ils le furent dans leur presque totalité.

– *Sho-kansha* est traduit par un bizarre « sanctuaire relatif » qui n'a guère de sens. Il s'agit des sanctuaires qui ne sont pas cités dans les *Règlements de l'ère Engi*.

– « Ici aucun objet d'art » : c'est oublier les objets du trésor comme

l'épée au fourreau somptueusement orné.

– Dans la légende de la carte 9, à la place de « princesse envoyée impériale », princesse consacrée est préférable.

p. 9 : Sur la carte, figurent deux 11 et pas de 12.

p. 13 : « Les *regalia*, les attributs de la divinité ». Les *regalia* sont des attributs royaux. Dans le cas du Japon on pense au miroir, à l'épée et au joyau (*sanshu ni shinki*). Dans le cas du Naikū d'Ise, l'objet principal est le miroir, ce n'est pas un *regalia*. C'est le *shintai* (le « corps » de la déesse). Il est entouré de très nombreux objets qui sont des trésors et non des attributs. (Le miroir des *regalia* impériaux est une réplique du miroir d'Ise, fabriquée sous le règne de Sujin selon le *Kogoshūi*).

p. 14 : « L'odeur prégnante de bois vert », à la rigueur du bois fraîchement travaillé, mais certainement pas vert, les arbres ont été coupés huit ans auparavant, laissés à tremper puis séchés.

p. 16 : « *Daijingū shōzatsu jiki*, Notes sur les diverses choses du grand *jingū* » : premièrement, la lecture correcte est « *Daijingū shōzōjiki* » (c'est celle qui est donnée p. 184, note 4) et deuxièmement, la traduction « Notes sur les divers événements du Grand sanctuaire » est préférable.

– Légende des plans 8 et 11 *gebeiden* : la traduction par « pavillon des anciens trésors », n'est pas correcte. Littéralement – pour utiliser une expression très employée par les auteurs – il s'agit du pavillon des offrandes extérieures. Parmi les utilisations au fil du temps, on s'en est parfois servi pour y déposer provisoirement les objets du trésor<sup>6</sup>.

p. 18 : L'expression « cette campagne de syncrétisme » pour la politique de Tenmu envers les dieux indigènes ne paraît pas appropriée. On peut parler de centralisation, hiérarchisation, mais pour le moment pas de syncrétisme.

– Ise n'a jamais été considéré, à ma connaissance, comme « le fief d'origine de la famille impériale ». Les premiers textes disent tous que le premier souverain humain est parti de Kyūshū.

– « Les empereurs Tenmu et Jitō » : il faut dire l'empereur Tenmu et l'impératrice (régnante) Jitō, sinon on pourrait croire qu'il s'agit de deux hommes.

– Le transfert du palais « s'opérait à l'occasion de l'avènement d'un nouvel empereur. Strictement observé jusqu'à l'époque des Fujiwara (milieu du x<sup>e</sup> – fin du x<sup>e</sup> siècle), le déplacement du palais impérial résulterait de l'association ancienne entre la mort et la souillure ». Il y a probablement confusion entre la période

des Fujiwara, au milieu de l'époque de Heian et Fujiwarakyō, la première capitale fixe du Japon de 694 à 710. En 16 ans, cette capitale a connu le règne de trois souverains. Les changements de palais qui avaient lieu avant cette date peuvent s'interpréter plus positivement par la volonté de commencer un règne dans un palais neuf<sup>7</sup>.

– *Daijōsai* (prémices de l'intronisation) : Francine Hérial avait traduit cette expression par « Gustation solennelle des prémices » ; on peut faire plus simple et dire « la Grande gustation », par opposition au rite annuel de *niinamesai*. Il vaut mieux éviter intronisation au Japon où il n'y a pas de trône.

– « Dédié aux ancêtres, le sanctuaire d'Ise (...) », pourquoi ce pluriel ? Parmi les dieux célébrés à Ise, seule Amaterasu est considérée comme ancêtre.

– Mystère du *zuihashūri*, je comprends le *shūri*, réparation, mais je n'ai pas trouvé ce à quoi peut correspondre le *zuiha*.

p. 19 : À Ise, il n'y a pas de retour des *kami*. Amaterasu est toujours là. Parler d'incarnation pour un objet est assez délicat.

p. 37 : Balcon pour l'*en*. Ailleurs il est question de coursive extérieure (p. 84).

p. 40 et partout ailleurs : *Ken* est traduit par l'anglicisme « préfecture ».

Dans les documents officiels japonais traduits en français, on dit « département ».

p. 51 : Traduction de *shōden*, pavillon principal est suffisant. Oratoire est discutable. On n'y entre pas, on n'y prie pas. Même chose p. 132 pour chapelle.

p. 57, légende des photos : Il ne s'agit pas des épis de toiture mais des traversins. Même chose p. 79.

p. 62, légende de la 5<sup>e</sup> photo : En français « festival » n'a rien de religieux. *Matsuri* peut se traduire par fête, célébration, cérémonie.

p. 86 : « Réceptacle du corps du dieu *mibishiro* », il s'agit d'un coffre ou d'un coffret dans lequel sera enfermé le *shintai*. Voir Gournay p. 103. Que ce soit le miroir divin ou une relique bouddhique, les contenants s'enchaînent les uns dans les autres. Le *mibishiro* ne contient pas directement le miroir. Celui est enfermé au moins dans une autre boîte sans parler des étoffes qui l'entourent. Il faut éviter « réceptacle » souvent utilisé pour traduire *yori-shiro*, objet ou personne où descend le dieu.

– « Rite du vaisseau » : il ne s'agit pas d'un véhicule, mais d'un objet qui s'apparente à une sorte de tabernacle. Voir Gournay p. 103. La traduction par vaisseau n'est pas très heureuse, surtout si elle n'est pas accompagnée d'explication.

– *Kozukuri* : il ne s'agit pas de la coupe proprement dite mais du

façonnage à l'aide d'une herminette, et non d'une cognée, comme on le voit bien sur la photo de la page 63.

– *Ritchū* (et non *ricchū*) : dans la même ligne, l'auteur utilise d'abord piliers, puis poteaux, or il s'agit toujours de poteaux.

– *Gogyō* : ce n'est pas un rite de percement ni de mise en place de mortaises mais de la gravure de motifs en forme de miroir faite dans le plus grand secret. C'est un des derniers et des plus importants rites de la construction. On dit aussi *kagami-gata no ki*, le bois en forme de miroir.

p. 87 : « Pose du auvent », pour la pose de l'auvent.

– *Shin no mihashira* : il s'agit encore d'un poteau mais il est *mi*, auguste et *shin*, au cœur de. Autre rite secret effectué par les desservants. Ce poteau n'est jamais visible. L'ancien est enterré par les desservants comme s'ils ensevelissaient un corps. Sans aucune utilité architecturale, c'est l'élément considéré comme le plus sacré du bâtiment. Même chose p. 137, dans la légende de la p. 136 « livraison de la colonne centrale » : cette traduction est on ne peut plus étrange. Même chose p. 140.

– *Komotsu watashi* : on ne comprend pas l'explication. Les objets de l'ancien trésor qui étaient dans le *shōden* sont transférés dans les deux pavillons du trésor. Ceux qui étaient

dans les pavillons du trésor sortent du site. Jadis ils étaient détruits.

– Entre juillet et août, on passe de 2013 à 2014.

p. 91 : Hachijō n'est pas un clan impérial, mais une maison princière.

– Oda Nobunaga ne fut jamais shōgun. Il avait chassé le dernier shōgun Ashikaga de la capitale et n'avait pas daigné demander ce titre.

p. 103 : *Kami* peut bien sûr avoir parfois le sens d'esprit. Mais dans le cas d'Amaterasu, la traduction par déesse est plus adéquate. Il s'agit de la grande déesse qui illumine le ciel et non du grand esprit.

p. 104 : Peut-on parler de « logement » pour un bâtiment avec une seule ouverture, sans fenêtre, sans dispositif pour faire du feu ?

– « Souillure ou transgression (*tsumi-kegare*) » : il vaudrait mieux inverser et dire « *kegare-tsumi* » pour suivre le même ordre. *Tsumi* a un sens plus large que transgression, il couvre aussi les maux, les malheurs, les calamités (voir la liste des *tsumi* dans la *Prière de la Grande purification du dernier jour du sixième mois*.)

p. 106 : « Le jour qui commémore son avènement et l'établissement de son culte à Ise ». De quel avènement s'agit-il ? Certainement pas celui de la déesse, ni celui du souverain, car le rite du *Daijōsai* a lieu un mois plus tard.

p. 122 : « Hayasusano no o nomi-koto », plus certainement Haya Susa

no o no mikoto. Il y a un « no » en trop au début et cette particule ne s'accroche jamais au mot qui suit mais toujours au mot qui précède. En transcription, on l'isole. « Haya » joue le rôle d'épithète. Le nom du dieu est Susa no o.

– « Sur la terre de Suka en Izumo » : plutôt « sur la terre de Suga en Izumo ».

– *Gaki* est simplement la sonorisation de *kaki* après une voyelle.

– Le passage de haie à rideau est bien audacieux et gratuit. Quant à l'existence de chambre à coucher dans le Japon archaïque...

– La traduction du poème célébrissime, le premier *waka* selon Ki no Tsurayuki dans sa préface du *Kokin wakashū*, laisse vraiment à désirer. Le poème parle d'Izumo dont les sinogrammes reprennent simplement une partie de l'épithète fixe *ya kumo tatsu*. Jusqu'à présent, les commentateurs sont d'accord pour dire que c'est Susa no o qui construisit les huit haies entourant sa demeure pour y cacher son épouse. Ces huit haies sont à l'image des huit nuées d'Izumo.

p. 137 : Dans la légende des photos « apposition des ornements », il faudrait ajouter « sur la porte ».

– « Transfert du symbole du dieu » : il s'agit certainement du *shintai*.

– « Consécration du symbole du dieu » : le mot consécration ne

convient pas. Le *shintai* est sacré par essence à Ise et il n'est pas changé.

p. 147 : Le *Rouleau illustrant poétiquement les neuf aspects de la décomposition du corps humain*, l'illustration poétique d'une charogne est étrange, il s'agit du *Rouleau illustrant le poème des neuf aspects de la décomposition du corps*. On aurait pu signaler à cette occasion l'ouvrage de François Lachaud qui traite en détail de cette question<sup>8</sup>.

p. 154, « Relais de la torche » : l'image bouddhique est plutôt « transmission de la lampe ».

p. 159 : Minamoto no Tōru et non Toru.

p. 160 : « Les premiers tombeaux impériaux, *kofun* » la majorité des *kofun* ne sont pas impériaux.

p. 165 : Quadruple enceinte et non « triple ».

– « Style japonais *shin / gyō / sō* », il faudrait spécifier qu'il s'agit de calligraphie et que ce sont des distinctions chinoises.

p. 177 : Genjō Sanzō n'est pas japonais, c'est le fameux moine chinois Xuanzang Sanzang dont le nom est lu à la japonaise. Aucun moine japonais n'a réussi à se rendre jusqu'en Inde avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

p. 178 : Le *Heike* n'est pas un poème. Il est écrit en prose rythmée.

p. 182, note 6 : *Ronbunshū* n'est pas un recueil de thèses mais un recueil d'articles.

– Les notes 9 et 2 reprennent les mêmes explications à propos de *shikinen zôtai*.

p. 184, note 4 : Le *Daijingū shozōjiki* a décidément bien des malheurs, cette fois la transcription est correcte mais la traduction fantaisiste, *Souvenirs variés du sanctuaire d'Ise...*

En conclusion, l'ouvrage est bien singulier. Il offre une vision éclatée. Les thèses présentées dans l'introduction sont largement démenties par les essais de la deuxième partie, notamment par le chapitre d'Inaga Shigemi, ce qui rend l'ouvrage bancal. Cette diversité est enrichissante mais aurait mérité d'être mise en valeur dans l'avant-propos.

Prisonniers pour la plupart de la vision forgée à partir de Meiji d'un Ise pure essence de la japonéité, les auteurs n'évoquent guère la présence du bouddhisme repoussé et indispensable.

Le plus gros reproche que je ferai à ce volume, c'est de ne pas avoir mis en avant la complexité de l'attitude des Japonais par rapport au passé. Ise ne peut servir de clé pour quoi que ce soit si l'on se limite à une seule de ses faces.

François MACÉ  
Pr. émérite (INALCO)

---

1. Dominique Buisson ne consacra que sept pages à Ise dans *Temples et sanctuaires au Japon*, Paris, Éditions du Moniteur, 1981. Mais il le mettait en parallèle avec d'autres sanctuaires comme Izumo et avec l'architecture bouddhique et réussissait à évoquer l'importance du *shin no mibashira* (le Poteau central) presque ignoré ici.

2. « Fondation et refondation, histoire et commencements. L'écriture de la tradition au Japon », in Marcel Detienne (dir.), *Transcrire les mythologies*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 77-102.

3. La traduction de *yuitsu shinmei zukuri* (p. 14) par « l'unicité de la forme de la clarté divine » fait très ésotérique mais il s'agit plus simplement du « style divin unique ». *Shinmei* désigne les dieux et, ici, la déesse Amaterasu.

4. Mais comme l'a rappelé Bernard Faure dans « La face sombre du soleil : à la redécouverte d'Ise » au colloque *Dialogue racine contre racine* de l'université Kōgakukan en 2014, on a parfois masculinisé Amaterasu. Le soleil ne peut être que *yang*.

5. Bernard Faure (*op. cit.*), au cours duquel la contribution d'Inaga Shigemi fut présentée.

6. Fukuyama Toshio, *Ise jingū no kenchiku to rekishi*, Tokyo, Nihon shiryō kankōkai, 1976, p. 193-198.

7. Voir François Macé, *La mort et les funérailles dans le Japon ancien*, Paris, P.O.F., 1986.

8. François Lachaud, *La jeune fille et la mort*, Paris, Collège de France, Institut des hautes études japonaises, 2006.

---



---

© Frédéric GIRARD,  
*La doctrine du germe de la foi selon  
 l'Ornementation fleurie, de Myōe  
 (1173-1232). Un Fides quaerens  
 intellectum dans le Japon du XIII<sup>e</sup> siècle,*  
 Paris, Collège de France, Institut des  
 hautes études japonaises, collection  
 Bibliothèque de l'Institut des hautes  
 études japonaises, 2014, 137 pages.

Les historiens ont, pendant longtemps, fait des nouvelles écoles qui virent le jour à l'époque de Kamakura (1185-1333) à la fois le début et l'apogée du bouddhisme véritablement japonais. Les Hōnen, Dōgen et autres grands moines du « nouveau bouddhisme » étaient dépeints, en simplifiant un peu, comme des pères fondateurs à l'origine d'enseignements vivants que les époques suivantes avaient, au mieux, transmis, sans néanmoins parvenir à empêcher une irrémédiable décadence. Cette vision des choses fut bousculée notamment par Kuroda Toshio 黒田俊雄 qui, en 1975, reconsidéra fondamentalement le rapport de force entre les écoles présentes à la fin de l'époque de Heian et les mouvements réformateurs qui s'en détachaient plus ou moins nettement<sup>1</sup>. Les premières – qui regroupent aussi bien

des écoles ésotériques qu'exotériques et furent pour cela désignées par l'expression *kenmitsu* 顕密 – furent présentées comme les détentrices réelles de l'autorité religieuse de l'époque. Il est important de souligner que Kuroda n'opposait pas les écoles du « nouveau bouddhisme » aux écoles anciennes, mais plutôt les courants détenteurs d'un pouvoir d'influence, qui étaient certes issus des écoles établies avant Kamakura, et les réformateurs, qui pouvaient être rattachés aux écoles anciennes et qui, sous une forme ou une autre, s'en éloignaient. Les successeurs de Kuroda, cependant, allèrent dans le sens d'une simplification de ses conceptions et le schéma qui opposait les anciennes écoles et les modernes fut finalement maintenu, avec pour seul changement l'importance que l'on accordait désormais aux premières au détriment des secondes. Plus tard, Sueki Fumihiko, en particulier dans son ouvrage sur *L'établissement du bouddhisme de Kamakura*<sup>2</sup>, proposa une autre lecture de cette époque en considérant le bouddhisme d'alors, dans son ensemble, comme un bouillonnement intellectuel d'où naquirent des mouvements réformant ou plus franchement innovant doctrinalement. Le « nouveau bouddhisme » serait alors à considérer non pas en opposition à l'ancien, mais comme une manifestation, parmi

d'autres, de cette vigueur. Cette vision offre le double avantage de sortir du modèle binaire, par ailleurs fortement tributaire des enjeux idéologiques des périodes qui les virent naître<sup>3</sup>, mais aussi d'éviter de laisser dans l'ombre des personnages dont l'importance eut été sans cela largement sous-estimée. C'est le cas de Myōe 明恵 (1173-1232) qui, en tant que moine de l'école Kegon, pourrait, dans une classification simpliste, être rangé dans le camp des anciennes écoles accrochées à leur position. Une lecture de ses œuvres et un regard sur sa vie montrent, pourtant, combien il fut novateur à de très nombreux égards et à quel point les cases « anciens » et « modernes » manquent de pertinence pour l'approcher.

Bien que d'une grande singularité, le personnage de Myōe est également très représentatif de l'effervescence de son temps. À travers lui, c'est une époque de débats enflammés – dans lesquels il sut se montrer redoutable bretteur – de ferveur religieuse et de renouveau dans la pratique que l'on peut découvrir. Celui qui souhaiterait s'intéresser au bouddhisme de l'époque de Kamakura trouve ainsi en lui un excellent guide, précisément parce qu'il interdit de se contenter des visions réductrices des manuels où les biographies bienveillantes de quelques fondateurs tiennent trop souvent lieu d'explication. Myōe,

c'est le moins que l'on puisse dire, ne se laisse pas réduire à quelques formules aisément mémorisables et, reflétant en cela fidèlement son époque, demande à être abordé dans sa complexité pour en mesurer la profondeur, ou tout simplement le comprendre.

Le lecteur francophone qui aurait la volonté de se pencher sur Myōe, et le remuant paysage intellectuel dans lequel il s'inscrit, bénéficie de l'ouvrage de Frédéric Girard paru en 1990 dans lequel est présentée une traduction du *Journal des rêves* de Myōe<sup>4</sup>, un texte étrange où la doctrine et l'intime se mêlent dans une surprenante harmonie. La première partie de cet ouvrage est bien plus qu'une introduction au texte et constitue certainement une des plus complètes sommes d'informations sur le sujet disponible en langue occidentale à ce jour. Outre les articles savants du même auteur, le lecteur dispose désormais de sa traduction d'un texte qui fut composé afin d'expliquer un point de doctrine particulier à Kamo Hisatsugu 加茂久継 (1198-1254), supérieur du sanctuaire de Kamo, *La doctrine du germe de la foi selon l'Ornementation fleurie* (*Kegon shinshugi* 華嚴信種義). Il n'est pas inutile de souligner que ce texte fut écrit pour quelqu'un qui n'était pas un moine bouddhiste, car devant sa difficulté plus d'un serait tenté d'y

voir un opuscule bien trop abscons pour avoir pu intéresser des laïcs ou, en l'occurrence, des desservants du shintō. Or, la densité de contenu et la difficulté apparente du texte doivent avant tout être comprises non pas comme la marque d'une ratiocination de doctrinologie, mais bien comme le reflet de la richesse et de la profondeur des considérations que le bouddhisme produisait dans la société japonaise d'alors. C'est bien à un tel niveau de subtilité que, dans un milieu bien plus large qu'on ne le pense habituellement, les doctrines du bouddhisme étaient discutées.

Il serait néanmoins malhonnête de faire croire au lecteur qu'il pourra saisir sans peine les divers enjeux de ces considérations, et seuls ceux qui pourront s'appuyer sur de solides connaissances du bouddhisme ou sur une persévérance d'avance admirable parviendront à embrasser l'argument de l'ouvrage dans son ensemble. Pour tenter de pallier cette difficulté, l'auteur résume dans sa très riche introduction les grandes lignes du texte et met son érudition à la disposition du lecteur. Cependant, nombreux seront sans doute encore ceux pour qui, malgré ces indispensables pages, le texte demeurera obscur. La principale raison en est peut-être que l'auteur n'esquive pas la difficulté et présente dans son intégralité le détail du raisonnement de Myōe. Il est vrai

qu'il eut été difficile d'en abrégé une partie sans mettre en péril l'ensemble du raisonnement. À la lecture de la présentation du contenu du texte (p. 15 à 45), on voit combien l'auteur est à l'aise avec les notions et les doctrines bouddhiques que Myōe déploie. L'heureuse conséquence de cette aisance est une analyse particulièrement riche et profonde. En renvoyant à d'autres textes de Myōe, en comparant ses interprétations du *Sūtra de l'ornementation fleurie* avec celles de Li Tongxuan 李通玄 (?-730), fameux commentateur laïc sur qui Myōe s'appuie en grande partie, ou bien en expliquant les allégories plus ou moins explicites, l'auteur fournit de précieuses clés de lecture. Pour les saisir, cependant, le lecteur devra se montrer capable de ne pas se perdre dans le cheminement des idées, parfois ardu, qui va des rayons de lumière émanant de la plante des pieds du Bouddha à l'assurance que tous les êtres accéderont au Nirvāṇa, et savoir comprendre les subtilités qui échappent parfois aux règles de la logique occidentale.

La traduction est présentée en vis-à-vis du texte original, suivant une tendance de l'édition scientifique très appréciable, qui permettra au lecteur familier du chinois classique de s'y référer très aisément.

De la même manière que les bodhisattvas doivent renaître plusieurs

fois avant de parvenir à la délivrance, gageons que nombreux seront les lecteurs qui auront besoin de plusieurs lectures pour parvenir à un entendement correct du texte de Myōe. En échange des efforts demandés, l'ouvrage de Frédéric Girard offre un éclairage sur la notion de foi – une question, comme le dit l'auteur au début de l'ouvrage, à la fois centrale, complexe et multiforme dans le bouddhisme – et, tout aussi précieux parce que rare en langue occidentale, une fenêtre sur un bout du monde intellectuel de l'époque de Kamakura.

Didier DAVIN

Kokubungaku kenkyū shiryō-kan

国文学研究資料館

(Institut national de littérature japonaise)

1. Dans « Chūsei ni okeru kenmitsu taisei no tenkai » 中世における顕密体制の展開 (Développement du système *kenmitsu* au Moyen Âge), *Nihon chūsei no kokka to shūkyō* 日本中世の国家と宗教 (L'État et la religion du Japon médiéval), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, 1975.

2. Sueki Fumihiko 末木文美士, *Kamakura bukkyō keisei ron – shisōshi no tachiba kara* 鎌倉仏教形成論—思想史の立場から (L'établissement du bouddhisme de Kamakura: le point de vue de l'histoire de la pensée), Kyoto, Hōzōkan 法藏館, 1998.

3. Le lien entre les enjeux idéologiques du xx<sup>e</sup> siècle et les études bouddhiques est souligné dans de nombreuses études. Signalons ici simplement, comme exemple récent, l'ouvrage d'Orion Klautau, *Kindai Nihon shisō to shite no bukkyōshigaku* 近代

日本思想としての仏教史学 (L'historiographie du bouddhisme comme pensée japonaise moderne), Kyoto, Hōzōkan 法藏館, 2012.

4. *Un moine de la secte Kegon à l'époque de Kamakura (1185-1333), Myōe (1173-1232) et le Journal de ses rêves*, Paris, Publications de l'École française d'Extrême-Orient, vol. CLX, 1990. Signalons la parution récente d'une édition richement commentée de ce texte : Okuda Isao 奥田勲, Hirano Tae 平野多恵, Maekawa Ken.ichi 前川健一, *Myōe shōnin yume no ki – yakuchū* 明恵上人夢記—訳注 (*Le journal des rêves* de l'éminent Myōe commenté et annoté), Tokyo, Bensei shuppan 勉誠出版, 2015.

© Catherine MAYAUX

(textes réunis et présentés par),

*La fleur cachée du nô*, Paris, Honoré Champion, 2015, 164 pages.

Les textes réunis et présentés ici par Catherine Mayaux relèvent le défi de proposer une synthèse allant de l'origine historique et esthétique du nô au Japon jusqu'à ses différentes réceptions dans le théâtre occidental. L'ouvrage peut se diviser en deux grandes parties : une première consacrée à l'émergence et la réception moderne du théâtre nô dans la culture japonaise et une seconde tournée vers l'Occident dans laquelle est proposée une analyse de

la réception et des adaptations de cette forme théâtrale au cours du xx<sup>e</sup> siècle.

Le recueil s'ouvre sur un article de Nishino Haruo (« Le poète dramatique Zeami, ses œuvres et ses théories artistiques »), ancien directeur du Centre de recherche sur le nô de l'université Hōsei, qui présente une analyse détaillée de l'œuvre du dramaturge Zeami (1363-1443), chef de la troupe Kanze et fondateur du « nô d'apparition » (*mugen nô* 夢幻能). Ce type de nô se caractérise par une double structure séparant la pièce en deux actes. Le deuxième acte, qui se déroule entièrement dans le rêve du deutéragoniste (*waki*), permet la révélation de la nature surnaturelle du personnage principal (*shite*). Cet être extraordinaire, esprit ou fantôme souffrant de malemort, revit alors dans le monde onirique ses derniers instants. Par ce déroulement temporel régressif, Zeami s'éloigne de la temporalité réaliste qui avait façonné le théâtre dialogique du début du xiv<sup>e</sup> siècle pour accéder à un art à forte connotation symbolique.

De la courtisane oubliée du nô *Hanjo* au fantôme du nô *Izutsu* dont même la mort ne parvient pas à faire disparaître l'attachement amoureux, Nishino met en avant la douce nostalgie sentimentale des fantômes de femmes créés par Zeami. Chacune de ces femmes incarne un idéal

esthétique dont le « charme subtil » (*yūgen* 幽玄) vise à faire s'épanouir dans le cœur du spectateur une émotion profonde, désignée dans les traités du maître sous la mystérieuse appellation de « fleur » (*hana* 花). C'est ce concept que Kuroda Akinobu (« Le geste dans le théâtre nô ») analyse en détail au travers d'une réflexion portant sur le geste dans le théâtre nô à partir d'un postulat phénoménologique sur la mise en scène. En premier lieu, il isole deux types de « fleur » dans les écrits de Zeami : la « fleur authentique » (*makoto no hana* 真の花) et la « fleur du moment » (*jibun no hana* 時分の花). Selon Zeami, la « fleur authentique » représente pour l'acteur le résultat d'une profonde maîtrise des arcanes de son art alors que la « fleur du moment » est due au charme passager de la jeunesse et est donc vouée à disparaître avec le temps. Kuroda propose une relecture de ces deux notions au premier abord antinomiques en les interprétant comme concurrentes et complémentaires. Il isole ainsi dans les derniers traités de Zeami une troisième « fleur » cachée qu'il choisit de nommer « la fleur du présent éternel ». Située au-delà de toute temporalité et de toute forme figée, cette « fleur » tient de ce qui échappe à toute identification substantielle car elle est en vérité « l'insolite en toute chose » (p. 33). Sans substance, elle se transmet de cœur à cœur et permet à

l'acteur de talent de se réinventer perpétuellement sur scène pour continuer à émerveiller le spectateur.

Mais la capacité d'un acteur à renouveler son jeu ne saurait expliquer à elle seule la persistance du nô dans la culture japonaise. Aussi, dans son article, Jean-Michel Butel (« Vieillir ensemble sans confusion : l'idéal amoureux chanté par la pièce *Takasago* ») s'intéresse-t-il à un des exemples les plus marquants de l'assimilation du nô à la société japonaise moderne : la récitation de vers tirés de la pièce *Takasago* lors des cérémonies de mariage. Pour Butel, la mécanique du couple mise en scène dans *Takasago* entre en résonance avec la conception idéalisée du couple qui accompagna l'élaboration de la cérémonie de mariage moderne au Japon dans la deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Comme l'expliquait Nishino dans le premier article de cet ouvrage, les nô mettant en scène des femmes prennent traditionnellement pour thème les affres de la passion. L'attachement amoureux de la femme à son époux la tourmente et l'empêche de trouver la paix. Or *Takasago*, nô votif à fonction propitiatoire, fait ici figure d'exception dans le répertoire du nô en substituant à la passion amoureuse un modèle de couple apaisé « dont chaque pôle reste distinct » (p. 53).

Butel analyse cette distinction au travers d'une étude textuelle détaillée de la pièce qui met en évidence le mouvement unilatéral des échanges du couple sur scène. Allant toujours de l'homme vers la femme, l'élément masculin prévaut sur l'élément féminin qui se contente de remplir le rôle passif mais complémentaire d'« accompagnant » (*tsure*).

La deuxième partie du recueil est tournée vers l'Occident et présente des articles traitant de la courte mais dense histoire de la réception du nô d'apparition de Zeami en dehors des frontières du Japon. Nishino Ayako (« L'histoire de la réception du nô en Occident et son adaptation par Yeats, Pound, Claudel et Brecht ») met en évidence la réutilisation de la mécanique du rêve de Zeami dans les œuvres de grands écrivains occidentaux. Ezra Pound (1885-1972) s'inspire du nô *Nishikigi* de Zeami pour composer *Tristan*, réutilisant ainsi le monde onirique pour mettre en scène les moments les plus intenses de la vie des protagonistes. Chez William Butler Yeats (1865-1939), la double structure du nô se politise avec la composition en 1917 de *The dreaming of the bones* (Ce que rêvent les os) juste après le soulèvement de Pâques contre les Anglais. Il donne ainsi naissance à ce que la critique yeatsienne nomme le *dreaming back*, technique qui consiste à faire

apparaître en rêve certaines scènes de la vie terrestre d'un mort pour lui permettre de faire pénitence. Si cette mécanique est également reprise par Paul Claudel (1868-1955), la pénitence des personnages est remplacée par « des héros chrétiens qui accèdent au Salut » (p. 68). Le rêve et son cortège de chimères se transforment sur scène en véhicules de la révélation divine dont l'apparition onirique de l'ange dans le *Soulier de satin* reste un des plus beaux exemples.

L'ouvrage présente également une copie du *Nô* de Paul Claudel, rédigé en 1926, et dont la phrase liminaire « le drame, c'est quelque chose qui arrive, le Nô, c'est quelqu'un qui arrive » (p. 75) définissait en vérité bien plus le nô d'apparition de Zeami que le théâtre nô dans son ensemble. Ce texte s'accompagne d'une analyse de Chūjō Shinobu (« Notes sur *Nô* de Paul Claudel ») qui part à la recherche de l'originalité du vocabulaire claudélien. Au travers d'un lexique savamment composé, il fait apparaître la vision toute singulière de Claudel sur ce théâtre auquel il superpose le « drame sacré » de la messe (p. 84). Loin de la critique savante, Claudel développe sa propre lecture esthétique-spirituelle du nô dans lequel l'acteur officie comme un ministre du culte et les spectateurs, ses ouailles, procèdent à la communion pendant le spectacle<sup>2</sup>.

Pour Dominique Millet-Gérard (« Claudel et le nô : sources, méditations, intuitions »), qui se consacre à une analyse de la pantomime de la princesse dans *Tête d'Or*, cette lecture claudélienne du nô détaillée par Chūjō dépasse le domaine de l'écriture pour s'étendre jusque dans l'espace scénique. Au travers d'une étude des didascalies, il dévoile l'instauration d'un véritable monde imaginaire où la lenteur hiératique des gestes de la princesse fait plonger le spectateur dans un « drame somnambulique » se rapprochant de ce qu'il nomme le « pacte hypnotique » (p. 134) du nô. L'article de Philippe Forest (« Quelqu'un qui revient, notes sur le nô »), qui clôt le recueil, propose une réflexion plus générale sur le théâtre nô en soulignant l'importance de son caractère allusif, véritable source créatrice pour les auteurs, qui contribue à sa manière au développement de l'imaginaire.

Le présent ouvrage offre donc un large panorama allant du développement du théâtre de Zeami, exception régionale devenue théâtre national, à son adaptation dans le théâtre occidental au cours du xx<sup>e</sup> siècle. Si l'influence de l'œuvre de Zeami sur la dramaturgie occidentale est rendue dans toute sa mesure, il aurait été intéressant que soit évoquée son influence sur le monde du spectacle japonais qui est complètement

passée sous silence. L'ouvrage propose cependant un travail d'ensemble rigoureux qui vient éclairer l'art du nô sous des angles multiples.

Magali BUGNE  
Université de Strasbourg

1. Comme le rappelle à juste titre l'auteur, la bulle économique japonaise favorisa le développement d'une véritable industrie du mariage dont la ville éponyme de Takasago ne manqua pas de s'emparer en s'autoproclamant en 1988 « cité de la noce » (*buraidaru toshi* ブライダル都市). Il est cependant difficile de déterminer comment *Takasago* en est venu à être chanté lors d'un mariage, fruit d'un heureux hasard ou d'une association naturelle, ou peut-être même un mélange des deux.

2. Cette vision du théâtre nô suit les écrits de Noël Péri dont les articles et traductions de pièces, publiés de 1909 à 1921 dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, furent compilés sous la forme d'un recueil en 1921 intitulé *Cinq nô : drames lyriques japonais*. Pour plus de détails sur cette vision du nô comme théâtre religieux et médiumnique, voir la préface de François Lachaud dans *Le théâtre nô : études sur le drame lyrique japonais*, Paris, École française d'Extrême-Orient, coll. réimpressions, 2004 : p. 5-11.

---



---

© Bernard THOMANN,  
*La naissance de l'État social japonais. Biopolitique, travail et citoyenneté dans le Japon impérial (1868-1945)*, Paris, Les presses de Sciences Po, 2015, 450 pages.

Bernard Thomann présente, dans son ouvrage, les politiques sociales qui se sont succédées de l'ère Meiji à la fin de la Seconde Guerre mondiale. L'opinion selon laquelle les fondements de l'État social japonais ont émergé après la Seconde Guerre mondiale est souvent reprise à l'étranger<sup>1</sup> et au Japon même. La thèse de l'auteur est que l'ampleur et la profondeur des politiques et de leur mise en œuvre, ainsi que l'intensité des débats sur les questions sociales remettent en question cette opinion.

La première partie est consacrée aux politiques sanitaires et sociales qui accompagnèrent l'ouverture du Japon. Les mécanismes traditionnels de protection et d'assistance, basés sur la solidarité au sein des communautés villageoises, ne disparurent pas mais ils perdirent de leur centralité par rapport à des politiques plus centralisées. Leur présence continua à être d'autant plus nécessaire que les politiques publiques d'assistance aux

pauvres restèrent très limitées. Pour le pouvoir, il s'agissait d'établir une gestion globale des populations en vue de bâtir une nation capable de rivaliser avec les puissances occidentales. L'accent fut surtout mis sur une hygiène nationale couvrant les populations rurales et ouvrières. Le Japon avait besoin de soldats qui soient capables de combattre contre des Occidentaux plus grands et plus puissants. La compétitivité économique passait par une hygiène industrielle et une réglementation des conditions de travail qui devait permettre d'élever la productivité. La politique sociale japonaise de l'époque ne peut pas être réduite à sa dimension biopolitique mais l'auteur expose les efforts, largement inspirés par l'Allemagne, effectués pour mieux connaître la population quantitativement afin d'en identifier les forces et faiblesses, cibler les besoins sociaux et développer les politiques idoines.

En même temps, les notions de droits et d'égalité s'instillèrent lentement et conduisirent à l'émergence d'une société civile diffuse groupant des fonctionnaires, des journalistes et des activistes sociaux, et à des acquis sociaux comme la loi sur les usines (*Kōjō-hō*) en 1911. La question sociale était considérée comme importante et un corps de hauts fonctionnaires s'est efforcé d'apporter des solutions aux déséquilibres causés

par l'industrialisation. Cependant, la société japonaise restait inégalitaire politiquement et les Japonais, censés être des sujets obéissants de l'empereur, ne pouvaient guère revendiquer leurs droits dans un État se consacrant entièrement à son renforcement militaire et économique, ainsi qu'à sa cohésion nationale centrée sur un pouvoir impérial autoritaire. Les revendications sociales étaient réprimées et, s'il est vrai que le débat intellectuel était actif et fut influent après la Première Guerre mondiale, les mouvements sociaux, gênés dans leur implantation dans la société, n'ont eu qu'un impact limité à court terme sur les acquis sociaux de la population<sup>2</sup>.

La loi sur les usines fut réduite à la protection des mineurs et des femmes sous la pression des milieux d'affaires<sup>3</sup>. L'influence occidentale, d'inspiration chrétienne et marxiste notamment, était présente mais elle était contrebalancée par la défense des traditions. Le leitmotiv des élites politiques, patronales et d'une partie de l'intelligentsia, inquiètes de la perte d'identité engendrée par l'occidentalisation, était la nécessité de tenir compte de la culture japonaise dans la réglementation sociale. L'affirmation individuelle des droits mais aussi la négociation collective poussant à la confrontation entre classes sociales allaient à l'encontre des normes sociales dominantes fondées

sur l'harmonie et le consensus. Les problèmes sociaux individuels étaient du ressort de la famille et de la communauté. Les entreprises étaient censées être, quant à elles, en charge du bien-être de leurs employés, de leur éthique et de leur mode de vie. Ceci s'inscrivait dans une conception de la responsabilité sociale individuelle des chefs d'entreprise issue du confucianisme et du bouddhisme qui était déjà de mise avant l'ère Meiji<sup>4</sup>.

La deuxième partie de l'ouvrage traite de l'émergence d'une citoyenneté sociale pendant la période de la « démocratie » de Taishō (1918-1929). Les questions politiques et sociales, comme le suffrage universel, les assurances sociales, le droit d'association et de négociation collectives, sont alors devenues centrales et l'objet d'un débat public beaucoup plus large, malgré le maintien des contraintes politiques. Des adeptes d'un système de sécurité sociale « bismarkien » ont émergé dans l'administration. L'adhésion à l'Organisation Internationale du Travail et à la Société des Nations plaçait le Japon dans un système de libre échange dans lequel l'égalisation des conditions de travail et l'émergence de la démocratie industrielle devenaient importantes. L'influence de l'Occident sur la pensée sociale des autorités publiques, de l'intelligentsia et des milieux d'affaires se renforça. En

conséquence, des progrès notables furent accomplis dans le développement d'une science des populations avec la participation accrue de médecins, d'économistes, de juristes et de démographes.

Toutefois, les contraintes empêchant les syndicats de jouer un rôle important dans le processus de réglementation continuèrent à limiter les réformes sociales. La montée du socialisme et l'influence occidentale sur le mode de vie continuèrent à alimenter, parmi l'élite traditionnelle, la crainte de la désintégration des communautés et de la solidarité familiale. Cela conduisit au blocage des idées les plus radicales et à l'émergence de compromis sociaux basés sur une association capital-travail qui profiteraient aux deux parties. Inspirées par la bureaucratie et par une partie des milieux d'affaires, les réformes placèrent les grandes entreprises dans une position centrale pour assurer l'intégration sociale des travailleurs<sup>5</sup>.

La grande mobilité du personnel qualifié sur le marché du travail et la nécessité de le former à des activités requérant des savoir-faire et connaissances de plus en plus sophistiqués conduisirent les entreprises à récompenser la présence à long-terme des employés « stratégiques » par l'instauration d'un salaire à l'ancienneté et de primes indexées sur leur loyauté. L'encadrement réglementaire, par

exemple les lois sur la cessation de travail et l'allocation de retraite (*Taishoku tsumitate kin oyobi taishoku teate-hō*), s'est développé sur cette base de perspective à long terme<sup>6</sup>. Cet encadrement s'est perpétué dans l'après-guerre avec l'émergence d'« entreprises-providence » remplissant des fonctions sociales qui sont du ressort de l'État dans les États-providence européens. Toutefois, l'écart entre le statut ouvrier et employé est resté très grand en termes de salaire, d'accès à la formation et à la carrière<sup>7</sup>. À l'exception d'une élite, la classe ouvrière a non seulement peu profité des progrès économiques mais elle n'a pas été non plus fortement impliquée dans le processus d'élévation de la productivité<sup>8</sup>. Le capital managérial s'est substitué au capital familial, comme en Occident, mais le recrutement des cadres dirigeants a continué à se faire dans un segment très étroit de la population. Les cadres ne partageaient que peu les préoccupations sociales des employés et le contrat psychologique est resté essentiellement de nature transactionnelle. Les entreprises n'hésitaient pas à licencier du personnel qualifié et loyal si les exigences de rentabilité le demandaient.

La troisième partie de l'ouvrage traite des crises financières et politiques qui ont suivi la période précitée d'intégration du Japon dans l'économie mondiale et qui ont conduit

à des politiques de rationalisation industrielle et sociale. L'émergence d'un prolétariat urbain et la crainte de surpopulation a encouragé l'État à adopter une politique industrielle centrée sur les grandes entreprises, les plus à même d'exporter et d'endiguer la montée du chômage qui aurait pu menacer la paix sociale. Cela a signifié la délégation croissante de la gestion sanitaire et sociale des travailleurs à ces mêmes entreprises. En même temps, cela a freiné le développement de la citoyenneté sociale, représentée par le droit du travail, les assurances sociales ou le droit à la négociation collective.

Dans une période de remise en question des bienfaits du libre-échange et de montée du nationalisme, la hantise de la surpopulation a aussi poussé une partie des politiques et de la hiérarchie militaire à envisager l'expansion territoriale, donc la guerre, pour résoudre les problèmes sociaux et économiques. Cela a paradoxalement mené à des avancées sociales en remettant au cœur des débats la question de la capacité des Japonais à combattre des étrangers. La modernisation de l'armée a, en conséquence, lié la question sociale à la mobilisation générale. Elle joua un rôle crucial dans la création du ministère de la Santé, du Travail et des Affaires sociales en 1938, symbole selon l'auteur des avancées sociales,

principalement grâce à la présence d'un corps de hauts fonctionnaires désireux de replacer l'État au centre des réformes sociales.

La quatrième partie de l'ouvrage traite de la période de guerre et de l'émergence d'un nouvel ordre économique et social. L'auteur rappelle que le Japon n'est pas un cas unique de développement d'un État social fondé sur la dynamique de guerre. Il ajoute toutefois que d'autres expériences propres au Japon, particulièrement la radicalité de la critique du capitalisme libéral par des « hauts fonctionnaires rénovateurs », ont joué un rôle important. La volonté de rompre avec les traditions culturelles et paternalistes a poussé à des réformes salariales et d'accès à l'assurance sociale que ces fonctionnaires estimaient nécessaires pour accompagner l'industrialisation et le passage à un État moderne. L'auteur y voit une étape décisive de la mutation vers le fordisme et la constitution d'une société salariale. On peut penser comme lui que l'incapacité de faire passer la législation sur la liberté syndicale pendant l'avant-guerre a empêché l'épanouissement de la citoyenneté sociale. Elle ne se réalisera qu'après-guerre, dans un environnement démocratique et avec un État qui a développé des politiques publiques sociales très importantes, notamment en créant un système de retraite

et d'assurance de santé. Néanmoins, l'État fut aussi très soucieux de préserver des rapports industriels stables et basés sur un consensus social, qui maintenaient les entreprises dans leur rôle de garant de la politique sociale.

L'ouvrage est très complet et détaillé. L'État social japonais s'est bâti avant-guerre en subissant des influences très diverses et en montrant de multiples facettes dont le livre permet la compréhension. Il éclaire sur des sujets peu connus en dehors des spécialistes, notamment concernant les aspects sanitaires et les questions d'hygiène ainsi que leur rapport à la question sociale. Transparaît dans le texte l'approche holistique et pragmatique qui caractérise le processus de prise de décision au Japon à travers les époques. Cette approche exige de ne décider qu'après avoir systématiquement amassé et analysé une quantité très élevée d'informations de natures très diverses et en faisant appel à des sources multiples. La mise en œuvre des politiques fait alors l'objet d'un soin minutieux. Les informations sont ensuite diffusées de manière extrêmement détaillée en utilisant des réseaux denses d'intermédiaires dans les communautés locales. L'auteur ne s'étend pas sur ces points, mais on peut penser que la conscription et l'enseignement obligatoires ont joué un rôle clé dans la diffusion des politiques sociales à cet égard. On

pourrait sans doute en dire autant de la mise à contribution des femmes au sein des innombrables associations féminines qui ont vu le jour avant-guerre et dont une des tâches importantes était de promouvoir un mode de vie équilibré, physiquement et psychologiquement dans la famille et la communauté. L'ouvrage aurait pu évoquer davantage le rôle général des femmes dans la naissance de l'État social. De même, il n'est pas non plus question des ressortissants de l'Empire, bien qu'ils aient été également des sujets de nationalité japonaise et que l'État social se soit sans doute aussi développé dans les colonies. Toutefois, ces détails n'enlèvent rien à la grande qualité scientifique de ce livre qui est une contribution majeure à la question de l'avènement de l'État social au Japon.

Philippe DEBROUX  
Université Sōka

1. Gosta Espin-Andersen, « Hybrid or Unique? The Japanese Welfare State between Europe and America », *Journal of European Social Policy*, 1997, 7 (1) : 46-59.
2. Andrew Gordon, *Labor and Imperial Democracy in Prewar Japan*, Berkeley, University of California Press, 1991.
3. Bernard Thomann, « La naissance de la politique sociale au Japon – de l'assistance aux marges à un "nouvel ordre social" (1868-1945) », *Ebisu*, 33 (automne-hiver), 2004 : 3-65.

4. Bernard Ho, « Confucian Businessmen », *CSR Asia Weekly*, 2006, vol. 2 (week 43) : 2-3.
5. Tadayuki Miyamoto & Robert Grainger, « Management in Japan: Contemporary issues », in S. Chatterjee and A. Nankervis (eds.), *Asian Management in Transition*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2007 : 142-156.
6. Bernard Thomann, « La naissance de la politique sociale au Japon », *op.cit.*
7. Chiaki Moriguchi, « Japanese-Style Human Resource Management and Its Historical Origins », *Japan Labor Review*, 2014, 11 (3) : 55-76.
8. Cette hausse de la productivité a été une des clés des succès d'après-guerre, précisément grâce à l'intégration du personnel ouvrier dans le mouvement syndical et à l'égalisation des conditions de travail des employés et ouvriers.

---



---



---

© *Rekishi hyōron* 歴史評論  
(*Historical Journal*), numéro  
thématique « Nikkan jōyaku gojū  
nen » 日韓条約50年 (Cinquante ans  
depuis le traité nippo-coréen), 788,  
décembre 2015.

Après la décolonisation japonaise et l'indépendance coréenne en 1945 – la seule indépendance accordée parmi les anciennes colonies japonaises, les autres territoires étant absorbés par l'U.R.S.S., la République de Chine et

les États-Unis –, se posa la question de la normalisation des relations diplomatiques entre la péninsule et l'archipel. Cette question se compliqua par la constitution de deux États concurrents en 1948, au Sud et au Nord, tandis que débutait la guerre froide. Les autorités japonaises, dorénavant dans le camp américain, choisirent la nouvelle République de Corée comme partenaire, avec lequel fut conclu le Traité fondamental de 1965. Celui-ci permit la normalisation des relations diplomatiques entre Japon et Corée du Sud, considérée comme la seule détentrice légale de la souveraineté pour l'ensemble de la péninsule coréenne.

Ce traité fut négocié à l'époque du régime autoritaire de Yi Sŭngman 李承晩, dans les années cinquante, puis il fut signé et mis en œuvre par le régime militaire du général Pak Chŏnghŭi 朴正熙. Conclu entre les seuls dirigeants, malgré l'opposition des deux populations, il marquait l'aboutissement d'un processus complexe, débuté en 1951 après la ratification du traité de San Francisco. Le traité de 1965 évacua plutôt qu'il ne régla les questions gênantes, qui réapparurent à la faveur de la démocratisation après 1987 : notamment la rétrocession du patrimoine spolié lors de la colonisation (objet de listes précises établies par l'Office national sud-coréen de gestion du

patrimoine) ; les « femmes de réconfort aux armées » (censément réglée en décembre 2015 par l'accord entre la présidente Pak Kŭnhye 朴槿惠, fille du général, et le Premier ministre Abe Shinzō 安倍晋三)<sup>1</sup> ; ou encore les indemnités pour les avoirs spoliés et pour la domination coloniale (censément réglée de façon définitive par l'octroi de 800 millions de dollars du Japon à la Corée du Sud, sous diverses formes, en 1965).

La revue *Rekishi hyōron*, organe de la Rekishi kagaku kyōgikai 歴史科学協議会, ou Association of Historical Science, propose dans ce numéro un panorama problématisé du processus qui a conduit à la normalisation des relations diplomatiques entre les deux pays, ainsi que des principaux problèmes qui persistent. Cette publication s'inscrit dans une vague d'ouvrages touchant au Traité fondamental de 1965 ou à l'histoire des relations nippo-coréennes depuis la décolonisation, parmi lesquels on peut citer la volumineuse série publiée en 2015 sous la direction de Yi Wŏndŏk et de Kimiya Tadashi aux presses de l'université de Tokyo<sup>2</sup>. Il n'existe jusqu'à nos jours qu'une seule synthèse compacte de l'histoire des négociations en vue du traité de 1965, par l'historien Takasaki Sōji<sup>3</sup>, ce qui rend la présente publication d'autant plus précieuse.

Ce numéro thématique comprend cinq contributions : un historique des

négociations et un panorama historiographique, par Yoshizawa Fumitoshi 吉澤文寿 (université de Niigata) ; un historique du problème de la rétrocession du patrimoine, par Ryu Mina 柳美那 (Institute of Japanese Studies, Kookmin university, Corée du Sud) ; une contribution sur le statut des Coréens irradiés en 1945, doubles victimes de la colonisation et des bombardements atomiques, par Ōta Osamu 太田修 (université Dōshisha) ; une contribution portant sur la situation depuis 1945 des Coréens résidant au Japon, par Tonomura Masaru 外村大 (université de Tokyo) ; un historique de la question des demandes d'indemnisation pour les avoirs spoliés et de compensation pour la domination coloniale, par Kim Changrok 金昌祿 (Kyungpook university, Corée du Sud). Ces contributions présentent les nouveaux résultats de l'historiographie obtenus grâce à l'ouverture en 1998 (Corée du Sud) et en 2001 (Japon) des archives relatives aux négociations en vue des différents traités signés en 1965.

Yoshizawa ouvre ce numéro par une présentation du processus qui a conduit à la normalisation des relations diplomatiques entre les deux pays, sur impulsion américaine, et parce que le Japon souhaitait s'inscrire dans le camp anti-communiste (p. 7). Ce même contexte avait vu un rapprochement dès 1954 avec

la République de Chine, repliée à Taiwan, avec pour arrière-plan la guerre de Corée et l'engagement américain croissant au Vietnam. Les négociations avec la Corée du Sud furent marquées par plusieurs ruptures, comme en 1953 après la « déclaration Kubota » lorsque le représentant japonais Kubota Kan.ichirō 久保田貫一郎 souligna les aspects positifs de la colonisation (p. 7-8). Mais le retour de personnels dirigeants d'avant 1945, Kishi Nobusuke 岸信介 (en poste en Manchourie) et Pak (ancien officier de l'armée impériale), aida à la reprise des discussions. Yoshizawa dresse enfin un utile état de la recherche aujourd'hui dans les deux pays.

Arrêtons-nous, parmi les autres questions ici traitées, sur la rétrocession du patrimoine spolié et les demandes de réparation. En 1965, deux accords parallèles furent signés lors de la ratification du Traité fondamental normalisant les relations diplomatiques : un Accord relatif au patrimoine et à la collaboration culturelle entre l'État du Japon et la République de Corée<sup>4</sup>, et un Accord relatif à la résolution du problème des avoirs et au droit de revendication ainsi qu'à la collaboration économique entre l'État du Japon et la République de Corée<sup>5</sup>.

La question du patrimoine est traitée dans une éclairante synthèse

par Ryu Mina, spécialiste des relations nippono-coréennes et de l'histoire de la colonisation. Saisissant la question à son origine, cette contribution ramène d'abord le lecteur au moment de transition entre les institutions de la période japonaise et celles du gouvernement provisoire de Corée. Elle évoque notamment la figure d'Arimitsu Kyōichi 有光教一, archéologue et conservateur en chef du Musée du gouvernement général de Corée en 1945, qui resta en Corée sur demande américaine jusqu'en juin 1946. Celui-ci regrettait l'absence de personnel coréen qualifié (car les Japonais n'en avaient pas formé) afin d'assumer les fonctions de gestion et de protection du patrimoine. Lors de son départ, Arimitsu soutint comme successeur à la tête du musée l'archéologue Kim Jaewŏn 金載元, formé à Munich dans les années trente et qui devint le premier directeur du nouveau Musée national de Corée (p. 22-23, p. 30-31).

Le contenu de l'accord parallèle de 1965 portant sur le patrimoine pose différents problèmes, présentés par Ryu, et déjà soulignés par l'historien Hatada Takashi au moment de la signature<sup>6</sup>. La difficulté centrale de cet accord censé régler la question des spoliations est qu'il n'a porté ni sur celles-ci, ni sur des rétrocessions, et que ces dernières restent très imparfaites. Le gouvernement japonais, sous

le feu des critiques au Japon depuis les négociations secrètes conduites par Kishi avec Séoul sur ce sujet en 1958 (p. 25-26), se limita en 1965 à rétrocéder des biens sous sa possession directe, sans remettre en question les collections muséales telle celle du Musée national de Tokyo, ancien Musée impérial, qui avait obtenu un tiers des objets découverts lors des fouilles archéologiques financées par la Japan Society for the Promotion of Science (JSPS) et le ministère du Palais aux sites associés à Kaya 伽耶 (p. 27)<sup>7</sup>. Étant opposé à la reconnaissance d'une quelconque « domination coloniale », le Japon amena la Corée du Sud à accepter l'idée qu'il s'agissait de quasi cadeaux, en imposant la formule « *hikiwatashi* » 引渡し (« livraison ») pour qualifier l'opération de retour des objets, à la place du mot « rétrocession » (*henkan* 返還), non employé. Enfin, Ryu souligne, comme Hatada avant elle, la dimension problématique de rétrocessions limitées à l'unique Corée du Sud, qui devient ainsi dépositaire du patrimoine rétrocédé (ou d'un éventuel droit de revendication) pour l'ensemble la péninsule, c'est-à-dire aussi pour les objets provenant de territoires appartenant à l'actuelle République populaire démocratique de Corée, au nord (p. 21).

Le processus et les négociations ayant mené à l'Accord relatif à la

résolution du problème des avoirs et au droit de revendication, exposés par Kim Changrok, montrent de semblables décalages entre la Corée du Sud et le Japon. En effet, malgré son intitulé, cet accord visait surtout à mettre fin à tout droit de réclamation coréen, tandis que la Corée du Sud représentait, ici aussi, l'ensemble de la péninsule. Par cet accord, le régime militaire de Pak Chōnghūi accepta une clause précisant les « Grandes lignes des revendications coréennes vis-à-vis du Japon<sup>8</sup> », qui rendit impossible toute demande concernant les avoirs coréens en métaux précieux, en liquidités, en contrats d'assurance, en bons du trésor japonais, en yen japonais, entre autres, qui avaient été transférés vers le Japon via la Banque coloniale de Corée (Chōsen ginkō 朝鮮銀行), ainsi que concernant les salaires impayés aux personnes réquisitionnées dans l'effort de guerre (à la suite de la loi de 1938 de mobilisation générale et celle de 1939 sur la réquisition). L'argument exposé dans l'article 1<sup>er</sup> de ce second accord parallèle mit en avant l'idée que le Japon donnait sans contrepartie des biens et produits du travail des Japonais, laissés dans la péninsule, d'une valeur équivalente à 300 millions de dollars, somme qui devait suffire à contenir lesdites demandes. Et aussi, comme dans le cas du patrimoine,

qu'il ne s'agissait pas de réparations mais d'une sorte de cadeau « pour fêter le démarrage d'un nouveau pays » (*atarashii kuni no shupatsu o iwau* 新しい国の出発を祝う), comme l'expliqua au cours des négociations le ministre des Affaires étrangères japonais Shiina Etsusaburō 椎名悦三郎, celui-là même qui signa l'accord de normalisation des relations diplomatiques (p. 62, p. 73). Autrement dit, malgré des accords, rien n'était reconnu concernant les faits précédant août 1945.

Kim Changrok note enfin que le gouvernement sud-coréen était obligé de considérer la domination coloniale comme « légale », malgré sa position inverse sur ce point<sup>9</sup>, car, sinon, le statut-même des avoirs réclamés (les comptes bancaires, etc.) deviendrait lui aussi illégal et ceux-ci ne pourraient, par définition, pas être l'objet de demandes de paiement (p. 63-64). De même, Kim note que pour pouvoir exiger le paiement des salaires des personnes réquisitionnées, il fallait que la Corée reconnaisse la légalité dudit processus de réquisition, et donc admette qu'il ne s'agissait pas de réquisitions forcées. Notons que le gouvernement sud-coréen fut désavoué sur ce point en 2012 par le Tribunal de grande instance de la République de Corée (p. 65).

Ce numéro, dont on ne peut présenter ici tous les riches détails, fait

écho à de nombreux ouvrages concernant les relations entre la Corée du Sud et le Japon depuis 1948. Il présente de façon synthétique ce pan de l'histoire contemporaine et du temps présent qui s'inscrit à la fois dans le « postcolonial » tout en constituant une clé centrale pour la bonne compréhension de l'histoire récente de l'Asie de l'Est. Cette publication rassemblant chercheurs japonais et sud-coréens fait aussi œuvre utile sur le plan historiographique, largement exposé, et permet de saisir les points de débat aussi bien que les éléments ayant rapproché les deux pays, de la guerre froide à nos jours.

Arnaud NANTA  
CNRS, UMR 5026 IAO

---

1. Cet accord est loin d'être soutenu par l'ensemble du Parti libéral démocrate. Dès janvier 2016, un député affirmait que les « femmes de réconfort » étaient des prostituées, provoquant l'ire du Premier ministre Abe, tandis que l'historien Yoshimi Yoshiaki 吉見義明, spécialiste de la question, était accusé par des organisations d'extrême-droite d'avoir falsifié des documents dans son ouvrage *Jūgun ianfu* 従軍慰安婦 (Tokyo, Iwanami 岩波, 1995 ; traduction anglaise : *Comfort Women*, New York, Columbia Univ. Press, 2002), ce qui a conduit à un procès en diffamation. Notons que *Rekishi hyōron* a publié en août 2015 un numéro thématique sur la fin de la Seconde Guerre

mondiale, qui incluait un état de la recherche sur la question des « femmes de réconfort aux armées ». *Rekishi hyōron* 歴史評論, août 2015, 784, numéro thématique « Nihon no haisen kara nanajū nen » 日本の敗戦から七十年 (Soixante-dix ans depuis la défaite japonaise).

2. Yi Wōndōk 李元徳 & Kimiya Tadashi 木宮正史 (dir.), *Nikkan kankei shi 1965–2015* (Histoire des relations entre le Japon et la Corée du Sud 1965–2015), 3 vol., Tokyo, Tōkyō daigaku shuppankai 東京大学出版会, 2015.

3. Takasaki Sōji 高崎宗司, *Kenshō: Nikkan kaidan* 検証 日韓会談 (Enquête : les négociations nippon-coréennes [en vue du traité de 1965]), Tokyo, Iwanami, 1996.

4. Bunkazai oyobi bunka kyōryoku ni kan suru Nihon-koku to Daikan minkoku to no aida no kyōtei 文化財及び文化協力に関する日本国と大韓民国との間の協定.

5. Zaisan oyobi seikyūken ni kan suru mondai no kaiketsu narabi ni keizai kyōryoku ni kan suru Nihon-koku to Daikan minkoku to no aida no kyōtei 財産及び請求権に関する問題の解決並びに経済協力に関する日本国と大韓民国との間の協定.

6. Hatada Takashi 旗田巍, « Nikkan jōyaku to Chōsen bunkazai henkan mondai » 日韓条約と朝鮮文化財返還問題 (Le Traité nippon-coréen et le problème de la rétrocession du patrimoine), *Rekishigaku kenkyū* 歴史学研究, 1965 (304). Voir aussi l'ouvrage récent : Arai Shin.ichi 荒井信一, *Koroniarizumu to bunkazai. Kindai Nihon to Chōsen kara kangaeru* コロニアリズムと文化財—近代日本と朝鮮から考える (Le patrimoine face à la colonisation. Les cas du Japon et de la Corée), Tokyo, Iwanami, 2012.

7. Kaya est associé à une « présence japonaise », peu claire, au sud de la péninsule durant la période des trois royaumes coréens (*Samguk sidae* 三国時代).

8. Kankoku no tai Nichi seikyūken yōkō  
韓国の対日請求権要綱.

9. Sur cette question, voir notre contribution : A. Nanta, « Les débats au xx<sup>e</sup> siècle sur la légalité de l'annexion de la Corée : histoire et légitimité », *Cipango*, 2012 (19) : 75-110. <http://cipango.revues.org/1676>

---



---



---

© Robert P. STOLZ,  
*Bad Water. Nature, Pollution &  
Politics in Japan, 1870 – 1950*,  
Durham, Duke University Press,  
2014, 269 p.

L'ouvrage de Robert Stolz, *associate professor* au département d'Histoire de l'université de Virginie, analyse l'affaire de pollution minière d'Ashio (*Ashio kōdoku jiken* 足尾鉍毒事件) dont les faits, connus du grand public, sont les suivants : acquise en 1877 par un industriel privé, la mine d'Ashio (département de Tochigi) voit ses capacités de production fortement augmentées suite à une modernisation technologique intensive. Les conséquences sur l'environnement ne se font pas attendre : déforestation, pollution des cours d'eau et, à travers ceux-ci, contamination des terres agricoles en aval. L'exploitation de la mine s'avère être un véritable désastre pour les départements de Tochigi et

de Gunma. En quelques années, les dégâts s'étendent également à ceux de Saitama, de Chiba et d'Ibaraki. Un mouvement d'opposition à la mine voit le jour dès la seconde moitié des années 1880 et, fort d'un large soutien rassemblant des personnalités issues d'horizons politiques très divers, atteint son pic au tournant du siècle.

Au Japon, cet événement désormais célèbre fait l'objet d'une vaste bibliographie, largement centrée sur Tanaka Shōzō 田中正造 (1841-1913) en raison de son implication dans le mouvement de protestation et des nombreux écrits qu'il a laissés sur le sujet<sup>1</sup>. Depuis les années 1960-1970, l'affaire d'Ashio et la figure de Tanaka connaissent un regain d'intérêt suite aux scandales industriels de la période de haute croissance. Par ailleurs, la mine en tant que telle est étudiée du point de vue de son développement technologique ainsi que dans la perspective de l'histoire ouvrière<sup>2</sup>. En effet, en 1907, Ashio a été le théâtre d'une importante émeute motivée par des conflits du travail<sup>3</sup>. Des écrits anglo-saxons sur la mine d'Ashio ainsi que sur Tanaka Shōzō suivent de peu ceux en japonais<sup>4</sup>. C'est à cette période que paraît la seule monographie en anglais consacrée à ce dernier, *An Ox Against the Storm*, rédigée par Kenneth Strong<sup>5</sup>. À ce jour, on dispose également en français de

quelques textes qui permettent de se familiariser avec la pensée de Tanaka<sup>6</sup>.

L'ouvrage de Stolz intervient donc dans un champ en bonne partie étudié. Il n'en apporte pas moins un regard novateur sur le sujet. Sans constituer une véritable monographie de Tanaka Shōzō, il offre une réévaluation du personnage fondée sur les sources disponibles (œuvres complètes comme choisies) et puisant largement dans la recherche japonaise actuelle sur le sujet<sup>7</sup>. En replaçant les actes et les écrits de Tanaka dans le contexte intellectuel de l'époque, l'auteur réalise un précieux travail d'analyse et d'interprétation sur la manière dont les individus confrontés à la pollution industrielle ont non seulement tenté de s'y opposer à l'aide des moyens politiques de leur temps, mais également comment ils ont conceptualisé le phénomène ainsi que ses implications. *Bad Water* s'ajoute ainsi à la liste des ouvrages dans le domaine de l'histoire des idées portant sur les rapports entre êtres humains et nature<sup>8</sup>. Mais Stolz utilise aussi à bon escient l'approche, relativement récente, de l'histoire environnementale de l'archipel<sup>9</sup>. Par ailleurs, la particularité de cet ouvrage est d'intégrer ces éléments dans une perspective marxiste assumée. Il accorde une place essentielle au concept de subsomption de la nature (et du travail) à l'accumulation du capital

(*subsumption of labor and nature to capital accumulation*, p. 12), à même selon lui d'exprimer la complexité des profonds changements à l'œuvre avec l'apparition du capitalisme industriel. Stolz ne craint pas d'affirmer avec force la nécessité de repenser ce processus, tant d'un point de vue historique que face aux crises environnementales actuellement en cours.

La structure de l'ouvrage met en avant les changements à l'œuvre dans le langage des penseurs qui cherchent à intellectualiser les relations de l'espèce humaine à la nature. Dans les années 1870 à 1880, ces relations sont décrites en termes de « séparation », entre le corps et les miasmes ou les germes par exemple. Ce vocable apparaît de même pour signifier une rupture entre le sujet moderne et son passé. Dans la décennie suivante, ce sont les « fuites » (*leaks*, p. 21) qui semblent définir le mieux la prise de conscience d'une porosité entre les humains et leur environnement. L'optimisme placé dans la capacité des sciences sociales et naturelles à expliquer tout type de phénomène paraît sérieusement entamé. À partir des années 1900, on observe alors des discours insistant sur les connexions et les interpénétrations entre les êtres et leur milieu.

Dans l'introduction ainsi que dans le premier chapitre, Stolz donne un aperçu de la manière dont la nature

était envisagée dans les années 1870-1880 afin de souligner en quoi l'affaire d'Ashio, et à travers elle le développement du capitalisme et de l'industrialisation, a pu représenter une véritable « rupture de métabolisme » (*metabolic rift*, p. 8) par rapport aux cas de pollution antérieurs. Parallèlement à l'introduction massive de connaissances scientifiques occidentales s'opère une modification de la perception des relations entre êtres humains et nature. Selon cette nouvelle vision du monde, les phénomènes naturels se produisent indépendamment de toute considération d'ordre politique ou moral, ils ne reflètent plus la volonté du Ciel, voire des dieux, et opèrent selon leur logique propre, compréhensible grâce à la science. Stolz rappelle que ce rationalisme n'est pas uniquement dû à l'apport des connaissances scientifiques occidentales mais qu'il est aussi le fruit d'un processus de réification du monde naturel entamé de longue date dans l'archipel<sup>10</sup>. Par ailleurs, dès lors qu'elle existe en dehors de la politique, la nature est pensée comme aliénée de l'espèce humaine, établissant une séparation physique et épistémologique entre les règnes humain et naturel. Par extension, ces conceptions se retrouvent aussi dans les différents mouvements hygiénistes qui voient le jour à la même période. Stolz souligne à quel point

cette compréhension de la nature est fondamentale pour la théorie du sujet libéral. Dans le cas du Japon, elle converge avec la vision du libéralisme de Meiji, selon laquelle le Ciel accorde des droits naturels sans distinction entre les individus. Ainsi, la séparation entre être humain et nature, de même que celle entre nature et politique, participent à la construction du sujet japonais moderne et autonome, propre au libéralisme de Meiji : « Dans la théorie des droits naturels, le sujet de Meiji était un monde en lui ou en elle-même, n'engageant des relations avec le monde extérieur que de manière consciemment choisie et volontaire. Des contrats librement consentis, que ce soit de type économique ou social, constituaient le modèle libéral d'interaction » (p. 4). Cependant, les dégâts provoqués par la pollution industrielle d'Ashio viennent ébranler la certitude d'une séparation tangible entre les catégories humaine et naturelle. En ce sens, pour Stolz, cette crise environnementale redonne un caractère politique à la nature. Face aux effets de la contamination industrielle et à la complexité de ses implications, devant laquelle les scientifiques de l'époque peinent à apporter des explications, les individus sont forcés de repenser leur relation à la nature. Un constat s'impose : les actions humaines peuvent avoir d'importantes conséquences sur la

nature, propres à en modifier le fonctionnement, et celle-ci possède elle aussi un pouvoir d'action (*agency*) sur l'organisme humain :

La pollution à l'échelle industrielle démontra à quel point la nature pénétrait fréquemment et facilement les corps du libéralisme, supposément autonomes, indépendants et individuels, et la dégradation environnementale des cours d'eau [...] illustra la façon dont la nature était vulnérable aux pratiques humaines modernes. En réaffirmant puissamment les intrications entre les êtres humains et la nature, la pollution industrielle ne fit pas qu'éroder les idéologies de Meiji d'une nature indifférente aux pratiques humaines, elle contamina *biologiquement* et *politiquement* le sujet libéral autonome sur lequel la philosophie politique de Meiji était bâtie. (p. 6)

Après avoir posé les fondations du contexte intellectuel de la période sur ces questions, le deuxième chapitre est dédié à une reconsidération du personnage de Tanaka Shōzō, notable (*nanushi* 名主) et figure-clé de la lutte contre la mine d'Ashio. À travers cet exemple, Stolz réalise la démonstration de son hypothèse de recherche : l'inadéquation des catégories politiques et philosophiques du libéralisme de Meiji pour conceptualiser les relations entre êtres humains et nature face au phénomène de pollution industrielle constitue précisément ce

qui pousse Tanaka, ainsi que d'autres individus, à repenser le rapport à leur environnement. C'est ce que Stolz appelle un « tournant environnemental » (*environmental turn*), auquel il consacre le troisième chapitre. C'est-à-dire : « un moment historique large durant lequel penseurs et activistes japonais firent l'expérience de la nature comme aliénée d'eux-mêmes et se virent forcés de rebâtir les connexions » (p. 6). Ceci pousse Tanaka à développer, sur la fin de sa vie, sa propre conception d'un mode de vie et de pensée en accord avec les « flux » (*nagare* 流れ) naturels, en opposition avec le « poison » (*doku* 毒) (p. 85) d'un environnement altéré par les tentatives humaines de le maîtriser.

Ces affirmations permettent à Stolz d'écarter une représentation de Tanaka le décrivant comme un porte-parole d'une conscience agraire prémoderne ou comme un martyr paysan (en raison de sa tentative d'en appeler directement à l'empereur), représentation qui se retrouve dans une large partie de l'historiographie. Or, comme le démontre Stolz, non seulement les pratiques politiques déployées par Tanaka dans le cadre de la lutte pour la fermeture de la mine, mais aussi les ressources intellectuelles qu'il mobilise, relèvent des catégories modernes du rationalisme de Meiji. Tanaka est encore convoqué

à plusieurs reprises dans les chapitres suivants, mais Stolz rend également justice aux nombreux participants du mouvement contre la mine, trop souvent éclipsés par la figure de Tanaka dans l'historiographie classique. Il le fait notamment en donnant accès aux textes d'autres activistes, que ce soit grâce aux archives départementales ou aux écrits de la journaliste Matsumoto Eiko 松本英子 (1866-1928).

Les deux chapitres suivants sont l'occasion de présenter les formes sous lesquelles l'héritage de Tanaka s'est perpétué. L'étude des trajectoires de penseurs ou d'activistes tels qu'Ishikawa Sanshirō 石川三四郎 (1876-1956) et Kurosawa Torizō 黒澤西蔵 (1885-1982) donne à voir différentes tentatives, des socialistes à celles des ultranationalistes, d'élaborer des réponses aux problèmes soulevés par le capitalisme industriel dans des domaines tels que les questions liées au corps, à la subjectivité ou à l'organisation sociale. Socialiste des débuts, grand admirateur de Tanaka, Ishikawa Sanshirō développe une pensée originale durant son exil politique en Europe ainsi qu'à son retour au pays en 1920. Son concept de *domin seikatsu* 土民生活 (vie du peuple de la terre)<sup>11</sup>, néologisme de son invention censé exprimer le véritable sens de la démocratie, ainsi que sa compréhension de la notion d'esthétique

se veulent une alternative à la société industrielle et à la sélection naturelle de Darwin. Une préoccupation commune pour un rapport direct à la terre, considéré comme seule possibilité à même de rompre avec le modèle capitaliste, le rapproche un temps de personnalités qui deviennent ultranationalistes par la suite mais dont il se distancie clairement.

De son côté, Kurosawa Torizō tente de trouver un mode de production et une économie politique qui accompagnent les cycles de la nature au lieu de les combattre. Après avoir secondé Tanaka à Tokyo pendant plusieurs années, il fonde une coopérative laitière à Hokkaidō. À échelle réduite, il y expérimente une gestion conçue comme un modèle socio-écologique auto-suffisant et indépendant, désireux de s'affranchir de toute influence d'un capital extérieur. Cette « écologie de l'autonomie » (*ecology of autonomy*, p. 164), comme la nomme Stolz, est fondée sur l'idée d'une relation respectueuse entre humains et sol national, en vue d'accéder à « une terre saine et des gens sains » (*kendo-kenmin* 健土健民, p. 160). Toutefois, à mesure que la coopérative prend de l'ampleur, elle ne peut échapper à la mobilisation nationale promue par l'État militariste et elle finit par déployer son activité dans les territoires coloniaux de Corée et de Mandchourie. Visée

par la politique du commandement suprême des forces alliées (SCAP) contre les conglomérats (*zaibatsu* 財閥), puis réhabilitée par celui-ci dans le cadre de sa lutte contre le communisme et en faveur du redémarrage de l'économie japonaise, le destin de l'exploitation laitière de Kurosawa nous en apprend autant sur l'histoire du Japon d'après-guerre que sur celle, passionnante, des coopératives.

Dans le chapitre conclusif, l'auteur développe le concept de subsumption de la nature au capital qu'il allie à la théorie de « l'acteur-réseau » de Bruno Latour. Selon Stolz, le véritable problème révélé par Ashio fut « la subsumption réelle de la nature au capital – ou le fait que, devant la nécessité d'accumuler des unités de valeur ajoutée, le capital est poussé à refaire une nature qui soit plus propice à des accumulations futures, sans égards pour de quelconques autres valorisations ou temporalités possibles, que celles-ci soient biologiques, écologiques, politiques ou même éthiques » (p. 17).

Avec *Bad Water*, Stolz livre un ouvrage d'excellente facture dans lequel il synthétise brillamment les différentes approches dont il se revendique : histoire environnementale, philosophie politique et critique marxiste. Malgré quelques passages techniques, le propos de l'auteur

est aisé à suivre. Riche en informations et bien organisée, cette publication intéressera autant les experts des différentes disciplines susmentionnées que les non-spécialistes. Sans être un ouvrage entièrement consacré à Tanaka Shōzō, il met à disposition tous les outils nécessaires à l'approfondissement des aspects évoqués et s'avère une référence solide sur le sujet. L'ouvrage est extrêmement complet en ce qui concerne la littérature secondaire en japonais sur Ashio ou Tanaka, mais on aurait pu souhaiter qu'il donne davantage de références dans cette langue concernant l'histoire environnementale ou les rapports entre l'être humain et la nature.

Cyrian Pitteloud  
Université de Genève

---

1. Stolz a réalisé une biographie intellectuelle de Tanaka Shōzō dans son travail de thèse : *Yanakagaku. Pollution and Environmental Protest in Modern Japan*, University of Chicago, 2006.

2. Par exemple : Fred Notehelfer, « Between Tradition and Modernity. Labor and the Ashio Copper Mine », *Monumenta Nipponica*, 1984, 39 (1) : 11-24. Pour une étude plus récente, voir Murakami Yasumasa 村上安正, *Ashio dōzanshi* 足尾銅山史 (Histoire de la mine d'Ashio), Utsunomiya 宇都宮, Zuisōsha 隨想舎, 2006.

3. Sur ce point, voir Nimura Kazuo 二村一夫, *Ashio bōdō no shiteki bunseki. Kōzan rōdōsha no shakaishi* 足尾暴動の史的分析: 鉱山労働者の社会史 (Analyse historique de l'émeute d'Ashio. Histoire sociale des ouvriers de la mine), Tokyo, Tōkyō daigaku shuppan-kai 東京大学出版会, 1988. Il en existe une traduction partielle en anglais : Nimura Kazuo, *The Ashio Riot of 1907. A Social History of Mining in Japan*, trad. Terry Boardman et Andrew Gordon, Durham/Londres, Duke University Press, 1997.

4. Fred Notehelfer, « Japan's First Pollution Incident », *Journal of Japanese Studies*, 1975, 1 (2) : 351-383 ; Alan Stone, « The Japanese Muckrakers », *Journal of Japanese Studies*, 1975, 1 (2) : 385-407.

5. Kenneth Strong, *An Ox Against the Storm. A Biography of Tanaka Shozo, Japan's Conservationist Pioneer*, Tenterden, Paul Norbury Publications, 1977. Ouvrage largement basé sur l'autobiographie de Tanaka et donc en partie sujet à caution, il a néanmoins été traduit en japonais en 1984.

6. Comme source primaire, il existe une traduction réalisée par Pénélope Roulon de l'appel direct (*jikiso* 直訴) que Tanaka tenta de remettre à l'empereur en 1901, dans une ultime tentative d'obtenir une réaction des instances officielles. Voir Dominique Bourg et Augustin Fragnière (dir.), *La pensée écologique. Une anthologie*, Paris, PUF, 2014 : 108-111. Pierre-François Souyri présente l'essentiel de la lutte de Tanaka dans son ouvrage *Moderne sans être occidental. Aux origines du Japon d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 2016, p. 343-363. Par ailleurs, une traduction française – non critique – de l'ouvrage de Strong est parue en 2015 aux éditions Wildproject.

7. Notamment Komatsu Hiroshi 小松裕, *Tanaka Shōzō no kindai* 田中正造の近代 (La modernité de Tanaka Shōzō), Tokyo, Gendai kikaku shitsu 現代企画室, 2001 et la

revue d'une société savante : Watarasegawa kenkyū-kai 渡良瀬川研究会, *Tanaka Shōzō to Ashio kōdoku jiken kenkyū* 田中正造と足尾鉍毒事件研究 (Études sur Tanaka Shōzō et l'affaire de pollution minière d'Ashio), Tōkyō, Dentō to gendai-sha 伝統と現代社, 1978-2013, 16 vol.

8. Par exemple Julia A. Thomas, *Reconfiguring Modernity. Concepts of Nature in Japanese Political Ideology*, Berkeley, University of California Press, 2002.

9. Notamment Brett Walker, *Toxic Archipelago. A History of Industrial Disease in Japan*, Seattle/London, University of Washington Press, 2010, dont l'auteur se revendique explicitement, ainsi que les nombreux ouvrages de Conrad Totman.

10. Pour la période Tokugawa, il cite par exemple les travaux de Federico Marcon dans le domaine des *honzo-gaku* 本草学 (études d'histoire naturelle) : *The Knowledge of Nature and the Nature of Knowledge in Early Modern Japan*, Chicago/London, University of Chicago Press, 2015 ; sur la gestion des ressources forestières, ceux de Conrad Totman : *The Green Archipelago. Forestry in Preindustrial Japan*, Berkeley, University of California Press, 1989.

11. Stolz utilise plutôt l'expression *domin kurashi* (p. 119 *sqq.*).

## Recensions

---



---

© Christian GALAN  
 & Jean-Pierre GIRAUD (dir.),  
*Individu-s et démocratie au Japon*,  
 Toulouse, Tempus, Presses  
 universitaires du midi, 332 pages.

*Individu-s et démocratie au Japon*, sous la direction de Christian Galan et Jean-Pierre Giraud, se présente sous la forme d'un recueil de quatorze articles, auxquels s'ajoute une introduction des deux initiateurs du projet. L'ensemble est divisé en trois sections qui sont autant de thématiques générales : « Individu-s », « Droits » et « Démocratie ». Cette tripartition trouve en partie son origine dans l'hommage que l'ouvrage entend rendre au professeur Horio Teruhisa, universitaire et intellectuel engagé, dont les combats se sont inscrits dans chacune des directions précitées. Elle ouvre ainsi à une gamme de questionnements divers, qui constitue à la fois l'indéniable richesse de l'ouvrage et sa difficulté à s'articuler autour d'un

ensemble unifié, ou à tout le moins bien repérable, de propositions.

*Individu-s et démocratie au Japon* frappe en effet par la grande diversité des thématiques abordées, touchant à la fois à la mythologie, aux réflexions sur les intellectuels et les écrivains, au cinéma, à la colonisation, au destin scolaire des enfants d'immigrés ou à celui des femmes en politique, à l'homosexualité, au culte des ancêtres ou encore au rôle de l'éducation.

Plusieurs de ces contributions se distinguent par la grande qualité de leurs analyses : le passage par le droit permet d'objectiver rigoureusement plusieurs interrogations générales ; la question de la représentation politique féminine offre, elle, un point de vue critique saillant remarquable sur la démocratie japonaise ; les études cinématographiques ou postcoloniales, également, proposent un éclairage et des objets nouveaux tout à fait passionnants, de même que les analyses littéraires ou pédagogiques, qui rappellent combien l'étude du politique gagne à ne pas être réservée à ce que l'on nomme la science politique.

Sans pouvoir commenter plus avant l'intérêt de ces travaux, signalons néanmoins qu'une articulation plus poussée de leurs perspectives au sein de l'ouvrage aurait été heuristiquement féconde. Le lecteur a souvent l'impression de se confronter à des conclusions partielles, car issues

de terrains locaux, sans qu'il sache quelle montée en généralité autorise la multiplication des angles d'analyse. Certes, tous les auteurs paraissent motivés par la volonté de mettre en lumière les espaces individuels et démocratiques d'une société japonaise infiniment plus complexe que l'image qu'en donnent ses multiples caricatures. Mais ils divergent significativement selon qu'ils montrent, par exemple, l'émergence conflictuelle de l'individu dans la littérature, son inscription au centre d'un dispositif juridique robuste après 1945 ou sa relégation à des espaces marginaux telle que la met en scène le cinéma anticonformiste actuel.

On répondra que la forme même de l'hommage permet justement une liberté plus grande dans la diversité des approches et que la complexité des questions abordées ici ne se satisfait pas de réponses univoques. Mais il nous semble que ceci aurait dû représenter, au contraire, une incitation supplémentaire à mieux objectiver les logiques, y compris les logiques contradictoires, qui structurent la production des individus et du politique au Japon.

D'autant plus que la première partie d'*Individu-s et démocratie au Japon* s'ouvrait sur un article d'Emmanuel Lozerand, remarquable par sa rigueur théorique et sa finesse historique /sociologique, qui offrait les

conditions d'une comparaison raisonnée et encadrée des différents terrains. Revenant de manière critique sur l'histoire d'un préjugé – la société japonaise comme organisation fondamentalement holiste – Lozerand recourt à Norbert Elias pour rappeler l'impossibilité d'isoler l'individu des interdépendances collectives.

Dans ces conditions où toute société est toujours *société des individus*, il revient à chacune de placer le curseur à une certaine distance entre individualité et collectivité. Chacune à sa manière, les contributions de l'ouvrage fournissent des éléments de réponse précieux et montrent comment, à différentes époques et selon les espaces sociaux, le Japon a trouvé autant de points d'équilibre entre individu et société, et en a tiré des configurations politiques où la démocratie a eu, ici comme ailleurs, plus ou moins sa place. La richesse de ce questionnement et la grande valeur de nombreux articles font regretter l'absence d'une forme de synthèse qui en aurait dégagé les traits les plus significatifs, permettant ainsi un regard scientifique robuste d'autant plus important qu'il aborde des questions dont l'article final de Horio Teruhisa rappelle combien elles sont politiquement cruciales dans le Japon d'Abe Shinzō.

Thomas BRISSON

Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis

## Ouvrages reçus

---



---

À la rédaction d'Ebisu

© Fabien ARRIBERT-NARCE,  
Kohei KUWADA  
& Lucy O'MEARA (dir.),  
*Réception de la culture japonaise en  
France depuis 1945. Paris-Tokyo-  
Paris : détours par le Japon*, Paris,  
Honoré Champion, 2016, 350 p.

© Antonin BECHLER,  
*Ôé Kenzaburô. Une économie de  
la violence*, Strasbourg, Presses  
universitaires de Strasbourg,  
2016, 352 p.

© Louis KREITMANN,  
*Deux ans au Japon, 1876-1878  
Journal et correspondance de Louis  
Kreitmann, Officier du génie*,  
transcription de Pierre Kreitmann,  
revue et annotée par Baba Kaoru,  
Francine Hérail, Matsuzaki-  
Petitmengin Sekiko & Elisabeth  
Weinberg de Touchet, Paris, Institut  
des hautes études japonaises,  
Collège de France, 2015, 631 p.

© Nathalie LANCRET  
& Corinne TURU-ONO (dir.),  
*Architectures et villes de l'Asie  
contemporaine. Héritages et projets*,  
Bruxelles, Mardaga, 2015, 176 p.

© Michel WASSERMANN,  
*Paul Claudel dans les villes en  
flammes*, Paris, Honoré Champion,  
2015, 120 p.

À la bibliothèque  
de la Maison franco-japonaise

© *Après le désastre. Réponses  
commémoratives et culturelles*,  
Tokyo, Death & Life Studies and  
Practical Ethics, Graduate School  
of Humanities and Sociology, The  
University of Tokyo, 2016, 116 p.

© Géraud BOURNET (dir.),  
*Franckushima. Textes, documents  
et témoignages sur la catastrophe de  
Fukushima et le risque nucléaire en  
France*, Grenoble, Lutopiquant  
édition, 2016, 256 p.

© Kazunori HIGUCHI  
& Miller WAKU (trad.),  
*Holy foolery in the life of Japan:  
a historical overview*,  
Tokyo, International house of Japan,  
LTCB International Library selection,  
n° 37, 2015, xxiii, 219 p.

◎ Sukehiro HIRAKAWA,  
*À la recherche de l'identité japonaise :  
 le shintō interprété par les écrivains  
 européens*, Paris, l'Harmattan,  
 2012, 149 p.

◎ 市川慎一  
 『わたしの日仏交流史研究こと  
 はじめ：レオンス・ヴェルニーから  
 大佛次郎まで』、東京、彩流社、  
 2016、193頁。

◎ Riko IMAHASHI  
 & Ruth S. McCREERY (trad.),  
*The Akita Ranga School  
 and the cultural context in Edo Japan*,  
 Tokyo, International house of  
 Japan, LTCB International Library  
 selection, n° 34, 2016, xv, 434 p.,  
 [8] p. de pl.

◎ Yusuke INENAGA,  
*L'Allégeance à l'État moderne*, Paris,  
 l'Harmattan, coll. Japon, études du  
 fait japonais, 2016, 523 p.

◎ 石毛弓、柏木隆雄、小林宣之 (編)  
 『日仏文学・美術の交流—「トロン  
 コワ・コレクション」とその周辺』  
 、京都、思文閣出版、大手前大学比  
 較文化研究叢書、10、2014、267頁。

◎ 石毛弓、柏木隆雄、小林宣之 (編)  
 『江戸文化が甦る—トロンコワ・コ  
 レクションで読み解く琳派から溝口  
 健二まで』、京都、思文閣出版、大

手前大学比較文化研究叢書、12、  
 2016、vii, 383頁。

◎ 平藤喜久子 (編)  
 『國學院大學博物館国際シンポジウ  
 ム・ワークショップ2015：博物館  
 の国際的ネットワーク形成と日本  
 文化研究報告書』、東京、國學院大  
 學博物館、2016、99頁。

◎ 金子美都子  
 『フランス二〇世紀詩と俳句：  
 ジャポニスムから前衛へ』、東京、  
 平凡社、2015、501頁。

◎ 三田覚之、遠藤楽子 (翻訳)  
 『おひなさまと日本の人形』、  
 東京、東京国立博物館編、東京国立  
 博物館セレクション、2016、63頁。

◎ 三浦信孝 (編)  
 『戦後思想の光と影：日仏会館・  
 戦後70年記念シンポジウムの記録』、  
 東京、風行社、2016、359頁。

◎ エミール・ド・モンゴルフイエ [撮影]  
 『横須賀写真：エミール・ド・モンゴル  
 フィエ関連資料：横須賀製鉄所 (造船  
 所) 創設150周年記念特別展示』、[東  
 京]、セリク、2015、75頁。

◎ Kazuo OGURA  
 & David NOBLE (trad.),  
*Japan's Asian diplomacy:  
 a legacy of two millennia*,  
 Tokyo, International house of

Japan, LTCB International Library  
Selection, n° 36, 2015, xv, 231 p.

© Philippe PELLETIER,  
*La fascination du Japon. Idées reçues  
sur l'archipel japonais*, 2<sup>e</sup> édition  
revue et augmentée, Paris,  
Le Cavalier Bleu éditions, coll. Idées  
reçues. Grand angle, 2015, 289 p.

© Bertrand ROSSIGNOL,  
*Deux moitiés d'un Sûtra. La  
controverse sur les deux parties du  
Sûtra du Lotus dans l'école Nichiren*,  
Paris, Institut des hautes études  
japonaises, Collège de France,  
coll. Bibliothèque de l'Institut des  
hautes études japonaises,  
2016, 195 p.

© 田沢裕賀、遠藤楽子（翻訳）  
『北斎』、東京、東京国立博物館、  
東京国立博物館セレクション、  
2016、63頁。



## La Première Guerre mondiale dans l'histoire de l'Asie orientale

Un regard japonais

YAMAMURO Shin.ichi

東アジア史における第一次世界大戦—日本からの眼差し

山室信一

World War I in East Asian History:  
A Japanese Perspective

YAMAMURO Shin.ichi

✎ **Mots-clés** : Chine, Corée, Japon, Première Guerre mondiale, démocratie, réforme, révolution.

**L'auteur** : Yamamuro Shin.ichi est historien du Japon et de l'Asie de l'Est, actuel directeur du Centre de recherches en sciences humaines de l'université de Kyoto. Il est spécialiste de l'histoire du Mandchukuo, ainsi que de l'histoire politique et intellectuelle au Japon durant le premier xx<sup>e</sup> siècle.

**Résumé** : De nombreuses études ont été réalisées à propos de la Première Guerre mondiale dans les pays occidentaux en 2014, mais elles n'ont généralement

concerné que les principaux pays belligérants, sans accorder d'attention aux pays est-asiatiques. Le Centre de recherche sur les sciences humaines de l'université de Kyoto a conduit, à partir de 2007 et durant sept années, un programme de recherche sur les transformations politiques et culturelles qu'ont connu les mondes européen et est-asiatique du fait de la Première Guerre mondiale, véritable point de départ de l'époque contemporaine. La présente contribution considère la Chine, la Corée colonisée et le Japon face à la Première Guerre mondiale, et propose une synthèse des thématiques abordées lors de ces travaux à propos de l'Asie de l'Est.

### キーワード

中国、朝鮮（韓国）、日本、第一次世界大戦、民主主義、改革、革命

### 著者

山室信一、日本史・東アジア史を専門とする歴史学者。京都大学教授、同大学人文科学研究所所長。日本における、「満州国」研究の第一人者であり、20世紀前半日本政治史・思想史の専門家。

### 要旨

欧米諸国では2014年に第一次世界大戦に関

する研究が数多く発表されたが、これら研究は交戦国すなわち欧米諸国に主眼を置くものが多く、東アジアに触れるものは少なかった。京都大学人文科学研究所は2007年より7年間にわたって、第一次世界大戦について共同研究を推進し、その成果を2014年に全4巻をいう形で表した。この共同研究において欧米から東アジアまで幅広く、当時の政治的・文化的変容を検討し、第一次世界大戦を「現代の起点」として捉えた。本稿では、この共同研究において検討された、東アジア、主に中国、植民地朝鮮、日本に関する課題について総論を試みる。

**Keywords:** China, Korea, Japan, World War I, Democracy, Reform, Revolution.

**The Author:** Yamamuro Shin'ichi is a historian of Japan and East Asia. He is currently head of the Institute for Research in Humanities at Kyoto University. He specialises in the history of Manchukuo, as well as the political and intellectual history of Japan in the first half of the twentieth century.

**Abstract:** Many studies were written on World War I in Western countries in 2014; however, most focused on the main warring nations and overlooked the countries of East Asia. Beginning in 2007, the Institute for Research in Humanities at Kyoto University conducted a seven-year research programme on the political and cultural transformations brought about in Europe and East Asia by WWI, which ushered in the contemporary era. This paper discusses the impact of WWI on China, colonial Korea and Japan, and provides a digest of the themes explored in the Institute's research with regards East Asia.

## Le Japon pendant la Première Guerre mondiale

Fonctionnement de l'État et politique extérieure

Michel VIÉ

第一次世界大戦における日本  
国家のはたらきと対外政策

ミシェル・ヴィエ

Japan during World War I:  
Workings of the State and Foreign Policy

Michel Vié

✎ **Mots-clés** : Chine, Russie, Traité de Versailles, Yamagata Aritomo, Hara Takashi (Kei).

**L'auteur** : Professeur émérite à l'Institut national des langues et civilisations orientales, Michel Vié est spécialiste de l'histoire politique, diplomatique et militaire du Japon contemporain. Il a formé plusieurs générations de japonologues français et est l'auteur de nombreux ouvrages de référence.

**Résumé** : Novatrice par sa démesure, la Première Guerre mondiale le fut aussi par ses appels occidentaux au « sens de l'His-

toire » qui recherchent dans la guerre la clé d'un monde apaisé. Mais pour l'Asie susceptible de pluralisme religieux, le « sens de l'Histoire » peut-il être autre qu'une décolonisation associant modernisation et enracinement pré-moderne ? En 1914, seul le Japon y est parvenu. Il le doit à ses victoires, à son immunité face aux influences extérieures, ainsi qu'à son éloignement. Le Japon est une « Extrême-Asie » ; d'où sa vision de la Chine : forte, elle affaiblirait la protection dont le Japon bénéficierait par la distance, faible, elle attirerait les Occidentaux. La guerre fut pour le Japon moins une occasion d'agir qu'une période de questionnement.

### ▼ キーワード

中国、ロシア、ヴェルサイユ条約、山縣有朋、原敬

### 著者

フランス国立東洋言語文化大学 (INALCO) 名誉教授。現代日本の政治、外交、軍事史の専門家である。フランスにおける日本研究者たちを育成し、数々の著書は参照すべきものとなっている。

### 要旨

第一次世界大戦が喚起した「歴史の方向性」とは、アジア諸国にとり、反植民地化以外にはありえなかった。1914年に日本は、対外国の特権（「日本化」または拒否）と地理的条件（極東）により、これを実現していた。中国は、強ければ至近距離の脅威、弱ければ西欧列国の植民地となる。日本にとり戦争は行動の好機というよりも自問の時であった。

▼ **Keywords:** China, Russia, Treaty of Versailles, Yamagata Aritomo, Hara Takashi (Kei).

**The Author:** Professor Emeritus at the National Institute for Oriental Languages and Civilizations in Paris, Michel Vié specialises in the political, diplomatic and military history of contemporary Japan. He has taught several generations of French specialists of Japan and written countless reference works.

**Abstract:** Unprecedented in its scope, the First World War was also unique in the Western efforts it triggered to find the

“meaning or direction of history”, a desire to see war as the secret to a peaceful world. But for Asia, how could this “direction of history” mean anything other than decolonization combining modernization and pre-modern roots? In 1914, this was achieved only by Japan, something made possible by its military victories but also by its immunity to external influences and its remoteness. Japan was a “Far Asia”, hence its view of China: a strong China would weaken the protection afforded by Japan’s distant location; weak, it would attract Westerners. For Japan, the war was less an opportunity to act than it was a period of self-interrogation.

## À l'aube d'un siècle Pacifique

Les États-Unis et le Japon  
durant la Première Guerre mondiale

Frederick R. DICKINSON

アジア太平洋時代の黎明期  
第一次世界大戦における日本とアメリカ

フレデリック・R・ディキンソン

Dawn of a Pacific Century:  
The U.S. and Japan in World War I

Frederick R. DICKINSON

🔑 **Mots-clés** : Première Guerre mondiale, Japon, Asie-Pacifique, commerce, réformes.

**L'auteur** : Frederick R. Dickinson est professeur en histoire japonaise et co-directeur du Lauder Institute of Management and International Studies à l'université de Pennsylvanie. Il est l'auteur de *World War I and the Triumph of a New Japan, 1919-1930* (2013) entre autres publications.

**Résumé** : Les historiens des relations entre le Japon et les États-Unis décrivent habituellement la Première Guerre mondiale

comme une période de tensions croissantes ayant mené à la guerre du Pacifique. Mais le repli des puissances européennes sur elles-mêmes entre 1914 et 1918 a favorisé le resserrement des liens économiques entre les deux pays, tandis que la participation active du Japon à la nouvelle paix mondiale menée par les Américains après 1918 a renforcé leur coopération politique durant les années 1920. Vue depuis 1941, la Première Guerre mondiale peut apparaître comme un simple prélude à la Seconde, mais depuis une perspective contemporaine, les années 1910 et 1920 marquent la fondation institutionnelle d'un nouvel ordre mondial centré sur l'Asie-Pacifique.

### キーワード

第一次世界大戦、日本、アジア／太平洋、貿易、改革

### 著者

フレドリック・R・デイキンソンはペンシルベニア大学日本史教授兼ローダー研究所副理事。著書に『*World War I and the Triumph of a New Japan, 1919-1930*』(2013)がある。

### 要旨

日米関係史の専門家は、第一次世界大戦を双方の摩擦が大きくなった時期、つまり、太平洋戦争の基礎と見なしている。しかし、1914年-18年の間、ヨーロッパ勢力の低下に伴い、日米経済関係が深化していく。そして20年代において、日本がアメリカの建設した世界平和に積極的に参加することによって、双方の政治的協力も深まっていく。1941年から見た第一次世界大戦は第二次世界大戦の前奏曲としてしか見られない。しかし、私達の時代から眺めれば、1910年-20年代はアジア太平洋を中心とした新しい世界の基盤だった。

---

Keywords: World War I, Japan, Asia-Pacific, trade, reform.

**The Author:** Frederick R. Dickinson is Professor of Japanese History and co-director of the Lauder Institute of Management and International Studies at the University of Pennsylvania. He is the author of *World War I and the Triumph of a New Japan, 1919-1930* (2013) among other publications.

**Abstract:** Historians of US-Japan relations typically describe the First World

War as an era of growing bilateral tensions that ultimately laid the foundation for the Pacific War. But the inward turn of European power between 1914 and 1918 helped deepen US-Japan economic ties. And Japan's active participation in the new American-led peace after 1918 intensified bilateral political cooperation through the 1920s. From the vantage point of 1941, the First World War looks like nothing more than a prelude to World War II. From the perspective of our own era, however, the 1910s and 20s mark the institutional foundation for a new Asia-Pacific world.

## Les émeutes du riz de 1918

Le grand tournant

Pierre-François SOUYRI

大転機となった 1918 年の米騒動

ピエール＝フランソワ・スイリ

The Rice Riots of 1918: A Historic Watershed

Pierre-François SOUYRI

🔑 **Mots-clés** : Émeutes, inflation, guerre, démocratie, misère, histoire sociale.

**L'auteur** : Pierre-François Souyri est professeur d'histoire du Japon à l'université de Genève. Il s'est notamment intéressé à l'histoire des mouvements populaires et est l'auteur de nombreux articles et ouvrages, dont récemment : *Moderne sans être occidentale. Aux origines du Japon d'aujourd'hui* (Gallimard, 2016).

**Résumé** : Au cours de l'été 1918, le Japon est confronté à une flambée de violences, les émeutes du riz. Après avoir retracé

le contexte politique, économique et social de l'époque à l'issue de la guerre, alors que le pays s'appête à intervenir en Sibérie, l'auteur s'attache à décrire les manifestations concrètes de ces émeutes : l'inflation déclenche la colère des populations, les femmes des ports de la mer du Japon d'abord, avant de toucher presque l'ensemble du pays. Quelles forces sociales entrèrent-elles en action ? Pourquoi ? Comment ces émeutes furent-elles analysées par les commentateurs de l'époque ? Quel est leur sens profond ? Dernières émeutes d'Ancien Régime ou annonce d'une conflictualité sociale nouvelle ?

### 🔪 キーワード

暴動、インフレ、戦争、民主主義、貧困、社会の歴史

### 著者

ピエール＝フランソワ・スイリはジュネーヴ大学で日本史の教鞭をとる。とりわけ日本における市民運動の歴史を研究対象とする。多数の著書があり、近著には『*Moderne sans être occidentale, aux origines du Japon d'aujourd'hui*』(Gallimard, 2016)がある。

### 要旨

1918年夏の間、暴力の激化した米騒動が起こった。筆者は、シベリア出兵をひかえた日本の第一次世界大戦後の政治的、経済的、社会的背景をなぞり、これらの暴動におけるデモが具体的にどのような形を取ってきたかを明らかにした。日本海の港の女沖仕をはじめとする市民の怒りが膨らみ、後にほぼ日本全土で米騒動が起こった。どのような社会的な力が市民を突き動かしたのか？それはなぜか？当時の知識人たちの反応は？今日どのように解釈できるか？旧体制最後の暴動か、それとも、新しい社会の紛争状態の兆しか？

🔪 **Keywords:** Riots, Inflation, War, Democracy, Poverty, Social History.

**The Author:** Pierre-François Souyri is a professor in Japanese history at the University of Geneva. Previous research has focused on the history of popular movements in Japan. He has published numerous articles and books, including *Moderne sans être occidentale, aux origines du Japon d'aujourd'hui* (Gallimard, 2016).

**Abstract:** In the summer of 1918 Japan was hit by a wave of violent protests: the

rice riots. After re-examining the social, political and economic context of the time, with WWI over and Japan poised to take part in the Siberian Intervention, the author seeks to describe the concrete form these riots took: the inflation that enraged the Japanese people, starting with women in coastal towns along the Sea of Japan, before spreading across the country. What social forces were at work and why? How were the riots analysed by commentators of the day? What was their deeper meaning? Were they the last riots of the Old Regime or the sign of a new form of social conflict?

## La presse japonaise pendant la Première Guerre mondiale

Reportages de guerre et débats sur le journalisme

NAKAYAMA Hiroaki

第一次世界大戦における日本の新聞  
戦争ルポルタージュとメディア論

中山弘明

The Japanese Press during World War I:  
War Reports and Debates on Journalism

NAKAYAMA Hiroaki

✎ **Mots-clés** : Journalisme, reportage, témoignage, Première Guerre mondiale, Sugimura Sojinkan, Ōba Kakō.

**L'auteur** : Nakayama Hiroaki est professeur à l'université Bunri de Tokushima. Il est spécialiste de littérature japonaise moderne et contemporaine, en particulier de Shimazaki Tōson. Récemment, son travail tend à réévaluer l'ère Taishō à l'aune de la Première Guerre mondiale.

**Résumé** : Comment la Première Guerre mondiale fut-elle représentée dans la presse japonaise ? Comment se muat-elle sous la plume des journalistes en

événement médiatique ? Tandis que le journalisme connaissait alors au Japon un nouvel essor et que les médias débattaient de cette « guerre mondiale », deux envoyés spéciaux en Europe pour l'*Asahi*, Sugimura Sojinkan (1872-1945) et Ōba Kakō (1872-1924), couvrirent les événements depuis le terrain. La Première Guerre mondiale fut ainsi l'occasion, en Asie orientale, de saisir le « monde » dans sa globalité. Nous cherchons dans cet article à montrer comment, en croisant reportages de guerre et discours sur le journalisme, les médias produisent une réalité fictive construite sur ces témoignages de terrain.

### ▼ キーワード

ジャーナリズム、ルポルタージュ、戦争証言、第一次世界大戦、杉村楚人冠、大庭柯公

### 著者

中山弘明は徳島文理大学教授。日本の近現代文学を専門とし、特に島崎藤村の研究が一つの柱となる。現在、「第一次世界大戦期」という方向から大正期の読み直しを進めている。

### 要旨

日本のジャーナリストが、この世界戦争をどのように表象し、メディアイベントによってその戦

争を伝えたか。1910年代は、日本にとって「新聞ジャーナリズム」の繁栄期であり、数多くのメディアが「世界戦争論」を議論していた。ジャーナリストの杉村楚人冠(1872～1945)と大庭柯公(1872～1924)は、ともに朝日新聞の特派員としてヨーロッパに赴き、現地で世界戦争を報道した。当時、東アジアの地域において、世界戦争は「世界」を一体として感じさせる出来事だった。本稿では、世界戦争の時代における、東アジアの「戦争証言」とメディアイベントを中心としたジャーナリズム論を交差させ、「現場証言」が作り出す虚構のリアリティを論じたものである。

▼ **Keywords:** Journalism, War Report, Testimony, World War I, Sugimura Sojinkan, Ōba Kakō.

**The Author:** Nakayama Hiroaki is a professor at Tokushima Bunri University. He specialises in modern and contemporary Japanese literature, with a particular focus on Shimazaki Tōson. His current research focuses on reappraising the Taishō era in the light of World War I.

**Abstract:** How was World War I represented in the Japanese press? How was it

turned into a media event by journalists? As the journalism industry expanded rapidly and newspapers debated the “World War”, the *Asahi Shimbun* dispatched two correspondents, Sugimura Sojinkan (1872-1945) and Ōba Kakō (1872-1924), to cover the events unfolding in Europe. World War I was thus an opportunity for East Asia to picture the “world” in a global sense. This paper, which is based on war reports and debates on journalism, examines how the press provides readers with a fictional reality constructed from testimonies from the field.

## De l'économie rurale à l'ethnographie

Le journal de l'*Expédition dans les îles du Sud* (1894)  
de Sasamori Gisuke

Nicolas MOLLARD

農政学から民俗学へ—笹森儀助の『南嶋探験』(1894)

ニコラ・モラル

From Rural Economics to Ethnography:  
Sasamori Gisuke's *Exploration of the Southern Islands* (1894)

Nicolas MOLLARD

🔑 **Mots-clés** : Ethnographie, droit coutumier, économie rurale, Okinawa, ère Meiji, Sasamori Gisuke.

**L'auteur** : Nicolas Mollard est docteur ès lettres de l'université de Genève, spécialiste de l'histoire littéraire japonaise du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est actuellement chercheur à l'Institut français de recherche sur le Japon de la Maison franco-japonaise (Tokyo).

**Résumé** : Le journal de l'*Expédition dans les îles du Sud* est le résultat d'une enquête détaillée menée à Okinawa à la veille de la guerre sino-japonaise. Répondant à une

mission du ministre de l'Intérieur pour promouvoir l'industrie sucrière dans le Sud, Sasamori Gisuke y consigne au jour le jour ses observations sur la vie sociale et économique de ce département nouvellement incorporé au Japon. Son travail s'inscrit dans l'effort mené par le gouvernement pour contrôler ses territoires et ses populations, mais il doit sa postérité à l'intérêt que lui portèrent les ethnologues du XX<sup>e</sup> siècle, Yanagita Kunio en tête, qui ont vu en Sasamori un pionnier de leur discipline. Cet article vise à relire ce journal pour en restituer les motivations premières et les enjeux.

### ▼ キーワード

民俗学、旧慣調査、農政学、沖縄、明治時代、  
笹森儀助

### 著者

ニコラ・モラルはジュネーヴ大学で文学博士号を取得。19世紀日本文学史を専門とする。日仏会館フランス事務所フランス国立日本研究センター研究員。

### 要旨

笹森儀助の『南嶋探験』は日清戦争が勃発す

る直前、沖縄県で行われた旧慣調査の結果である。笹森は、南島における糖業開発の可能性を探るべく、当時の内務大臣井上馨から依頼を受け、近代国家日本に併合された沖縄の経済・政治・社会を細かく描写している。その背景には、国土と国民を統制する中央政府勢力が存在するが、『南嶋探験』が広く世に知られたのは、柳田國男をはじめ近代の民俗学者が笹森をその分野の先駆者として認めたからである。本稿では、報告書兼旅行記である『南嶋探験』の制作の本来の目的と背景を明らかにしたい。

▼ **Keywords:** Ethnography, Customary Law, Rural Economy, Okinawa, Meiji era, Sasamori Gisuke.

**The Author:** Nicolas Mollard holds a Ph.D. in literature from the University of Geneva. His research focuses on 19<sup>th</sup> century Japanese literary history. He is currently a researcher at the French Institute for Japanese Studies, Maison Franco-Japonaise (Tokyo).

**Abstract:** *Exploration of the Southern Islands* was the result of a comprehensive survey conducted in Okinawa on the eve

of the Sino-Japanese War. Commissioned by the Home Ministry to promote the sugar industry in the southern islands, Sasamori Gisuke recorded his daily observations on the social and economic life of Japan's newest prefecture. His work must be understood as a part of the government's efforts to control these territories and populations, but if it is still known today, this is due to the fact that modern ethnologists like Yanagita Kunio saw in Sasamori a pioneer of their discipline. This paper aims to reconsider Sasamori's diary in order to shed light on his motivations and the context in which he wrote.

## La réception du cinéma à Taiwan sous domination coloniale japonaise

Une « assimilation par confrontation »

MISAWA Mamie

---

植民地期台湾における映画受容の「臨場的土着化」

三澤真美恵

---

Film Reception in Taiwan under Japanese Rule,  
or “Assimilation by Confrontation”

MISAWA Mamie

✎ **Mots-clés** : Taiwan, Japon, colonisation, cinéma, assimilation.

**L’auteur** : Misawa Mamie est historienne, professeure à l’université Nihon. Elle est spécialiste de l’histoire du cinéma de langue chinoise et particulièrement à Taiwan, ainsi que des relations entre colonisation, nationalisme et médias.

**Résumé** : La question de la réception des œuvres cinématographiques, avant tout japonaises, puis chinoises, américaines et européennes, par les populations de Taiwan entre 1895 et 1945 se pose avec

acuité du fait de la situation coloniale de l’île durant cette période. Le présent article tente de montrer comment une autre culture que celle du cinéma des États-nations apparut à Taiwan durant la période coloniale, culture qui ne rejeta pas l’altérité mais l’intégra au travers d’un processus original que nous appelons « assimilation par confrontation ». Ce processus entraîna des événements cinématographiques où le colonisé se réappropria le cinéma. Il s’agit donc aussi de réfléchir aux raisons pour lesquelles on constate une telle différence dans la réception des œuvres en situation coloniale.

## キーワード

台湾、日本、植民地、映画、土着化

## 著者

三澤真美恵は日本大学教授、歴史学者。台湾を中心とした華語圏の映画史を専門とし、植民地主義やナショナリズムとメディアとの関係を研究している。

## 要旨

台湾は1895年から1945年にかけて日本による植民地統治下にあり、島内での映画製作

は産業化していなかったが、日本製映画を筆頭に、中国製、米国製、ヨーロッパ製など多様な映画が流通していた。本稿では、「臨場的土着化」という独特なプロセスを通じて、植民地期台湾人の映画受容が、帝国日本という「他者」が提供する映画（コンテンツ）を排除することなく、いかにして「我々」の映画（イベント）を創出したのかを論じる。これは、言い換えるならば、国民国家的な「映画受容」とは異なる、植民地的な「映画受容」が、いかにその独自性を獲得することが可能だったか、を論じることもある。

**Keywords:** Taiwan, Japan, Colonisation, Cinema, Assimilation.

**The Author:** Misawa Mamie is a historian and professor at Nihon University. She specialises in the history of Chinese-language cinema, in particular in Taiwan. Other research interests include the links between colonisation, nationalism and media.

**Abstract:** The question of how films—mainly Japanese but also Chinese, American and European—were received by the people of Taiwan between 1895 and 1945 is of particular interest due to the island

being under colonial rule during this period. This paper seeks to illustrate how, during the colonial period, the Taiwanese did not reject otherness but rather assimilated it by way of a unique process I term “assimilation by confrontation”. This process saw the appearance of cinematographic events in which the colonised population appropriated such foreign productions. To rephrase, film reception in Taiwan during the colonial period was not that of a nation-state but that of a colonised territory. I aim to explore how such a difference in film reception in a colonial context was possible.

*Feature*

**1914-18: A World War? *The Japanese Perspective***

---

**YAMAMURO Shin.ichi** – World War I in East Asian History: A Japanese Perspective | **Michel VIÉ** – Japan during World War I: Workings of the State and Foreign Policy | **Frederick R. DICKINSON** – Dawn of a Pacific Century: The U.S. and Japan in World War I | **Pierre-François SOUYRI** – The Rice Riots of 1918: A Historic Watershed | **NAKAYAMA Hiroaki** – The Japanese Press during World War I: War Reports and Debates on Journalism

---

*Varia Articles* | **Nicolas MOLLARD** – From Rural Economics to Ethnography: Sasamori Gisuke’s *Exploration of the Southern Islands* (1894) | **MISAWA Mamie** – Film Reception in Taiwan under Japanese Rule, or “Assimilation by Confrontation”

*Translation* | **Akira TAMBA** – *Shiramine*. A Musical Drama in Three Acts and Twelve Scenes

---

**Book reviews**

---

**Abstracts**

---